

LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE

AU XVIIe SIÈCLE

I



Paris — Typographie de Ad. Lainé, rue des Saints-Pères, 19.



LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE

AU XVII[e] SIÈCLE

D'APRÈS

LE GRAND CYRUS DE M[lle] DE SCUDÉRY

PAR

M. VICTOR COUSIN

TROISIÈME ÉDITION

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET C[ie], LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1870





AVANT-PROPOS

Un mot d'abord sur l'origine de cet ouvrage.

En 1857, pendant une de ces longues et douloureuses maladies qui ont rempli la plus grande partie de notre vie, toute application un peu forte nous étant interdite, pour occuper doucement nos loisirs nous nous sommes mis à relire un vieux roman, assurément incapable de nous donner de trop vives émotions, *le Grand Cyrus* de Mlle de Scudéry, et à en faire des analyses et des extraits sans aucun objet déterminé. Ce qui nous y frappa le plus, ce fut, avec des conversations d'une merveilleuse délicatesse, les nombreux portraits, semés avec profusion au milieu du récit, touchés avec un soin particulier et où de fines nuances et des détails caractéristiques montrent assez que de vivants originaux ont posé devant le peintre. Comme autrefois nous avions trouvé, à la bibliothèque de l'Arsenal, une clef du Cyrus parfaitement

authentique et presque contemporaine, nous nous amusâmes à l'essayer sur ces portraits, et elle nous ouvrit bien des mystères. Peu à peu le roman prit à nos yeux un intérêt historique inattendu, qui s'accrut de volume en volume. Successivement le héros et l'héroïne et les principaux personnages se transformèrent en princes et en princesses, en capitaines, en courtisans, en grands seigneurs, en grandes dames, en beaux esprits à nous bien connus; et joignant aux précieuses indications de notre clef nos propres recherches, nous en vînmes à retrouver presque tout le XVIIe siècle dans un livre oublié et d'apparence assez frivole. Un peu plus tard, il nous a semblé que l'agréable instruction que nous avions recueillie se pouvait utilement communiquer; et il nous a suffi de rassembler nos feuilles éparses et de les mettre dans un certain ordre, pour en voir sortir un tableau fidèle de la société française dans la première et la plus illustre moitié du XVIIe siècle, d'Henri IV à la fin de la Fronde.

Déjà, sans doute, nous avions montré diverses faces de cette grande société : aujourd'hui nous la faisons paraître sous tous ses aspects et dans son harmonieux ensemble, depuis l'aristocratie la plus haute jusqu'aux rangs inférieurs de la bourgeoisie.

Qu'est-ce en effet que Cyrus sinon Condé lui-même, surtout lorsqu'il était encore le duc d'Enghien, et ne songeait qu'à l'amour et à la gloire ? Mandane, avec ses yeux bleus, ses grands cheveux blonds, sa douceur, son esprit, sa fierté, est évidemment Mme de Longueville. Les guerriers d'Asie qui accompagnent le héros persan dans les combats sont les aides de camp ou les lieutenants du héros français, le maréchal de Grammont, le maréchal de Gassion, Villequier, depuis le maréchal d'Aumont, le marquis de Noirmoutier de la maison de la Trémouille, le duc de Rohan-Chabot, Coligny duc de Châtillon, le marquis de La Moussaye, etc. Le siége de Cumes est celui de Dunkerque, le plus grand siége entrepris et accompli par Condé; la bataille de Thybarra est la bataille de Lens, et celle que Cyrus gagne sur les Massagètes la glorieuse et immortelle bataille de Rocroy. Il est également certain que les belles dames des cours d'Ecbatane, de Sardes, de Babylone, sont des beautés célèbres de la cour d'Anne d'Autriche. L'hôtel de Cléomire est incontestablement l'hôtel de Rambouillet, avec le cortége des beaux esprits et des femmes aimables qui en faisaient l'ornement : ici la noble marquise et ses deux filles, Julie d'Angennes et sa sœur, la première Mme de Grignan, Mme de Sablé, Mlle Angélique Paulet; là Montausier, Voiture,

Chapelain, Arnauld, etc. Enfin Sapho est Mlle de Scudéry elle-même, à la tête de la compagnie bourgeoise, mais spirituelle et distinguée qui se rassemblait autour d'elle, et où se rencontraient un prélat instruit, vertueux et aimable, Godeau évêque de Grasse et de Vence; un magistrat homme du monde, un financier bel esprit, des académiciens et des gens de lettres tels que Sarasin, Pellisson, Conrart, avec Mme Cornuel et d'autres dames d'une bien plus modeste condition. *Le Grand Cyrus* est donc, à proprement parler, une histoire en portraits du XVIIe siècle, écrite par la personne peut-être qui a le mieux connu toute la société de ce temps, grâce à une position toute particulière, pauvre, mais de bonne naissance et partout recherchée, fréquentant les cercles les plus relevés, l'hôtel de Rambouillet, l'hôtel de Condé, le palais du Luxembourg, et recevant chez elle une compagnie très-mélangée dans son humble salon de la petite rue de Beauce au Marais.

Aussi présentons-nous avec confiance cette peinture de la vie et des mœurs de nos pères, parce qu'elle est bien moins notre ouvrage que celui d'une contemporaine parfaitement informée.

Maintenant qu'attendons-nous de cet écrit? Nous proposons-nous de réhabiliter le *Cyrus*, et de sé-

duire les dames de notre temps à la lecture de ces dix gros volumes que dévorait avec passion Mme de Sévigné? Pas le moins du monde; les nombreuses citations que nous donnons en tiendront lieu bien suffisamment : ce sera déjà beaucoup si on les supporte, si les longueurs et les douceurs quelquefois un peu fades, que nous y avons scrupuleusement respectées, ne rebutent pas trop un siècle ennuyé, amoureux d'aventures extraordinaires, de récits variés et rapides, d'émotions vives, fussent-elles un peu grossières, dédaigneux des fines analyses et insensible à la grâce. Peut-être se trouvera-t-il dans la foule quelque âme délicate et fière qui, au lieu de s'arrêter à des défauts bien faciles à remarquer et aujourd'hui sans aucun danger, préférera se laisser gagner à la contagion de tant de nobles sentiments, et goûter le charme d'un langage aimable, qui rappelle quelquefois celui de *Zayde*, de *la Princesse de Clèves* et de *Bérénice*. Mais, nous l'avouons, par ses qualités plus encore que par ses défauts, le *Cyrus* n'a rien à faire avec la littérature à la mode; et quelque état que nous fassions de Mlle de Scudéry, nous n'entreprenons pas de relever sa réputation à l'égal de son mérite. Née dans une société polie, elle en a exprimé la fleur, elle en a aussi recueilli l'estime : elle a été aimée, recherchée, applaudie par Mme de

Sévigné[1], par Mme de Longueville, par le grand Condé, par Leibniz[2], par Mme de Maintenon elle-même[3]. Qu'elle se contente de ces suffrages, ils en valent bien d'autres auprès de la postérité. Mais ce n'est pas le côté littéraire du *Cyrus* qui nous occupe; ce ne sont pas des leçons de politesse et de bon goût que nous y cherchons; nous le considérons ici par un tout autre endroit : en nous fournissant des lumières nouvelles sur la plus belle époque de la société française, il accroît l'admiration qui lui est due, et par là il se rattache à l'objet général de nos travaux historiques.

Nous l'avons déjà dit bien souvent : si nous mettons sous les yeux de la France l'image d'un temps qui n'est plus, ce n'est pas pour lui donner un vain spectacle; nous aimons à lui rappeler qu'elle a été grande pour l'élever à ses propres yeux, lui rendre, autant qu'il est en nous, le sentiment de sa force, combattre l'engourdissement

1. Mme de Sévigné écrit, le 11 septembre 1684, à Mlle de Scudéry : « En cent mille paroles, je ne pourrois vous dire qu'une vérité qui se réduit à vous assurer que je vous aimorai et vous adorerai toute ma vie : il n'y a que ce mot qui puisse remplir l'idée que j'ai de votre extraordinaire mérite. J'en fais souvent le sujet de mes admirations, et du bonheur que j'ai d'avoir quelque part à l'amitié et à l'estime d'une telle personne. » Édition Montmerqué, t. VIII, p. 156.

2. On sait que Leibniz a recherché l'honneur de correspondre avec Mlle de Scudéry.

3. Mme de Maintenon faisait un tel cas des *Conversations morales*, qu'elle les avait envoyées à Saint-Cyr.

moral qui suit d'ordinaire les agitations stériles, réveiller dans les générations nouvelles les passions généreuses qui ont fait battre le cœur à nos aïeux et à nos pères, remettre en honneur, s'il est possible, l'énergie, la constance, le mépris des plaisirs frivoles, le dédain de la fortune, l'enthousiasme des grandes choses, la foi dans les destinées de la patrie. En un mot, une étude assidue de notre histoire nous a mis dans le cœur le respect et l'amour de la France, et ce sentiment-là nous voudrions le répandre dans les esprits et surtout dans les âmes.

Oui, le respect et l'amour de la France. Car enfin n'est-il pas temps de mettre un terme à cette générosité mal entendue qui nous porte si souvent, nous autres Français, à nous déprécier nous-mêmes, et nous fait employer notre esprit à mettre en relief nos défauts, à les exagérer même, en laissant dans l'ombre nos meilleures qualités? Rien de mieux pour des particuliers; quels qu'ils soient, il leur sied d'être modestes; mais il est permis, il est commandé aux nations d'être fières, et la France, en vérité, n'a-t-elle pas un peu le droit de l'être?

La Providence a réparti équitablement ses dons entre les divers pays de l'Europe; mais, assurément, elle ne nous a pas trop maltraités; nous

avons fait, ce semble, et nous faisons encore une assez belle figure dans le monde.

En effet, sans entrer dans les soixante dernières années, si riches et si pleines, et en nous renfermant dans la France ancienne, nous demandons en quel autre pays on trouverait plus de grands hommes en tout genre; par exemple, de plus dignes magistrats, de plus vertueux citoyens que Jean de La Vacquerie, Michel de L'Hôpital, Mathieu Molé, Vauban, Malesherbes; de plus grands hommes d'État que Charlemagne, Philippe-Auguste, Louis XI, Henri IV, Richelieu, Mazarin; de plus grands capitaines, en un seul et même siècle, que Condé, Turenne, Luxembourg, Villars, Vendôme; un plus grand métaphysicien et un plus grand géomètre que Descartes; un plus grand tragique que Corneille; un plus grand comique que Molière; un plus grand fabuliste à la fois et un plus grand lyrique que La Fontaine; une âme plus naturellement consacrée à l'harmonie et à la Muse que celle de ce divin personnage que nous nòmmons Racine; un orateur tel que Bossuet; de plus puissants prosateurs que Rabelais, Montaigne, Pascal, La Rochefoucauld, Labruyère, Fénelon, Saint-Simon; un publiciste d'un esprit plus vaste que Montesquieu; des peintres de la nature plus savants et plus touchants que Bufffon et Rous-

seau; une femme de plus de génie que Mme de Sévigné; un homme de plus d'esprit que Voltaire; dans les arts même, de plus grands architectes que ceux de nos vieilles cathédrales, et, plus tard, Pierre Lescot, Philibert de Lorme, de Brosse, Le Mercier, Mansart; des sculpteurs plus vigoureux et plus expressifs, après Michel-Ange, que Jean Cousin et Pierre Puget; plus gracieux que Goujon, Pillon, Sarasin; un peintre plus philosophe, d'une conception et d'une composition plus profonde que Poussin, ou plus pathétique que Lesueur, ou plus habile paysagiste que Claude[1]; un peuple enfin qui ait plus d'esprit, de cœur et d'imagination tout ensemble, qui en tout temps ait été un plus admirable instrument entre les mains du génie, plus docile à qui sait le conduire, plus dévoué lorsqu'il sent qu'on l'aime, plus énergique à la fois et plus flexible, et, quand on le croit écrasé sous la tempête, se relevant le lendemain aussi fort que jamais; peuple léger en apparence, parce qu'il est aimable et humain, et qui a accompli les trois plus grandes entreprises politiques des temps modernes: la constitution du moyen âge sous Charlemagne, au XVIIe siècle la conversion de la mo-

1. Déjà nous avons défendu la France dans l'art et dans la littérature, DU VRAI, DU BEAU ET DU BIEN, leçon Xe *de l'art français*; ÉTUDES SUR PASCAL, *Avant-propos*, etc.

narchie féodale en une admirable monarchie administrative, enfin ce que d'un bout du monde à l'autre on appelle la révolution française.

Cette simple énumération n'est-elle pas imposante dans sa brièveté même, et ne répond-elle pas à toutes les critiques?

Cependant les détracteurs de la France, et ils ne sont pas tous à l'étranger, s'en vont répétant qu'il est vrai nous avons de l'esprit et du courage, mais qu'après tout le premier des biens, la liberté nous manque, et qu'il ne semble pas que nous soyons faits pour elle. Combien de fois n'avons-nous pas entendu autour de nous cette triste accusation! Comment! nous ne sommes pas faits pour la liberté, nous qui l'avons donnée au monde! Nous ne sommes pas faits pour la liberté, nous qui, encore dans les liens du moyen âge, avions déjà nos communes affranchies, nos parlements et nos états généraux, nous qui au XVIIe et au XVIIIe siècle tenions l'Europe suspendue à la libre voix de nos grands écrivains, nous qui depuis la révolution française sommes partout, et par la parole et au besoin par l'épée, les apôtres, les promoteurs ou les défenseurs des libertés et des progrès du genre humain! C'est là un fait aussi éclatant que la lumière du jour : malheur à qui ne l'aperçoit pas!

Le problème de la liberté se compose de deux

problèmes qui se touchent de toutes parts, mais qui pourtant diffèrent, celui de la liberté civile et celui de la liberté politique. Il n'a été donné à aucun peuple de les résoudre en même temps et du même coup : il a toujours fallu choisir. La France, par toutes les pentes de son génie et de son histoire, a été conduite à s'occuper avant tout de la liberté civile, et celle-là, il faut bien le reconnaître, est encore plus importante que l'autre, puisqu'elle s'applique à la vie humaine tout entière, dans toutes les conditions et dans toutes les situations, depuis le berceau jusqu'à la tombe, sous l'humble toit de l'ouvrier comme dans les hôtels de l'opulence[1]. De bonne heure et dès les premières années du XVIIe siècle, sous les auspices d'Henri IV et de Richelieu, la France est entrée dans la longue et laborieuse carrière de la liberté civile. Elle y a devancé l'humanité, et c'est elle qui l'y guide encore aujourd'hui. Des flancs de la révolution de 1789 est sortie une société telle que l'œil des hommes n'en avait point encore vu, bien supérieure à la société romaine elle-même, fondée sur l'égalité de tous devant la loi, avec la hiérarchie nécessaire et légitime : création originale de

1. Sur la distinction de l'ordre civil et de l'ordre politique, et sur l'importance relative de l'un et de l'autre, voyez PHILOSOPHIE SENSUALISTE AU XVIIIe SIÈCLE, leç. VI, VII et VIII.

l'esprit français, destinée à faire le tour du monde, selon la parole prophétique de Mirabeau, et que chaque jour sous nos yeux les nations les plus éclairées nous empruntent, en restant toujours au-dessous de leur modèle.

Voyez où en était, il y a vingt ou trente années, et où en est encore en Angleterre la plus précieuse, la plus sainte de toutes les libertés, la liberté religieuse. Naguère un catholique, quelque illustre qu'il fût, eût-il écrit des livres immortels ou gagné des batailles, ne pouvait entrer au parlement; aujourd'hui même, pas un israélite, fût-il un Rothschild, n'y est admis; tandis que tout mortel qui a le bonheur de naître sur la terre de France y professe et y pratique librement sa religion, exerce toutes les fonctions, monte à tous les emplois, et, selon son mérite et ses services, entre dans les conseils de la nation ou de la couronne.

Comparez la législation française avec toutes les autres législations de l'Europe, sans excepter celle de l'Angleterre, sur les points les plus essentiels, le mariage, l'état des enfants, les successions, etc.; et, de bonne foi, dites de quel côté la liberté humaine, la justice, la raison naturelle sont le plus respectées et le mieux garanties. Depuis un demi-siècle, les législations étrangères ont fait successi-

vement des progrès immenses : cherchez quelle en est la source; vous trouverez qu'ils viennent presque toujours de quelque imitation, avouée ou secrète, de la loi française. Enfin la liberté civile et religieuse en est chez nous arrivée à ce point qu'elle n'admet plus que de bien légers perfectionnements. Tout Français peut donc se dire, avec une conviction consolante et un orgueil bien légitime : Non, deux millions de nos frères ne sont pas morts en vain sur les champs de bataille de la révolution, puisque l'objet principal de cette révolution est si admirablement atteint.

Il nous reste, sans doute, une grande tâche à accomplir, celle du solide et ferme établissement de la liberté politique. Cette liberté-là était moins pressée que la liberté civile, mais à son tour elle n'est pas moins nécessaire; car, outre qu'il est de la dignité de l'humanité de participer à son gouvernement, la liberté politique a ce souverain avantage qu'elle est la garantie et la sauvegarde de toutes les autres. Mais, on le sait, nulle part la liberté politique n'a été l'œuvre d'un jour. Il y faut de longs tâtonnements et des expériences douloureuses. L'Angleterre n'y est parvenue qu'après un demi-siècle d'agitations effroyables, et à travers les révolutions les plus contraires. Eh bien. la France en est encore là. Ainsi que l'Angleterre,

elle a tour à tour conquis, possédé, perdu la liberté politique, et le faîte du majestueux édifice de la société française n'est point achevé. Selon nous, la première, l'impérieuse condition du succès, ici comme en tout le reste, est de nous pénétrer de ce principe essentiel que ce n'est pas un idéal abstrait, mais notre propre idéal que nous devons poursuivre, et qu'ainsi il faut commencer par rejeter toute imitation étrangère, soit de l'antiquité, fort belle assurément, mais qui n'a rien à voir avec le monde moderne, soit même de l'Angleterre, qui a son génie à part qu'elle a gravé dans ses institutions [1], soit surtout de l'Amérique, qui, éclose hier au bord de l'Océan, dispersée en d'immenses déserts, ne sachant pas où elle va, s'abandonne à ses instincts aventureux et se joue encore impunément du temps et de l'espace [2].

1. Ce que nous admirons par-dessus tout chez nos voisins, c'est leur patriotisme. Qu'il s'élève une circonstance grave, l'intérêt ou l'honneur anglais rallie spontanément toutes les opinions, et l'Angleterre pense, agit, se meut comme un seul homme, tandis que chez nous, hélas! divisés comme nous le sommes en trois ou quatre partis inflexibles, qui aspirent tous au retour de leur domination passée, nous nous faisons de notre parti une fausse patrie que nous servons à l'égal et souvent aux dépens de la véritable. De là, la dissipation de la force nationale. Soyons plus Français, et la France sera dix fois plus honorée et plus puissante. Voilà une façon d'imiter l'Angleterre qui vaudrait un peu mieux que la banale et triste manie de transporter chez nous telle institution ou tel usage anglais, souvent incompatible avec nos mœurs et notre génie.

2. Osons le dire, sans manquer à l'amitié qui nous unissait à M. de

Nous, vieille nation rajeunie et retrempée par la révolution française, entourés de toutes parts de puissants voisins qui nous admirent, nous redoutent et nous surveillent, nous avons une situation et par conséquent une destinée particulière; il nous importe donc de rechercher de sang-froid le régime politique que réclament et comportent nos vrais besoins, notre caractère, nos qualités et nos défauts, le génie de notre race, tel qu'il paraît en traits manifestes dans notre histoire.

Tocqueville et à la sincère estime que nous professons pour le bel ouvrage de *la Démocratie en Amérique :* cet ouvrage, en mettant sous nos yeux, avec une prédilection peu dissimulée, un modèle qui nous est profondément étranger, a peut-être fait autant de mal que de bien; car nous ne pouvons trop le répéter, notre vrai idéal n'est pas hors de nous, il est en nous-mêmes, sagement améliorés. M. de Tocqueville a visiblement imité, et quelquefois il rappelle heureusement les formes du style de Montesquieu, sa finesse, sa concision, son énergie, et toujours sa parfaite distinction; mais l'esprit qui règne dans *la Démocratie en Amérique* est radicalement différent de celui qui anime partout le grand publiciste. Montesquieu, comme Voltaire, est essentiellement Français; et tous les deux, bien qu'admirateurs déclarés de l'Angleterre, ils ne veulent perfectionner la France que dans le sens de sa nature, à la fois très-libéraux et très-conservateurs, pour parler ce langage du jour. J.-J. Rousseau, en nous proposant l'image d'une des petites républiques de l'antiquité et de la Suisse, nous a rendu, on le reconnaît enfin, un fort mauvais service. Nous craignons que les flatteuses peintures de *la Démocratie en Amérique* n'aient aussi contribué à affaiblir de plus en plus parmi nous le sentiment de la monarchie, sans rendre possible la république, et détourné la France du grand but qu'elle doit poursuivre. Du moins nul ne contestera qu'il ne respire à toutes les pages de ce noble livre un parfum exquis d'élévation morale qui suffit à mettre très-haut et déjà consacre le nom de M. de Tocqueville.

Or, cette histoire, sérieusement interrogée, nous apprend que notre pays est à la fois profondément monarchique et profondément libéral.

La France est libérale jusqu'à la démocratie ; elle n'est pas le moins du monde républicaine. La république n'est ni dans notre situation géographique, ni dans nos instincts, ni dans nos mœurs. Aussi elle n'a jamais été et elle ne peut jamais être chez nous qu'une crise violente et passagère[1], qui amène inévitablement à sa suite l'anarchie et la tyrannie. Elle n'alarme pas seulement ce qu'on nomme les classes supérieures; elle épouvante encore plus peut-être cette immense bourgeoisie, si honnête, si laborieuse, si intelligente, que des

1. DISCOURS POLITIQUES, Introduction, *Des principes de la Révolution française*, p. XXXI : « La première république française est une crise, ce n'est pas un gouvernement... La révolution française a deux faces différentes qu'elle montre tour à tour à l'univers étonné: elle est tour à tour bienfaisante ou terrible, selon les obstacles ou les facilités qu'elle rencontre. La révolution organisée c'est la monarchie constitutionnelle; la révolution à l'état de crise, c'est la république. La république est la face sinistre de la révolution. A-t-elle à détruire un monde vieilli et à fonder un monde nouveau, la révolution s'appelle la république, elle porte une torche et un glaive, elle met sur sa tête un bonnet rouge et lave dans le sang les souillures accumulées des siècles; puis, quand tout cela est achevé, elle rentre sous terre et fait place à des parlements librement élus et à des rois librement choisis. Grâce à Dieu, cette terrible apparition n'a eu lieu qu'une fois parmi nous, parce qu'une fois seulement il y avait une société à détruire et une société à fonder; mais la société nouvelle une fois établie et maîtresse du sol, des mœurs et des lois, il n'était plus besoin que d'évocations rares et passagères du spectre redoutable. »

insensés calomnient, et qui est encore la plus grande force de l'État. Au contraire, la royauté a toujours été populaire. Bien différente de l'Angleterre, la France a le besoin et le goût d'un gouvernement fortement concentré et armé d'une puissante initiative. Que cela soit bon ou mauvais, telle n'est pas la question; il est certain que cela est, fut et sera; car on ne refera pas la France, et il faut marcher dans ses voies si on aspire à la conduire. Un instinct vivace, indestructible, lui dit que la royauté est le plus sûr appui et le plus énergique instrument de sa grandeur, de sa liberté même. Aux jours de péril, c'est sous l'aile de la royauté que le peuple se réfugie. La royauté est si nécessaire que les républicains eux-mêmes ne s'en peuvent passer : ils rêvent une organisation de la démocratie qui admet fort bien ou plutôt exige un dictateur. Au lieu donc de combattre la monarchie et de s'efforcer de la détruire pour la rétablir ensuite en lui mettant un masque, ne vaudrait-il pas mieux commencer par l'accepter loyalement sous son propre nom, dans sa vérité et dans sa vertu bienfaisante!

D'autre part, une monarchie, si éclairée et si sage qu'elle puisse être, fût-ce celle de Marc-Aurèle, ne repose que sur du sable et flotte au gré des événements, si elle ne s'appuie sur de grands conseils

publics, librement élus, discutant librement, servant au gouvernement de contre-poids et de contrôle, d'éperon quelquefois, le plus souvent de frein. N'est-ce point là ce que faisaient à peu près nos anciens États généraux, dont le nom seul était si respecté et si populaire, et à leur défaut ces assemblées de notables qu'Henri IV et Richelieu, qui certes n'étaient pas des démagogues, n'hésitèrent point à convoquer dans toutes les circonstances difficiles, pour avoir le libre avis et l'appui volontaire de la nation, et pour la mettre en quelque sorte de moitié avec eux dans leurs grandes entreprises [1] ? Vieilles et nobles institutions qui, sagement ménagées et peu à peu transformées selon les besoins et le progrès des temps, auraient pu conduire la France sans secousse à la monarchie constitutionnelle. Cette belle forme de gouvernement n'est autre chose en effet que le développement naturel de nos assemblées nationales, de tout temps incorporées à la monarchie, et qui remplissent nos annales jusqu'à Louis XIV et jusqu'au

1. On ne sait pas assez que Richelieu, presque au début de son second ministère, et dès qu'il se sentit véritablement à la tête des affaires, s'empressa de convoquer à Paris une assemblée de notables, qui pendant une année entière délibéra très-librement sur une suite de propositions où déjà était en germe toute la politique intérieure du grand cardinal. Mazarin lui-même, en 1649, avait pris le parti d'assembler non pas les notables, mais les États généraux; l'ordonnance de convocation a même été publiée.

XVIII[e] siècle où un despotisme inconnu à nos ancêtres, rompant à la fois avec la tradition et avec l'opinion, et repoussant toute réforme, s'est comme appliqué à rendre une révolution inévitable.

La monarchie constitutionnelle n'est donc point une innovation hasardeuse, et, comme le prétendent les partisans du pouvoir absolu, une plante d'Angleterre apportée en France en 1814, sans y avoir de racines et sans y trouver un sol préparé et un climat favorable[1] : il serait plus vrai de dire

1. En vérité, comment prétendre que la charte du roi Louis XVIII soit une pure importation anglaise, quand le moindre examen démontre que la monarchie établie par cette charte diffère autant de celle de l'Angleterre qu'elle lui ressemble? L'Angleterre est une république aristocratique, indifféremment surmontée d'un roi ou d'une reine. La royauté en France est exclusivement virile; elle est l'âme, la tête et le bras de la nation; mais sur un certain nombre de points essentiels, elle ne peut agir qu'avec l'intervention et l'assentiment de deux grands pouvoirs publics, dont les formes peuvent varier selon les temps, mais dont l'un au moins doit être librement élu et discuter librement les propositions émanées de la couronne. Autrefois notre monarchie était, comme l'a dit Montesquieu, tempérée par l'honneur et les mœurs; aujourd'hui elle l'est constitutionnellement. Voilà tout le changement : pour qui réfléchit, il est immense et il est suffisant. Mais vouloir ramener absolument le gouvernement constitutionnel de la France à celui de l'Angleterre, c'est, qu'on le sache ou qu'on l'ignore, pousser la France vers la république, et vers la république démocratique; car nous n'avons point d'aristocratie pour soutenir ou suppléer la royauté, l'esprit aristocratique ne subsistant plus, même dans les familles les plus illustres; en sorte que chez nous la démocratie n'a d'autre contre-poids que la royauté. Il est donc de toute nécessité que la royauté soit ici plus forte qu'en Angleterre, selon le génie et les mœurs immortelles de la France. La monarchie constitutionnelle est, nous en sommes très-convaincu, le

qu'elle rentrait en quelque sorte dans sa patrie. La Charte avait chez nous de vieux et illustres précédents; elle consacrait des institutions populaires en leur donnant leur forme vraie; elle réconciliait les temps anciens et les temps nouveaux; elle était le glorieux symbole de l'unité de la famille française. Aussi ce n'est point la France qui a rejeté la Charte : loin de là, elle l'avait accueillie avec des transports d'enthousiasme; elle y voyait l'accomplissement de tous ses vœux, le terme de ses agitations.

La monarchie constitutionnelle a laissé parmi nous une trace ineffaçable. Elle a ranimé l'esprit public abattu sous les désastres de 1813 et de 1814; elle a délivré le sol de la patrie des armées étrangères que de terribles représailles y avaient amenées; elle a élevé une tribune qui, pendant trente années, a rivalisé avec celle de l'Angleterre et a servi d'école à toute l'Europe; elle a suscité un grand mouvement intellectuel, vivifié la littérature et les arts, répandu dans le pays une prospérité inouïe, émancipé la Grèce et créé l'Algérie. Elle a fini par succomber, il est vrai, mais après une longue et glorieuse durée, sous les fautes ac-

besoin et le vœu de notre pays ainsi que de l'Europe; mais elle admet bien des combinaisons différentes; la folie est de la voir dans un type unique, surtout dans un type étranger.

cumulées des gouvernements et des partis, acharnés à leur propre perte, et contre la volonté de l'immense majorité de la nation qui depuis longtemps repoussait toute révolution, et ne demandait qu'un progrès modéré, à l'ombre d'un trône inviolable. Comme fatigués de notre bonheur, et parce qu'aussi, il faut bien le dire, on nous mesurait d'une main trop avare des progrès désirables, et qui eussent été utiles à la monarchie autant qu'agréables à la nation [1], nous jetant à l'extrémité opposée, nous nous sommes mis à courir après des chimères, et nous voilà ramenés cinquante ans en arrière au premier essai de gouvernement représentatif tenté par le Consulat et par l'Empire. Mais comme la monarchie constitutionnelle est le gouvernement vrai et nécessaire de la France et de l'Europe au XIXe siècle, elle n'a disparu que pour revenir à son heure sous une forme ou sous un autre, et ces éclipses momentanées ne peuvent étonner que les faibles convictions [2].

Au reste, quelle que doive être l'œuvre du temps, faisons la nôtre. *Laboremus*, comme le disait naguère si noblement à l'Académie française M. le duc de Broglie. Entretenons en nous-mêmes et

1. DISCOURS POLITIQUES, Introduction, p. LIII-LVIII.

2. Depuis que ces lignes sont écrites, le décret du 24 novembre 1860 est venu confondre les découragements pusillanimes et con-

répandons autour de nous les doctrines généreuses qui, en rappelant aux hommes leur dignité, font naître en eux et y nourrissent le goût de la liberté véritable, exempte d'emportement et d'envie, contente de ses droits légitimes. En même temps, étudions avec soin l'histoire de notre pays; appliquons-nous à le bien connaître; plus nous le con-

firmer nos prédictions. Ce décret a inauguré une ère nouvelle, et donné le signal de la fin de la dictature qu'amène inévitablement la république dans un pays tel que le nôtre, en tombant comme en s'élevant; il a réveillé l'esprit libéral qu'on croyait mort et qui n'était qu'assoupi; il nous a rendu la tribune nationale, redevenue bien vite, grâce à Dieu, aussi libre et aussi puissante qu'elle fut jamais. Enfin, une grande parole a été prononcée : la constitution est perfectible, parole profonde, de la hardiesse la plus prudente, qui laisse en arrière tout système immobile et va comme au-devant de toutes les réformes qu'exigeraient la justice et l'intérêt général. Peut-on dire après cela qu'il faille désespérer de la liberté et de la patrie, et que nous soyons condamnés à n'attendre notre salut que d'une révolution nouvelle? Non, il est évident que notre destinée est encore une fois entre nos mains, et elle sera, comme toujours, ce que nous la ferons. — Parlons nettement : avons-nous profité des leçons du malheur, et sommes-nous résolus à nous servir des libertés que nous possédons pour conquérir celles qui nous manquent encore, et à remonter, par des efforts incessants et mesurés, jusqu'à la plénitude du gouvernement constitutionnel, mais sans nous laisser emporter au delà? Ou bien, au lieu de demander nos justes et nécessaires libertés au temps et à nous-mêmes, à notre énergie, à notre constance, à notre sagesse, une fatale impatience aimera-t-elle mieux invoquer une autre révolution de Février? Nous pouvons le prédire à coup sûr : la République ne nous donnera point la liberté; elle ramènera la nécessité de la dictature, et, dans ses vicissitudes impuissantes, elle enfantera un Bas-Empire démocratique, semblable à celui où s'agitent sans dignité, sans grandeur et sans liberté, les infortunées républiques de l'Amérique du Sud. Voilà l'alternative placée devant nous. Choisissons.

naîtrons, plus nous l'aimerons, et l'amour donne tout : il donne la foi et l'espérance, il tourne en joies les sacrifices, il enseigne la constance et la modération, il contient et diminue l'esprit de système, il engendre l'union, il prépare la force. Qu'il nous apprenne aussi à ne pas jeter légèrement le blâme à la France. Ne lui reprochons point l'effet naturel de malheurs où tous tant que nous sommes nous avons une plus grande part que nous ne pensons. Après avoir été si souvent déçue dans ses plus généreuses espérances, ses tristesses, ses défiances, ses incertitudes, ne sont que trop bien fondées. Depuis la fatale surprise de 1848, la France redoute par-dessus tout l'anarchie ; gardons-nous d'y incliner; c'est la route des abîmes. Amis éprouvés d'une liberté sage, demeurons en paix, le cœur rempli d'une foi sereine dans l'excellence et dans l'avenir de notre grande cause; c'est d'elle aussi qu'il est permis de dire : elle peut attendre parce qu'elle est immortelle, *patiens quia æterna.*

V. COUSIN.

15 juin 1850.

LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE

AU XVIIe SIÈCLE

D'APRÈS LE GRAND CYRUS

INTRODUCTION

Qui lit aujourd'hui le *Grand Cyrus* de Mlle de Scudéry? Qui le lisait au XVIIIe siècle, et même dans les dernières années de Louis XIV? Le public en avait entièrement perdu la mémoire, et quand, en 1713, on s'avisa de mettre au jour les *Héros de roman*, avec un *Discours préliminaire* où Boileau se moquait du *Cyrus*, on ne fit aucune attention à ces plaisanteries surannées : personne ne savait plus de quoi voulait parler le vieux satirique.

Cependant le *Cyrus* est le chef-d'œuvre d'une des femmes les plus célèbres du grand siècle. Mme de Sévigné, qui apparemment se connaissait en agrément

et en délicatesse, a loué avec effusion l'auteur et l'ouvrage, et de 1649 à 1654, d'un bout de la France à l'autre, à la cour et dans la plus haute aristocratie, comme dans la bourgeoisie instruite et cultivée, à Paris et en province, dans tous les rangs de la société la plus polie de l'univers, on ne lisait pas seulement avec plaisir, on s'arrachait, on dévorait, à mesure qu'ils paraissaient, chacun de ces dix gros volumes, aujourd'hui oubliés, et qui dorment d'un sommeil séculaire dans les bibliothèques de quelques rares amateurs.

Comment expliquer un si soudain et si étrange changement? Il y en a bien des causes; nous nous bornerons à en marquer une seule, mais qui dispense d'en rechercher d'autres : en son temps le *Cyrus* était parfaitement compris des lecteurs d'élite auxquels il s'adressait de préférence, tandis qu'aujourd'hui et depuis très-longtemps il est absolument inintelligible.

En effet le *Cyrus* n'est pas autre chose qu'un roman allégorique dont nous avons perdu la clef, où, sous des noms persans, grecs, arméniens, etc., sont représentés des personnages qu'aujourd'hui nous ne reconnaissons pas, mais qui, sous Louis XIII et sous la régence d'Anne d'Autriche, occupaient la scène et faisaient l'entretien de la France.

Savez-vous, par exemple, quel est cet Artamène, ce Cyrus, le héros du roman? Boileau lui-même n'a pas l'air de s'en douter, et il croit bonnement que c'est le petit-fils d'Astyage. En vérité, voilà un héros

bien propre à intéresser le XVII[e] siècle et à charmer les belles dames de la cour et de la ville, lectrices ordinaires des romans à la mode! Boileau gourmande très-vivement M[lle] de Scudéry non pas d'avoir été prendre un pareil sujet, mais de l'avoir traité comme elle l'a fait. « Au lieu, dit-il[1], de représenter, *comme elle le devait*, dans la personne de Cyrus, un roi promis par les prophètes, tel qu'il est exprimé dans la Bible, ou, comme le peint Hérodote, le plus grand conquérant que l'on eût encore vu, ou enfin tel qu'il est figuré dans Xénophon, M[lle] de Scudéry en composa un Artamène plus fou que tous les Céladons et tous les Silvandres, qui n'est occupé que du seul soin de sa Mandane. » Ce jugement est tout à fait digne du savant traducteur du traité du *Sublime* de Longin, du membre illustre de l'Académie des Inscriptions, qui aurait voulu, à ce qu'il paraît, que M[lle] de Scudéry gagnât un siége à côté de lui dans la docte Compagnie par un solide ouvrage d'érudition et de critique, où, s'enfonçant dans la Bible, dans Hérodote et dans Xénophon, elle fût parvenue à restituer et à mettre en lumière le vrai Cyrus et la suite certaine de ses hauts faits et de ses conquêtes. Mais comment Boileau ne s'est-il pas aperçu qu'il prenait ici M[lle] de Scudéry pour M[me] Dacier, et qu'il traçait les règles d'un livre d'histoire lorsqu'il s'agissait d'une œuvre d'imagination, d'un genre de composition qui n'avait pas le bonheur de lui plaire, mais qui plaisait

1. *Discours préliminaire sur le Dialogue des Héros de roman.*

fort à tout son siècle, d'un roman enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom? Quand on est un peu dans le secret de Mlle de Scudéry, on ne se peut empêcher de sourire en voyant l'excellent et grave écrivain prendre au sérieux et même au tragique les infidélités historiques de l'aimable romancière. Sans manquer au respect sincère que nous professons pour celui qui a aimé et défendu Racine, compris et célébré Molière, honoré et vengé Arnauld[1], ne pourrions-nous lui répondre en cette humble circonstance: Non sans doute Mlle de Scudéry n'a point fidèlement représenté le Cyrus de l'histoire; mais, de grâce, prenez garde qu'elle n'y a jamais songé. Au lieu du Cyrus de la Bible, d'Hérodote et de Xénophon, qu'elle ne connaissait guère, elle a peint le Cyrus qu'elle avait sous les yeux, le héros qui éblouissait son siècle de l'éclat de ses victoires, qui commença par sauver la France et plus tard en agrandit les frontières, qui gagna à vingt-deux ans une bataille immortelle, et n'a jamais été battu une seule fois dans sa vie, en ayant toujours affaire aux plus grands capitaines, le conquérant dont Bossuet a fait l'oraison funèbre, et qu'il n'a pas craint, lui aussi, de comparer au Cyrus prédit par les prophètes : ce Cyrus-là est le prince de Condé, M. le Prince, qu'en sa brillante jeunesse on nommait le duc d'Enghien, avant qu'il eût succédé au titre de son père. Mlle de Scudéry l'a peint tel qu'il était à la fleur de son âge et pour

1. Voyez notre ouvrage *Du Vrai, du Beau et du Bien,* leçon X^{e}, *l'Art français au dix-septième siècle.*

ainsi dire de sa gloire, fort galant, ne vous en déplaise, comme le sont quelquefois les jeunes héros, ainsi que Racine aurait pu vous le dire, car nous n'osons vous citer Corneille, et tout en pensant à sa belle maîtresse, prenant des villes, gagnant des batailles, et faisant des choses mille fois plus grandes que ce passage du Rhin que vous avez si dignement chanté. Quoi! vous n'avez pas reconnu votre héros dans celui de Mlle de Scudéry! vous ne voyez dans Cyrus qu'un Céladon et un Sylvandre! mais n'apercevez-vous donc pas tous ces siéges, tous ces combats où il déploye une valeur extraordinaire? Voici Dunkerque, voilà Rocroy, voilà Lens, voilà Charenton et le siége de Paris; vous jugez bien sévèrement un ouvrage qu'évidemment vous n'avez pas entendu, quoique dès les premières pages l'auteur eût pris soin de vous déclarer son dessein et de vous annoncer son vrai héros et sa vraie héroïne.

Oui, sa vraie héroïne aussi, car si Artamène et Cyrus sont le duc d'Enghien et le prince de Condé, Mandane est incontestablement la duchesse de Longueville. Il suffisait à Boileau d'ouvrir le *Cyrus* pour y voir son portrait. Est-ce que par hasard il a pris ce gracieux et doux visage pour celui de quelque princesse de Médie ou de Cappadoce retrouvée par Mlle de Scudéry? Ou, s'il a reconnu la sœur de Condé, comment ce seul portrait ne lui a-t-il pas révélé la pensée de l'ouvrage?

Ce n'est pas tout : Condé et Mme de Longueville, avec leurs amis particuliers, sont bien les principales figures du *Cyrus;* mais avec celles-là combien encore d'autres figures contemporaines y brillent à des rangs

divers! L'aristocratie française, ses grandes habitations, ses mœurs, ses aventures, surtout ses aventures galantes, qui occupaient et amusaient les salons, tout cela a sa place dans le *Cyrus*. Puis, de proche en proche, le tableau s'agrandit, et comprend des personnages de différent ordre à qui pouvait manquer la naissance, mais que relevaient le mérite et l'esprit; car l'esprit était alors une puissance avec laquelle toutes les autres puissances comptaient, et Mlle de Scudéry s'estimait trop, elle et ses pareils, pour hésiter à mettre des gens de lettres éminents avec les plus grands seigneurs et les plus grandes dames. En sorte qu'on peut dire, avec la plus parfaite vérité, que le *Cyrus* embrasse et exprime tous les côtés distingués de la société française du XVIIe siècle, en faisant rejaillir sur eux l'éclat de deux grands noms.

Ainsi s'explique l'immense succès de ce roman dans le temps où il parut. C'était une galerie de portraits vrais et frappants, mais un peu embellis, où tout ce qu'il y avait de plus illustre en tout genre, princes, courtisans, militaires, beaux-esprits, et surtout jolies femmes, allaient se chercher et se reconnaissaient avec un plaisir inexprimable. Ceux qui n'avaient pas la prétention de s'y rencontrer éprouvaient une vive curiosité d'y voir les autres, et de juger de la ressemblance. Les principaux personnages, tout le monde les devinait, et les moins importants composaient en quelque sorte autant d'agréables problèmes qu'on agitait avec passion dans toutes les compagnies un peu élégantes, et le *Cyrus* devenait ainsi la lecture à la mode, le livre indis-

pensable de tous les gens qui se piquaient de bon ton.

Remarquez que Mlle de Scudéry n'a pas la première donné l'exemple de mettre en roman les grandes aventures contemporaines et les personnages célèbres : elle suivait la voie ouverte par d'Urfé au début du siècle. Il est certain en effet que d'Urfé s'est proposé dans *l'Astrée* de raconter ses longues amours avec la belle Diane de Châteaumorand; et, quelques difficultés que depuis on ait voulu élever à cet égard, nous ne voyons pour nous aucune bonne raison de révoquer en doute le récit du véridique Patru[1]. Un peu plus tard, les *Amours du grand Alcandre* par Mlle de Guise, princesse de Conti, sont les amours mêmes d'Henri IV. En 1624, *le Romant satirique*, ou, si l'on veut, le *Romant des Indes*[2], retrace des événements et des personnages français; l'auteur, Jean de Lannel, ne le dissimule guère. Dans un *avis au lecteur* intitulé *le secret du Romant satirique*, il s'exprime ainsi : « Si on dit que je ne sais pas l'antiquité, puisque j'appelle préteurs ceux qui en Galatie sont juges de l'honneur des gentilshommes et généraux des armées, je maintiens que préteur, en langage galatien, veut dire ma réchal de France en langage françois. Si on dit qu'il n'y a point d'empire de Galatie, et qu'on ne connoît ni Galatie ni Galatiens, j'annonce que c'est un pays nouvellement découvert, etc. » Aussi la *Bibliothèque historique de la France* n'hésite-t-elle pas à affirmer que ce

1. Œuvres de Patru, t. II, p. 497, *Éclaircissements sur l'Histoire de l'Astrée*.

2. La seconde édition de 1625 porte ce titre.

roman est une satire des règnes d'Henri IV et de Louis XIII[1]. En 1647, *Florigénie ou l'Illustre victorieuse* est bien l'histoire des amours et du mariage du chevalier de Chabot et de Marguerite de Rohan, la fille du grand duc Henri. A peu près vers le même temps, les prétendues amours de Mme de Longueville et de Coligny, et le duel malheureux de celui-ci avec le duc de Guise, avaient diverti la cour et les salons sous le voile transparent d'une nouvelle que nous avons découverte et publiée, *Agésilan et Isménie*[2]. Il n'est donc pas étonnant que Mlle de Scudéry ait eu la pensée de mettre aussi en roman la société où elle a vécu; et elle l'a fait deux fois, d'abord dans le *Grand Cyrus*, ensuite dans *Clélie*.

Ces deux ouvrages sont évidemment de la même famille, mais ils diffèrent encore plus qu'ils ne se ressemblent. Le *Cyrus*, avec des défauts que nous ne dissimulerons pas, est encore le modèle du genre : la *Clélie*, malgré de grandes qualités, en est l'excès et l'abus.

Un vice essentiel gâte la *Clélie* jusqu'en ses meilleures parties : la scène du roman est à Rome ; les héros et les héroïnes sont des Romains et des Romaines que tout lecteur instruit connaît parfaitement, et auxquels l'histoire donne des caractères déterminés, devenus des types qu'il n'est pas possible de changer sans faire violence à toutes les habitudes et pour ainsi

1. Voyez aussi les *Mémoires* de l'abbé d'Artigny, t. VI, p. 44-49.
2. *La Jeunesse de madame de Longueville*, chap. III.

dire à tous les préjugés de la mémoire et de l'imagination. Brutus, Collatin, Tarquin, son fils Aruns, Porsenna, Mutius, Horatius Coclès, aussi bien que Lucrèce, Tullie et Clélie, sont des personnages sur qui le romancier n'a aucun droit. Sous ces noms-là, mettre des seigneurs et des dames du xvii[e] siècle, avec leurs goûts et leurs mœurs, est une entreprise radicalement fausse où le roman et l'histoire ne se rencontrent que pour se combattre. Si l'auteur respecte un peu l'histoire, il manque son véritable objet, qui est de peindre les mœurs et les personnages de son siècle; et pour peu qu'il suive son dessein et s'abandonne à son génie, il blesse l'histoire de la façon la plus outrageuse, et le bon sens révolté s'écrie :

> Gardez-vous de donner, ainsi que dans Clélie,
> L'air et l'esprit françois à l'antique Italie,
> Et, sous des noms romains faisant notre portrait,
> Peindre Brutus galant et Caton[1] dameret.

Rien de semblable dans le *Cyrus*. L'histoire n'a pas éclairé les profondes ténèbres des temps reculés où brille la gloire solitaire de Cyrus. Nous ne savons rien de la société et des mœurs de la Perse, de la Médie, de la Cappadoce, ni des cours de Babylone, d'Ecbatane et de Sardes; nous savons seulement qu'il y avait déjà de la richesse, du luxe, des arts et une civilisation assez avancée : on peut donc, sans trop d'invraisemblance, y supposer des mœurs élégantes plus ou moins

1. Boileau a mis là Caton pour la charge, car il n'y a pas de Caton dans *Clélie* au temps de Tarquin; mais qu'importe au satirique?

semblables aux nôtres. Nous ignorons jusqu'aux noms des lieutenants de Cyrus, de ses amis et de ses adversaires; la fiction peut donc s'y jouer impunément. Avons-nous la moindre idée du caractère de Mandane? Cyrus lui-même, qu'en savons-nous? Ce que nous en disent la Bible et Hérodote, c'est-à-dire fort peu de chose. La *Cyropédie* de Xénophon est un roman qui en permet et en appelle d'autres. Le poëte ne rencontre ici aucune connaissance certaine et répandue qui résiste et s'oppose à ses inventions. La seule pensée que l'histoire attache au nom de Cyrus est celle d'un conquérant plein d'audace et de génie. Tout le reste est d'une incertitude très-favorable à la liberté de l'art. Aussi Mlle de Scudéry a très-bien pu mettre des grandes dames françaises parmi celles qui faisaient l'ornement des cours opulentes de l'Orient, des généraux français à la tête des armées de Cyrus ou de ses ennemis; elle a pu surtout représenter ces jeunes guerriers aussi galants que braves, parce que l'amour est de la jeunesse de tous les lieux et de tous les temps; et comme il devait y avoir là aussi de la politesse et le goût des commerces délicats, on ne voit pas qu'on offensât beaucoup l'histoire ou la vraisemblance en introduisant dans les compagnies d'élite, filles du loisir et de la richesse, des beaux-esprits tels que ceux de la cour de Louis XIII et de la régence. L'obscure antiquité est le lieu naturel des fictions: rien n'empêchait d'y placer l'épopée de la société française et l'image transfigurée du XVIIe siècle.

Ajoutons que, dans la *Clélie*, Mlle de Scudéry, au lieu

de peindre la haute société contemporaine, s'est particulièrement appliquée à décrire sa propre société, c'est-à-dire une société inférieure et bourgeoise, incessamment occupée de petite galanterie, de petite poésie, de petit bel-esprit, toutes choses bien difficiles à transporter à Rome au temps de Brutus et de Tarquin. Loin de là, dans le *Cyrus,* toutes les parties de la société française, comme nous l'avons dit, revivent dans la mesure de leur importance, ce qui fait qu'après tout ce sont au moins d'illustres Français qui occupent les premières places, excitent et soutiennent l'attention et l'intérêt.

De ces différences fondamentales naissent de bien autres différences. Il y a déjà plus de fadeur qu'il n'en faudrait dans le *Cyrus,* mais dans la *Clélie* la fadeur est partout et passe toute borne; c'est là que *jusqu'à je vous hais, tout se dit tendrement,* comme pour faire un absolu contraste avec les noms sévères des personnages romains. L'analyse des sentiments, et particulièrement du plus délicat, du plus ondoyant, du plus indéfinissable de tous, mène par une pente naturelle à une métaphysique un peu quintessenciée dont on a un assez fort avant-goût dans le *Cyrus;* la *Clélie* pousse cette métaphysique à des subtilités inouïes qui composent une sorte de casuistique amoureuse. On y disserte à perte de vue sur toutes les nuances de l'amour, depuis la première impression de plaisir désintéressé que fait naître la vue de la beauté jusqu'aux dernières extrémités de la passion, et on y trace cette fameuse carte du Tendre où sont marqués le lac d'Indifférence,

le bourg du Respect, les villages de Billet-Doux, de Billet-Galant, de Jolis-Vers, de Complaisance, de Soumissions, de Petits-Soins, d'Assiduité, d'Empressement, de Sensibilité, jusqu'à la ville du Tendre, sur le fleuve de l'Inclination, tout à côté de la Mer-Dangereuse. Le *Cyrus* abonde sans doute en analyses sentimentales, mais sans tomber jamais dans ces divisions et ces subdivisions à l'infini. En un mot, la *Clélie* touche déjà quelque peu à l'école des *Précieuses ridicules*, et le *Cyrus* relève de ces précieuses illustres que Molière a toujours respectées[1] et quelquefois même imitées[2], comme Corneille, Racine et Pascal lui-même[3].

1. Voyez plus bas, chapitre xv[e].

2. Voyez plus d'une comédie des commencements de Molière : *la Princesse d'Élide*, *les Amants magnifiques*, *don Garcie de Navarre*. Les vers suivants sont-ils de Molière, ou de Corneille, ou de Racine?

> « Sans employer la langue, il est des interprètes
> Qui parlent clairement des atteintes secrètes;
> Un soupir, un regard, une simple rougeur,
> Un silence est assez pour expliquer un cœur. »

3. Lisez avec soin cet admirable *Discours sur les passions de l'amour* que nous avons retrouvé et donné à la littérature française, malgré une opposition aujourd'hui réduite au silence par le cri de l'admiration universelle. (*Études sur Pascal* et *M[me] de Sablé*, ch. III.) « Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent de plaisir... Il y a de certains esprits à qui il faut donner longtemps des espérances, et ce sont les délicats; il y en a d'autres qui ne peuvent pas résister longtemps aux difficultés, et ce sont les plus grossiers... Le premier effet de l'amour, c'est d'inspirer un grand respect. Les auteurs ne nous peuvent bien dire les mouvements de l'amour de leurs héros : il faudroit qu'ils fussent héros eux-mêmes. En amour un silence vaut mieux qu'un langage. Il est bon d'être in-

Malheureusement, un grand défaut est commun aux deux célèbres ouvrages : ce défaut est la longueur, la prolixité, la diffusion. Ménage a beau dire que ceux qui blâment la longueur des romans de Mlle de Scudéry ne voient pas que ces romans sont de véritables poëmes épiques, chargés, à la façon de Virgile et d'Homère, d'épisodes et d'incidents qui en reculent le dénouement [1]. N'en déplaise au savant critique, les épisodes de l'*Énéide* et surtout de l'*Iliade* se lient intimement à l'action générale, l'accroissent et l'agrandissent, augmentent l'intérêt et servent au dénouement, tandis que les épisodes du *Cyrus*, trop nombreux et enchevêtrés les uns dans les autres, rompent à tout moment le cours du récit et font oublier le sujet fondamental. Pour nous du moins, notre mémoire n'est pas assez forte pour porter un pareil poids, et nous n'avons pu venir à bout d'embrasser l'ensemble et les diverses parties de cet immense roman qu'à l'aide d'analyses et d'extraits multipliés, et grâce à tout un travail que le lecteur ne se doit pas imposer. La longueur n'est pas seulement dans le récit et dans l'infinie multitude des histoires qui le divisent sans cesse : elle est partout, dans les descriptions de lieux, dans les réflexions, surtout dans les conversations qui, avec les portraits, forment, à nos yeux, le plus grand agré-

terdit.... Qu'un amant persuade bien sa maîtresse quand il est interdit, et que d'ailleurs il a de l'esprit ! » Nous ne serions pas embarrassé de trouver jusque dans Bossuet, au début de sa carrière, des traces de cette haute préciosité.

1. *Menagiana*, édit. de 1715, t. II, p. 9 et suiv.

ment de *Cyrus*, le trait le plus caractéristique du talent de Mlle de Scudéry.

Confessons-le : nous avons l'âme un peu faible à l'endroit des conversations du *Cyrus*. Oui, nous les aimons, parce qu'avec infiniment d'esprit il y a bien de la délicatesse, et des trésors de fines observations, toujours agréablement exprimées, sur tous les sentiments du cœur, et particulièrement du cœur féminin, comme aussi sur la société, les rangs, les devoirs, les vertus, les caractères; nous les aimons encore, parce qu'elles nous donnent une heureuse idée des conversations du temps, telles qu'elles avaient lieu dans les bonnes compagnies d'alors, aristocratiques ou même bourgeoises, sans être communes; nous les aimons enfin, parce qu'elles nous sont une vivante image de cette passion de la conversation, éteinte aujourd'hui avec tant d'autres nobles passions, mais qui faisait autrefois le charme de la société française, et qui s'y est longtemps soutenue. Le génie de Mlle de Scudéry était pour la conversation, et l'on peut dire que ses *Conversations*, ses *Nouvelles Conversations*, ses *Conversations morales*, ses *Entretiens sur toute espèce de sujets*[1], sont autant de petits chefs-d'œuvre de politesse et de bon goût, qui placent très haut leur auteur dans la littérature féminine du XVIIe siècle, et, selon nous,

1. Mlle de Scudéry les a réunis de 1680 à 1692 en dix charmants petits volumes in-12, admirablement imprimés, qu'on peut offrir à une jeune femme comme une suite de sermons laïques en quelque sorte, une véritable école de morale séculière tirée de l'expérience de la meilleure compagnie.

immédiatement après Mme de Sévigné et Mme de La Fayette. Ces conversations si aimables traînent souvent, il faut en convenir, en une longueur un peu fatigante, et celles du *Cyrus* demanderaient qu'une main amie en retranchât les redites et les mille petites inutilités, inévitables dans le commerce ordinaire, qui même en font le naturel et la grâce, mais qui, transportées dans un livre, ne produisent plus le même effet, l'œil, dit le poëte, étant bien moins indulgent que l'oreille. L'art de parler sert beaucoup à l'art d'écrire, néanmoins ce sont deux arts différents; et pour atteindre la perfection de la conversation écrite, il faudrait joindre, quand on tient la plume, à l'allure naturelle et libre, à l'heureux abandon de la parole, une réflexion prompte et sûre, capable de surveiller l'inspiration sans la gêner, et d'en émonder légèrement le luxe en en conservant l'aisance, la fraîcheur, la fécondité. Enfants du moyen âge et de la scolastique, nous dissertons, nous ne causons pas, j'entends la plume à la main. Seul, au printemps de la civilisation antique et dans la fleur du génie grec, Platon, entre Aristophane et Phidias, a dérobé ce secret à la Muse, et il l'a emporté avec lui [1].

1. Chez les modernes, Malebranche et Berkeley ont seuls composé des dialogues qui peuvent être cités après ceux de Platon, mais qu'ils sont loin encore de leur modèle! Quant à cette grande conversation philosophique qu'on appelle les *Nouveaux Essais sur l'entendement*, le fond certes en est admirable, et Leibnitz y prodigue même tout autant d'esprit que de génie, mais il faut avouer que la façon, la mise en scène et le dialogue proprement dit sont absolument dépourvus de naturel, de grâce et de charme.

Mais hâtons-nous d'arriver aux portraits qui ont tant fait pour le succès de *Cyrus*, parce qu'ils répondaient à la passion du temps sur laquelle ailleurs[1] nous avons tant insisté. Distinguons bien dans le roman de Mlle de Scudéry les aventures et les portraits. Cette distinction est essentielle. Dès qu'on la perd de vue, tout l'intérêt vrai du *Cyrus* échappe. En effet, les aventures et tout ce qui fait la trame du roman sont des fictions fort médiocres, qui n'ont jamais dû amuser beaucoup les contemporains, et qui sont aujourd'hui, à bien peu d'exceptions près, sans le moindre intérêt pour nous. Il en est tout autrement des portraits : ils méritent encore la plus sérieuse attention à un double titre, et par leur valeur propre, et par leur importance historique. La touche en est à la fois vraie et fine. Rien de général et de vague ; on sent bien que ce ne sont pas là des types imaginaires inventés à plaisir ; une multitude de nuances, marquées et développées avec un art souple et délicat, disent assez que ces copies si naturelles ont été prises sur le vif. Sans doute, ce n'est pas le puissant et brillant pinceau de Titien ou de Van Dyck, de Retz ou de La Rochefoucauld, mais c'est presque toujours le crayon fidèle et agréable des Demoustier ou de Mme de Motteville, appliqué aux figures les plus gracieuses ou les plus héroïques du XVIIe siècle.

Cette distinction du récit et des portraits sort de toutes parts d'une lecture attentive du *Cyrus*. Elle est

1. Voyez *Mme de Sablé*, ch. II, p. 71, etc.

si vraie que ce n'est pas nous qui l'avons découverte, elle a frappé d'abord un contemporain de Mlle de Scudéry, homme d'esprit, d'une humeur maligne et cynique, qui semble avoir pris à tâche de peindre en laid son siècle, comme la bonne et honnête romancière l'a peut-être peint un peu trop en beau. Tallemant des Réaux a dit le premier : « Il ne faut chercher dans le *Cyrus* que le caractère des personnes, leurs actions n'y sont pas[1]. » Ainsi, la vie privée des personnages mis en scène était dérobée à des regards profanes, et leurs portraits seuls, d'ordinaire un peu flattés, étaient exposés à la lumière. Il n'est donc pas étonnant que particulièrement les femmes fussent fort aises et briguassent même l'honneur d'avoir une place dans le roman de Mlle de Scudéry; mais il n'était pas facile de les satisfaire de tout point : elles étaient mécontentes, l'une de ce trait-ci, l'autre de celui-là, attestant par leurs plaintes mêmes que l'aimable peintre n'avait pas sacrifié la vérité au désir de plaire, et que ses portraits étaient ressemblants, puisqu'on s'y reconnaissait fort bien sans s'y trouver tout à fait comme on l'aurait désiré[2].

Quelque temps la fidélité des peintures suffit à trahir les originaux aux yeux des contemporains. Tallemant en désigne plusieurs. Quinze ans déjà passés, Mme de Sévigné, écrivant en 1671 à sa fille, gouvernante de Provence, lui parle d'une dame de

1. Tallemant des Réaux, t. V, p. 275.
2. Tallemant, *ibid.*

Marseille, encore fort agréable, mais autrefois très-brillante, et qui fut, dit-elle, l'héroïne de la plus jolie histoire du *Cyrus*[1]. Cependant de bonne heure le besoin d'une clef se fit sentir. On en fit une, Tallemant l'atteste; mais elle se perdit, ou du moins on ne suit plus sa trace vers la fin du siècle, quand précisément elle devenait le plus indispensable; car l'oubli va vite dans la famille des hommes : les petits-fils ont peine à reconnaître les images de leurs aïeux; les générations se pressent et se précipitent, chacune occupée d'elle-même, étrangère et indifférente à celle qui l'a précédée. Quelques grandes figures surnagent que la gloire rend toujours présentes; les autres s'effacent, et les portraits qui en subsistent, s'ils ne sont accompagnés d'une inscription prévoyante, deviennent bientôt d'indéchiffrables hiéroglyphes. Combien de fois, tout en sachant déjà que le *Cyrus* était une suite de portraits du XVIIe siècle, et de l'époque même que nous avons le plus étudiée, sommes-nous resté incertain devant les peintures les plus vives, les plus frappantes de Mlle de Scudéry, réduit à des conjectures, qui s'élevaient dans notre esprit pour en disparaître aussitôt, se chassant et se détruisant les unes les autres, et nous laissant dans une obscurité profonde, avec le triste sentiment de la misère de nos travaux et du peu que nous savons de cette société hier encore éclatante et radieuse, et déjà tombée dans les ombres de la mort!

1. Lettre du 13 mai 1671.

Bien sûr cependant qu'il y avait eu autrefois une clef du *Cyrus*, nous l'avons cherchée avec l'ardeur et l'opiniâtreté de la passion, et nous avons fini par la découvrir il y a huit ou dix ans. Nous l'avons dès lors annoncée, et nous allons la faire connaître.

Nous avons rencontré cette clef, si nécessaire et si désirée, à la bibliothèque de l'Arsenal, à la fin du dernier volume d'un exemplaire du *Cyrus*, sur une feuille ajoutée, du même format, et même imprimée, mais fort incorrectement et sur de mauvais papier. Tout indique que cette pièce sort d'une presse particulière, et qu'elle a été exécutée par une main novice. En voici le titre : *Clef de l'Artamène ou le grand Cyrus*, MDCLVII [1]. Comme cette date de 1657 n'est point celle du *Cyrus*, qui parut de 1649 à 1654, il est vraisemblable qu'elle marque l'année de la composition de la clef. L'orthographe est du temps, et plusieurs indices, sur lesquels nous ne voulons pas nous arrêter ici, autorisent parfaitement cette conjecture.

Possédons-nous la clef même dont parle Tallemant? Nous l'ignorons; tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que notre clef ne peut-être de Mlle de Scudéry, car d'une part elle se tait sur des personnages qui jouent un grand rôle dans le *Cyrus*, de l'autre elle donne plusieurs indications qui nous semblent bien douteuses, enfin elle omet des rapprochements importants et certains. L'auteur n'a suivi aucun

1. On la peut voir fidèlement reproduite à la fin de ce volume, APPENDICE n° 1.

ordre; les noms sont mis les uns après les autres, au hasard, et dans une confusion désagréable. Il est à remarquer que c'est surtout pour le monde de la haute aristocratie que la clef fait souvent défaut, tandis qu'elle abonde en renseignements curieux sur la société d'un ordre inférieur, et que les personnes de cette société y sont mentionnées avec soin et même avec éloge, ce qui semble trahir une main bourgeoise, celle de quelque habitué de ces assemblées un peu subalternes où Mlle de Scudéry régnait en souveraine.

Mais s'il est aisé de critiquer la clef que fournit l'exemplaire de l'Arsenal, il eût été absolument impossible de s'en passer, nous le savons par expérience. Nous-même, nous l'avons quelquefois redressée, et souvent étendue; ceux qui, après nous, seraient tentés de s'engager dans un travail semblable, pourront à leur tour ajouter à nos humbles découvertes et porter la lumière dans les parties encore obscures du *Cyrus*. Il ne reste pas moins vrai que la clef tombée entre nos mains est infiniment utile. Grâce à elle, on pénètre, on s'oriente dans le *Grand Cyrus*, et ce livre, jusqu'alors insipide, prend tout à coup un aspect inattendu, un sérieux et vif intérêt. Il ne s'agit pas de la Perse, de la Cappadoce, de l'Arménie, de héros et de héroïnes fantastiques, il s'agit de la France à la plus belle époque de son histoire; il s'agit de son plus grand capitaine et de ses dignes compagnons, d'une femme illustre, l'idole de son temps, de femmes aimables et spirituelles, la parure

de la société française; il s'agit de tant de personnages éminents et différents, artistes, poëtes, gens de lettres qui tous, dans leur ordre et à leur heure, ont plus ou moins honoré la patrie!

Pour nous, obscur serviteur de la France, mais qui ressentons pour elle une de ces tendresses passionnées et obstinées qui résistent à toutes les épreuves, nous qui, sans méconnaître et sans flatter ses défauts, remercions Dieu de nous avoir donné une telle patrie, et qui avons foi en elle et dans ses destinées, nous recherchons particulièrement dans ses annales les temps où nous sentons monter en quelque sorte le flot de la grandeur française, et le génie national se déployer dans son originalité et dans sa force. Voilà, entre autres motifs, ce qui nous détourne du XVIIIe siècle, où, grâce à d'indignes gouvernements qu'attendait un châtiment mérité, la France était presque devenue une puissance de second ordre, n'ayant pas produit en tant d'années un seul grand homme d'État ni un grand capitaine[1]; mal conduite au dedans, battue au dehors, réduite à voir sa vaillante marine, commandée par des hommes tels que Dupleix et Suffren, reculer devant celle de l'Angleterre, l'astre de Pierre le Grand et celui de Frédéric se lever sur nos têtes, toutes les nations du nord de l'Europe croître et grandir, et nous descendre! Voilà au contraire, ce qui nous attache à cette période si différente de notre histoire

1. Les trois seuls hommes de guerre du XVIIIe siècle sont trois étrangers, Maurice de Saxe, Lowendal et Broglie.

qui commence à l'avénement de Henri IV et se prolonge jusqu'aux trois quarts du règne de Louis XIV, glorieuse époque pendant laquelle nous contemplons, avec un orgueil bien légitime, des guerres sagement conçues, fortement conduites, et couronnées par d'éclatants et utiles triomphes; le traité de Westphalie et celui des Pyrénées portant nos frontières au Rhin, aux Pyrénées et aux Alpes; un gouvernement ferme et résolu travaillant sans relâche à transformer une monarchie féodale en une royauté populaire, et préparant de toutes parts l'empire de l'égalité civile; une juste tolérance religieuse, exercée par des princes mêmes de l'Église et des cardinaux hommes d'État, distribuant avec discernement les plus hautes charges militaires aux protestants comme aux catholiques, quand la gloire les désignait au choix du monarque[1]; l'augmentation toujours croissante de la marine, de l'industrie, du commerce, sans parler de l'incomparable éclat des sciences, des lettres et des arts, — enfin ce long et continuel épanouissement de grands hommes en tout genre, qui faisaient de la France l'exemple et la lumière de l'Europe. Nous l'avons dit ailleurs : dans un grand siècle, tout est grand[2]; tout nous intéresse donc en ce noble temps, les choses et les hommes, les femmes aussi, et jusqu'aux détails de la société et des mœurs. Tel est le sentiment qui de

1. Par exemple, en 1644, sur neuf ou dix maréchaux, il y avait cinq protestants : La Force, Châtillon, Turenne, Gassion, Rantzau.

2. Jacqueline Pascal, *Premières Études sur la société et les femmes illustres du dix-septième siècle*, Introduction, p. 1.

bonne heure a porté nos regards vers le xviie siècle, où nous trouvions ensemble les sujets habituels de notre admiration et de nos travaux, Descartes, Corneille et Poussin à côté de Henri IV, de Richelieu et de Mazarin; Mme de Sévigné, Mme de Longueville, la mère Angélique Arnauld avec Condé, Turenne, Luxembourg, Pascal et Bossuet. Et c'est ce même sentiment qui, maintenant que nous sommes en possession de la clef du *Cyrus*, nous suggère la pensée de nous servir d'un roman pour illustrer l'histoire, et continuer, par un chemin assez nouveau, nos vieilles études sur un siècle cher à notre patriotisme.

CHAPITRE PREMIER

MADAME DE LONGUEVILLE

Entrons dans cette galerie de portraits du xviie siècle qu'on appelle le *Grand Cyrus*, et tournons nos regards sur les deux grandes figures qui dominent toutes les autres, celles du héros et de l'héroïne de Mlle de Scudéry. Il nous a suffi de leur rendre leurs noms véritables pour éveiller l'attention de l'histoire. Mais de tels personnages méritent bien une sérieuse étude. Ainsi considérons-les tout à notre aise, et, pour prendre les mœurs du lieu et l'esprit du xviie siècle, occupons-nous d'abord de l'héroïne; car Cyrus, au moins celui de Mlle de Scudéry, ne consentirait jamais à passer avant Mandane. Cependant, comme ailleurs [1], nous avons fait tout au long l'histoire de cette princesse, malgré l'empire qu'elle garde sur nous, et quoique les grandes affections se complaisent à redire les même choses, nous nous contenterons d'ajouter à nos anciennes peintures quelques traits nouveaux, et

1. *La Jeunesse de madame de Longueville*, etc.

de faire surtout paraître le côté peu connu de sa vie que ce roman nous découvre, nous voulons dire la fidélité courageuse et vraiment magnanime dont elle n'a cessé d'être l'objet de la part de Mlle de Scudéry et de son frère : noble épisode, presque ignoré, et qui fait trop d'honneur aux lettres pour que nous n'entreprenions pas de le tirer de l'oubli.

Artamène ou le Grand Cyrus se compose de dix parties ou volumes, qui furent publiés successivement en quatre années, depuis le commencement de 1649 jusqu'à la fin de 1653. L'ouvrage est sous le nom de « M. de Scudéry, gouverneur de Notre-Dame de la Garde » ; mais le véritable auteur est sa sœur, Madeleine de Scudéry. On la reconnaît partout à la politesse un peu molle, à l'abondance souvent prolixe et à l'agrément quelquefois un peu fade du style. Son frère Georges n'y est que pour les accessoires, la préface et les dédicaces où paraît un ton plus mâle, mais suffisant et avantageux, en parfait contraste avec tout le reste [1].

Le premier et le second volume ont été, comme dit le privilége, « achevés d'imprimer le 7 janvier 1649 ». Ils avaient donc été conçus et écrits dans l'année 1648, c'est-à-dire au moment le plus brillant de la carrière de Condé et de sa sœur, quand l'une, à son retour de Münster, était l'idole de la cour et de la ville, l'arbitre de l'élégance; quand l'autre,

1. Voyez t. II, chap. XII, *Mademoiselle de Scudéry*.

dans les plaines de Lens, sauvait la France une seconde fois, comme, cinq ans auparavant, il l'avait fait à Rocroy, forçait l'Autriche à signer le traité de Westphalie et couvrait de sa gloire la royauté menacée.

Le *Cyrus* est dédié à Mme de Longueville. Le premier volume est orné de son portrait gravé par Regnesson, beau-frère de Nanteuil, dont le burin délicat et doux la représente avec le charme particulier que tous les contemporains, hommes et femmes, s'accordent à lui attribuer. Au-dessous, on lit ces vers trop pompeux et trop médiocres pour ne pas être de Georges de Scudéry :

Moins d'éclat avoit dans les yeux
Celle pour qui les Grecs firent dix ans de guerre;
Et vous n'avez, hommes et dieux,
Ni rien de plus beau dans les cieux
Ni rien de si beau sur la terre.

La dédicace s'adresse en quelque sorte à toute la maison de Condé, Scudéry y célèbre la princesse douairière de Condé, qui vivait encore, Charlotte-Marguerite de Montmorency; M. le Prince, qu'il appelle « le preneur de villes et le gagneur de batailles » ; son frère, le prince de Conti, « pour qui Rome même n'a que des honneurs trop bas » ; invitation évidente au jeune prince de quitter la carrière ecclésiastique et de ne se pas contenter du chapeau de cardinal qui lui était destiné. Scudéry n'oublie pas le duc de Longueville, dont il laisse achever l'éloge au « fameux

auteur de la *Pucelle* », qui travaille à lui élever « un monument éternel[1] ». Pour Mme de Longueville, ce n'est plus un éloge, c'est un hymne. Scudéry ne sait de quelles couleurs peindre sa beauté, son esprit, sa raison, la grandeur de son âme « qui est au-dessus des foudres et des orages, et demeure ferme et tranquille lorsque tout est en trouble et en agitation. »

Dans le roman même, sous le nom de Mandane, c'est Mme de Longueville qui occupe la première place. « Mandane, dit notre clef, est Mme la duchesse de Longueville, où il se voit que l'idée de la beauté du corps et de l'esprit de l'héroïne est prise de cette princesse. » Cela est si vrai, que le nom de Mandane en était resté à la belle duchesse parmi ses amis, et qu'on la désigne souvent ainsi dans bien des lettres du temps qui ont passé sous nos yeux. On se peut convaincre, de la façon la plus solide à la fois et la plus agréable, que Mandane est bien en effet Mme de Longueville, en comparant la description fidèle et détaillée que Mme de Motteville fait de sa personne, à son retour de Münster et dans le début de la Fronde, en 1648, à l'âge de vingt-neuf ans, avec le portrait qu'en donne Mlle de Scudéry dans le *Cyrus*. Écoutons l'histoire[2] : « Elle possédoit au souverain degré ce que la langue espagnole exprime par les mots de

1. Chapelain avait dès lors une pension de M. de Longueville pour travailler à loisir à son poëme de la *Pucelle*, où le comte de Dunois devait jouer un grand rôle.

2. *Mémoires de madame de Motteville*, édit. d'Amsterdam, 1750, t. Ier, p. 44.

donayre, brio y bizarria (bon air, air galant). Elle avoit la taille admirable, et l'air de sa personne avoit un agrément dont le pouvoir s'étendoit même sur notre sexe. Il étoit impossible de la voir sans l'aimer et sans désirer de lui plaire. Sa beauté néanmoins consistoit plus dans les contours de son visage que dans la perfection de ses traits. Ses yeux n'étoient pas grands, mais beaux, doux et brillants, et le bleu en étoit admirable; il étoit pareil à celui des turquoises. Les poëtes ne pouvoient jamais comparer qu'aux lis et aux roses le blanc et l'incarnat qu'on voyoit sur son visage, et ses cheveux blonds et argentés, et qui accompagnoient tant de choses merveilleuses, faisoient qu'elle ressembloit beaucoup plus à un ange, tel que la foiblesse de notre nature nous les fait imaginer, que non pas à une femme. » Voici maintenant le roman, il devance l'histoire et n'est guère plus flatteur qu'elle. Le *Grand Cyrus*, t. I[er], livre II, p. 330 : « Le voile de gaze d'argent que la princesse Mandane avoit sur la tête n'empêchoit pas que l'on ne vît mille anneaux d'or que faisoient ses beaux cheveux qui étoient du plus beau blond, ayant tout ce qu'il faut pour donner de l'éclat, sans ôter rien de la vivacité qui est une des parties nécessaires à la beauté parfaite. Elle étoit d'une taille très-noble et très-élégante, et elle marchoit avec une majesté si modeste qu'elle entraînoit après elle les cœurs de tous ceux qui la voyoient. Sa gorge étoit blanche, pleine et bien taillée. Elle avoit les yeux bleus, mais si doux, si brillants et si remplis de pudeur et de charme qu'il étoit

impossible de les voir sans respect et sans admiration. Elle avoit la bouche si incarnate, les dents si blanches, si égales et si bien rangées, le teint si éclatant, si lustré, si uni et si vermeil, que la fraîcheur et la beauté des plus rares fleurs du printemps ne sauroient donner qu'une idée imparfaite de ce que je vis et de ce que cette princesse possédoit. Elle avoit les plus belles mains et les plus beaux bras qu'il étoit possible de voir... De toutes ces beautés, il résultoit un agrément en toutes ses actions si merveilleux que, soit qu'elle marchât ou qu'elle s'arrêtât, qu'elle parlât ou qu'elle se tût, qu'elle sourît ou qu'elle rêvât, elle étoit toujours charmante et toujours admirable. »

Il y a encore dans le *Cyrus* bien d'autres passages sur la beauté, l'esprit et le caractère de Mandane qui ne se peuvent rapporter qu'à Mme de Longueville.

Mandane est sans cesse occupée de sacrifices et de cérémonies religieuses; quelquefois même elle se retire parmi les vierges voilées qui demeurent au temple de Diane. N'est-ce point une allusion manifeste à la piété si connue de Mme de Longueville et à ses fréquentes retraites chez les Carmélites? Mandane, au milieu des plus grands succès des armées du roi son père et de son illustre amant, parle toujours contre la guerre et l'effusion du sang humain[1], comme au congrès de Münster Mme de Longueville, avec son mari et d'Avaux, était déclarée pour la paix, en oppo-

1. Par exemple, t. Ier, liv. II, p. 450.

sition à la politique de Mazarin[1]. Mandane est donnée dans l'habitude ordinaire de la vie pour la personne de l'humeur la plus tranquille et la plus douce, ainsi que tous les témoignages nous peignent Mme de Longueville avec une langueur charmante, et poussant même la douceur jusqu'à l'air de l'indifférence, quand la passion n'agitait pas son cœur. Le trait particulier de l'esprit et de la beauté de Mandane est précisément cette union merveilleuse de la modestie et de la grandeur qui imprimait à la fois du respect et de l'admiration à tous ceux qui approchaient de Mme de Longueville. *Le Grand Cyrus*, t. Ier, liv. Ier, p. 598 : « Quelque douceur qu'eût Mandane, elle conservoit quelque chose de si majestueux, de si modeste et de si grand sur le visage, que mon maître (c'est un serviteur de Cyrus qui parle) m'a dit souvent que, lorsqu'il étoit auprès d'elle, il n'osoit quasi songer à sa passion, bien loin de l'en entretenir, et que s'il eût pu s'en séparer, il l'eût presque souhaité, tant il est vrai qu'elle se faisoit autant craindre comme elle se faisoit aimer. »

Ajoutez que Mandane, malgré sa piété, sa modestie et sa douceur, n'en sème pas moins autour d'elle, comme Mme de Longueville, les plus effroyables querelles. Partout où le sort la jette, sa beauté et sa bonne grâce lui suscitent des adorateurs qui se la disputent le fer à la main. Si Guise et Coligny se sont battus pour Mme de Longueville, combien de duels

1. *La Jeunesse de madame de Longueville*, chap. IV.

terribles Cyrus ne soutint-il pas pour Mandane! Mme de Longueville avait troublé bien des cœurs, depuis le petit-fils de Coligny, depuis le beau et vaillant Phœbus, comte de Miossens, le futur maréchal d'Albret, jusqu'au bon et grand Turenne, sans parler de bien d'autres en des rangs divers; de même Mandane égare la raison de rois, de princes, de guerriers qui, pour la conquérir, jouent leur couronne et leur honneur, et se jettent dans les plus tragiques aventures[1].

Enfin, ce qui rapproche Mandane de Mme de Longueville d'une façon bien plus particulière et bien autrement touchante, Mandane charme les femmes aussi bien que les hommes[2], les petits comme les grands, les étrangers comme les compatriotes, dans le malheur et dans les fers comme dans l'éclat des cours et sur les marches d'un trône.

Il n'y a pas même jusqu'au langage de la sœur de Condé, ce langage d'une distinction si haute et en même temps d'une si exquise politesse et d'une adorable négligence, que Mlle de Scudéry n'ait tenté d'imiter autant qu'il était en elle, autant qu'une femme de sa condition, quel que fût son esprit, pouvait prendre le ton de la cour et celui d'une princesse

1. Dans le roman, les adorateurs de Mandane sont le roi de Pont, le roi d'Assyrie, Ariante, frère de Thomyris, et Mazare. Impossible de discerner un seul trait qui se rapporte à La Rochefoucauld : ici toute allusion eût été trop sérieuse pour qu'on pût se la permettre.

2. T. II, liv. II, quand Mandane est enlevée par le roi d'Assyrie, on l'entoure de femmes chargées de la surveiller avec toute la rigueur nécessaire, et bientôt sa bonté et sa douceur les désarment, et elle finit par s'en faire adorer.

du sang de France. Il y a répandus çà et là dans le *Cyrus* des monologues, des lettres, des conversations de Mandane où nous retrouvons quelque ombre du style de Mme de Longueville. Voilà bien ses longues phrases un peu embarrassées, la grandeur et aussi la subtilité de ses sentiments, sa délicatesse raffinée, son agrément infini, excepté ses incorrections de grande dame, excepté surtout cet accent énergique et fier dans les occasions que tout le talent du monde ne peut feindre, et qu'il faut tirer de son propre cœur.

Convenons qu'il n'était pas désagréable de voir une telle peinture de soi courir le monde. Aussi Mme de Longueville, qui, par-dessus toutes ses grandes qualités, avait l'ambition de plaire et ne laissait pas d'être un peu coquette et glorieuse, dut-elle être bien touchée lorsque, dans les premiers jours de 1649, parurent les deux beaux volumes qui ajoutaient encore à l'éclat dont elle était environnée. Mais combien ne fut-elle pas touchée davantage de voir ces gracieuses flatteries survivre à la prospérité qui les avait pu inspirer! En effet, la troisième partie du *Cyrus* fut publiée à la fin de 1649, au milieu des fatales brouilleries qui se mirent entre Mazarin et Condé; la quatrième en mars 1650, au moment où Condé venait d'être arrêté avec son frère et son beau-frère, et quand Mme de Longueville, ayant en vain tenté de soulever la Normandie, était réduite à se sauver en Hollande à travers les plus extrêmes dangers; et la cinquième au mois d'octobre de cette même année, après la fin de la guerre de Guyenne, quand la cause

des princes semblait désespérée, et que Mme de Longueville à Stenay, avec Turenne et Bouteville, depuis le maréchal de Luxembourg, balançait seule la fortune de Mazarin, deux mois avant la bataille de Réthel où Turenne fut battu et Bouteville fait prisonnier. Cependant les trois nouveaux volumes lui étaient encore dédiés; les mêmes éloges lui étaient prodigués ainsi qu'à son frère, et le cinquième volume avait en tête une fort bonne gravure de Boulanger portant le chiffre de Mme de Longueville, et représentant une Muse avec ce vers :

Pour ce nom seulement doivent chanter les Muses.

Pour relever la noble conduite de Mlle de Scudéry, nous devons dire qu'elle n'était pas frondeuse le moins du monde, qu'elle détestait les troubles et les désordres qu'elle avait eus sous les yeux en 1648 et 1649, et qu'elle se montre sincèrement et sérieusement attachée à la cause de la monarchie dans une correspondance tout à fait confidentielle qu'elle entretint pendant l'année 1650 avec un de ses amis particuliers, Godeau, alors éloigné de Paris et résidant dans son évêché de Grasse en Provence. Cette correspondance [1], malheureusement trop courte, fait bien de l'honneur à l'auteur du *Cyrus*. Mlle de Scudéry y fait paraître des sentiments assez semblables à ceux de

1. M. de Montmerqué l'a trouvée à l'Arsenal parmi les manuscrits de Conrart, et l'a publiée dans le t. VIe de Tallemant des Réaux. Ce n'est pas le moindre des nombreux services que le savant académicien a rendus à l'histoire et à la littérature du XVIIe siècle.

Matthieu Molé. Elle couvre de ses malédictions ceux qui veulent transporter en France la révolution d'Angleterre, et jouer parmi nous les rôles de Fairfax et de Cromwell. Elle s'en prend particulièrement au duc de Beaufort, qu'elle appelle le héros de la place Maubert. D'un autre côté, elle n'est pas fort Mazarine, ou du moins nous ne trouvons dans ses lettres aucun éloge du cardinal. Elle n'aime que la France et la royauté, et, comme elle le dit sans aucune affectation, « l'amour de la patrie est bien avant dans son cœur[1]. » Elle considère Condé comme le seul homme qui, ayant déjà plusieurs fois sauvé la monarchie, peut la sauver encore. Elle met en lui tout son espoir, et recueille avec un soin pieux tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit dans sa prison. « M. le Prince, écrit-elle le 22 février 1650, quelques jours après son arrestation, s'est trouvé l'âme plus grande que son infortune. Depuis qu'il est prisonnier, il n'a pas dit une parole indigne de ce même cœur qui lui a fait gagner quatre batailles et acquérir tant de gloire. Après avoir entendu la messe, il s'occupe la moitié du jour à lire, et il partage l'autre à converser avec M. son frère, à jouer aux échecs avec lui, à railler avec ses gardes, et même, pour faire exercice, à jouer au volant avec eux. » Quand on transporta les princes de Vincennes à Marcoussis, Mlle de Scudéry s'empressa d'aller visiter la prison où pendant six mois avait été renfermé Condé. « On peut dire (lettre du 8 septembre) que

1. *Ibid.*, p. 375.

M. le Prince tire de la gloire de tout ce qui lui arrive; car vous saurez que, depuis qu'on l'a mené à Marcoussis, le donjon de Vincennes est devenu l'objet de la curiosité universelle. En mon particulier, j'y vis hier plus de deux cents personnes de qualité à qui on montre le lieu où il dormoit, celui où il mangeoit, l'endroit où il avoit planté des œillets qu'il arrosoit tous les jours, et un cabinet où il rêvoit quelquefois et où il lisoit souvent[1]. On va voir cela comme à Rome les endroits où César passa autrefois en triomphe. » Mlle de Scudéry ne put se défendre d'une émotion particulière devant le petit banc de pierre où Condé mettait des œillets qu'il arrosait chaque jour avec soin, seul divertissement qui lui fût permis dans sa longue solitude : et elle improvisa ces jolis vers qu'elle grava elle-même sur la pierre (lettre d'octobre 1650) :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosoit de la main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissoit des murailles,
Et ne t'étonne pas de voir Mars jardinier [2].

Tranfère-t-on les princes de Marcoussis au Havre,

1. On peut voir encore au donjon de Vincennes le cachot de Condé avec le petit cabinet à côté. C'est là aussi qu'avait été enfermé son père Henri de Bourbon, avec sa mère, la belle Montmorency, et que Mme de Longueville était venue au monde en 1619. Hélas! ce même donjon devait revoir, dans la nuit du 20 mars 1804, le dernier des Condé, et quelques heures après le fossé voisin ensevelissait cette grande race!

2. Cette anecdote et ces vers sont aussi dans les Mémoires de Mme de Motteville, t. IV, p. 218 : « La réputation de M. le Prince imprimoit dans tous les hommes une si particulière vénération pour sa personne, que la chambre où il avoit été à Vincennes fut visitée

l'indignation de Mlle de Scudéry éclate : « Je vous avoue (lettre du 18 novembre) que quand je vois ce gagneur de batailles et ce preneur de villes, qui a sauvé trois fois l'État, aller de prison en prison, j'en ai une compassion étrange. Il a reçu cette nouvelle avec sa constance ordinaire; il fit même une raillerie délicate sur ce que c'est M. le comte d'Harcourt qui les escorte avec mille hommes de pied et cinquante chevaux. A dire vrai, cet emploi est bien étrange; car enfin il a présentement le gouvernement d'un des princes qu'il mène (la Normandie qui était le gouvernement de M. de Longueville). Je n'aurois pas aimé d'avoir cette conformité avec les bourreaux qui ont la dépouille de ceux qu'ils font mourir. »

Ce que dit ici Mlle de Scudéry de la raillerie de Condé sur le comte d'Harcourt, donne une autorité nouvelle au bruit populaire qui attribue au vainqueur de Rocroy le couplet si connu :

Cet homme gros et court,
Si fameux dans l'histoire,
Ce grand comte d'Harcourt
Tout couronné de gloire,
Qui secourut Casal et qui reprit Turin,
Est maintenant recors de Jules Mazarin.

Mlle de Scudéry gémit aussi sur les tristes aven-

avec curiosité. Mlle de Scudéry, dont les beaux ouvrages ont été célèbres en notre siècle, y alla comme les autres, et voyant des œillets dans des pots que M. le Prince avoit pris plaisir de cultiver et d'arroser pour les tenir sur une terrasse où il alloit quelquefois se divertir, elle fit ces vers qu'elle laissa écrits sur les murailles de la chambre et de cette terrasse où avoient été ces fleurs, etc. »

tures de Mme de Longueville en Normandie. « On ne sait pas en quel lieu est Mme de Longueville. Depuis le jour qu'elle se sauva du château de Dieppe, avec deux de ses filles seulement et quatre gentilshommes, l'un desquels est le sieur Saint-Ibalt et l'autre Tracy[1], l'on n'a pu encore découvrir précisément quelle a été sa route ni quel est son asile. Il y a du moins apparence que Dieu sera son protecteur, car on m'écrit de Normandie qu'après qu'elle eut pensé tomber dans la mer, et qu'une de ses filles a aussi failli être noyée, elle se confessa, et monta à cheval un moment après, se préparant à ce funeste voyage comme si elle eût dû mourir... On m'assure qu'il y a quatre jours elle s'est embarquée pour la Hollande. » Mme de Motteville confirme pleinement ce récit, mais elle entre dans bien d'autres détails qui semblent romanesques et sont pourtant d'une parfaite exactitude[2] : « Mme de Longueville, se voyant mal reçue à Rouen, résolut de s'en aller à Dieppe. Il ne resta auprès d'elle de personnes importantes et de qualité que Saint-Ibalt, Tracy et Barrière[3], avec un certain Saint-André, fort habile pour les fortifications... La reine envoya commander à Mme de Longueville de quitter Dieppe et de se retirer à Coulommiers; mais cette

1. M. de Montmerqué met ici mal à propos Thibault et Tréry, noms bien bourgeois et tout à fait inconnus, au lieu de ceux de deux braves gentilshommes, fort mauvaises têtes assurément, mais pleins d'honneurs t de courage.

2. T. IV, p. 89.

3. L'édition donne à tort *Bavière*. L'intrépide et audacieux Barrière est assez connu dans la Fronde.

princesse avoit le cœur trop ulcéré contre ses ennemis pour obéir à cet ordre... Elle se sentoit capable des plus grandes entreprises, et elle jugea qu'il valoit mieux se réserver à quelque chose de plus utile à son parti. Elle fit donc semblant d'être malade et promit d'obéir aussitôt qu'elle seroit en santé. Le Plessis Bellière fut commandé pour aller à Dieppe avec quelques troupes. Comme elle vit qu'elles s'approchoient, elle fit son possible pour gagner le gouverneur de cette place, lui voulant persuader de tenir bon contre les forces royales. M. de Montigny lui représenta la difficulté de l'entreprise, et lui fit voir qu'il ne pouvoit pas lui seul, sans argent et sans troupes, faire ce qu'elle souhaitoit. La conclusion fut de lui conseiller de fuir par mer, et de s'en aller en Flandre attendre quelque meilleure saison. Mme de Longueville, qui savoit que le plus grand service qu'elle pût rendre aux princes étoit de leur conserver la Normandie, ne se rendit point à ce dernier coup : elle voulut essayer si elle pourroit engager dans son parti les bourgeois, les officiers et le menu peuple de la ville. Elle leur parla vigoureusement, elle usa de prières douces et humbles, et n'oublia rien à leur dire de tout ce qui pouvoit les animer à prendre sa défense. Eux qui aimoient leur repos, déclarèrent à cette princesse que leur résolution étoit d'envoyer vers Leurs Majestés les assurer de leur fidélité, et mandèrent au Roi qu'il seroit toujours le maître de leur ville quand il lui plairoit d'y venir. Mme de Longueville se trouvant sans ressources, vit toutes ses espérances évanouies; mais

son grand cœur ne l'ayant pas abandonnée, elle pensa tout de bon à se sauver. Elle fit alors une confession générale qui parut avoir toutes les marques d'une véritable contrition; et quoiqu'elle conservât le dessein de faire la guerre, elle n'en eut point assez de scrupule, parce qu'elle crut alors, en flattant sa passion, que la défense étoit permise. Quand cette princesse se vit pressée par Le Plessis Bellière qui la menaçoit d'assiéger le château où elle étoit, elle sortit par une petite porte de derrière qui n'étoit pas gardée. Elle fut suivie de ses femmes, de celles qui eurent le courage de ne la pas quitter, et de quelques gentilshommes. Elle alla deux lieues à pied pour gagner un petit port, où elle ne trouva que deux barques de pêcheurs. Elle voulut s'embarquer en ce lieu, contre l'avis des mariniers. Le vent se trouva si grand et la marée si forte, que le marinier qui l'avoit prise entre ses bras pour la porter dans la chaloupe, ne pouvant résister à l'un et à l'autre, la laissa tomber dans la mer. Elle pensa se noyer; mais enfin elle fut reprise et tirée de ce péril, plus touchée de ses malheurs qu'elle n'étoit abattue de cet accident. Ayant repris ses forces et ranimé son courage, elle voulut tenter de nouveau de se remettre dans le péril. Le vent, qui augmentoit à tous moments, l'en empêcha, et la fit résoudre de prendre des chevaux et de se mettre en croupe, ce que firent aussi les femmes de sa suite. Elle marcha dans cet état le reste de la nuit, et arriva chez un gentilhomme du pays de Caux, qui la reçut et la cacha avec beaucoup d'affection et de bonté. De là elle en-

voya un des siens pour faire venir le navire qui l'attendoit côtoyer le lieu où elle étoit; mais on découvrit que le patron avoit été gagné par les deniers du ministère, et qu'elle eût été arrêtée si elle eût voulu s'en servir. Ensuite de cette aventure, elle demeura environ quinze jours, se cachant de lieu en autre, selon les avis qu'elle avoit; enfin elle envoya au Havre où elle gagna le capitaine d'un navire anglois. Elle y fut reçue sous le nom d'un gentilhomme qui s'étoit battu en duel; et cet homme ayant été bien payé, ne s'en informa pas davantage, et la vint trouver à quelque petit port particulier. Ce vaisseau la passa en Hollande, puis elle s'en alla à Stenay. »

Dès que le quatrième volume du *Cyrus* avait paru en mars 1650, quelque mal vu qu'on fût de la cour et du ministère d'oser donner quelque marque d'intérêt à l'illustre prisonnier, George de Scudéry s'était empressé de lui adresser ce volume à Vincennes, par l'intermédiaire officiel de M. de Bar, chargé de la surveillance des princes, brave officier, mais geôlier sévère; et après la translation de Condé au Havre, il lui avait fait parvenir le cinquième volume tout aussi ouvertement[1]. Mlle de Scudéry tint la même conduite à l'égard de Mme de Longueville. Elle lui fit remettre le cinquième volume qui venait de paraître au mois d'octobre, pendant son séjour à Stenay, lorsque, enfermée dans cette place de guerre, elle y maintenait avec des peines infinies et de continuels dangers le

1. Lettres de Mlle de Scudéry à Godeau, Tallemant, t. VI, p. 389.

drapeau des princes. Jamais la situation n'avait été plus critique, et jamais aussi Mme de Longueville ne déploya plus de constance, de courage, d'habileté. Bordeaux s'était rendu. Sa belle-sœur, la princesse de Condé, son neveu le duc d'Enghien, le duc de Bouillon et La Rochefoucauld avaient été forcés de traiter avec Mazarin, de reconnaître l'autorité de la reine, et d'abandonner la Guyenne. Il ne restait plus à la cause des princes que Stenay, et l'armée royale marchait contre cette place, ayant à sa tête un chef expérimenté, le maréchal du Plessis Praslin, auquel Mazarin, libre du côté de Bordeaux, amenait en personne des renforts considérables. Mme de Longueville avait avec elle, il est vrai, Turenne, La Moussaye et Bouteville. La Moussaye commandait la place, Turenne l'armée, et Bouteville l'avant-garde. Mais La Moussaye mourut à la fin de novembre des suites de ses blessures; et Turenne et Bouteville ne s'entendaient pas. Imbu des maximes de son général, le futur vainqueur de Nerwinde, alors âgé de vingt-deux ans comme Condé à Rocroy, voulait que, sans donner à l'armée royale le temps de recevoir des secours, on l'attaquât faible encore, et qu'on poussât toute la cavalerie sur Paris, où les Princes avaient un parti puissant, pour soulever cette ville, enlever Condé qui était encore à Vincennes, et finir la guerre d'un seul coup. Ce n'était pas l'avis de Turenne, qui d'ailleurs n'était pas maître absolu de ses troupes. Une grande partie était composée de régiments espagnols sous la conduite du comte de Fuensaldagne, et celui-ci avait

l'ordre de nourrir la guerre civile pour épuiser la France, et non pas de fournir à Mme de Longueville les moyens d'y mettre un terme. Turenne, retenu ou par Fuensaldagne ou par un excès de prudence, ne seconda pas le chef de l'avant-garde qui fit pourtant une pointe audacieuse sur Paris, et s'avança jusqu'à Senlis, balayant devant lui tout ce qui s'opposait à son passage. Turenne le rappela, et quelque temps après commit l'immense imprudence de livrer le 15 décembre, sans la moindre chance de succès, la bataille de Réthel, où Bouteville, accablé par le nombre, fut pris l'épée à la main, et où lui-même ne dut son salut qu'à des prodiges de valeur et à un hasard heureux. Mme de Longueville allait donc se voir assiégée par une armée victorieuse. Elle était aussi en proie à d'autres chagrins plus cruels encore pour une âme telle que la sienne. Elle venait de perdre à Stenay sa dernière fille âgée de quatre ans; et elle y reçut l'affreuse nouvelle que sa mère, qu'elle aimait tant, était morte à Chantilly le 4 décembre, succombant à l'excès de sa douleur et à la ruine de sa maison. Avant de fermer les yeux, Charlotte-Marguerite de Montmorency avait dit à son lit de mort, à Mme de Brienne : « Ma chère amie, mandez à cette pauvre misérable qui est à Stenay l'état où vous me voyez, afin qu'elle apprenne à mourir. » Ainsi à la fin de décembre 1650, Mme de Longueville souffrait de tous les genres de souffrances qui pouvaient atteindre ce cœur superbe et tendre. Elle ne savait pas si en restant à Stenay elle ne tomberait point entre les

mains de ses ennemis, ni où elle pourrait aller chercher un asile. C'est au milieu de ces tristes circonstances qu'elle reçut le nouveau volume de Mlle de Scudéry. Elle ne pouvait manquer d'y être fort sensible. Mlle de Scudéry, délicate et discrète jusque dans la fidélité la plus généreuse, ne voulant pas importuner la princesse, avait écrit seulement à un personnage de son ordre, à un bel esprit de sa connaissance, le Voiture du Marais, un des habitués et des oracles des fameux *Samedi*, le futur *Amilcar* de la *Clélie*, Sarrasin, auteur de tant de jolis vers et en même temps de deux excellents morceaux d'histoire, *le Siége de Dunkerque* et la *Conjuration de Walstein*. Attaché à la maison de Condé, et secrétaire des commandements du prince de Conti, il avait suivi à Stenay Mme de Longueville. Celle-ci le chargea de faire à Mlle de Scudéry la réponse la plus gracieuse, bien entendu dans le style usité parmi les beaux esprits et les bas-bleus de leur société. Sarrasin la satisfit à merveille, et tout le *Samedi* dut être ravi lorsque Mlle de Scudéry y lut une lettre telle que la suivante, qui méritait bien en effet d'être conservée dans les archives de la compagnie d'où nous la tirons et la mettons au jour pour la première fois :

Du 30 décembre 1650 [1].

« N'attendez pas que je vous rende une lettre bien écrite pour celle que vous m'avez envoyée et qui ne

1. Bibliothèque de l'Arsenal, manuscrits de Conrart, in-4°, t. XI.

le sçauroit être mieux. Rien n'est si contraire au bel esprit que la guerre civile, et je vous supplie de croire que MM. Brook et Rukling, avec qui nous sommes tous les jours de conférence, ne sont pas des gens de l'Académie. De plus, vous sçavez, Mademoiselle, vous qui sçavez tout ce qui se peut sçavoir des Muses, que ces honnêtes filles chantent bien les combats, mais qu'elles ne suivent pas les armées; que lorsque les dieux et celui même qui leur préside vinrent à la charge devant Troyes, elles demeurèrent sur le Parnasse, et qu'enfin elles n'ont eu guère de démêlés que celui des Piérides pour des chansons, ni guère pris de parti qu'entre Apollon et Marsyas pour la lyre contre la flûte. Une personne donc d'aussi peu d'école que je suis ne doit pas, ce me semble, prétendre à rien dire de beau ni s'efforcer inutilement à rendre les choses plus agréables. Ce sera assez qu'elles le soient par elles-mêmes, et vous vous contenterez, s'il vous plaît, que je vous envoye une bonne lettre au lieu d'une belle. De cette sorte je suis fort assuré que ma réponse vous plaira, et que, pourvu que je vous mande que votre esprit et votre zèle ont touché Son Altesse, et qu'elle est infiniment satisfaite de votre passion et de votre respect, vous n'irez pas vous plaindre que je vous l'ai dit grossièrement, et ne souhaiterez pas d'ornement où la simple naïveté a si bonne grâce. Que si le soin de votre héros vous touche autant que le vôtre propre, et que vous vouliez sçavoir s'il est autant estimé en cette cour qu'il le fut autrefois de toutes celles de l'Asie, j'ai bien

encore de quoi vous plaire, et vous devez être contente de ce que jamais aucun des héros de sa sorte n'a mieux été reçu de la divine personne à qui monsieur votre frère l'a dédié. Le peu de temps que l'accablement de ses affaires et la nécessité de ses grandes occupations lui laissent est employé à sa conversation; et, depuis huit jours[1] qu'on a apporté ici la cinquième partie de ses aventures, il ne s'en est point passé qu'on n'ait donné audience à Phérénice, à Orsane, ou à l'historien de Belesis[2]. Ces personnes ont toujours été du petit coucher, et tant qu'elles ont eu quelque chose à y dire, on ne les a interrompues que par des acclamations et des louanges. N'est-ce pas là vous dire tout ce que vous sçauriez désirer de moi? Car, pour la continuation de mon amitié, dont vous me faites la grâce de témoigner trop de joye, j'espère que Son Altesse aura bien la bonté de vous informer un jour si vos intérêts me sont chers et si je sçais bien estimer votre mérite. Vous avez sans doute beaucoup de raison de souhaiter que ce jour arrive bientôt, et vous devez vous intéresser plus que je ne sçaurois dire à voir cesser la persécution de cette illustre affligée. Si le ciel est juste, il préviendra les souhaits que nous en faisons; et, comme ce seroit impiété d'en douter, il faut croire que ce bonheur est proche et l'attendre avec tranquillité. Car enfin je ne sçaurois penser que ni cette excellente princesse, ni ce héros,

1. Le 22 décembre, à peu près avec la nouvelle de la perte de la bataille de Réthel et de la marche de l'armée royale sur Stenay.

2. Personnages du t. V du *Cyrus*.

pour qui vous avez une si légitime passion, étant innocents, soient persécutés davantage; en un mot, cela me semble autant impossible qu'à moi de cesser de vous honorer. — Je suis en vérité bien affligé de la mort de Mlle Paulet[1], et si je juge de votre douleur par votre amitié, je suis assuré qu'elle est extrême. Je vous demande de transmettre beaucoup de compliments et de civilités de ma part à mesdames vos hôtesses[2], et si j'étois encore assez bien parmi vos amis, je vous supplierois d'assurer Mme Arragonets, Mlle Robineau et Mlle Boquet de mes très-humbles services. »

Mais Mme de Longueville était à la fois trop bonne et trop habile pour s'en tenir là. La conduite de Mlle de Scudéry et de son frère parlait vivement à son cœur; et elle connaissait trop la puissance de l'esprit en France pour ne pas être attentive à ménager et à caresser tous ceux qui par leur conversation ou leurs écrits pouvaient exercer quelque influence sur l'opinion, et servir la cause des princes dans les salons de Paris ou dans la presse émancipée par la Fronde. La princesse du sang n'hésite donc pas à ajouter de sa propre main à la lettre de Sarrasin quelques lignes où elle remercie affectueusement Mlle de Scudéry, et recommande son souvenir aux

1. Amie intime de Mlle de Scudéry, une des personnes les plus distinguées de l'hôtel de Rambouillet et qui joue un rôle dans le *Cyrus*, comme nous le verrons par la suite.

2. Dames que recevait chez elle Mlle de Scudéry et dont les noms suivent. Nous les retrouverons plus tard.

personnes de sa société. Elle n'a pas besoin de se faire grande violence pour se mettre à l'unisson du style à la mode, comme on le peut juger par ce billet négligé à la fois et passablement maniéré, mais où paraît toujours je ne sais quel ineffaçable cachet de distinction.

« C'est être bien hardie que d'écrire à une personne dont on a vu une lettre comme celle que vous avez écrite depuis peu; et c'est l'être tout autant que de placer son compliment dans une autre faite comme celle dans laquelle je vous écris. Mais, comme je préfère la réputation d'être reconnoissante à celle de bien écrire, j'abandonne de bon cœur la dernière pour n'être pas tout à fait indigne de l'autre, comme je le serois[1] sans doute si je pouvois sçavoir les constantes bontés de monsieur votre frère et de vous sans vous témoigner combien j'en suis touchée. Je le[2] suis encore si fort de vos ouvrages, et ils adoucissent si agréablement l'ennui de ma vie présente que je vous dois quasi d'aussi grands remercîments là-dessus que sur la solide obligation que je vous ai de n'avoir pas changé pour moi avec la fortune, et d'avoir bien voulu soulager les maux qu'elle m'a faits par les biens que donne la continuation

1. Ce billet est à l'Arsenal en simple copie. Nous croyons que dans l'original il y avait : je *la* serois. Mais la main du secrétaire de l'Académie française aura passé par là. Dans toutes les lettres autographes de Mme de Longueville qui ont été sous nos yeux, en pareille occasion il y a toujours *la*.

2. Même remarque.

d'une amitié comme la vôtre. Celle de vos hôtesses m'est si considérable, que l'assurance que vous me donnez qu'elles en conservent toujours un peu pour moi m'a causé une véritable satisfaction. Je vous conjure de leur dire de ma part, et qu'elles n'en peuvent avoir pour personne qui les estime et qui les aime plus que je fais. »

Le sixième et le septième volume du *Cyrus* virent le jour sous de plus favorables auspices, dans l'année 1651, où les princes sortirent du Havre et Mme de Longueville revint à Paris triomphante, grâce à une puissante intrigue ourdie entre Mme de Longueville, la princesse Palatine et Mme de Chevreuse, et dont le nœud secret était le double mariage du prince de Conti avec Mlle de Chevreuse, et du jeune duc d'Enghien avec une des filles du duc d'Orléans; habile combinaison qui eut rassemblé et uni toutes les forces du parti, et permis peut-être de fonder un gouvernement solide sur l'alliance durable des d'Orléans, des Condé, des Guise, des Vendôme, de la haute aristocratie et du parlement. Le duc d'Orléans à la cour, auprès de la reine, Condé, Bouillon et Turenne à la tête des armées; Chateauneuf dans le cabinet, Molé dans le parlement, Beaufort sur la place publique, et derrière la scène Mme de Chevreuse, la Palatine et Mme de Longueville les dirigeant et les unissant tous : c'était assurément là un plan[1] qui fait

1. Voyez *Madame de Longueville pendant la Fronde, 1651-1653*, chap. Ier.

le plus grand honneur aux trois fermes esprits qui l'avaient conçu, et il méritait d'être essayé. Qui le fit échouer? Il semble bien que ce ne fut pas Condé, car M[lle] de Scudéry écrit à Godeau, le 2 mars 1651 : « M. le Prince fut, il y a trois jours, demander permission à la Reine de marier son fils et monsieur son frère, le premier à une des filles de M. le duc d'Orléans, et l'autre à M[lle] de Chevreuse: et, comme cette princesse n'est en état de rien refuser, elle accorda ce qu'on lui demandoit. » Mais, ces projets de mariage ayant avorté, et outrageusement pour M[me] de Chevreuse, celle-ci, désespérant de Condé, sachant bien qu'on ne pouvait compter sur le duc d'Orléans, voyant le parlement fatigué, n'apercevant plus d'appui certain à la Fronde, brouillée de plus en plus avec Retz et habilement ménagée par Mazarin, se retira peu à peu, ainsi que la Palatine et Molé, d'un parti qu'elle n'avait pu discipliner et conduire, et se tourna secrètement d'abord, puis ouvertement, du côté de la Reine, son ancienne amie, et de Mazarin, qui savait au moins très-nettement ce qu'il voulait, et qui venait de donner des preuves non équivoques de constance comme d'habileté. Condé, au contraire, tout en ayant toujours voulu se rapprocher de la Reine et même de son ministre, n'osant pas suivre sa pente intérieure et son vrai génie, entouré de mauvais conseils, prêtant l'oreille à Retz et tristement fidèle à la parole donnée à l'incertain duc d'Orléans de ne jamais traiter sans lui, se trouva successivement engagé dans le plus

épais de la Fronde, qu'il détestait et méprisait, finit par se précipiter dans la guerre civile, souleva la Guyenne, dont il était gouverneur, et fit de Bordeaux le chef-lieu d'une insurrection formidable. Il s'y rendit à la fin de 1651[1] et y appela le prince de Conti et sa sœur, dont la belle conduite à Stenay l'avait vivement touché. Mme de Longueville alla donc rejoindre Condé, escortée par le duc de Nemours; voyage de bien peu de jours, qui semble avoir été l'écueil de sa gloire[2], ou, pour parler un langage plus digne d'elle, qui a été la source de sa gloire véritable, puisque l'amère mélancolie qu'il lui laissa dans le cœur, fécondée par des malheurs toujours croissants, enfanta peu à peu sa conversion, la tourna vers celui qui seul ne trompe pas, et fit de l'héroïque aventurière de la Fronde, de la rivale de la Palatine et de Mme de Chevreuse, l'humble et sublime disciple du Carmel et de Port-Royal. Cependant Condé, ayant appris à Bordeaux que l'armée de la Fronde, qu'il avait laissée autour de Paris entre les mains des ducs de Nemours et de Beaufort, courait risque d'être battue par l'armée royale sous les ordres de Turenne et du maréchal d'Hocquincourt, partit en secret de Bordeaux et traversa presque toute la France à cheval pour venir prendre lui-même le commandement des troupes[3]. Il laissa en Guyenne le prince de Conti et Mme de Longueville, avec deux hommes qui avaient

1. *Madame de Longueville pendant la Fronde*, chap. II.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

toute sa confiance, un de ses meilleurs lieutenants, le comte de Marsin[1], pour les choses de la guerre, et l'habile Lenet[2] pour la politique. Mme de Longueville montra à Bordeaux son intelligence et son activité accoutumée. Mais, outre qu'elle avait dans le cœur un grand chagrin, sa capacité était entravée par les folies de son jeune frère, le prince de Conti, que jusqu'alors elle avait gouverné, et qui lui échappait entièrement pour suivre les conseils de ses flatteurs et se jeter dans les plus tristes désordres[3]. Au milieu de ces funestes divisions, le parti de Mazarin ne s'endormait pas, semait contre elle toutes les calomnies, lui enlevait successivement tous ses appuis dans le parlement et la bourgeoisie, et la réduisait, pour se soutenir, à ménager, à fomenter même les passions de la populace, fort aisée à soulever, très-difficile à conduire. Elle recevait coup sur coup les plus sinistres nouvelles : le duc de Nemours venait de périr, dans un duel affreux, de la main de son beau-frère, le duc de Beaufort; La Rochefoucauld lui était devenu un implacable ennemi, et Condé avait pensé être tué au combat de la rue Saint-Antoine, le 1er juillet 1652.

1. Jean-Gaspard-Ferdinand, comte de Marsin, le père du maréchal.

2. L'auteur des Mémoires.

3. *Madame de Longueville pendant la Fronde*, chap. v et vi. Voyez les Mémoires récemment publiés de Cosnac, depuis évêque de Valence, alors aumônier du prince de Conti. Ce qu'il dit est une réponse sans réplique aux libelles des Mazarins, qui ne se faisaient pas faute de rendre à Mme de Longueville les calomnies que les Frondeurs répandaient contre le cardinal. *Mémoires de Cosnac*, 2 vol. 1851, etc.

Dévorée de soucis, tombée un moment malade, et l'abandon commençant autour d'elle, elle reçut un billet d'un intime ami de M[lle] de Scudéry, Chapelain, qui, tout dépendant qu'il était du ministère, n'oubliant pas que les Longueville lui faisaient une assez forte pension pour travailler à la *Pucelle*, avait adressé à la princesse de respectueux compliments de condoléance sur sa maladie. M[me] de Longueville, en remerciant Chapelain, lui demanda[1] la huitième partie du *Cyrus*, qui paraissait alors. Chapelain se hâta de la lui envoyer, et M[me] de Longueville ne fut pas médiocrement surprise, quand on l'apporta, de voir que ce nouveau volume lui était dédié au milieu de ses adversités, comme les premiers l'avaient été dans les jours de son plus grand éclat. Il portait toujours l'A couronné, Anne de Bourbon, soutenu par un aigle et un Jupiter armé, avec cette légende, fidèle jusqu'à la témérité :

Qui ne l'honore pas est digne de la oudre.

M[me] de Longueville témoigna avec effusion sa reconnaissance d'un aussi noble procédé dans cette réponse à Chapelain, du 29 août 1652[2] : « Vous jugerez par l'empressement que j'avois de vous demander la huitième partie de *Cyrus* avec combien de joye je l'ai reçue. Je vous avoue pourtant que ce n'est pas

1. Bibliothèque de l'Arsenal, manuscrits de Conrart, t. X, p. 251, Lettre du 22 août 1652.
2. *Ibid.*

sans honte que je considère la continuation de la générosité de M. et de Mlle de Scudéry: car, quoiqu'il y ait beaucoup de plaisir à en être l'objet, il y en a si peu à laisser croire au monde qu'on ne mérite pas de l'être, que cette dernière chose empêche tout à fait la satisfaction que la première donneroit. Je m'assure que vous serez ma caution là-dessus, et que, si je suis jamais en état de faire paroître ma reconnoissance à ces deux généreuses personnes, je le ferai avec une joye extrême. Témoignez-leur de ma part, je vous en conjure, et leur dites que je vous quitte pour les aller entretenir. C'est par là que je prétends leur prouver que leur présent a été fort agréablement reçu, car il faut que j'estime fort Cyrus et Mandane pour préférer le plaisir de leur conversation à celui que j'ai en vous donnant des marques de mon souvenir et de mon amitié. »

L'année 1653 mit à une plus rude épreuve encore l'attachement de Scudéry et de sa sœur. C'en était fait de la Fronde. Ses stériles agitations avaient fatigué et tourné contre elle tous les bons esprits, tristement déçus dans leur espoir de réformes utiles. Molé, la Palatine, Mme de Chevreuse, étaient au service de la Reine. Le duc d'Orléans était relégué à Blois, et sa fille dans ses terres, Retz était prisonnier à Vincennes. Les Vendôme s'étaient ralliés; le duc de Mercœur avait épousé une nièce de Mazarin, et celui-ci avait fait sa rentrée dans Paris et logeait au Louvre. Condé s'était retiré dans les Pays-Bas avec ses propres régiments et quelques amis fidèles. Bor-

deaux était la seule ville de France où flottât encore le drapeau de la Fronde. Mais Bordeaux, vivement pressé par le duc de Vendôme et par le duc d'Épernon, était impatient de se rendre. En vain, suivant les ordres de Condé, Mme de Longueville, étant allée jusqu'à s'unir à la faction populaire de l'Ormée [1], n'avait fait qu'irriter davantage les classes élevées, et accroître le vœu général pour le retour de l'ordre et de la paix sous les auspices de l'autorité royale. Le comte du Dognon, qui commandait dans la rivière de Bordeaux, s'était accommodé avec le duc de Vendôme pour un bâton de maréchal de France. Le prince de Conti, par le conseil de son aumônier Cosnac, trai tait avec la cour, et déjà on parlait de son mariage avec une autre des nièces du cardinal, la douce et belle Martinozzi. Marsin et Lenet pensèrent qu'il était temps de songer à eux, et allèrent rejoindre Condé. Mme de Longueville fit comme tout le monde, avec cette différence, que le premier intérêt dont elle prit soin fut celui de son honneur. Elle ne demanda pas grâce, elle n'implora pas l'amnistie; elle se borna à laisser agir M. de Longueville, depuis assez longtemps réconcilié avec Mazarin, et ses deux amies de tous les temps, Mme de Sablé et la Palatine. Elle quitta Bordeaux et se rendit à Montreuil-Bellay, terre que son mari possédait en Anjou, près de Saumur. Elle y était dans les premiers jours d'octobre 1653, l'âme confusément remplie des sentiments qui devaient

1. *Madame de Longueville pendant la Fronde*, chap. v et vi.

bientôt lui inspirer un autre genre d'héroïsme, méditant de dire adieu à tout ce qui jusqu'alors avait fait battre son cœur, à la gloire, à l'ambition, au bonheur de plaire et d'être aimée, prête à rentrer pour toujours sous le gouvernement de son vieux mari et à disparaître à trente-quatre ans de la scène du monde, troublée et déjà pénitente devant Dieu, mais fière et dédaigneuse à l'égard des hommes, affichant bien haut son inviolable fidélité à son frère, et ne voulant faire du côté de la cour que ce qu'exigerait M. de Longueville dans l'intérêt de leurs enfants. Elle écrit ainsi à Lenet, dans un billet daté de Montreuil-Bellay, le 25 octobre 1653[1] :

« Les nouvelles de vos quartiers (les Pays-Bas) sont les seules qui me touchent le cœur, n'ayant nul véritable attachement que celui que j'ai pour monsieur mon frère. Je serai trop heureuse s'il en est persuadé, ce que j'attends de sa justice. Je pense qu'il a été informé du commencement de ma conduite depuis mon départ de Bordeaux, et qu'il sçait que je n'ai point envoyé à la cour pour demander l'amnistie. Aussi ne me l'a-t-elle pas donnée jusqu'ici, quoi que M. de Longueville ait pu faire... Il me mande qu'il est nécessaire à ses intérêts que j'écrive à la cour, c'est-à-dire au Roi, à la Reine et au cardinal; mais, comme je veux faire mon devoir jusqu'au bout, et conserver le bonheur que j'ai eu de n'être pas soupçonnée par mes propres ennemis d'y avoir manqué, j'ai répondu

1. Bibliothèque impériale, Papiers manuscrits de Lenet, t. X.

à M. de Longueville pour le supplier de trouver bon que je n'envoye point un des miens à la cour, puisque je n'en désirois rien, tant que mon frère seroit dans l'état où il est : qu'ainsi, la chose ne regardant que lui, il étoit juste que lui seul la ménageât; que je lui enverrois donc mes lettres ouvertes, puisque cela lui étoit nécessaire, mais que je le suppliois que ce fût un des siens qui les portât, afin qu'un visage à moi ne parût point en un lieu où je ne pouvois avoir aucun commerce; que je lui demandois aussi de n'envoyer point ma lettre au cardinal, si cela n'étoit pas entièrement nécessaire pour lui. Voilà tout ce que j'ai pu ménager. Je vous envoye les lettres que j'ai écrites, afin que vous jugiez si celle au cardinal pouvoit être plus mesurée. »

Le premier signe de vie que Mme de Longueville reçut de la cour fut un ordre sévère de demeurer à Montreuil-Bellay jusqu'à ce que la Reine eût décidé de son sort. Jamais Mandane n'avait été réduite à une pire extrémité lorsqu'elle était tombée entre les mains de Thomyris, et qu'elle se croyait à jamais séparée de Cyrus. Dans sa détresse, d'où vinrent à Mme de Longueville les consolations les plus douces à son cœur? De la part de deux pauvres gens de lettres, qui étaient à Paris sous la main du ministère et en dépendaient de toute manière. Georges de Scudéry n'avait d'autre fortune, avec le médiocre profit de ses ouvrages et de ceux de sa sœur, que la place ou plutôt la sinécure de gouverneur de Notre-Dame de la Garde à Marseille: et d'un mot Mazarin la lui pou-

vait ôter. Mlle de Scudéry, de son côté, était encore, s'il était possible, plus dépourvue que son frère, avec lequel elle vivait. Songez encore que Condé et Mme de Longueville avaient été condamnés par arrêt solennel du parlement, ainsi que tous leurs adhérents; et, tant que dura la guerre, leurs partisans étaient recherchés avec soin et punis avec rigueur. Comme nous l'avons déjà dit, Mlle de Scudéry n'aimait pas du tout la Fronde; nul esprit de parti ne la poussait donc vers Mme de Longueville et Condé; mais elle les connaissait, elle était touchée d'admiration pour la grandeur de leur courage et de compassion pour leur infortune. Le malheur et le danger devinrent en quelque sorte au frère et à la sœur une séduction irrésistible; et jamais tous deux ne se montrèrent plus dévoués à Condé et à Mme de Longueville que dans les deux derniers volumes du *Cyrus*, qui virent le jour au commencement et à la fin de l'année 1653. Le tome neuvième est du mois de février, pendant que Mme de Longueville était encore à Bordeaux, mais déjà perdue sans ressource. Le volume lui était toujours dédié. La gravure placée en tête représente un esquif battu par la tempête, et la Fortune sur sa roue, avec ces deux vers :

> Ce nom étant célèbre et sa gloire éclatante,
> Contre lui vainement je serais inconstante.

C'est enfin au plus fort de leurs misères, lorsque Condé en Flandre gâtait ses anciennes victoires par de nouveaux exploits inutiles et coupables, et que

M[me] de Longueville attendait à Montreuil-Bellay les ordres de la cour, ne sachant pas où le lendemain elle irait reposer sa tête, que Scudéry et sa sœur publièrent, le 15 septembre 1653, le dixième et dernier volume du *Grand Cyrus*, dédié encore à M[me] de Longueville, mais cette fois avec un redoublement et une sorte de recherche de fidélité. Le charmant portrait qui ornait le premier volume reparut en ce dernier, accompagné d'une dédicace nouvelle qui soutenait et relevait de sa constance généreuse les vivacités suspectes de l'ancienne dédicace de 1649, et dont le mauvais style fanfaron ne doit pas ternir à nos yeux la délicatesse hardie.

« Madame, Cyrus veut finir comme il a commencé, et vous rendre ses derniers devoirs comme il vous a rendu ses premiers hommages. Votre Altesse sçait que, dans la plus grande chaleur de la guerre, et durant les plus aigres animosités des partis, l'on a toujours vu vos chiffres, vos armes, votre nom, vos livrées, et des inscriptions à votre gloire sur ses drapeaux; qu'il n'a pas craint la rupture entre les couronnes, et qu'il vous a été trouver en des lieux où il ne lui étoit pas possible d'aller sans être obligé de faire voir de quelle couleur étoit son écharpe, et sans qu'on lui demande *qui vive!* Si bien, Madame, qu'après avoir passé à travers des armées royales pour s'acquitter de ce qu'il vous devoit, il n'a garde d'être moins exact en un temps où les choses ont aucunement changé de face, et où l'on ne peut l'arrêter sans violer le droit des gens aussi bien que l'amnis-

tie. Il s'en va donc vous donner de nouveaux témoignages de la haute estime qu'il a pour votre mérite, et, au lieu de porter ses trophées à Persépolis et à Ecbatane, il va les porter à Montreuil-Bellay, afin qu'ils y soient à la fois des marques de sa servitude et de ses victoires. Comme je l'ai engagé dans vos intérêts, je n'ai garde de condamner ce que je ferois moi-même, et si vous honorer et être libre étoient des choses incompatibles, ce seroit de la bataille que je vous dirois que je suis et veux toujours être, Madame, de Votre Altesse, le très humble, très obéissant et très passionné serviteur,

DE SCUDÉRY [1]. »

Cette fidélité hautaine ne pouvait manquer de déplaire à un pouvoir encore trop mal assuré pour être indulgent. Aussi, tout victorieux qu'il était, et malgré l'habile amnistie dont il s'était empressé de

1. Rappelons que ce n'est pas le seul exemple que Georges de Scudéry ait donné d'une générosité vraiment chevaleresque. Ami de Théophile, quand celui-ci fut arrêté, Scudéry le défendit, et après sa mort composa la pièce intitulée : *le tombeau de Théophile;* on la peut voir en tête de l'édition de Théophile, de 1662. Citons encore le trait suivant, *Chevræana,* Paris, 1697, p. 82 : « La reine Christine m'a dit une fois (c'est Chevreau qui parle) qu'elle réservoit pour la dédicace que Scudéry lui feroit de son *Alaric* une chaîne d'or de mille pistoles ; mais comme M. le comte de la Gardie, dont il est parlé fort avantageusement dans ce poëme, essuya la disgrâce de la Reine qui souhaitoit que le nom du comte fût ôté de cet ouvrage et que je l'en informai... il me répondit... que quand la chaîne seroit aussi grosse et aussi pesante que celle dont il est fait mention dans l'histoire des Incas, il ne détruiroit jamais l'autel où il avoit sacrifié. Cette fierté héroïque déplut à la Reine qui changea d'avis. »

couronner et de fortifier ses succès, Mazarin, qui redoutait M[me] de Longueville presque à l'égal de son frère, et ne voulut pas même lui permettre pendant cinq ou six années de passer par Paris et encore moins d'y séjourner, la persécuta dans son intrépide serviteur : il eut la petitesse d'ôter à Scudéry le gouvernement de Notre-Dame de la Garde. M[me] de Rambouillet, qui autrefois, au commencement de la régence et par l'entremise de M. l'évêque de Lisieux, Cospéan, avait fait avoir à Scudéry cet emploi médiocre et peu lucratif, eut bien de la peine à le lui conserver, probablement grâce au crédit de son gendre, Montausier. Mais dans le premier moment on maltraita fort Scudéry, et, accusé de cabaler pour M. le Prince [1], il fut forcé de quitter Paris et de se réfugier en Normandie [2]; en sorte que M[lle] de Scudéry, demeurée seule, se trouva réduite à demander toutes ses ressources à sa plume féconde et à un talent aimé du public.

Jugez quels furent les sentiments de M[me] de Longueville lorsqu'à Montreuil-Bellay elle reçut le dernier volume du *Cyrus* avec la nouvelle et altière dédi-

1. Lettre autographe de Servien à Mazarin, datée de Paris, 22 août 1654 : « ... Je croy certainement que celui que l'on estoit tant en peine de descouvrir, qui escrivoit les lettres insolentes et si bien raisonnées que vostre Éminence m'a fait quelques fois l'honneur de me monstrer, c'est Scudéry, qui se retire, à ce qu'on m'a dit, dans le palais d'Orléans. Je croy qu'il importe de le faire arrester. » Communiqué par M. Rathery, de la Bibliothèque impériale.

2. V. Tallemant, t. V, p. 268, etc.

cace. Émue, attendrie, mais ayant tout perdu, ne possédant plus que son portrait, entouré d'un cercle de diamants qui pouvaient valoir douze cents écus [1], elle l'envoya à M. et Mlle de Scudéry, comme quelque chose d'elle-même pour ainsi dire, et le seul gage particulier d'amitié qui fût digne d'une amitié telle que la leur!

Ainsi, depuis le commencement jusqu'à la fin de l'ouvrage, sous le nom de Mandane comme sous son propre nom, Mme de Longueville, absente ou présente, dans la prospérité et dans l'infortune, anime toujours et remplit le *Cyrus*.

Mais que dis-je? Le *Cyrus* ne termine pas le long dévouement de Scudéry et de sa sœur. Tant que Mme de Longueville resta en Normandie auprès de son mari redevenu gouverneur de la province, et tant que Condé continua de faire la guerre dans les Pays-Bas, Mlle de Scudéry partagea leurs mauvais jours : elle lutta contre le besoin avec une résignation exemplaire, et Georges demeura en exil dans le désert qu'il s'était fait en Normandie, pauvre et fier, ne signant plus que l'homme du désert [2], avec son emphase accoutumée, mais ne descendant à aucune démarche honteuse, ne désavouant rien, ne demandant rien, et attendant des temps meilleurs. Aussi Mme de Longueville ne cessait de lui donner des marques de sa reconnaissante affection. Elle mettait à sa

1. Tallemant, t. V, p. 268, etc.
2. Tallemant, *ibid.*

disposition le peu de crédit qui lui restait, et ménageait au pauvre proscrit, dès qu'il quittait pour quelque temps son désert, un séjour honorable et agréable dans toutes les villes de Normandie, où s'étendait le pouvoir de son mari, ainsi qu'on le voit dans ce bout de billet non daté et écrit à la hâte [1] : « A monsieur de Scudéry. Si par quelque espèce de négligence j'avois manqué de vous faire réponse, je crois que la honte que j'en aurois m'empêcheroit éternellement de vous la faire; mais comme je n'ai retardé mon soin que pour le rendre plus utile, je pense que vous ne m'en sçaurez pas mauvais gré. Je suis si touchée de vos peines que je ne puis avoir une plus grande joie que de trouver une occasion de les soulager. Voici une lettre de M. de Longueville pour le sieur de la Motte M. qui commande à Caen en l'absence du sieur de Chambois, par où il lui ordonne de vous y recevoir. Je lui écris pour lui donner le même ordre... Je vous ai envoyé une lettre pour M. de Gaucourt... ANNE DE BOURBON. »

Enfin, en 1660, le traité des Pyrénées vint mettre un terme à leurs communs malheurs et tirer de disgrâce Cyrus et Mandane et leurs deux fidèles historiens. Condé et Scudéry revirent Paris presque en même temps. Et quel est le premier usage que fera le poëte de sa liberté? A peine arrivé à Paris, il y publia un ouvrage composé, dit-il, au désert, durant

1. Bibliothèque impériale. SUPPLÉMENT FRANÇAIS, n° 376, *Lettres à madame d'Huxelles.* Billet autographe.

les derniers jours de son exil de six années; et cet ouvrage est une *Ode sur le retour de Monseigneur le Prince*, avec une petite dédicace qui rappelle la dernière du *Cyrus* par la noblesse des sentiments comme aussi par l'exagération du langage[1]. Il veut « faire voir à toute la terre, qu'en l'une et l'autre fortune il a toujours été son serviteur, et qu'après lui avoir donné des marques de son dévouement dans ses malheurs, il lui en donne encore dans sa gloire. » L'ode en elle-même n'est pas dépourvue d'une certaine verve, de mouvement et de force; mais l'art, le goût, l'harmonie manquent entièrement. Scudéry se met de pair avec Condé, et dit aux Muses, c'est-à-dire aux siennes :

Revenez, belles fugitives,
Que l'on exile comme lui,
Et sur ces bienheureuses rives
Faites-vous revoir aujourd'hui!

Il remercie et loue le Roi, la Reine mère et Mazarin sans abaisser Condé. Il revient sur ses anciennes victoires, et parle même très-noblement de ses dernières campagnes dans les Pays-Bas; il rappelle la belle lettre de Condé à don Louis de Haro, où le vainqueur de Rocroy, se retrouvant tout entier, consent

1. *Ode sur le retour de Monseigneur le Prince*, par M. de Scudéry, gouverneur de Notre-Dame de la Garde, in-4°, à Paris, chez Augustin Courbé, au Palais, en la galerie des Merciers, à la Palme, 1660, avec permission. La dédicace est fort courte; l'ode a 28 pages in-4°. Pièce très-rare.

à être oublié dans le traité, pourvu que la France soit satisfaite. Scudéry suppose qu'il aperçoit dans un tableau tracé par la Muse de l'histoire l'arrivée de Condé, la gracieuse réception que lui font le Roi et la Reine ainsi que Mazarin; il y aperçoit aussi la princesse de Condé, Clémence de Maillé, et le jeune duc d'Enghien; et, comme on le pense bien, il n'oublie pas sa noble héroïne, celle qui l'avait consolé lui-même en son exil, et qui venait de prendre une part si considérable au retour de son frère :

Je la vois cette Anne adorable,
Du grand Condé l'illustre sœur,
Cette princesse incomparable
En courage ainsi qu'en douceur...
Par l'effort d'une main savante,
Elle me parle, elle est vivante;
Les Grâces volent à l'entour :
Et dans ce tableau plein de charmes
On voit couler les belles larmes
Qu'elle verse pour son retour.
O digne sœur du noble frère
Que le ciel va rendre à tes vœux,
Enfin la fortune contraire
S'apaise et fait ce que tu veux, etc.

Nous sommes désolé d'être forcé de convenir que ces vers ne sont pas merveilleux. Oui, nous l'avouons, George de Scudéry est un poëte médiocre, et il avait bien des ridicules, mais c'était un homme de cœur; sa sœur Madeleine n'avait pas de moins nobles sentiments, avec tout autrement d'esprit et de goût; et c'est l'union si rare de tant de qualités solides et

aimables, mêlées d'ombres bien légères, qui la faisait rechercher de la meilleure compagnie, et qui, se réfléchissant de sa personne en ses ouvrages, lui ont mérité l'estime de son siècle et l'indulgence de la postérité.

CHAPITRE DEUXIÈME

CONDÉ

SON VRAI PORTRAIT — L'HOMME ET L'AMANT DANS CONDÉ

« Cyrus, dit notre clef, est M. le Prince, comme la description d'une partie de ses grandes actions le fait voir dans la suite de l'ouvrage, lorsqu'il étoit général des armées du roi de France [1]. » Prenez garde aussi à ce titre : *Artamène ou le Grand Cyrus.* D'abord pourquoi le Grand Cyrus et non pas seulement Cyrus? Assurément, l'histoire ne dément point le titre donné ici au guerrier persan ; mais elle ne l'imposait point. Il est l'ouvrage de Mlle de Scudéry, et semble inventé pour rappeler celui que de bonne heure l'admiration des contemporains décerna spontanément à Condé comme à Corneille. Et puis cette distinction d'Artamène et de Cyrus n'est pas indifférente. Cyrus com-

1. Nouvelle preuve que la clef a été composée en 1657. Car dire que Cyrus est Condé lorsque ce prince était général des armées du roi de France, n'est-ce pas dire qu'il ne l'était plus au moment où l'on parle ainsi? En effet, en 1657, Condé ne commandait plus les armées du roi de France : il était général au service d'Espagne.

mence à se faire connaître sous le nom d'Artamène, comme Condé s'illustra plusieurs années sous le nom de duc d'Enghien, avant que la mort de son père lui permît de s'appeler M. le Prince. Aussi n'est-ce pas moins le duc d'Enghien que M. le Prince, que Mlle de Scudéry nous représente dans le cours du roman, et particulièrement dans les portraits qu'elle trace de la personne de son héros.

On s'est accoutumé à ne voir Condé que dans le portrait célèbre de Nanteuil, mille et mille fois reproduit sous toutes les formes; et c'est bien là en effet une assez fidèle image de ce qui restait du grand Condé lorsque Nanteuil le dessina et le grava. On y reconnaît encore ses yeux naguère si brillants, mais alors un peu éteints, et le nez fortement aquilin qui donnait à sa figure l'aspect de l'aigle, comme toute sa personne exprimait la force et l'agilité du lion. Mais on n'a pas songé que le portrait de Nanteuil est de l'année 1662, lorsque Condé avait quarante et un ans, et qu'il revenait de l'exil, triste, fatigué, mécontent de lui-même et des autres, et n'ayant pas encore reparu à la tête des armées. Ce n'est pas là du tout le héros de Lens, de Nortlingen, de Fribourg et de Rocroy. Pour connaître Condé de vingt-deux ans à trente ans, pour voir le duc d'Enghien, il faut le chercher dans Grégoire Huret et dans Michel Lasne. Jetez les yeux sur cette gravure d'Huret [1], où le jeune

1. In-4°. La *Bibliothèque historique de la France* ne l'indique pas dans son riche catalogue de portraits.

duc est représenté, en 1643, après la victoire de Rocroy, et après la prise de Thionville qu'on aperçoit dans le fond, d'une main tenant la foudre, de l'autre soutenant les fleurs de lis, et foulant à ses pieds un lion terrassé, tandis que la Renommée le couronne, et de sa trompette chante *le Prince illustre*. La force est empreinte dans tous les traits de ce jeune visage. Sa taille est moyenne, mais très-bien prise, et sur ses épaules flotte en désordre l'abondante chevelure qui trahit aisément le frère de Mme de Longueville. Considérez aussi le grand cartouche [1] de Michel Lasne, avec la tête du lion dans le haut, et dans le bas l'écusson des Condé : ce noble portrait, avec cette mine martiale, ces grands yeux, ces longs cheveux pendants, est si naturel, si peu flatté qu'il doit être de la plus parfaite ressemblance, comme d'ailleurs tous les portraits de ce grand artiste.

Mademoiselle [2] peint Condé, presque dix ans après, tel qu'elle l'avait vu avant son exil, pendant la Fronde, au retour d'un combat, dit-elle, évidemment après le combat de Saint-Antoine, du 1er juillet 1652 : « Sa taille n'est ni grande ni petite, mais des mieux faites et des plus agréables, fort mince, étant maigre; les jambes belles et bien faites; la plus belle tête du monde; ses cheveux ne sont pas tout à fait noirs, mais il en a en grande quantité et bien frisés. Sa

1. In-folio.
2. *Divers Portraits. Mémoires*, etc., édit. de 1735, t. VIII, p. 306 : *Portrait de M. le Prince*, écrit à Paris, le 5 octobre 1658, par Mademoiselle.

mine est haute, ses yeux fiers et vifs, un grand nez, la bouche et les dents pas belles; mais à tout prendre, il n'est pas laid, et cet air relevé qu'il a sied bien mieux à un homme que la délicatesse des traits. » Remarquez que Mademoiselle avertit elle-même qu'elle dira complétement la vérité[1], que Condé n'est plus très-jeune, et que déjà il se négligeait. Mme de Motteville le représente à peu près de la même façon que Mademoiselle[2] : « Il avoit les yeux bleus et vifs, et dans son regard se trouvoit de la fierté. Son nez étoit aquilin; sa bouche étoit désagréable à cause qu'elle étoit grande et ses dents trop sorties; mais dans toute sa physionomie il y avoit quelque chose de grand et de fier, tirant à la ressemblance de l'aigle. Il n'étoit pas des plus grands, mais sa taille en soi étoit toute parfaite. Il dansoit bien et avoit l'air agréable, la mine haute, et la tête fort belle; l'ajustement, la frisure et la poudre lui étoient nécessaires pour paroître tel, etc. » Voici maintenant le portrait qu'en donne Mlle de Scudéry à la fin de l'année 1649 : il est sans doute un peu flatté, mais tout aussi vrai que celui de Mademoiselle et de Mme de Motteville, et il rappelle admirablement les portraits d'Huret et de Michel Lasne.

Le grand Cyrus, t. III, livre II, p. 598 : « Cyrus avoit ce jour-là dans les yeux je ne sais quelle noble fierté qui sembloit être d'un heureux présage; et il eût été

1. *Ibid.* : « J'aime mieux en moins dire et me retrancher sur la vérité. »
2. *Mémoires*, t. Ier, p. 420.

difficile de s'imaginer en le voyant, qu'il eût pu être vaincu, tant sa physionomie étoit grande et heureuse! Ce prince étoit d'une taille très-avantageuse et très-bien faite; il avoit la tête très-belle, et tout l'art que les Mèdes apportent à leurs cheveux n'approchoit pas de ce que la nature toute seule faisoit aux siens [1], qui, étant du plus beau brun du monde, faisoient mille boucles agréablement négligées qui lui pendoient jusque sur les épaules. Son teint étoit vif; ses yeux noirs, pleins d'esprit, de douceur et de majesté; il avoit la bouche agréable et souriante, le nez un peu aquilin, le tour du visage admirable, et l'action si noble et la mine si haute, que l'on peut dire assurément qu'il n'y eut jamais d'homme mieux fait au monde que l'étoit Cyrus. »

La clef prend soin de nous recommander elle-même un autre portrait de Condé : « On peut voir M. le Prince fidèlement peint comme quand il va combattre, lorsque Cyrus quitte Araminte. » Ouvrons donc le tome V du *Grand Cyrus*, livre II, page 478 : « On voyoit sur le visage de Cyrus cette noble fierté qui paroissoit dans ses yeux dès qu'il avoit pris les armes et qu'il étoit à cheval. En effet, ce prince étoit si dissemblable à lui-même dès qu'il s'agissoit de combattre ou seulement de donner des ordres militaires, qu'il n'arrivoit pas un plus grand changement au visage de la Pythie lorsqu'elle rendoit des oracles,

1. N'oubliez pas que Condé est ici plus jeune que chez Mme de Motteville et chez Mademoiselle.

que celui que l'on voyoit en Cyrus dès qu'il avoit les armes à la main. On eût dit qu'un nouvel esprit l'animoit et qu'il devenoit lui-même le dieu de la guerre [1] : son teint en devenoit plus vif, ses yeux plus brillants, sa mine plus haute et plus fière, son action plus libre, sa voix plus éclatante, et toute sa personne plus majestueuse; de sorte qu'au moindre commandement qu'il faisoit, il portoit la terreur dans l'âme de tous ceux qui l'environnoient. Il paroissoit pourtant toujours de la tranquillité dans son âme, malgré cette agitation héroïque. Sa présence avoit quelque chose de si divin et de si terrible tout ensemble, que l'on peut dire que quand il étoit à la tête de son armée, il ne faisoit pas moins trembler ses amis que ses ennemis. Il est vrai que ce sentiment faisoit des effets bien différents dans le cœur des uns et des autres; car les derniers, par la crainte qu'ils avoient de lui, en prenoient bien souvent la fuite, et les premiers, par celle qu'ils avoient de lui déplaire, étoient incomparablement plus vaillants, étant certains que le feu divin qui échauffoit son cœur et qui brilloit dans ses yeux se communiquoit à toute son armée, et lui donnoit une ardeur de combattre qui n'étoit pas une des moindres causes de ses victoires. Voilà quel étoit Cyrus lorsqu'il avoit les armes à la main. »

1. Bussi, dans ses *Mémoires*, t. Ier, p. 145 : « Je ne songe point à l'état où je trouvai ce prince (dans la tranchée, au siége de Mardick, en 1646), qu'il ne me semble voir un de ces tableaux où la peinture fait un effort d'imagination pour bien représenter un Mars dans la chaleur du combat, etc. »

Dans ces diverses peintures, le trait commun qui nous frappe c'est le regard de Condé, ce regard de feu, présage de la victoire, qui enflammait ses soldats et épouvantait l'ennemi. Mlle de Scudéry y revient à plusieurs reprises, particulièrement au t. X, liv. Ier, p. 494 : « Il y avoit je ne sais quoi de si noble et de si grand en son action, et une activité si pénétrante dans ses regards, que, ne les pouvant soutenir, on étoit contraint de baisser les yeux, tant la colère le faisoit paroître redoutable! »

Toutes ces fortes expressions devancent de plus de trente-cinq années ce grand coup de pinceau de Bossuet dans l'Oraison funèbre de Condé : « Ce jeune prince du sang qui portoit la victoire dans ses yeux. » Certes, Bossuet n'a point imité Mlle de Scudéry, mais il a pu s'en souvenir sans s'en rendre compte[1], comme il est permis de conjecturer qu'en comparant avec tant d'éclat Condé à Cyrus, le grand orateur cédait à son insu à l'empire de la tradition populaire et universelle qui, depuis l'immense succès du roman de Mlle de Scudéry, ne séparait plus les noms du héros persan et du héros français.

Il faudrait copier tout le *Cyrus* pour donner une idée de toutes les grandes qualités d'esprit et de cœur que Mlle de Scudéry relève dans Condé ; elle s'applique surtout à mettre en lumière sa libéralité, son mépris de l'argent, sa modestie, son zèle à servir ses amis.

1. Voyez plus bas, chap. IV, d'autres rapprochements tout aussi frappants.

Cyrus est constamment représenté avec cette passion de la libéralité, qualité requise au XVII[e] siècle de l'honnête homme et du héros. Ainsi au t. II, liv. I[er], p. 516, après une victoire, Cyrus abandonne tout le butin aux soldats et aux officiers, comme Condé après Rocroy, « ne se réservant en particulier que la liberté de pouvoir donner plus ou moins selon qu'il connoissoit que les capitaines en étoient dignes. » Au t. III, liv. II, Cyrus prodigue l'argent, soigne les soldats et les officiers, civil et affable avec tout le monde, obligeant envers ses amis, et intercédant vivement pour eux, comme Condé, qui se plaisait à partager sa gloire avec ses compagnons d'armes, pour lesquels il demandait sans cesse, avec un zèle souvent impérieux que M[lle] de Scudéry exprime aussi en l'adoucissant. C'est encore évidemment à l'admirable modestie de Condé qu'elle fait allusion en nous montrant partout Cyrus ne parlant jamais de ce qu'il a fait, et supportant impatiemment tout éloge, comme si déjà elle avait lu ce que diront plus tard deux hommes fort peu enclins à l'enthousiasme, qui ne sont assurément pas les complaisants et les flatteurs de Condé, et qui avaient assez longtemps servi sous lui pour le bien connaître. « Personne, dit Bussy[1], n'a jamais fait si peu de cas de la fausse gloire. » Saint-Évremond lui rend le même témoignage dans son *Parallèle de M. le Prince et de M. de Turenne* : « M. le Prince s'anime avec ardeur aux grandes choses, jouit de

1. *Mémoires*, t. I[er], p. 149, etc.

sa gloire sans vanité, reçoit la flatterie avec dégoût. » .

Mais c'est particulièrement le héros de roman dans Condé, ses mœurs chevaleresques et galantes que M[lle] de Scudéry s'est proposé de peindre. Et ici, n'en déplaise à Boileau, qui ne savait rien des hommes et des choses du milieu du XVII[e] siècle, M[lle] de Scudéry n'avait pas besoin de beaucoup inventer, et elle a pu puiser abondamment dans l'histoire. Il faut avertir seulement que le tendre et amoureux Cyrus, qui choque tant Boileau, n'est pas M. le Prince, mais le duc d'Enghien, que l'auteur des *Satires* n'a point connu.

Le duc d'Enghien n'avait pas seulement reçu de la main de son père la plus forte éducation militaire, mais sa mère, la belle Montmorency, le forma aux belles manières et à la plus noble galanterie. Lenet, le véritable historien des Condé, nous l'apprend [1] : « M[me] sa mère, Marguerite de Montmorency, qui avoit été la beauté, la bonne grâce et la majesté de son siècle, et qui l'a été proportionnément à son âge jusqu'à sa mort, avoit toujours un cercle de dames les plus qualifiées et les plus spirituelles de la cour. Là se trouvoit tout ce qu'il y avoit de plus galant, de plus honnête, et de plus relevé par la naissance et par le mérite. Le jeune prince commença à s'y plaire ; il s'y rendit autant assidu qu'il le

1. *Mémoires* de Lenet, édit. de M. Aimé Champollion, dans la collection de Michaud, p. 448.

put, et y prit les premières teintures de cette honnête et galante civilité qu'il a toujours eue et qu'il conserve encore pour les dames. » De bonne heure le jeune duc accompagna sa mère et sa sœur à l'hôtel de Rambouillet, et s'y pénétra des maximes de l'héroïsme chevaleresque, tel qu'on l'entendait dans la rue Saint-Thomas du Louvre, tel que l'exprimaient et l'inspiraient les vers de Corneille. Ailleurs nous nous sommes complu à raconter [1] ses premières et chastes amours avec Mlle du Vigean qui durèrent trois ou quatre ans, de 1641 ou 1642 jusqu'au milieu de 1645. A la suite de cette passion si noble et si touchante, qui finit par conduire Mlle du Vigean dans un cloître, Condé résolut de rompre avec un si dangereux sentiment et de ne plus songer qu'à la gloire : il se négligea même et affecta de vivre en soldat. Cependant en 1647, avant son départ pour la Catalogne, son cœur ressentit une nouvelle atteinte, mais bien moins vive et bien plus passagère, pour la belle Mlle de Toussy, qui éluda ses poursuites, demeura irréprochable, et devint la maréchale de La Mothe-Houdancourt. C'est Mme de Motteville qui nous a conservé cet épisode peu connu de la vie intime de Condé. « Le prince de Condé, dit-elle [2], voyant le mois de mars avancé (en 1647), voulut penser à son départ de Catalogne. Quand il partit, il y avoit quelque petite émotion qui troubloit le repos de son cœur : il l'avoit

1. *La Jeunesse de madame de Longueville*, chap. II.
2. *Mémoires*, t. Ier, p. 419.

laissé surprendre à la beauté de Mlle de Toussy, et cette foiblesse s'étoit glissée dans son âme, lorsque, malgré sa jeunesse, il faisoit déjà une haute profession de mépriser cette folle passion pour se donner entièrement à celle de la gloire. Il faisoit le fanfaron contre la galanterie, et disoit souvent qu'il y renonçoit, et même au bal, quoique ce fût le lieu où sa personne paroissoit davantage..... Il se négligeoit infiniment... cette négligence étoit causée par la perte qu'il avoit faite de Mlle du Vigean, et depuis sa retraite aux Carmélites il étoit demeuré dans une entière indifférence. Dans cet état, Mlle de Toussy vint réveiller en lui le désir de plaire..... Un soir, peu de jours avant qu'il s'en allât, nous le trouvâmes, Mlle de Beaumont et moi, dans le jardin de Renard [1]. Comme il s'approchoit de nous pour nous faire civilité, après avoir quelque temps parlé de son voyage, Mlle de Beaumont lui demanda s'il partoit content; il lui répondit sérieusement que *cela dépendoit entièrement de l'état de l'âme;* et sans s'expliquer davantage, il nous laissa deviner qu'il quittoit Paris avec quelque regret. Mlle de Toussy avoit plus de beauté [2] que d'esprit, mais en cette occasion elle parut avoir du jugement; car elle ne vouloit point alors de galant, et comme elle avoit dessein de se bien marier, cette flamme de toutes façons fut si mal nourrie qu'elle

1. Sur le jardin de Renard, voyez la *Jeunesse de madame de Longueville*, chap. III.

2. Voyez le charmant portrait in-folio de la maréchale de La Mothe-Houdancourt, en veuve, gravé par Poilly.

s'éteignit quasi aussitôt qu'elle s'alluma. » Depuis comme fatigué d'aimer en vain des beautés vertueuses, il se jeta dans des succès faciles et compromit sa renommée. L'âge, la Fronde, la vie des camps, surtout celle de l'exil, gâtèrent un peu les mœurs de Condé, mais il est certain qu'à son début il y avait en lui quelque chose du héros de roman.

Le *Cyrus* semble exprimer les nobles tendresses du duc d'Enghien pour Mlle du Vigean, dans les jours de sa brillante jeunesse et de sa haute galanterie. Artamène, comme le duc d'Enghien, partage son cœur entre l'amour et la gloire. Il prend la défense de l'amour qu'on avait devant lui traité de faiblesse; il fait profession de penser, t. Ier, liv. II, p. 692, « que cette foiblesse est glorieuse, et qu'il faut avoir l'âme grande pour en être capable. » De son côté, Marthe du Vigean n'était pas seulement une jeune fille d'une figure charmante, elle avait aussi les sentiments les plus élevés; c'était une élève de l'hôtel de Rambouillet où sa mère était assidue, et une précieuse du meilleur temps, un moment célèbre sous le nom de Valérie [1]. Quelle riche matière entre les mains de Mlle de Scudéry! Ainsi envisagées, que de scènes du *Cyrus* paraissent naturelles! Combien de conversations entre Artamène et Mandane, en apparence empruntées à l'*Astrée*, semblent alors un écho de celles que purent avoir ensemble Mlle du Vigean et le duc d'Enghien, au début de leurs amours! Nul doute que

1. Voyez Somaise, *Dictionnaire des Précieuses.*

le jeune duc n'ait adoré l'aimable fille au point de vouloir rompre pour elle, à la mort de Richelieu, le mariage qui lui avait été imposé avec Clémence de Maillé; nul doute aussi que la tendre affection que laissa paraître Mlle du Vigean n'ait toujours été renfermée dans les bornes de la plus pure modestie. Représentons-nous le duc d'Enghien, revenant de l'armée couvert de lauriers et après avoir échappé à mille périls, s'entretenant avec Mlle du Vigean, soit dans une allée de Chantilly, soit dans les beaux jardins de la Barre, auprès de Montmorency, soit dans ceux de l'hôtel de Mme du Vigean, rue Saint-Thomas du Louvre, à quelques pas de l'hôtel de Rambouillet; tout pleins l'un et l'autre de leur passion naissante, des maximes et des mœurs de l'illustre hôtel, et le cœur encore tout ému des scènes héroïques et galantes de Rodrigue et de Chimène, que la veille peut-être ils avaient entendues ensemble; ici le duc d'Enghien sachant bien qu'il ne peut épouser Mlle du Vigean, que ce titre de prince du sang est un obstacle à son bonheur, et ne demandant à genoux que la permission d'aimer et de le dire; là Mlle du Vigean, l'*Aurore* de Voiture, en ayant la fraîcheur, la pureté et l'innocent éclat, essayant de se défendre du sentiment nouveau qu'elle éprouve, y résistant et y cédant, trouvant un plaisir ineffable à voir le trouble, à entendre les ardents propos du jeune capitaine, et en même temps s'effrayant d'elle-même et déjà rêvant au couvent des Carmélites. Nous demandons s'ils auraient pu avoir une conversaiont plus pure, plus délicate

que celle-ci où Artamène fait à Mandane sa première déclaration.

Cyrus, déguisé sous le nom d'Artamène, a sauvé la couronne et la vie du roi Ciaxare, père de Mandane; il l'a sauvée elle-même d'une conspiration tramée pour l'enlever. Il a pensé périr dans un combat terrible, on l'a cru mort, et Mandane l'a pleuré; il l'a su, et s'en est prévalu pour montrer un peu ses sentiments. Mandane les partage, mais elle se les cache à elle-même, et elle évite avec soin de rencontrer Artamène. Cependant un jour, Artamène étant avec elle et le roi Ciaxare dans les jardins du palais, le roi est tout à coup forcé de se retirer, et Artamène se disposant à le suivre: « Non (*le Grand Cyrus*, t. II, liv. 1er, p. 212, etc.), lui dit Cyaxare, je veux que vous entreteniez ma fille, et que vous demeuriez pour la divertir dans la solitude où je la laisse. Ravi de ce commandement, Artamène y obéit avec joie; et la princesse, surprise de cette aventure, n'eut pas le loisir de trouver un prétexte pour l'empêcher. Elle regarda alors en diligence si Martésie (sa dame d'honneur) n'étoit pas auprès d'elle; mais elle ne la vit point... elle dit alors qu'elle se vouloit retirer, et voulut commencer de parler afin d'en ôter les moyens à Artamène qui, emporté par sa passion et tenté par une occasion si favorable, l'interrompit et lui dit avec beaucoup de respect : Si le peu de services que j'ai eu le bonheur de rendre au Roi vous a en quelque sorte obligée, comme vous m'avez fait l'honneur de me le dire diverses fois, je vous supplie très-humble-

ment, madame, de ne vous pas retirer si tôt, et de me donner la liberté de vous entretenir une heure. Si c'est, répondit la princesse, pour me demander quelque chose qui dépende du roi mon père, j'y consens avec joie; mais si cela n'est pas, je ne crois point que vous puissiez avoir d'affaire dont vous deviez m'entretenir en secret. Elle rougit en prononçant ces dernières paroles; et Artamène qu'une si belle crainte rendit plus hardi, continuant de lui parler bas: ce que je désire de vous, lui dit-il, est encore plus aisé que vous ne pensez, puisque enfin vous en pouvez disposer absolument, sans employer le crédit du roi. Mais, madame, ajouta-t-il, que craignez-vous d'Artamène? et pourquoi ne voulez-vous pas l'entendre? Je crains, lui répliqua-t-elle, qu'il ne me connoisse pas bien, et qu'il ne désire des choses que je ne puisse lui accorder : c'est pourquoi s'il croit mon conseil, il ne s'exposera pas légèrement à être refusé. Non, madame, reprit Artamène, aux termes où est mon esprit, la chose ne peut plus aller ainsi... (il faut se rappeler qu'Artamène venait d'être laissé pour mort sur un champ de bataille, qu'il sortait à peine d'une maladie très-dangereuse, et bien comprendre que ce n'est pas ici un berger ou un poëte langoureux qui parle, mais un guerrier encore en présence de la mort). Je ne veux rien savoir de vous, sinon s'il me sera permis d'espérer de votre bonté quelques témoignages de compassion, lorsque je serai mort par votre rigueur, comme vous m'en avez accordé lorsque vous m'avez cru mort par la main de vos enne-

mis. C'est, madame, toute la grâce que j'ai à vous demander, et tout ce que je veux présentement de l'illustre Mandane. La princesse surprise de ce discours crut qu'il n'y falloit pas répondre en tumulte, et que dans le dessein qu'elle avoit de satisfaire sa vertu, sans choquer directement l'amitié qu'elle avoit pour Artamène, il falloit un peu plus de temps. C'est pourquoi ayant vu un siége de gazon assez près d'elle, elle s'y assit; et Artamène demeura debout, se baissant à demi pour l'entendre. Comme il voulut reprendre son discours, elle l'en empêcha, et lui dit : Je vois bien que Féraulas (aide de camp d'Artamène) a trouvé mes larmes assez précieuses pour ne vous les cacher pas, et que la compassion que j'ai eue pour Artamène mort fait la hardiesse d'Artamène vivant. Mais, Artamène, après la bonté que j'ai eue pour vous, et celle que j'ai encore aujourd'hui, il faut se repentir, et il faut se corriger. S'il faut se repentir de vous avoir aimée, répondit Artamène, vous n'avez qu'à prononcer l'arrêt de ma mort, sans différer davantage; car, madame, c'est ce que je ne ferai jamais, et c'est ce que je ne saurois faire. Repentez-vous du moins, répliqua la princesse, de me l'avoir dit, et résolvez-vous de ne me le dire plus. Quand je vous l'aurai dit une fois, répondit Artamène, si vous continuez de me défendre de parler, je ne doute pas que je ne vous obéisse, et que la mort ne m'empêche en peu de jours de vous importuner de ma passion. Mais, madame, il faut que je vous la die une fois seulement; il faut que vous connoissiez mon amour

telle qu'elle est, puisqu'il se peut enfin que vous ne la connoissiez pas. Je vous conjure donc de ne me refuser point. Souvenez-vous que vous venez de me dire que celui qui vous parle a eu le bonheur d'être pleuré de vous, et pleuré de vous après avoir eu la hardiesse de vous écrire qu'il vous aimoit. Il est vrai, reprit la princesse toute confuse; mais ce fut principalement parce que vous ne me l'aviez jamais dit, que j'eus de la tendresse et de la pitié; demeurez donc dans les mêmes termes où vous avez vécu, et je demeurerai dans la même disposition où j'étois. Mais, madame, répondit Artamène, je ne puis plus faire que je ne vous l'aie écrit. Il est vrai, reprit Mandane, mais vous pouvez ne me le dire plus. Quand cela seroit possible, répliqua Artamène, mes yeux et mes actions vous le diroient pour moi. Au reste, ne pensez pas que je me sois rendu sans combattre : je vous ai résisté autant que j'ai pu, et j'ai peut-être des raisons plus fortes que vous ne pensez qui m'ont obligé d'en user ainsi. Je vous vis, et je vous aimai, quoique je fisse tous mes efforts pour ne vous aimer point; du moins il me le sembla. Toutefois, quoique je pusse faire, je ne pus jamais rompre mes chaînes, et je les ai toujours portées avec autant de patience que de respect. Depuis cela, j'ai servi le Roi, ou plutôt je vous ai servie, puisqu'il est vrai que je n'ai songé qu'à vous, et que, si les armes de Cappadoce ont été heureuses entre mes mains, il en faut attribuer tout le bonheur à l'ambition que j'avois de me rendre digne de l'amour que j'avois dans l'âme.

Vous savez comme j'ai vécu ; vous savez que je ne vous ai jamais dit une seule parole qui vous pût déplaire, et que je n'ai parlé que lorsque j'ai cru ne devoir jamais plus parler. Je vous ai caché mon amour jusques à la mort, et il est certain que si je ne vous l'eusse dit au bord du tombeau, je ne vous en aurois jamais donné nulle connoissance par mes paroles. Mais, madame, puisque vos larmes m'ont ressuscité, puisque les dieux ont voulu faire cesser le déplaisir que vous aviez de ma perte, en me redonnant la vie, pourquoi me voulez-vous repousser cruellement dans le cercueil? et pourquoi ne voulez-vous pas avoir quelque pitié d'un prince malheureux, après avoir eu quelque compassion d'un prince mort? Artamène, lui dit Mandane avec un visage fort sérieux, je vous avoue que je vous estime et que je vous ai de l'obligation, et que votre mort prétendue m'a donné une véritable douleur ; mais en même temps je vous déclare aussi que j'aime la gloire, beaucoup plus que je n'estime Artamène, quoique je l'estime beaucoup, et que, quand j'aurois pour vous toute la tendresse imaginable, je la combattrois et je la vaincrois plutôt que de consentir que vous m'entretinssiez d'une passion qui me doit être suspecte. Ah ! madame, s'écria Artamène, que vous connoissez mal l'amour que vous avez fait naître en mon cœur, et que vous savez peu de quelle façon je vous aime ! Sachez que la pureté de ma passion égale la pureté de votre âme. Oui, divine princesse, je vous aime d'une manière si respectueuse que je désavouerois

mon propre cœur s'il avoit souffert un injuste désir. J'aime la gloire de Mandane autant que ma propre gloire, et si je m'étois surpris dans une pensée criminelle, je n'aurois jamais eu la hardiesse de lui parler de mon amour. Ne croyez pas, s'il vous plaît, que je vous aie si mal connue que mon cœur vous ait soupçonnée d'une faiblesse. Non, j'ai espéré seulement que la princesse Mandane souffriroit ma passion, puisqu'elle ne s'oppose point à sa vertu. Car je ne veux rien de vous que la permission de vous aimer et de vous le dire. Vous en demandez trop de la moitié, répondit la princesse en rougissant, et je serois indigne de cette innocente passion que vous m'assurez avoir pour moi, si je souffrois que vous me disiez plus d'une fois ce que tout autre que vous ne m'auroit jamais dit sans être haï. Cette exception m'est bien glorieuse, madame, répliqua Artamène, mais cette défense m'est aussi bien rigoureuse, car enfin la chose en est arrivée aux termes que je ne saurois vivre sans vous aimer, ni vous aimer sans vous le dire, ni me taire sans mourir. La princesse fut alors un moment sans parler; puis, reprenant la parole : J'avoue, Artamène, lui dit-elle, que vous me mettez en une fâcheuse extrémité. Je vous estime, je vous suis obligée, et ce ne seroit pas sans peine que je me résoudrois à vous bannir. Songez donc, je vous en conjure, à régler vos sentiments, s'il est possible. Estimez Mandane, comme elle le doit être, elle ne s'en offensera pas; au contraire, comme elle est satisfaite du témoignage secret de la pureté de son

âme, elle vous avoue ingénument qu'elle a quelque joie qu'Artamène la considère, et peut-être qu'Artamène l'aime; mais elle veut que cette affection ait des bornes. »

Il nous semble que c'est bien à peu près ainsi que Mlle du Vigean a dû parler au duc d'Enghien en 1643, lorsqu'elle cherchait à se défendre contre les premières atteintes du sentiment qui entrait dans son cœur; et c'est à elle aussi qu'ont pu être adressées ces paroles d'Artamène, t. Ier, liv. II, p. 714 : « Qu'avez-vous fait pour Artamène que n'ait point approuvé l'innocence? Vous m'avez fui opiniâtrément; vous vous êtes combattue vous-même; vous m'avez caché une partie de votre bienveillance, et vous ne m'en avez presque jamais donné d'autres preuves que celles que j'ai pu tirer par de foibles conjectures. Il a fallu que j'aie pénétré dans votre cœur par des voies détournées. Vous m'avez dérobé jusqu'à vos regards; vous avez ménagé jusqu'à vos moindres paroles, etc. »

Voici encore une autre conversation de Cyrus et de Mandane qui mérite bien d'être citée (t. VII, liv. III, pag. 1016). Les deux amants se retrouvent après une longue séparation pendant laquelle Cyrus s'est couvert de gloire, a sauvé Mandane et son père, et a fait agréer à celui-ci ses sentiments pour sa fille.

« Après cela Cyrus entra dans la chambre de Mandane, qu'il trouva sans avoir personne auprès d'elle que deux des femmes que le prince de Cumes lui avoit données pour la servir. Elle ne le vit pas plutôt que se levant pour le saluer, elle le reçut avec

toute la civilité que méritoit le vainqueur de l'Asie, et avec toute la joie que lui devoit donner la vue d'un amant aussi fidèle, et d'un amant encore qui étoit son libérateur. Comme il n'y avoit alors personne qui pût observer ses actions, elle permit à ses yeux de faire voir à Cyrus toute la satisfaction de son âme; ce fut toutefois avec tant de modestie, que ce prince sentit quelque crainte en l'abordant qui se mêla au plaisir qu'il avoit d'être auprès d'elle, après en avoir été si longtemps et si cruellement séparé; car, comme il n'avoit jamais eu la permission absolue de lui parler ouvertement de son amour, et que, lorsqu'il étoit parti pour s'en aller vers Thomiris, il n'avoit pu obtenir autre chose de Mandane, sinon que s'il ne trouvoit les moyens de se faire connoître à Ciaxare et de s'en faire agréer, il faudroit qu'il s'éloignât pour toujours, il appréhendoit encore. C'est pourquoi, pour lui faire voir que cet obstacle étoit levé, après la première civilité passée, il eut dessein de lui parler de Ciaxare, afin de lui faire savoir qu'il étoit fort bien avec ce prince. Mais Mandane, qui vouloit régler ses sentiments selon ceux du roi son père, et qui avoit une envie extrême d'apprendre comment Cyrus étoit avec lui, afin de savoir si elle pouvoit sans crainte de lui déplaire suivre son inclination, en parla la première. De grâce, lui dit-elle, avant que de me raconter tout ce qui vous est arrivé, dites-moi si vous êtes content du roi mon père, et s'il a bien reçu de votre main tous les lauriers dont vous l'avez couronné. J'en suis si satisfait, Madame, répliqua Cyrus, et il

m'a dit des choses si obligeantes et m'a fait des promesses si glorieuses pour moi, que, pourvu que vous les veuilliez tenir et que vous me les confirmiez, je suis le plus heureux de tous les hommes. Vous pouvez juger, dit-elle en rougissant, si, m'étant toujours résolue à lui obéir, même dans les choses les plus contraires à mon inclination et qui vous étoient les moins favorables, je ne le ferai pas à celles qui vous seront avantageuses et qui me seront agréables. Mais quoique je ne doute point de vos paroles, ajouta-t-elle, vous voudrez pourtant bien que je ne vous promette rien, que je ne sache de sa bouche ce qu'il vous a promis, et que je me contente de vous assurer que, s'il est aussi reconnoissant que moi, vous aurez sujet d'être satisfait. Quoique ce que vous me dites paroisse fort obligeant, répliqua Cyrus, je pourrois y trouver quelque sujet de plainte; mais comme vous m'avez toujours accoutumé à une sévérité extrême, je veux me contenter de ce qui vous plaît, pourvu que vous enduriez, Madame, que je vous raconte toutes mes souffrances. Comme je serois injuste, reprit-elle, de ne vouloir pas entendre les maux que je vous ai causés pendant une aussi longue guerre, je serai ravie que vous m'appreniez toutes les peines que vous eûtes en Arménie, toutes les fatigues que vous souffrîtes au siége de Babylone, toutes celles que vous avez endurées à celui de Sardis et à celui de Cumes, sans en oublier une seule. Ah? Madame, s'écria Cyrus, ce n'est pas de celles-là dont je vous veux entretenir... mais de douleurs d'une bien autre nature, dans

l'espérance que, jugeant de la grandeur de mon amour par la grandeur de mes souffrances, vous viendrez à la connoître mieux que vous ne la connoissez. Il paroît bien, reprit la princesse Mandane en souriant modestement, qu'il y a longtemps que nous sommes séparés, puisqu'il ne vous souvient pas qu'encore que je souffrisse que vous m'aimassiez, je ne pouvois endurer qu'avec peine que vous me parlassiez de votre amour. Mais, Madame, reprit Cyrus, mon amour étoit alors un mystère; à peine la saviez-vous; à peine même m'osois-je dire que je vous aimois, et je ne croyois pas alors l'oser jamais avouer à personne. Mais aujourd'hui que toute la terre sait que je vous adore, et que Ciaxare l'approuve, il n'est pas juste que vous soyez seule qui ne sachiez pas combien je vous aime. Car enfin, divine princesse, il n'y a pas un soldat dans l'armée du roi votre père qui ne sache qu'il n'a combattu que pour vous. On a dû me consoler de toutes les victoires que j'ai gagnées, parce que je ne vous avois pas délivrée en les gagnant. Je parle même de la passion que j'ai pour vous à mes rivaux ; Mazare m'en plaint quelquefois, et vous voudriez être seule en tout l'univers à qui on n'en parlât point! Ah! Madame, cela ne seroit pas juste. Parlez-en donc, lui dit-elle, puisque je ne vous en puis empêcher : mais souffrez aussi après cela que je vous raconte toutes mes douleurs. Je crains bien, Madame, reprit-il, qu'elles ne soient extrêmement différentes des miennes; car il me semble déjà que je vous entends exagérer votre désespoir de vous voir enlevée

et exposée à tant de fâcheuses aventures, sans me donner nulle part à vos peines. Cependant je vous avoue que, pour me combler de gloire et de plaisir, il faudroit que j'eusse été la cause de votre plus grande douleur. Mais, hélas je m'aperçois bien que vous n'aurez garde de me dire une chose si obligeante ni de me permettre de la penser, Je vous assurerai pourtant, répliqua-t-elle, que la crainte que j'avois que vous ne succombassiez à quelques-uns des périls où vous vous exposiez pour l'amour de moi, et que ma liberté ne vous coûtât la vie, a été un de mes plus grands chagrins. Ce que vous me dites, Madame, répliqua-t-il, est bien obligeant; mais comme c'est un sentiment que la seule générosité peut vous avoir donné, ce n'est pas encore de cette espèce de douleur dont je voudrois avoir été la cause. Car enfin, si vous saviez aimer, vous connoîtriez que la seule absence de ce qu'on aime est un supplice effroyable; mais puisque les dieux ne vous ont faite que pour être aimée, et qu'ils ont mis assez d'amour dans mon cœur pour me rendre capable d'endurer cette modeste froideur qui s'oppose toujours dans votre esprit à ma félicité, je veux bien ne murmurer point de ne vous voir pas plus sensible à mon ardente passion; je veux même croire, pour me consoler, que votre modestie me cache quelques-uns de vos sentiments, et que je ne vois pas dans votre cœur tout ce qui m'est avantageux. Ayant autant de vertu que vous en avez, reprit Mandane en rougissant, et me connoissant comme vous me connoissez, je ne fais nulle difficulté de vous

permettre de croire que j'ai pour vous tous les sentiments d'estime, de reconnoissance et de tendresse que raisonnablement je dois avoir pour un prince à qui le roi mon père doit la vie et plusieurs victoires, et à qui je dois la liberté et quelque chose de plus. Mais après cela, ne me demandez rien davantage : car, quelque accoutumé que vous soyez à remporter des victoires, vous ne me vaincriez pas. A ces mots, Cyrus rendit mille grâces à Mandane de la permission qu'elle lui donnoit; en suite de quoi ils se racontèrent en peu de paroles tout ce qui leur étoit arrivé; mais ils se le racontèrent d'une manière différente. Car Cyrus sentoit tant d'amour dans son cœur, qu'il craignoit toujours de n'en dire pas assez pour bien dépeindre sa passion; et Mandane sentoit aussi dans son âme tant de tendresse pour Cyrus qu'elle appréhendoit d'en dire trop. Aussi Cyrus cherchoit, pour exprimer ses sentiments, les termes les plus forts et les plus passionnés, et Mandane au contraire essayoit de trouver certaines paroles qui ne fussent ni trop ni trop peu obligeantes, et qui, sans trahir la tendresse de ses sentiments, conservassent cette exacte et sévère modestie dont elle faisoit profession. Cette conversation ne laissa pourtant pas d'être fort douce et fort agréable à Cyrus : car, comme Mandane n'étoit pas aussi absolument maîtresse de ses regards que de ses paroles, ce prince, qui connoissoit tous les mouvements de ses yeux, y reconnut, malgré qu'elle en eût, quelque chose de si obligeant pour lui, et qui lui marquoit si bien qu'elle n'avoit pas le cœur tout à

fait insensible, qu'il y eut des instants où, l'excès de sa joie lui imposant silence, il la regarda sans pouvoir parler; et il y en eut d'autres aussi où il fit des exclamations si pleines de transport qu'il étoit aisé de connoître que l'amour étoit plus forte que sa raison. De grâce, Madame, lui dit-il, s'apercevant bien lui-même du déréglement de son esprit, pardonnez-moi si je ne suis pas maître de la joie qui me possède; elle est si grande que plus je la considère, plus je trouve que j'ai raison d'y abandonner mon cœur. Car être auprès de la divine Mandane, après en avoir été si longtemps éloigné, après l'avoir crue perdue, et après l'avoir pleurée comme morte, est une joie si excessive que je suis presque criminel de n'en mourir pas. Quand je me souviens, ajoutait-il, du malheureux état où j'étois lorsque je vous aimois à Sinope, et que je le compare à celui où je me trouve présentement, oh dieux! que j'y vois une différence avantageuse! Je vous étois alors inconnu, j'étois ce que je n'osois dire de peur d'être haï, quoique je susse bien que je ne pouvois être aimé sans être connu. J'avois un rival maître d'un grand royaume; j'en avois un autre à la tête d'une puissante armée, et je ne voyois rien qui ne me fût contraire. Mais aujourd'hui, je vois le roi votre père pour moi; je vois le roi de Pont sans royaume, sans armée et sans asile; je vois le prince Mazare mon ami au lieu d'être mon rival, et je vois le roi d'Assyrie prisonnier. Jugez après cela, si je ne suis pas excusable d'avoir une joie un peu déréglée. Comme je suis encore loin d'Ecbatane, reprit-elle,

j'avoue que j'ai la foiblesse de ne m'assurer pas tant que vous au bonheur dont je jouis, et de craindre qu'il ne soit troublé par quelque chose que je ne prévois pas. Cependant, comme il est juste de ne se faire pas des malheurs imaginaires, je veux espérer que notre bonheur sera durable, et que la fortune sera aussi constante à nous favoriser qu'elle a été opiniâtre à nous nuire. Après cela, Mandane faisant apercevoir à Cyrus qu'il étoit fort tard, ce prince se retira... etc. »

Il y a sans doute encore dans ces nobles pages et dans ce style aimable plus de longueurs et de fadeurs que n'en pourrait supporter le goût de notre temps; mais il faut songer à celui du XVIIe siècle. C'est en lisant de semblables endroits, très-nombreux dans le *Cyrus,* que Tallemant, tout sévère qu'il est, ne peut s'empêcher d'avouer « qu'il y a de la belle morale dans les romans de Mlle de Scudéry et que les passions y sont bien touchées. » Il ajoute même qu'il « n'en voit pas de mieux écrits, hors quelques affec« tations [1]. »

Expliquons-nous. Il y a trois moments, trois degrés bien marqués dans l'histoire du roman au XVIIe siècle. D'abord d'Urfé crée le genre et y imprime le caractère essentiel qu'il gardera en bien et en mal. Puis Mlle de Scudéry éclaircit et tempère le sublime vaporeux de d'Urfé. Enfin Mme de La Fayette, sur le même fond, abrége, dégage, épure, et porte l'art à une per-

1. Tallemant, t. V, p. 274.

fection qui accomplit et ferme le cycle des romans du xvIIe siècle. Et Mme de La Fayette n'est pas arrivée là du premier coup : elle a commencé dans *Zayde* par retenir, en les adoucissant beaucoup sans doute, les défauts que lui transmettait son ingénieuse devancière, les aventures bizarres et forcées, surtout ces conversations si agréables mais bien longues encore, visiblement imitées de celles du *Cyrus* ou du moins inspirées par le même génie qui les dicta à Mlle de Scudéry. Il faudra, après *Zayde* qui est de 1670, huit ans de nouvelles et de conseils secrets, bien supérieurs à ceux de Segrais, pour qu'en 1678 la *Princesse de Clèves* fasse disparaître les dernières traces des défauts du *Cyrus*, et nous offre en un style adorable, exempt de toute fadeur et pourtant d'une délicatesse exquise, la peinture à la fois et l'analyse des sentiments héroïques et tendres, la naissance, le progrès, le charme suprême, les luttes touchantes, les vertueux sacrifices du plus noble amour. Voilà l'idéal que poursuivit Mlle de Scudéry, il est vrai, sans l'atteindre; mais enfin le genre est le même, et, nous n'hésitons pas à le dire : qui ne se plaît pas à certaines parties du *Cyrus* est incapable de sentir et de comprendre *Zayde* et la *Princesse de Clèves.*

Cyrus, dit-on, parle souvent comme Céladon. Oui, lorsqu'il se plaint de l'absence de sa maîtresse, ou lorsqu'il la quitte, ou lorsqu'il la retrouve ; mais c'est qu'alors dans tous les hommes l'amour s'exprime à peu près de même, et que cet immortel sentiment tire de tous les cœurs, de celui du héros comme

de celui du pâtre, les mêmes désirs, les mêmes soupirs, les mêmes souffrances, les mêmes joies, et presque le même langage. Écoutez Bérénice, cette sœur de la princesse de Clèves, elle dit à Titus, comme Marie de Mancini au jeune Louis XIV :

Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez!

Et que lui répond Titus, le vainqueur de la Judée, le maître du monde? Il lui répond, comme très-vraisemblablement Louis XIV à l'aimable Marie ;

Oui, Madame, il est vrai, je pleure, je soupire,
Je frémis...

Et le Cid et Chimène, ce sont de bien grands cœurs, et pourtant que de tendres folies ne se disent-ils pas? De même Cyrus a beau être un grand conquérant, comme il est sincèrement amoureux, dès qu'il est auprès de Mandane, le guerrier intrépide devient le plus timide des hommes. Quelque passionné qu'il soit pour la guerre, dès qu'il faut quitter Mandane pour aller à l'armée, il se trouble et soupire. Quelle honte! va s'écrier Boileau. O sage Boileau! ne vous hâtez pas de vous mettre en colère, et lisez plutôt ce passage irrécusable des *Mémoires* de Mademoiselle : « Quand le duc d'Enghien, dit-elle, partoit pour l'armée, le désir de la gloire ne l'empêchoit pas de sentir la douleur de la séparation, et il ne pouvoit dire adieu à Mlle du Vigean qu'il ne répandît des larmes; et lorsqu'il partit pour ce dernier voyage d'Alle-

magne (où il remporta la victoire de Nordlingen), il s'évanouit en la quittant [1]. » Si tel était Condé, pourquoi Cyrus jeune et amoureux n'aurait-il pas été comme lui? Et cela, non pas quoiqu'il fût Cyrus, mais bien parce qu'il l'était, et que les nobles amours se forment et s'allument au même foyer d'où sort l'héroïsme. C'était du moins la doctrine du XVIIe siècle, celle de Corneille et de Pascal comme de Mlle de Scudéry.

1. *Mémoires*, t. Ier, p. 85.

CHAPITRE TROISIÈME

CONDÉ

LE GÉNÉRAL DANS CONDÉ — SIÉGÉ DE DUNKERQUE

Sicelides Musæ, paulo majora canamus. Après l'homme et l'amant, considérons le général dans Condé; c'est par là qu'il est grand dans l'histoire, et que le *Cyrus* va nous devenir un ouvrage historique du plus haut prix.

Déjà les divers portraits de Condé que nous avons cités retracent admirablement son génie pour la guerre; le changement qui se faisait dans toute sa personne, dans son ton, dans son air, surtout dans ses yeux, dès qu'il s'agissait de combattre; l'ascendant de sa présence; la confiance qui paraissait sur son visage et qui passait de là dans le cœur de tous ses soldats.

C'était principalement cette confiance que Condé s'appliquait à inspirer à ses troupes, sachant bien que l'espérance de vaincre anime et soutient merveilleusement l'ardeur de combattre. Sans doute, sa tranquillité au milieu des plus grands périls y contribuait puissamment, mais il ne négligeait aucun autre moyen : il parlait aux uns et aux autres pour les

encourager et les bien instruire de ce qu'ils avaient à faire ; il était partout présent et il commandait avec la dernière précision. *Le Grand Cyrus,* t. V, liv. II, p. 478, etc. : « Cyrus changeoit continuellement de lieu, afin d'être partout et de donner ordre à tout ; et certes il le faisoit avec tant de prudence que jamais on n'a pu lui reprocher qu'il eût fait un commandement mal à propos. Aussi étoit-il obéi avec une diligence extrême et une obéissance aveugle. Dès qu'il parloit, on commençoit de se disposer à faire ce qu'il vouloit qu'on fît. » *Ibid.,* p. 572 : « Ses soldats agissoient comme les matelots conduits par un fameux pilote qui ne s'étonnent que lorsqu'ils le voyent étonné. De même, les troupes de Cyrus, sans s'informer de rien, ne consultoient que le visage de ce prince pour bien augurer de la victoire. De sorte qu'y voyant toujours de la tranquillité, même au milieu des plus grands périls, ils combattoient comme des soldats qui croyoient que leur général ne pouvoit ni faire de fautes ni être vaincu... » T. IX, liv. II, p. 813 : « Afin d'entretenir dans le cœur des chefs et des soldats cette noble ardeur qui leur avoit fait remporter de si illustres victoires, il parloit tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et inspiroit à tous ceux à qui il parloit une partie de l'ardeur héroïque qu'il avoit dans l'âme. »

Le militaire dominait tout en lui. Quelles que fussent ses pensées intimes, l'état de son cœur, ses souffrances et ses joies, il ne perdait jamais de vue la guerre ; sans cesse il étudiait ce que nous appelle-

rions aujourd'hui ses états de situation, la force de ses différentes troupes, la composition de son armée, les capacités diverses des chefs et des régiments, afin de les employer selon leur juste aptitude. T. V, liv. III, p. 1216 : « Cependant, ce grand et merveilleux esprit, qui étoit capable de tant de choses à la fois, au milieu de toutes ses souffrances amoureuses, ne laissoit pas d'avoir toute la vigilance d'un jeune ambitieux et toute la prudence d'un vieux capitaine. Il savoit non-seulement combien il avoit de troupes, de munitions et de machines, mais il savoit encore précisément quelles étoient les troupes à qui il se devoit confier en une expédition dangereuse ; il savoit la capacité des capitaines et jusqu'où pouvoit aller la valeur de leurs soldats. De sorte que, lorsqu'il rangeoit son armée, on étoit assuré que chacun étoit à la place qu'il devoit le mieux occuper. »

Condé n'épargnait aucun soin, et il n'y avait pas d'emploi qu'il dédaignât pour assurer le succès d'une affaire. T. Ier, liv. II, p. 656 : « Artamène ne se fioit qu'à lui-même de toutes les choses importantes, et exerçoit successivement, s'il est permis de parler ainsi, toutes les charges de l'armée, tant il étoit vigilant et capable de toutes choses ! »

Il avait pour maxime, t. VI, fin du liv. II, p. 1261 : « Que la prudence veut qu'on fasse plutôt cent choses inutiles que de manquer à en faire une nécessaire. » T. VII, liv. II, p. 648-649 : « Les soins de grande importance ne l'occupoient pas seulement, les plus petites choses trouvoient encore leur place dans son

esprit. Il se trouvoit lui-même deux fois tous les jours au lieu où l'on débarquoit les vivres, afin que le partage en fût juste, que personne ne souffrît et n'eût sujet de se plaindre. Aussi avoit-il accoutumé de dire que les grandes entreprises ne pouvoient jamais s'exécuter heureusement, si ceux qui les faisoient n'avoient soin de tout et n'étoient partout. Mais ce qu'il y avoit de merveilleux étoit de voir qu'au milieu de tant d'occupations différentes, ce prince avoit une liberté d'esprit admirable et une tranquillité dans les yeux qui inspiroit de la joye à toute son armée. »

Cyrus est représenté, non-seulement comme un vaillant guerrier, mais comme un général prudent qui veille sans cesse à la subsistance de l'armée, ménage les troupes, établit de bonnes gardes. Par exemple, t. II, à la fin du 1er livre, quand même il s'efforce de terminer promptement la guerre par des coups d'éclat, il suppose qu'elle peut durer, et prend toutes les précautions, étudie la carte, s'informe, consulte. T. IV, liv. III, p. 1123 : « Cependant, et quoiqu'il y eût apparence que, par cette voye, on pourroit éviter une longue guerre, il ne laissoit pas d'agir toujours comme s'il eût été assuré qu'elle devoit durer très-longtemps. Il s'informoit par les prisonniers des passages des rivières, des lieux propres à camper, des postes avantageux, des fortifications de leurs places et de plusieurs autres choses ; et tout savant qu'il étoit, il ne croyoit pas encore en savoir assez ; de sorte qu'il consultoit sans orgueil les vieux capitaines de son armée et ne rejetoit pas même quelquefois les avis

d'un simple soldat, quoique, à parler raisonnablement, il instruisît bien plutôt ceux à qui il demandoit conseil qu'il n'étoit instruit par eux. »

Il avait une vraie passion pour l'ordre et la discipline. Il n'y souffrait pas la moindre infraction, la réprimait ou la punissait avec une sévérité inflexible. Quelque faute de ce genre avait-elle été commise par quelque officier ou quelque général d'ailleurs recommandable, il ne tolérait pas la faute, en s'appliquant à ménager la fierté du coupable. Voici un trait délicat cité par Mlle de Scudéry et qui a bien l'air de n'être pas une invention romanesque, mais un fait vrai, bien qu'aucun historien n'en fasse mention, et on y reconnaît la modestie, l'esprit et la fermeté de Condé. *Le Grand Cyrus*, t. Ier, liv. II, p. 642 : « Un vieux capitaine cappadocien, qui avoit son quartier dans la Galatie, fit quelque désordre dans un logement, dont les habitants se vinrent plaindre. Artamène, sachant que c'étoit un homme de service et qui avoit vieilli sous les armes, voulut lui faire une réprimande qui le corrigeât sans l'irriter, lui semblant qu'il devoit ce respect pour un officier qui avoit porté les armes si longtemps devant lui. Il lui manda donc, dans un billet, *qu'il le conjuroit de ne forcer pas un jeune soldat d'avoir l'audace de reprendre et de châtier un vieux capitaine.* »

Condé mettait un soin particulier à bien donner ses ordres et à les bien faire comprendre, expliquant à chacun sa tâche, dans le plus petit détail, avec une patience extraordinaire, s'appliquant enfin, comme

dit Bossuet, à ne rien laisser à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance. T. V, liv. III, p. 1218 et 1219 : « Avant le combat, Cyrus fit venir presque tous les officiers de son armée et leur donna à chacun un ordre si particulier de ce qu'ils avoient à faire qu'ils n'avoient simplement qu'à obéir pour se bien acquitter de leurs charges. C'est à vous, dit-il aux capitaines, à enfermer toujours les moins bons de vos soldats entre les meilleurs, afin que la valeur de ceux qui sont devant donne exemple de bien faire à ceux du milieu, et que le courage de ceux qui sont derrière empêche les autres de fuir. Il leur commanda encore que, quelque confiance qu'ils eussent en leurs soldats, ils ne laissassent pas de les exhorter à faire leur devoir, et qu'ils ne manquassent pas non plus de châtier les lâches, leur disant que le moyen de rendre les soldats invincibles étoit de faire en sorte qu'ils craignissent autant leurs capitaines que leurs ennemis. Ensuite, il donna tous les ordres nécessaires pour faire marcher les machines, et même pour les bagages aussi bien que pour les chariots de guerre; il destina des troupes pour être auprès des uns et auprès des autres; il songea même à faire que personne ne se plaignît du lieu qu'il occuperoit. Il pensa aussi à donner les ordres aux archers qui devoient être montés sur des chameaux; et, assignant précisément le rang de tous ceux qui composoient cette grande armée, il parut qu'il avoit l'esprit d'une si merveilleuse étendue qu'il eût pu gouverner tout l'univers avec plus de facilité que

les autres ne gouvernent une petite famille. Mais une des choses qu'il recommanda le plus à tous les chefs fut de se tenir aussi prêts à combattre, quand même ils seroient à l'arrière-garde, que s'ils étoient au front de la bataille. »

Il n'était pas de ces généraux qui, enivrés de leurs succès et méprisant l'ennemi, ne font pas entrer dans leurs calculs la possibilité d'une défaite, et s'ôtent par là les moyens de faire face aux revers qui, par des causes au-dessus de toute prévoyance, peuvent surprendre les plus grands génies. T. VI, liv. III, p. 1269 : « Il donna tous les ordres qu'il devoit donner, comme s'il eût été assuré que l'entreprise lui succéderoit, et il donna aussi tous ceux qui étoient nécessaires en cas qu'elle manquât. »

Mais après avoir pesé le pour et le contre avec toute la prudence imaginable, il prenait son parti résolûment, convaincu qu'à la guerre il n'y a pas de succès infaillible, et que dans ce jeu terrible il reste toujours quelque mauvaise chance, une part de hasard qu'il faut braver et dont l'énergie seule peut triompher. Aussi dans les conseils faisait-il prévaloir son avis par la force de ses raisons et au besoin par l'ascendant de son caractère. T. VI, p. 1266 : « Comme Cyrus avoit l'esprit d'une grande étendue, il voyoit en un moment toutes les choses qui pouvoient rendre une entreprise faisable ou impossible... et il savoit encore mieux que dans toutes les grandes entreprises de la guerre il falloit donner quelque chose au hasard. » T. V, liv. III, p. 1218 : « Il tint conseil de guerre sur

toutes les choses qui pouvoient tomber en contestation; il n'y en avoit pourtant guère aux lieux où étoit Cyrus, car il appuyoit toujours son avis de si puissantes raisons que rien ne s'y pouvoit opposer. »

Telle est en quelque sorte la peinture générale du génie militaire de Condé : nulle autre ne surpasse celle-là pour la vérité, la justesse et l'étendue. Mais il faut la voir en action, et suivre Condé en sa brillante carrière. Malheureusement la clef dont nous faisons usage ne nous promet pas de nous retracer toute cette carrière: elle ne promet que « la[1] description d'une partie des grandes actions de M. le Prince. » Et sans doute le *Cyrus*, publié pendant le cours de la Fronde, ne pouvait contenir que les exploits de Condé antérieurs à cette époque; mais ces exploits n'y sont même pas tous : il n'y en a qu'une partie, comme dit la clef. Avant la Fronde, Condé avait gagné quatre grandes batailles, Rocroy en 1643, Fribourg en 1644, Nordlingen en 1645, Lens en 1648, et on y peut ajouter le combat de Charenton au début de l'année 1649. Or, la clef indique seulement la bataille de Lens, qui dans le *Cyrus* est la bataille de Thybarra, racontée, il est vrai, dans le plus grand détail; elle indique aussi l'affaire de Charenton pendant le siége de Paris. Des autres batailles, pas un mot. Malgré ce silence étrange, nous établirons que la formidable bataille que Cyrus livre aux Massagètes est certainement celle de Rocroy. Mais, nous n'avons

1. Voyez le commencement du chapitre précédent, p. 67.

pu retrouver dans le *Cyrus* ni les trois grands combats de Fribourg où l'audace, l'opiniâtreté, et les savantes manœuvres de Condé forcèrent Mercy d'abandonner une position qui semblait inexpugnable, ni la terrible journée de Nordlingen, le chef-d'œuvre peut-être de l'audace judicieuse qui caractérise Condé, gagnée contre toutes les règles ordinaires, mais selon le vrai génie de la guerre, au jugement souverain de Napoléon [1]. De même parmi les siéges nombreux qui remplissent le *Cyrus*, la clef en éclaire un seul, celui de Cumes où elle nous montre le fameux siége de Dunkerque; elle ne s'explique pas sur ceux de Sardis, de Babylone, etc.; et nous avouons encore n'avoir pu y reconnaître avec une pleine évidence aucun des siéges si connus de Condé dans la campagne de 1643 ou dans celle de 1646, les siéges de Thionville, de Philippsbourg, de Mardick, etc.; en sorte que, nous défendant soigneusement de toute conjecture, nous nous en tiendrons ici à un seul siége, celui de Dunkerque, entrepris et accompli dans l'automne de 1646.

« Le siége de Cumes, dit notre clef, est le siége de Dunkerque exactement décrit selon la vérité. » La clef a raison; car la description que donne le *Cyrus* est évidemment faite, non-seulement d'après le récit officiel inséré dans le Moniteur du temps, la Gazette, au mois d'octobre 1646, sous ce titre : *Journal du siége de Dunkerque*, mais d'après deux autres relations con-

1. *Mémoires*, t. V.

temporaines, bien supérieures à celle-là et tout aussi authentiques, composées et publiées par deux amis de Mlle de Scudéry.

L'une d'elles, aujourd'hui presque inconnue, est l'ouvrage d'un homme alors célèbre comme militaire et comme bel esprit, que nous retrouverons dans la suite de ces études, et qui prit une part considérable au siége de Dunkerque, Isaac Arnauld de Corbeville, de l'illustre famille des Arnauld, maréchal de camp, colonel général des carabiniers de France, et en même temps un des meilleurs disciples de Voiture à l'hôtel de Rambouillet, très-lié avec Mlle de Scudéry, et dont elle a fait ailleurs dans le *Cyrus* un si remarquable éloge. Arnauld imprima dans les premiers jours de 1647 une *Relation de ce qui s'est passé en Flandre durant la campagne de* 1646 [1]. Il n'y a pas de nom d'auteur, mais on le devine aisément quand on lit dans Tallemant [2] que « à la fin de 1646 Arnauld fit une relation qui est imprimée de la campagne de cette année-là. » Il s'y trahit plus d'une fois en se mettant en scène. On sait qu'au siége de Mardick Condé fut blessé au bras et eut le visage comme brûlé de l'éclat d'une grenade ou d'un sac de poudre. Personne ne fait mention d'Arnauld en cette occasion; la *Relation* seule dit : « Arnauld, qui étoit ce jour-là de garde, fut aussi blessé du même coup auprès de

1. In-4° de 56 pages, Paris, 1647, avec permission d'imprimer du 18 janvier. Très-rare.
2. T. II, p. 301, etc.

lui. » Ce détail doit venir d'Arnauld lui-même. Toute cette *Relation* est bien écrite, comme en convient Tallemant, d'un style simple, sans nul ornement, mais d'une netteté parfaite, qui sent bien l'officier, et un officier instruit et cultivé. Elle embrasse et parcourt rapidement toute la campagne de 1646, et consacre une quinzaine de pages au siége de Dunkerque, dont elle marque les points essentiels avec une précision toute militaire.

L'*Histoire du siège de Dunkerque*, par Sarasin, est une composition d'un ordre plus relevé. Le récit, bien plus ample et plus développé que celui d'Arnauld, suit l'affaire dans toutes ses vicissitudes, et raconte même ses plus intéressants épisodes, par exemple, la mort du jeune et brillant marquis de Laval qui, malgré toute sa bravoure, regretta un peu la vie, et celle de l'intrépide Chabot qui la quitta avec un mépris stoïque; tout cela semé de rares et solides réflexions, et constamment écrit avec une sobre élégance et une dignité simple qui font de cet ouvrage et de la *Conjuration de Walstein*, malheureusement inachevée, les meilleures pages d'histoire sorties d'une plume française au xvii[e] siècle. Pour l'exactitude, on s'y peut fier entièrement; car Sarasin, comme déjà nous l'avons dit [1], était un des serviteurs des Condé, et qui devait bientôt succéder à Montreuil dans l'emploi de secrétaire des commandements du jeune prince de Conti. Il a dû travailler

1. Chap. I[er], p. 48.

sur des documents fournis par la maison de Condé; et il est même vraisemblable qu'avant de voir le jour, son écrit aura passé sous les yeux de M. le Prince. Il parut d'abord à part en 1649 [1]. Sarasin dut l'envoyer à Mlle de Scudéry dont il recherchait et cultivait l'amitié, et nul doute que celle-ci n'eût devant elle cette *Histoire* et la *Relation*, lorsqu'elle écrivait en 1651 le siége de Cumes dans le tome septième du *Cyrus*. Elle se sert en effet de l'une et de l'autre avec une juste liberté et une intelligence rare, et son récit véridique est à l'abri de toute critique, si on a soin de le dégager des éléments romanesques qui s'y mêlent inévitablement.

Mlle de Scudéry avait bien compris qu'elle n'aurait pas donné une suffisante idée du génie de Condé pour la guerre, si elle ne faisait une part considérable à son talent pour l'attaque et la défense des places, et ne relevait sa renommée de preneur de villes à l'égal de celle de gagneur de batailles. De bonne heure, Condé s'était sérieusement occupé de la fortification [2], et il était le premier ingénieur français de son temps. Il a fait plus d'un siége difficile, et débuta avec éclat par celui de Thionville en 1643. Mais le plus célèbre de tous est incomparablement le siége de Dunkerque. On peut dire que c'est l'opération la plus considérable en ce genre de tout le

1. Il a passé en 1656 dans la première édition des Œuvres de Sarasin, et de là dans toutes les autres.

2. Voyez à cet égard des détails curieux et jusqu'à présent ignorés, dans la *Jeunesse de madame de Longueville*, chap. Ier et chap. IV.

xvIIe siècle. Rien n'y manque : la parfaite convenance politique et militaire de l'entreprise, ses immenses difficultés, la hardiesse à la fois et la prudence de la conduite, enfin la promptitude vraiment étonnante du succès.

Depuis longtemps Condé méditait la prise de Dunkerque. Ce n'était pas seulement un nid de pirates qui infestaient cette partie de l'Océan, et selon les occasions se répandaient sur nos côtes de Flandre et de Normandie, pouvaient bloquer Dieppe et le Havre, et trouvaient au besoin une retraite assurée dans une assez grande ville, très-bien fortifiée du côté de la terre, avec un port admirable d'où pouvait s'élancer une flotte nombreuse; c'était surtout la principale route par où l'Espagne envoyait incessamment des troupes, des munitions, de l'argent dans les Pays-Bas. Le plus grand coup qu'on pouvait porter à l'Espagne était donc de lui couper cette route et de lui enlever Dunkerque. La campagne de 1646, sous le commandement du duc d'Orléans, après des siéges meurtriers, où nous avions perdu un sang précieux, allait se terminer à la prise de quelques forteresses d'assez médiocre importance, qu'il n'était pas même facile de garder, devant la nombreuse armée de l'ennemi ; et il était fort à craindre, comme en effet on le vit plus tard, qu'après que l'armée française se serait éloignée pour aller prendre ses quartiers d'hiver au commencement de septembre, les Espagnols, conduits par des généraux habiles et entreprenants, ne reprissent aisément ce qui nous avait coûté si

cher. En s'emparant de Dunkerque, on finissait la campagne par un coup de foudre, ce qui ne déplaisait pas à Condé; on donnait un puissant appui à nos garnisons de Furnes, de Mardick, de Bergues, de Courtray; adossé à toutes ces places fortes bien reliées entre elles, on pouvait regarder devant soi et s'apprêter à frapper les Pays-Bas à la tête et au cœur. Voilà les raisons qu'après le départ du duc d'Orléans Condé fit valoir au gouvernement français, c'est-à-dire à Mazarin, bien capable de les apprécier. Il est vrai que les difficultés étaient grandes. D'abord la ville de Dunkerque était admirablement fortifiée, remplie d'une population guerrière et d'une vaillante garnison, et elle était défendue par le premier ingénieur de l'Espagne, celui qui venait de sauver Maëstricht aux applaudissements de tous les connaisseurs, le célèbre marquis de Leyde. Puis, dans le voisinage, une armée ennemie, plus considérable et mieux pourvue que la nôtre, pouvait, ou nous livrer bataille en nous plaçant entre deux feux, ici ses propres attaques de front, là les sorties d'une garnison égale à une armée, ou nous envelopper dans notre camp, nous tenir assiégés entre elle et Dunkerque, nous affamer en interceptant nos convois et nous détruire en détail, ou même se porter sur nos derrières et reprendre sous nos yeux Courtray et Furnes, ou nous contraindre pour les défendre d'y mettre de solides garnisons, et par là d'affaiblir et de réduire à rien l'armée française. Faire le siége d'une grande place de guerre, en présence d'une armée

nombreuse et dans un pays ennemi, c'était là un problème qu'un général expérimenté, n'eût-il que vingt-cinq ans, et un ministre tel que Mazarin, ne pouvaient envisager sans une juste crainte. C'est là aussi le problème que la France a rencontré tout récemment et glorieusement résolu en Crimée. Dunkerque passait pour imprenable comme Sébastopol, et le général Totleben s'appelait alors le marquis de Leyde. Pour achever le parallèle, représentons-nous l'horrible état des lieux, des campements dans l'eau et dans la boue ou dans un sable mouvant, au milieu de tempêtes continuelles, surtout les approches de la mauvaise saison, bien plus redoutée en ce temps qu'aujourd'hui. La guerre alors se faisait l'été; la campagne finissait avec le mois d'août, et Condé lui-même, en entreprenant une campagne d'automne, ne croyait pas qu'il fût possible de faire une campagne d'hiver, et de tenir devant Dunkerque au delà du mois d'octobre. Il fallait donc de toute nécessité, en commençant cette nouvelle campagne au 1er septembre, la terminer et vaincre en deux mois au plus : Condé vainquit plus vite, après treize jours seulement de tranchée. Ce succès si rapide, qui ajoute tant à la gloire de cette grande opération, l'a voilée en quelque sorte à des yeux inattentifs en faisant illusion sur ses difficultés. Mais quand on considère bien et qu'on pèse ces difficultés, on reconnaît que le succès n'est dû qu'à des prodiges de génie, d'activité et de valeur, à la profonde prévoyance du général, qui, dès le premier jour, conçut un plan judicieusement

hardi, et le poursuivit avec sa constance et sa vigueur accoutumées, servi par d'admirables lieutenants, obéi avec amour, compris, deviné par cette incomparable armée française, dont un grand général fait tout ce qu'il veut en lui communiquant et lui soufflant son âme. Condé l'avait trouvée dans le plus déplorable état. Décimée, fatiguée, ennuyée par une longue campagne assez languissamment conduite par le duc d'Orléans, elle était impatiente d'aller prendre ses quartiers d'hiver, et on la retenait pour un siége qui devait être bien autrement meurtrier que celui de Mardick. Elle s'éteignait et s'en allait pour ainsi dire chaque jour en lambeaux. C'était là le plus grand souci de Condé; et, avant de quitter Furnes et de marcher sur Dunkerque, il s'appliqua à ranimer et à raffermir ses troupes. Il y réussit par un moyen qui ne manque guère son effet, en vivant constamment avec elles, la nuit et le jour, en travaillant autant que le dernier de ses soldats, et en s'exposant davantage; en même temps toujours calme et serein, portant sur son visage l'intrépidité et la confiance qui étaient dans son cœur, et les répandant autour de lui. Une fois sûr de son armée, il ne balança point, et, comme l'eût fait, dit-on, le maréchal Saint-Arnaud, si la mort ne l'eût prévenu, il marcha sur Dunkerque, l'assiégea immédiatement, et ne tarda pas à ouvrir la tranchée : elle s'ouvrit le 19 septembre, et le 11 octobre Dunkerque se rendait.

Il faut voir dans Arnauld et dans Sarrasin la suite des mesures qui amenèrent si promptement ce grand

résultat, qui, disons-le, aurait demandé à tout autre que Condé de longs mois et peut-être toute une année. On les peut résumer ainsi : 1° Avant d'avoir reçu la réponse de son gouvernement, Condé agit comme si une réponse favorable était arrivée; il releva et augmenta les fortifications de Furnes, remplit cette ville de toute espèce de munitions et de fourrages, en sorte que l'armée ennemie qui tenait la campagne ne pût prendre Furnes d'un coup de main, et que Furnes, abondamment pourvue, ravitaillât sans cesse le camp français. 2° Il envoya en Hollande deux officiers du plus grand mérite et dont il était bien sûr, Tourville, le père du grand amiral, pour obtenir que les Hollandais fissent une diversion utile en s'avançant dans les Pays-Bas, et le maréchal de Gramont, avec un petit corps français, pour stimuler et soutenir l'armée hollandaise. 3° Il donna l'ordre à l'amiral hollandais, l'intrépide Tromp, qui l'admirait et l'aimait, de venir avec sa flotte s'ancrer dans le port de Dunkerque, et rendre impossible tout secours par mer; en même temps il commanda à l'un de nos meilleurs officiers de marine, Andonville, de prendre à Boulogne et à Dieppe des frégates et des bateaux, afin d'apporter par mer des vivres en notre camp, et aussi afin de seconder Tromp, et en se plaçant le plus près possible du rivage, entre Dunkerque et Nieuport, où était le quartier général de l'ennemi, l'empêcher de profiter des mouvements divers de la mer pour jeter du monde dans la place assiégée à travers les dunes et le sable resté quelque temps à sec. 4° Il

sépara fortement Dunkerque de l'armée espagnole, et au lieu d'aller chercher celle-ci et par là de ralentir le travail du siége, il se contenta de lui montrer un front imposant et de se tenir prêt à recevoir la bataille dans ses lignes, contenant ainsi l'ennemi dans la campagne, sans cesser de poursuivre le siége un seul jour, multipliant le temps par l'activité, suppléant au nombre par l'énergie, osant beaucoup pour atteindre un grand but, mais soutenant et réparant en quelque sorte l'audace des conceptions par la vigueur et la sagesse de l'exécution. Voilà comment Condé parvint à achever le 11 octobre un siége commencé le 19 septembre, et qu'il lui eût fallu abandonner en novembre dans un tel pays et avec les habitudes militaires du temps. Assurément le maréchal Pélissier, le maréchal Canrobert, le maréchal Bosquet n'avaient pas lu le siége de Dunkerque; ils n'avaient pas cherché à imiter Condé, mais ils en avaient quelque chose en eux-mêmes, celui-ci dans la trempe de son caractère, dans sa résolution inébranlable, à l'épreuve de tous les accidents de la guerre; celui-là dans sa sollicitude infatigable pour ses soldats et son mépris du danger pour lui-même; celui-là encore par l'irrésistible impétuosité de ses mouvements et la hardiesse inattendue de ses manœuvres [1]. Heureux nous-même si nous

1. Si nous ne nommons pas aussi le général Mac-Mahon, ce n'est certes pas faute d'une bien grande admiration; c'est que le grade ne le mettait pas encore tout à fait sur la même ligne, et qu'il parut plus tard et à la fin de la campagne, mais pour y frapper le coup décisif.

pouvions inspirer à de tels hommes la curiosité de lire ce qu'ils ont fait pour ainsi dire il y a deux siècles, dans l'*Histoire du siége de Dunkerque.*

Le récit de Mlle de Scudéry est d'une parfaite exactitude, et l'on y peut retrouver les divers moments et tout le progrès de cette grande entreprise. Malheureusement le style n'a pas la précision et la vigueur militaire; du moins il est simple et sans faux ornements, et la narration qu'on va lire ne contient rien qui ne soit dans la Gazette ou dans Arnauld ou dans Sarrasin.

Voici le commencement de l'affaire. Condé en reconnaît toutes les difficultés, et s'apprête à y faire face. Il demande l'autorisation de la Reine et de Mazarin, l'obtient, avertit Tromp et Andonville, fortifie Furnes et s'avance vers Dunkerque.

Le *Grand Cyrus,* t. VII, liv. II, p. 609 : « Cyrus apprit que la ligue qui se formoit contre lui avoit une armée qui commençoit d'être extrêmement forte, et il voyoit la sienne affoiblie par les soldats débandés, et par les garnisons qu'il falloit qu'il laissât à toutes les places conquises... Il savoit qu'il faudroit qu'une grande partie de son armée campât sur des sables mouvants, qui l'incommoderoient extrêmement, et l'autre en des lieux marécageux, et parmi des eaux croupies et des terres bourbeuses. Il savoit encore qu'à l'entour de Cumes on ne trouvoit rien de tout ce qui est nécessaire pour le campement d'une armée, que la stérilité du lieu feroit que les soldats qui n'auroient point de tentes n'auroient ni bois ni

aucune chose pour se faire des huttes; que la cavalerie n'auroit nul logement commode ni aucun fourrage; et de la façon dont on lui représentoit les choses, on eût dit que son armée ne pourroit être trois jours devant Cumes sans y périr. La difficulté d'avoir des vivres sembloit encore rendre ce dessein-là impossible; car il n'en pouvoit venir par terre que d'un côté que la mer inondoit quelquefois; et pour la voie de la mer, elle n'avoit rien d'assuré, à cause que la plage étoit sans port, et que durant la tempête on ne pouvoit aborder. Ainsi ce grand prince voyoit que, si la tourmente venoit et duroit seulement trois jours, il faudroit lever le siége. Outre toutes ces considérations, il voyoit encore qu'il n'y avoit nulle espérance de prendre Cumes, si ce n'étoit en bouchant le port... Cependant il craignoit étrangement qu'en la saison où il étoit les vaisseaux qu'il avoit ne pussent tenir la mer si près de la terre sans faire naufrage, à cause des vents qui soufflent d'ordinaire à la fin de l'automne. De plus, la place étoit d'elle-même extrêmement forte; la garnison l'étoit aussi; et comme en toutes les villes maritimes les peuples sont plus aguerris qu'aux autres lieux, celui de Cumes l'étoit extrêmement. Tous les habitants étoient munis; les magasins publics étoient pleins; et, ce qui étoit le plus considérable, il y avoit là un homme (le marquis de Leyde) qui avoit soutenu un siége (le siége de Maëstricht) avec une valeur inouïe, et qui savoit si admirablement tout ce que l'art militaire enseigne pour garder les places, qu'il avoit osé se vanter qu'il

arrêteroit les conquêtes du vainqueur de l'Asie, et qu'il auroit l'avantage d'empêcher de vaincre celui à qui rien n'avoit pu résister et qui ne pouvoit compter le nombre de ses combats sans compter celui de ses victoires... Mais après tout, quand ce prince eut bien considéré tous ces inconvénients, il se résolut d'y apporter tous les remèdes qui s'y pourroient apporter. Il donna ordre, pour la subsistance de son armée, que l'on pourvût toutes les places qu'il tenoit, c'est-à-dire celles qui étoient le plus proche de Cumes. Il disposa ses troupes de façon que, faisant plusieurs petits corps qu'il détacha, il cachoit son dessein aux ennemis, et étoit pourtant toujours en état de les pouvoir rassembler facilement quand il voudroit, selon les besoins qu'il en pourroit avoir. Et pour assurer Thybarra (Furnes)[1], il se résolut, en attendant qu'il eût des nouvelles de Thrasybule (l'amiral Tromp) en qui il se fioit plus qu'en aucun autre pour lui envoyer des vaisseaux, de la faire fortifier. Ce dessein ne fut pas plus tôt pris, qu'il l'exécuta avec une capacité et une diligence si prodigieuse qu'on peut dire que les fortifications de Thybarra furent plus tôt achevées par Cyrus, qu'un autre n'en eût pu régler le dessein. Il choisit lui-même tous ceux qu'il destina à ce travail; et pour l'avancer davantage, il voulut que les soldats y servissent. Il or-

1. Ici évidemment Thybarra est Furnes : une autre fois ce sera Lens. Sur la manière dont Condé fortifia Furnes, voyez la *Relation* d'Arnauld, p. 37, et l'*Histoire* de Sarrasin, dans ses *OEuvres*, édit. de 1656, in-4°, p. 16-20.

donna qu'en chaque quartier il y eût un homme de commandement[1], qui eût l'œil sur ceux qui travailloient; et pour ne perdre point de temps, la cavalerie alla couper du bois pour faire des pieux, afin de soutenir la terre qu'on remuoit; et pour ménager encore mieux les heures et les moments, il commanda que durant qu'on fortifieroit la ville on la pourvût de munitions. Pour cet effet tous les paysans des environs de Thybarra eurent ordre d'y apporter du fourrage et des vivres; il choisit des gens pour les faire conduire, d'autres pour en tenir compte, et d'autres encore pour les mettre dans des magasins publics. Jamais on n'a vu tant de diligence ni tant d'ordre[2]; car on voyoit en un même temps une grande armée, une ville tout entière et presque tout un pays agir pour une même chose et suivre les volontés d'un seul homme, mais avec tant d'exactitude et tant de régularité que jamais on n'a ouï parler d'une telle chose. Il est vrai que Cyrus y étoit lui-même présent, conduisant les travaux avec une capacité merveilleuse : aussi fut-il si bien obéi qu'en quatorze jours Thybarra fut fortifié et muni de toutes choses, et ce prince prêt à marcher dès qu'il auroit la réponse de Cyaxare (la cour de France) et des vaisseaux. L'impatience qu'il avoit d'achever une entreprise qui devoit le couvrir de gloire si elle réussissoit, faisoit que les heures lui sembloient des siècles; il n'attendit

1. Ce détail n'est que dans Sarrasin, *ibid.*, p. 19.
2. C'est la phrase même de Sarrasin.

pourtant que huit jours les nouvelles qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur; car il reçut en un même jour les ordres de Cyaxare, qui ne lui prescrivant rien positivement, sembloient laisser toute cette entreprise à sa conduite; et il reçut aussi les assurances que Thrasybule (l'amiral Tromp) lui donnoit qu'il iroit en personne avec dix vaisseaux s'ancrer dans le canal de Cumes, à un jour qu'il lui marquoit, l'assurant que ce nombre suffisoit pour en fermer le port... Mais comme Cyrus craignoit que ce nombre de vaisseaux que Thrasybule lui donnoit ne suffît pas pour empêcher que le roi de Pont ne pût faire sortir Mandane de Cumes[1], en faisant couler la nuit quelque barque le long de la terre, il donna ordre qu'on eût plusieurs petits vaisseaux des ports les plus proches dont il étoit maître. Et en effet les soins qu'il en prit firent qu'il en eut douze d'un côté, deux d'un autre et un d'un autre encore; faisant aussi rassembler le plus de barques qu'il put; de sorte que faisant une assez grande flotte de tous ces petits vaisseaux, il l'envoya joindre Thrasybule, ordonnant que Léontidas (Andonville) la commandât sous le prince de Milet (Thrasybule, l'amiral Tromp). Après cela Cyrus, ne faisant plus un secret de son dessein, tint conseil de guerre, où tous ceux qui avoient accoutumé d'en être se trouvèrent : pas un n'osa insister sur la difficulté de l'entreprise, voyant que c'étoit une chose résolue et que Cyrus

1. La donnée romanesque est que Mandane est retenue captive dans Cumes par le roi de Pont.

souhaitoit avec tant d'ardeur. De sorte qu'ayant seulement tenu conseil sur les moyens de la faire réussir, tout le monde eut ordre de se tenir prêt à partir dans un jour, durant lequel il arriva une chose à Cyrus qui lui fut d'un heureux présage. Car le vaillant Mégabate (Montausier[1]) et le généreux Cléarque (Arnauld de Corbeville), poussés d'un violent désir de gloire, étant partis de Phénicie dès qu'ils sçurent que Cyrus devoit bientôt se mettre en campagne, arrivèrent au camp, voulant partager les périls où un si grand prince devoit s'exposer, afin d'avoir aussi quelque part à l'honneur qu'il acquerroit... »

Dunkerque est investi. Condé prend le poste le plus important : il se place entre Dunkerque et Nieuport, faisant face à l'armée espagnole, et ayant sous lui, plus près de Dunkerque, le maréchal de Gassion.

« Cyrus apprit que l'armée ennemie se préparoit à secourir Cumes, lorsque le siége se formeroit, et que Paccias (Piccolomini ou le marquis de Caracène) et un appelé Lycambe (le général Beck) la commandoient... Il trouva à propos de diviser la sienne en trois corps, avec intention d'occuper plus de pays et d'investir d'aûtant plus tôt Cumes, réglant sa marche de façon que les vaisseaux de Thrasybule eussent bouché le port de cette ville devant qu'il y fût. Ainsi par ce moyen sa marche se faisoit avec plus de facilité, plus de diligence et plus d'ordre, ces trois corps pou-

1. Nous retrouverons à l'hôtel de Rambouillet Montausier et Arnauld sous ces mêmes noms de Mégabate et de Cléarque.

vant même arriver presque en même temps devant la place et l'investir en un instant. Cyrus voulut prendre le côté de la mer comme celui où il y avoit le plus de péril, parce que c'étoit vers cet endroit que les ennemis étoient campés. Il avoit de son côté les troupes persanes, médoises, cappadociennes et tous les Homotimes; la cavalerie hircanienne étoit aussi auprès de lui, ce prince ayant forcé Cléarque (Arnauld) d'en commander une partie à la place d'un capitaine qui étoit mort de maladie; car pour Mégabate (Montausier), il voulut combattre comme volontaire et s'attacha à la personne de Cyrus. Comme toutes ces troupes qu'il avoit choisies avoient courageusement et fidèlement servi sous lui à toutes les conquêtes qu'il avoit faites, il y avoit une extrême confiance. L'autre corps, commandé par le prince Mazare (le maréchal de Gassion), qui fut à la gauche de Cyrus, étoit composé de troupes assyriennes, arméniennes et égyptiennes. Le troisième, commandé par le prince Artamas (vraisemblablement Villequier, depuis le maréchal d'Aumont, qui commandait de l'autre côté de Dunkerque), étoit formé de troupes ciliciennes, de celles de la Susiane, et de toutes celles qu'on avoit levées aux pays nouvellement conquis. Pour les machines, elles étoient conduites par Persode (le comte de Cossé ou Saint-Martin). La marche de ces trois corps fut si égale et si juste, qu'ils arrivèrent presque en même temps à la vue de Cumes, dont la situation étoit fort particulière. En effet, cette fameuse ville étoit située entre de grands bancs de sable qui

s'élevoient au bord de la mer, et qui sembloient des montagnes couvertes de neige à ceux qui les voyoient de loin (les Dunes). A l'orient elle regardoit Thybarra (Furnes); elle avoit Milet (Hondscoot) au midi, Xante (Bergues) au couchant, et la mer la bornoit et l'enfermoit du côté du nord, son terroir n'étant pas d'une grande étendue : aussi l'abondance et la commodité de Cumes lui venoit-elle de la mer. Cette ville étoit même séparée en deux, les habitants la distinguant sous les noms de vieille et de nouvelle ville [1]. Mais ce qui la rendoit plus considérable étoit qu'elle avoit un port et un canal capable de contenir un si grand nombre de vaisseaux, qu'une grande armée navale y pouvoit être en sûreté; et c'étoit principalement par là que cette ville s'étoit rendue redoutable à tous ses voisins... Cyrus n'oubliant rien de tout ce qui lui pouvoit faire remporter la victoire, distribua les quartiers à son armée; mais ce fut avec tant de jugement que selon les apparences les ennemis ne pouvoient ni secourir la ville ni forcer son camp, demeurant même en état de gagner une bataille durant qu'il feroit un siége. Ayant soigneusement reconnu tous les environs de Cumes, et remarqué qu'il y avoit des endroits qui se défendoient d'eux-mêmes, et d'autres qui étoient de très difficile garde, il donna tous les ordres nécessaires pour fortifier par art les lieux que la nature n'avoit point fortifiés. Il fit en même temps construire un pont sur

1. Arnauld, p. 38; Sarrasin, p. 29.

un canal qui se rencontroit dans l'enceinte du camp, afin de faciliter la communication des quartiers[1] et pour faire passer des vivres plus commodément, de sorte que les vaisseaux de Thrasybule fermant déjà le port, Cumes se vit assiégée en un instant. Le lendemain Cyrus fit commencer la circonvallation, où tous les soldats travaillèrent avec une ardeur incroyable ; la présence de ce prince les animant de telle sorte qu'ils travailloient même sans se lasser. Mais afin que l'ouvrage fût plus ferme, il fit gazonner le bord des lignes, et par ce moyen il empêcha que le sable ne s'éboulât. Il voulut même qu'il y eût une seconde ligne qui fortifiât l'autre ; mais comme les bancs de sable qui se trouvoient en ce lieu-là étoient de hauteur inégale, et qu'il y en avoit même le long des lignes qui pouvoient incommoder le camp, parce qu'ils le commandoient, il fit occuper toutes ces hauteurs et fut forcé par cette raison d'étendre ses travaux fort loin. Il se rencontra même qu'il y avoit une de ces collines sablonneuses au quartier de Mazare (Gassion), qui, étant beaucoup plus haute que les autres, pouvoit aussi incommoder davantage le camp si les ennemis s'en fussent emparés ; c'est pourquoi ce prince s'en saisit, et Mazare, par ses ordres, fit faire un fort sur la cime de cette colline, et l'environna de deux lignes qui joignirent celles de la circonvallation. Mais après tous ces travaux, le rivage de la mer n'étoit pas encore fortifié, et il étoit d'autant plus

1. Nous ne trouvons ce détail nulle autre part.

important qu'il le fût, que tous les autres endroits étoient inutiles, si celui-là ne l'étoit pas. Cependant le sable étant plus mouvant en ce lieu-là que partout ailleurs, on ne savoit comment faire, car il arrivoit même qu'encore que cette mer n'ait ni flux ni reflux comme l'Océan, elle s'avançoit pourtant plus ou moins, selon les vents qui souffloient, y en ayant qui la poussoient quelquefois si impétueusement contre le rivage, qu'on ne pouvoit pas songer à y remuer le sable sans l'appuyer par quelque chose de solide. C'est pourquoi Cyrus, à qui rien n'étoit impossible, s'avisa de faire planter des pieux pour fermer le passage aux ennemis, les faisant mettre aussi près qu'il falloit pour résister à leur effort et pour les empêcher de passer, mais non pas aussi de telle sorte que les vagues ne pussent s'y faire un passage sans les ébranler, lorsque la mer passoit ses bornes ordinaires. Ce ne fut pourtant pas encore là le plus difficile à faire, car ceux de Cumes s'avisèrent de couper un assez grand rocher qui bornoit la mer à l'extrémité de leur ville, dans l'espérance que, lui donnant un passage, elle couvriroit entièrement les chemins par où l'armée de Cyrus pouvoit avoir des vivres; et en effet, comme la terre avoit sa pente de ce côté-là, leur dessein avoit réussi, et l'armée se fût toujours vue en nécessité de vivres, si Cyrus n'eût remédié à cet inconvénient en faisant enfoncer encore des pieux[1], en faisant rouler de grandes et grosses pierres pour les

1. Sarrasin, p. 37.

appuyer, et en y faisant porter tant de terre qu'enfin il donna une nouvelle barrière aux vagues qui s'épanchoient de ce côté-là, faisant une chose qui semble ne pouvoir être faite sans une puissance surnaturelle, qui est de donner des bornes à la mer. Ces soins de grande importance n'occupoient pas seulement ce prince; les plus petites choses[1] trouvoient encore leur place dans son esprit: il se trouvoit lui-même deux fois tous les jours au lieu où l'on débarquoit les vivres, afin que le partage en fût juste, que personne ne souffrît et n'eût sujet de se plaindre. Aussi avoit-il accoutumé de dire que les grandes entreprises ne pouvoient jamais s'exécuter heureusement, si ceux qui les faisoient n'avoient soin de tout et n'étoient partout. Mais ce qu'il y avoit de merveilleux étoit de voir qu'au milieu de tant d'occupations différentes, ce prince avoit une liberté d'esprit admirable et une tranquillité dans les yeux qui inspiroit de la joie à toute son armée, et qui donnoit en effet une telle vigueur à ceux qui travailloient, qu'en quatre jours, malgré la pluie et le vent, les lignes furent achevées, le rivage de la mer fortifié, l'inondation des vagues arrêtée, et tous ces bancs de sable mis en défense, comme si c'eussent été des forts bâtis exprès pour fortifier le camp. Enfin on n'a jamais vu de si grands travaux en si peu de temps. »

1. Sarrasin, p. 39; mais il y a ici bien plus de détails, que Mlle de Scudéry n'a point inventés, non plus que la maxime qu'elle met dans la bouche de Condé.

Le complet investissement de Dunkerque étant terminé, Condé prend le parti de commencer immédiatement les attaques, et d'abréger le siége à tout prix. En lisant le passage suivant de Sarasin, on croit assister aux grandes délibérations qui ont eu lieu en Crimée au commencement de l'été de 1856, entre les trois illustres maréchaux, surtout dans l'âme de notre général en chef, et on voit naître la mâle pensée qui a décidé la première attaque de Malakof, si injustement critiquée, comme si, pour n'avoir pas réussi du premier coup, le 18 juin, la résolution d'emporter la place de vive force n'était pas en soi la mesure la plus sage comme la plus héroïque, et qui devait quelques mois après nous rendre maîtres de Sébastopol !

« Condé, dit Sarrasin, se résolut d'emporter Dunkerque de vive force, parce qu'étant souverainement prévoyant, il jugeoit la seule longueur du siége capable de ruiner son dessein. Les vivres venoient à peine au camp, la mer s'élevoit furieuse et grosse... la pluie tombant sans relâche pourrissoit l'équipage des soldats, le vent les morfondoit ; ils n'avoient pas de feu suffisamment pour se sécher ; le sable piquant et menu, poussé par le vent, corrompoit le peu qu'ils apprêtoient pour vivre, et les aveugloit avec douleur ; leurs huttes étoient mal faites ; une partie couchoit dans la boue. Parmi tant de difficultés, outre les fonctions militaires du travail, des tranchées et de la garde du camp, il falloit réparer ce que la force de l'Océan ruinoit à l'estacade ou aux écluses, et creuser

continuellement les fossés des lignes que le vent comblait de sable. Les fatigues étoient redoublées; les nuits froides, sans repos; les chevaux mal établis et mal nourris, pâtissoient; les maladies commençoient à travailler les hommes et les animaux de l'armée. Ces grandes incommodités n'étonnoient pas le prince, à qui elles avoient été présentes dès le moment qu'il avoit formé son dessein, et qui avoit dès lors si bien pris ses mesures que, par sa diligence et par ses extrêmes soins, son armée pouvoit les supporter plus de temps qu'il n'avoit jugé lui être nécessaire pour prendre Dunkerque par force. Mais comme il y avoit à craindre, si l'on attaquoit la place avec les sûretés que l'on cherche aux autres siéges, qu'après un long temps employé sans avantage, l'hiver qui approchoit ne rendît tant de précautions inutiles, et que la mortalité ne détruisît l'armée, il se confirmoit entièrement dans sa première résolution, de tenter la promptitude de l'exécution par la voie des armes, et pensoit judicieusement que c'étoit conserver les soldats d'en hasarder un petit nombre en des occasions glorieuses, pour le salut de tous les autres. Par là encore il ménageoit le temps dont la perte est irréparable; il satisfaisoit au désir de toute l'armée, impatiente de sortir de ces incommodités, et faisoit réussir cette fameuse entreprise, malgré les obstacles des hommes et de la nature. »

Mlle de Scudéry parle ici comme Sarrasin; elle le répète, elle l'abrége, elle ne l'affaiblit pas.

« Et certes, dit-elle, ce ne fut pas sans raison que

Cyrus prit cette résolution; car l'incommodité des vivres étoit grande, et les barques qui en apportoient se brisoient bien souvent en abordant, tant la mer étoit furieuse. De plus, la pluie étant continuelle et l'hiver commençant déjà de venir, les soldats souffroient beaucoup. L'impétuosité du vent, poussant quelquefois une nuée de sable sur tout le camp, les aveugloit : leurs huttes et leurs tentes en étoient même abattues, et une partie des soldats couchoient dans la fange. Outre toutes les fonctions de la guerre, il falloit continuellement travailler, ou à réparer ce que la mer gâtoit aux travaux, ou à refaire de nouveaux fossés, parce que le vent combloit les lignes de sable en divers endroits; de sorte que la faim, le mauvais temps et le travail excessif commençoient déjà de mettre diverses maladies dans le camp. Cyrus, sans s'étonner de tant de fâcheux obstacles, parce qu'il les avoit prévus, ne songea qu'à les surmonter, en prenant la résolution d'attaquer Cumes par force et d'accourcir par ce moyen la fatigue de son armée. Il jugea fort prudemment qu'il perdroit moins de soldats en les hasardant au combat qu'en les laissant mourir par les incommodités d'un long siége; si bien que cette résolution étant prise, Cyrus ne songea plus qu'à l'exécuter. »

Piccolomini tente en vain de secourir Dunkerque par mer, au moyen de bateaux du pays qui, rasant la côte sablonneuse à une assez grande distance de la flotte hollandaise, faisaient effort pour s'introduire dans la ville. Il fait mine aussi de vouloir forcer nos

lignes, en nous pressant entre une garnison composée de deux mille cinq cents hommes d'infanterie, de huit cents chevaux, de deux mille matelots et trois mille bourgeois aguerris, et une armée forte de douze mille hommes de pied et d'une très nombreuse cavalerie, tandis que Condé n'avait en tout que dix mille fantassins et cinq mille chevaux. Après quelques fausses démonstrations, Piccolomini se décida à abandonner Dunkerque pour conserver la seule armée qui restait à l'Espagne dans les Pays-Bas. Condé presse alors plus vivement ses attaques. Nous ne suivrons pas dans ces détails Mlle de Scudéry, qui suit à la trace Arnauld et Sarrasin, en s'appliquant à mettre en scène ses deux amis Arnauld et Montausier, sans dire un mot de Laval et de Chabot, les deux victimes les plus illustres de ce siége. Pour Condé, il était partout, le jour et la nuit, dirigeant ou soutenant ou surveillant toutes les opérations, faisant tous les métiers, comptant avec anxiété les jours et les heures, et marchant à son but à travers tous les périls. Il manqua souvent d'être tué. Mlle de Scudéry cite les deux traits suivants :

« Cyrus, infatigable à toutes les peines qui pouvoient lui faire délivrer Mandane, étant allé visiter les nouveaux travaux, comme il donnoit ses ordres à un ingénieur, cet homme fut tué d'un coup de trait à ses pieds[1]. Mais, comme si ce jour eût été fatal à Cyrus et qu'il y eût eu quelque constellation maligne qui eût voulu faire périr le plus grand prince du

1. Sarrasin le nomme Richard, capitaine au régiment d'Orléans.

monde, comme il s'en retournoit le soir à son quartier, il lui prit envie d'aller donner encore quelques ordres à un lieu où il crut qu'ils étoient nécessaires. A peine fut-il dans la tranchée que les ennemis, se servant d'une espèce de machine qui poussoit des pierres avec une impétuosité à laquelle rien ne pouvoit résister, il y eut un esclave de Cyrus qui le suivoit qui en eut la tête emportée[1]. Cet effroyable coup passa si près de celle du prince, que le crâne de cet esclave, se brisant en divers éclats, le blessa au visage et au col en cinq ou six endroits; de sorte que Cyrus se vit tout couvert de son propre sang et de celui de ce malheureux. Cependant, dans un péril si grand, il demeura avec une tranquillité sur le visage qui rassura tous les siens et qui fit bien voir qu'il avoit un courage que rien ne pouvoit ébranler. Mégabate (Montausier) et Persode (ici Persode est Brion, le futur duc d'Anville) eurent leur part de ce glorieux péril, car ils étoient fort près de lui. »

Mlle de Scudéry décrit l'effet d'une mine creusée sous un ouvrage à cornes, qui était à peu près la dernière ressource des assiégés. La spirituelle romancière ne paraît pas tout à fait à son aise dans cette description plus étendue que celle d'Arnauld et même celle de Sarrasin, à cause des équivalents et des périphrases qu'elle est forcée d'employer pour peindre une mine et son explosion au temps de Cyrus. « Cy-

1. Sarrasin : une volée de canon emporta la tête à un valet de pied qui le suivoit.

rus voyant l'opiniâtre résistance du roi de Pont et du prince de Cumes, qui ne perdoient pas un pied de terre sans le disputer avec une valeur extraordinaire; voyant, dis-je, que toutes les machines ne pouvoient le mettre en état de donner un assaut décisif qui pût lui faire emporter la ville, parce qu'il n'y avoit point de brèche raisonnable, s'avisa d'une chose que l'amour seulement pouvoit lui faire inventer. Il fut averti qu'en un endroit du fossé qui regardoit le logement le plus proche de la ville, il y avoit une grande caverne dont ceux de Cumes avoient bouché l'ouverture, qui par plusieurs détours s'étendoit fort avant sous terre, de sorte qu'en cet endroit les murailles et les fortifications portoient sur cette caverne. Cyrus n'eut pas plus tôt sçu cela, qu'il résolut de faire un grand effort pour traverser le fossé, et pour se loger au pied des murailles et justement à l'embouchure de cette caverne, et en effet la chose lui réussit. Ce logement ne fut pas plus tôt en défense, que Cyrus, faisant déboucher la caverne, y fit entrer en une nuit quantité d'ouvriers, avec des instruments propres à tailler et à creuser la pierre du haut de cette grotte souterraine qui soutenoit une partie de la ville : si bien que les faisant tous travailler avec une ardeur incroyable, ils vinrent enfin à découvrir les premières pierres des murailles de Cumes. Mais de peur qu'elles ne s'ébranlassent trop tôt, et qu'eux-mêmes ne fussent accablés dans la caverne, ils n'avoient pas plus tôt découvert une pierre du fondement de ces murs qu'ils mettoient un pilotis dessous pour la soute-

nir : ainsi mettant autant de pilotis qu'ils découvroient de pierres, la muraille de la ville demeuroit ferme, quoiqu'ils ôtassent ce qui en soutenoit les fondements. Mais afin que le bruit que faisoient les ouvriers ne fût pas bien entendu ni bien distingué par ceux de la ville, Cyrus fit donner un assaut du côté opposé avec intention d'y attirer et d'y occuper les assiégés, commandant aux troupes qui étoient du côté où l'on travailloit, de faire souvent comme s'ils eussent eu de fausses alarmes, c'est-à-dire de jeter de grands cris et de faire le plus de bruit qu'ils pourroient. Mais enfin après qu'on eut assez découvert des fondements des murailles pour espérer d'en faire une brèche raisonnable par la voie que Cyrus avoit imaginée, et qu'on les eut appuyés avec autant de pilotis qu'il étoit nécessaire pour les soutenir, ce prince fit mettre une fort grande quantité de combustibles au pied de ces pilotis qui étoient du bois fort sec, et qu'on avoit encore rendus plus capables d'être aisés à s'embraser par diverses gommes dont on les avoit frottés. De sorte que, lorsque l'heure de l'exécution fut venue, que les ouvriers se furent retirés, et que toutes choses furent en état, Cyrus, environ à deux heures après midi, fit mettre le feu à ce grand amas de choses combustibles qu'il avoit fait placer au pied de ces pilotis, si bien que le feu prenant tout d'un coup à tout ce qui étoit capable de brûler dans cette caverne, et les pilotis venant à être consommés tous en un même temps, les fondements des murailles n'étant plus soutenus s'ent'rouvrirent : et

le poids des murs qu'ils ne pouvoient plus soutenir achevant de les ébranler, on vit en un moment le plus terrible objet du monde. Car enfin on voyoit sortir de l'ouverture de la caverne un tourbillon de flammes de diverses couleurs, où une épaisse fumée se mêloit; mais ce qu'il y eut de plus épouvantable fut de voir, lorsque les pilotis et les fondements des murailles manquèrent, l'horrible bouleversement qui se fit en un instant et des murs qui croulèrent tout d'un coup, et des remparts qui s'entr'ouvrirent et qui s'éboulèrent, et des soldats ensevelis sous ces ruines. Ainsi l'on vit en un moment mille flammes ondoyantes s'élever en air, mille éclats de pierre faire un bruit terrible, et la muraille tomber avec ceux qui la défendoient, les créneaux en roulant même en quelques endroits avec tant d'impétuosité qu'ils en furent jetés jusque dans la mer. La poussière que fit cette muraille en tombant fit qu'on fut quelque temps sans pouvoir voir si la brèche étoit raisonnable ou non; mais le vent qui souffloit alors ayant un peu dissipé cette poussière, on vit que cette brèche étoit telle qu'on la pouvoit souhaiter. De sorte que Cyrus, faisant donner tout d'un coup, et n'y trouvant point de résistance, parce que cette prodigieuse invention avoit étonné les ennemis, on commença d'y faire un logement. Mais s'étant enfin reconnus, et le roi de Pont étant venu en cet endroit, ils repoussèrent courageusement les troupes de Cyrus et les empêchèrent d'achever le logement qu'elles avoient commencé. Le combat fut fort opiniâtre et fort sanglant. Cependant quoique la

muraille en tombant à l'embouchure de la caverne, eût étouffé le feu qui en sortoit, il y avoit pourtant quelques ouvertures à ce grand monceau de ruines, par lesquelles il sortit tout d'un coup une fumée si épaisse qu'elle déroba le jour et la connoissance aux combattants. Si bien que les soldats de Cyrus et ceux du roi de Pont, sans savoir ce qu'ils faisoient, tombèrent dans une telle confusion que ceux de Cyrus crurent que les assiégés avoient l'avantage, et que ceux de la ville crurent aussi que les assiégeants l'avoient[1]: de sorte que dans cette erreur et dans ce désordre, ils se retirèrent chacun de leur côté et laissèrent le logement abandonné. Néanmoins la fumée s'étant enfin dissipée, les troupes de Cyrus furent les premières à se reconnoître et à retourner au combat, qui leur réussit si heureusement qu'elles achevèrent le logement et le conservèrent. Mais durant qu'on remportoit cet avantage de ce côté-là, Cléarque (Arnauld) en remportoit un autre[2] à l'attaque où il combattoit; et il se signala de telle sorte pendant ce siége, qu'il mérita de recevoir mille louanges de Cyrus, aussi bien que tous les volontaires, principalement le généreux Mégabate (Montausier). »

Condé victorieux crut qu'il pouvait obtenir du marquis de Leyde la reddition volontaire de Dunkerque en évitant un dernier assaut général qui eût fait couler des torrents de sang. Ici encore Mlle de Scudéry

1. Tout cela est dans Sarrasin, p. 69.
2. Sarrasin le dit aussi, p. 71.

n'avance pas un mot qui ne soit de tout point conforme à l'histoire. Vient enfin la reddition de la place, et alors tout ce qu'il y avait de grand et d'important ayant été raconté avec une exactitude scrupuleuse, le roman reprend ses droits et les aventures fabuleuses recommencent. Mais il est impossible de méconnaître que jusque-là le roman avait servi d'interprète fidèle à l'histoire; et si les deux écrits d'Arnauld et de Sarrasin ne nous avaient pas été conservés, le *Cyrus* nous en tiendrait lieu, et nous donnerait une idée juste et complète du plus grand siége du XVIIe siècle, de ce siége dont Corneille parlait ainsi, en une prose digne de ses vers, en dédiant à Condé *Rodogune* dans les premiers jours de 1647 : « Dispensez-moi de vous parler de Dunkerque. J'épuise toutes les forces de mon imagination, et je ne conçois rien qui réponde à la dignité de ce grand ouvrage qui nous vient d'assurer l'Océan par la prise de cette fameuse retraite de corsaires. Tous nos havres en étoient comme assiégés; il n'en pouvoit échapper un vaisseau qu'à la merci de leurs brigandages, et nous en avons vu souvent de pillés à la vue des mêmes ports d'où ils venoient de faire voile. Et maintenant par la conquête d'une seule ville, je vois d'un côté nos mers libres, nos côtes affranchies, notre commerce rétabli, la ruine de nos maux coupée; d'un autre côté la Flandre ouverte, l'embouchure de ses rivières captive, la porte de son secours fermée, la source de son abondance en notre pouvoir; et ce que je vois n'est encore rien au prix de ce que je prévois aussitôt que Votre Altesse y re-

portera la terreur de ses armes. » Paroles vraiment prophétiques qui, dès les premiers jours de 1647, annonçaient les triomphes de l'année 1648, et cette victoire de Lens qui devait achever celle de Rocroy.

CHAPITRE QUATRIÈME

CONDÉ

LENS — ROCROY — CHARENTON

Arrivons aux batailles de Condé, où son génie ne se marque pas mieux que dans le siége de Dunkerque, mais qui ont jeté encore plus d'éclat. Nous nous bornerons, avec Mlle de Scudéry, aux deux plus célèbres, celles de Lens et de Rocroy, ainsi qu'au combat de Charenton, pendant le siége de Paris; et nous ferons voir que sur ces trois grandes affaires, comme pour le siége de Dunkerque, les récits du *Cyrus* sont d'une exactitude qui défie la critique la plus sévère.

La bataille de Thybarra racontée dans le *Cyrus*, t. V, liv. III, est incontestablement celle de Lens. La clef que nous possédons le témoigne, et nous fournit de précieux renseignements.

« La bataille de Thybarra est une vraie description de celle de Lens que l'armée du Roi gagna sur les Espagnols, commandée pour lors par M. le Prince. Et voici tous ceux qui servirent sous lui et les chefs des ennemis :

« Lens, Thybarra.
« L'archiduc Léopold, Crésus, roi de Lydie.
« Le comte de Fuensaldagne, le roi de Pont.
« Le général Bec, Arinaspe.
« Le comte de Buquoi, Myrsile.
« Le prince de Ligne, Pactias.
« Le prince de Salm, le prince de Mysie.
« Le comte de Ligneville, Artibe.
« Les Cravattes, les Mariandins.
« Les Lorrains, les Égyptiens.

« Le maréchal de Grammont, Mazare.
« Le maréchal d'Aumont [1], le roi d'Assyrie.
« Le maréchal de La Ferté Seneterre [2], Gobrias.
« Le duc de Châtillon, Hidaspe.
« Le marquis de Noirmoutier, Artabase.
« Erlac, le roi de Phrygie.
« Le marquis de La Moussaye, Tigrane.
« Le Plessis-Bellière, Chrysante.
« M. de Rohan [3], Feraulas.
« Le comte de Lillebonne, Phraarte.
« Le comte de Cossé, Abradate.

1. Villequier. A Lens il n'était pas maréchal, mais seulement lieutenant général; il ne devint maréchal que bien plus tard, et ne prit le titre de d'Aumont qu'après la mort de son frère aîné, à peu près vers le temps de la composition de cette clef.

2. Même remarque. A Lens, La Ferté Seneterre n'était pas encore maréchal.

3. Le duc de Rohan-Chabot. Voyez le commencement du chap. v.

« Le marquis de Saint-Maigrin, Adusius.
« Le marquis de Faur [1], Artabane.
« Le comte de Brancas, Anaxaris.
« Barbantane [2], Gadate. »

Voilà bien des deux côtés les principaux personnages précisément indiqués. D'ailleurs toute incertitude est impossible devant le récit même de la bataille : il est d'une fidélité saisissante. Il rappelle trait pour trait, et il égale au moins toutes les relations de la bataille de Lens, anciennes et modernes. Il a même cela de particulier et de bien extraordinaire qu'il donne de la manœuvre hardie qui engagea toute l'affaire et prépara la victoire, une explication qu'on chercherait en vain dans la narration officielle de la Gazette, et qui dans le temps a pu sembler une invention de Mlle de Scudéry et de son frère, qui se piquait d'être militaire. Aujourd'hui que nous possédons une relation de la bataille de Lens émanée de l'hôtel de Condé, et qui a été revue et corrigée par Condé lui-même, le secret du grand capitaine est divulgué; mais cette relation n'a vu le jour qu'en 1748, dans la troisième édition de la très-médiocre histoire de Condé par Coste [3]; auparavant, nul ouvrage, nul mémoire

1. Ou plutôt de Fors, le frère de Mlle du Vigean.
2. Un des gentilshommes de Condé.
3. *Histoire de Louis de Bourbon*, in-4°, 3e édit., 1748, à La Haye. Préface : « Le délicat Saint-Évremont, ayant ouï lire la seconde édition, beaucoup plus correcte et plus complète que la première, n'y trouva, dit-il, rien à reprendre que la manière dont j'avois traité la fameuse bataille de Lens. Bien loin de prendre au pied de la lettre

contemporain ne mettait sur la trace de la vérité.

La bataille de Lens est du petit nombre de ces batailles illustres qui ont leur place dans l'histoire universelle. Politiquement, elle a décidé le traité de Westphalie et elle a arrêté, pour un moment du moins, la première furie de la Fronde déjà maîtresse de la capitale; militairement, elle a achevé ce qu'avait commencé Rocroy, la destruction de l'infanterie espagnole; surtout elle a mis dans une lumière éclatante cette vérité que la guerre est par-dessus tout une œuvre d'art, et qu'il y faut infiniment d'esprit, bien entendu avec une valeur à toute épreuve. Cette ba-

ce qu'il ajouta poliment du reste de l'ouvrage, je me sentis fort mortifié du défaut qu'il y trouva, défaut très sensible et bien fondé, que j'avois sonpçonné moi-même et fort longtemps sans pouvoir le réparer. Enfin, après avoir fait une connoissance intime avec un domestique du prince de Condé, l'ayant prié de me tirer de l'embarras où je me trouvois par rapport à la bataille de Lens, dont je n'avois rien dit qui ne fût très froid, très chétif et absolument indigne de paroître dans l'histoire de ce prince, il me fit espérer qu'un honnête homme de ses amis, qui avoit la garde des livres de l'hôtel de Condé, pourroit m'être d'un grand secours; et en effet, peu de temps après, il me porta une relation de la bataille de Lens, qu'il me permit de retenir pendant vingt-quatre heures. L'ayant lue, je me mis d'abord en état de la copier, tout m'y paroissant clairement et noblement exprimé; c'est celle-là même que je présente *mot pour mot* au public. Je puis la louer hardiment sans blesser la modestie, parce que je n'y ai ajouté ni retranché quoi que ce soit. Il me souvient ici d'une particularité qui fait honneur à la mémoire du prince de Condé. Mon ami m'apprit que cette relation avoit passé sous les yeux de ce prince, qui, de sa propre main bien connue de mon ami, corrigea doucement ce qui lui parut l'effet d'une simple prévention en sa faveur, mais dont il se seroit fâché tout ouvertement, s'il eût cru devoir l'attribuer à une lâche flatterie. Voilà le défaut qui avoit déplu à M. de Saint-Évremont très bien réparé. »

taille mérite donc à tous égards d'être sérieusement étudiée et bien comprise.

Mais d'abord entendons-nous sur ce qu'il faut appeler l'étude et l'intelligence d'une bataille. Ce n'est pas seulement la découverte et le rassemblement, d'ailleurs très-nécessaires, et si difficiles au bout de deux siècles, des différentes pièces que le chef d'état-major de l'armée devait avoir entre les mains le jour de l'affaire, et qui, pour le temps présent, sont fidèlement conservées dans le dépôt du ministère de la guerre : par exemple, la connaissance des divisions et même des régiments qui ont pris part à l'action, les noms des généraux et même des colonels, le nombre effectif des soldats présents sous les armes, la position des troupes sur les divers points du terrain, leurs diverses évolutions sur le champ de bataille, les vicissitudes du combat, enfin ses résultats, à savoir la perte ou l'occupation d'un territoire, les drapeaux conquis ou perdus, le nombre précis des morts, des blessés, des prisonniers; et de plus ces mêmes pièces, ces mêmes renseignements pour l'armée ennemie. C'est là, en quelque sorte, l'extérieur d'une affaire; et le jour même du combat, un spectateur, placé dans une situation favorable et armé d'une bonne lunette, aurait pu voir tout cela; mais il serait possible aussi d'avoir vu tout cela sans avoir rien compris à la bataille. Il ne suffit pas en effet de savoir que telle division ou tel régiment a reçu l'ordre d'exécuter tel mouvement, et que ce mouvement a été exécuté avec plus ou moins de succès; il faut savoir

pourquoi le général en chef a ordonné ce mouvement, sans quoi on ne connaît que les faits accomplis, on n'en connaît pas les raisons et les causes. Or, ce sont ces raisons et ces causes qui, seules, contiennent le véritable sens de la bataille. Dans la vérité des choses, la pensée du général est en première ligne; la stratégie est au service de cette pensée, et la tactique au service de la stratégie. Au contraire, au dépôt du ministère de la guerre, tous les documents relatifs à la tactique surabondent; on trouve assez peu de choses sur la stratégie, et presque toujours la pensée est absente. Et elle doit l'être, car la pensée, qui est l'âme de la stratégie, était dans une seule tête, celle du général qui ne l'a pas toujours exposée à son conseil; en sorte que bien souvent les commandants des divisions n'ont pas connu le but auquel ils concouraient et ne peuvent rendre compte que de ce qui s'est passé sur le point où ils étaient, et que le chef d'état-major lui-même qui a transmis tous les ordres, prescrit tous les mouvements, recueilli tous les renseignements, est rarement en état de donner une bonne relation de la bataille. De là tant de relations détaillées et minutieuses, où le numéro d'aucun régiment n'est omis, où les plus petits mouvements sont indiqués, et où pourtant l'ensemble de l'affaire échappe, parce que la pensée qui a présidé à tout n'y est point. Nous croyons pouvoir poser en principe que toute description de bataille qui est très-longue est par cela même obscure, quand tous les détails en seraient vrais. Mais donnez à César et surtout à Napoléon huit ou dix

pages, et elles lui suffiront pour faire connaître, en quelques traits nets et précis, les positions essentielles sur lesquelles le plan de bataille a été fait, ce plan, le but qu'on s'est proposé, les combinaisons stratégiques d'avance arrêtées pour l'atteindre, comment ces combinaisons ont été secondées ou contrariées ou sont restées plus ou moins longtemps incertaines par la constance ou l'intrépidité ou par les défauts contraires de lieutenants commis à leur exécution, les changements que souvent il a fallu y apporter en raison des circonstances nouvelles qu'il était impossible de prévoir, comme la mort de tel ou tel officier d'élite qu'on ne peut pas toujours remplacer dignement, ou à cause de prodiges inattendus de talent et de courage de la part de l'ennemi ; d'où les péripéties pleines d'anxiété de ce drame terrible qui touche parce qu'on le comprend, que l'on suit avec un intérêt douloureux parce qu'on sait à quel point est attachée la fortune de toute la journée, et que ce point fatal on le voit tour à tour chanceler, reculer, s'approcher, et enfin tout à fait manqué ou atteint avec gloire. Dans l'histoire militaire, comme dans l'histoire politique, comme dans celle de la philosophie, la qualité suprême de l'historien est l'intelligence, ainsi que le dit M. Thiers, donnant à la fois et le précepte et l'exemple [1].

Si, pour comprendre la bataille de Lens, il suffisait d'avoir sous les yeux les documents les plus nom-

1. *Histoire du Consulat et de l'Empire*, préface du tome XIII.

breux, quelques jours après cette glorieuse affaire on eût pu l'écrire définitivement pour la postérité, car la bataille est du 19 et du 20 août 1648, et le 22 août la Gazette[1] en donnait un premier rapport très-général, et le 28 août[2] une relation longue et détaillée, qui vient évidemment, non de Condé lui-même qui avait alors autre chose à faire qu'à écrire, mais de son état-major. Cette relation a trente et une pages in-4°, en assez petit texte; elle ne laisse à désirer aucun renseignement nouveau; elle retrace tous les mouvements des deux armées, les ordres de Condé, les diverses positions des troupes, les noms de tous ceux qui se sont distingués, avec une liste des officiers morts, blessés ou prisonniers, et une autre liste des prisonniers espagnols de marque, en descendant même jusqu'à des grades inférieurs, et régiment par régiment. Eh bien, malgré tous ces détails, ou peut-être à cause de tous ces détails, la bataille demeure à peu près inintelligible. On voit bien la succession des mouvements, et on connaît ceux qui y ont pris part, mais il est impossible de comprendre pourquoi ces mouvements ont eu lieu et non pas d'autres; on assiste à une mêlée où divers corps opposés se poussent en quelque sorte l'un contre l'autre, reculent ou avancent, sans qu'on y discerne autre chose que le plus ou moins de vaillance ou de bonheur des combattants. On sait tout et on ne sait rien, et une telle

1. Dans son numéro 128, p. 1109.
2. Au numéro 129, p. 1117.

lecture n'apporte à l'esprit aucune lumière et ne fait même aucun plaisir.

Il y a plus : le premier mouvement de l'armée française qui a entraîné tout le reste, ce mouvement est attribué dans la relation officielle à des motifs si légers, qu'il fait l'effet d'un emportement de courage digne d'un brillant colonel et non d'un sérieux capitaine. Pour justifier une pareille assertion, il est indispensable d'entrer dans quelques développements.

Au mois d'août 1648, la France était dans la situation la plus critique. La Fronde commençait, excitée, fomentée, soutenue par l'étranger qui mettait en elle ses plus grandes espérances. L'Autriche et la Bavière, que la victoire de Nortlingen en 1645 avait épouvantées, et qui, menacées par les projets bien connus de Condé jusque dans leurs capitales, étaient prêtes à signer à Munster une paix particulière, hésitaient de nouveau, et prêtaient l'oreille aux suggestions de l'Espagne qui les conjurait d'attendre, leur montrant la perte assurée de la France dans les progrès croissants de la Fronde. L'armée du Rhin, travaillée à la fois par les intrigues des Frondeurs et par celles de l'Espagne, semblait d'une fidélité bien douteuse, sous un chef plus attaché aux intérêts de sa maison qu'à ceux de la monarchie, et plus docile aux conseils de son frère aîné, le duc de Bouillon, qu'aux ordres du gouvernement de la reine. Cette reine était comme assiégée au Palais-Royal. Mazarin, que l'Espagne redoutait à l'égal de son grand prédécesseur, assailli de

toutes parts par l'aristocratie et par les parlements, voyait les rênes de l'État lui échapper, et toute sa fortune suspendue à un fil en apparence bien léger, l'affection d'une femme. Il ne restait à la royauté et à la France qu'une armée, celle de Flandre, depuis longtemps mal payée, mal vêtue, et où se trouvait plus d'un ami des Frondeurs, mais qui était commandée par le vainqueur de Nortlingen. Une grande bataille, une grande victoire, était nécessaire pour contenir Paris, et contraindre l'Autriche et la Bavière à tenir la parole donnée et à signer la paix. Condé aussi sentait le besoin d'une grande bataille; elle était dans tous ses instincts, et dans la nouvelle manière de faire la guerre qu'il avait tirée de la nature de son génie. Au lieu de remporter successivement de petits avantages, de prendre une place, puis une autre, en disséminant ses forces, et de s'avancer lentement et par degrés, sa méthode était de rassembler ses troupes, de les tenir sous sa main à l'abri de toute attaque, de ne hasarder aucun engagement particulier, et de chercher, soit autour de lui, soit au loin, un terrain favorable où il pût attirer l'ennemi, et le combattre à sa façon, c'est-à-dire en employant des manœuvres inattendues, dont lui seul avait le secret. Il frappait ainsi un grand coup et finissait la campagne en un jour. Voyant l'armée ennemie bien plus nombreuse que la sienne et plusieurs de nos places fortes succomber successivement, il avait rappelé à lui la plupart des garnisons, tous les détachements épars, et pressé l'arrivée de l'excellente division du général

d'Erlac; pendant quelque temps il avait travaillé et formé son armée; il l'avait rendue à la fois souple et disciplinée, obéissante et hardie, et, ce qui était plus difficile, il lui avait appris à joindre à la furie française la constance, par confiance en elle-même et en son général. Les Espagnols, qui avaient compté le détruire en détail en multipliant les petits engagements, ne le rencontrant jamais et le voyant se dérober à toutes les tentations qu'ils avaient semées avec art sous ses pas, s'étaient avisés, pour l'exciter et pousser à bout sa patience, de faire mettre dans le journal d'Anvers, qu'on était prié de vouloir bien donner des nouvelles de l'armée française, parce qu'on ne la voyait plus, et qu'on la cherchait inutilement. Ces bravades calculées, répandues à dessein parmi nos troupes, les transportaient d'indignation et leur faisaient appeler à grands cris une bataille. Condé laissait croître cette ardeur généreuse, et les exerçait à tout supporter comme à tout oser. Il partageait leurs fatigues, leurs privations; et pour se délasser, reprendre haleine et croire au succès, il leur suffisait, comme au milieu des pénibles travaux du siége de Dunkerque, de regarder le visage calme et serein de leur jeune général.

Enfin, ayant appris que les Espagnols étaient allés faire le siége de la petite place forte de Lens, il reconnut dans les grandes plaines voisines de cette place le champ de bataille qui lui convenait, et il forma le dessein d'y amener les ennemis. Il y réussit en les laissant entasser leurs forces autour de la place

qu'ils voulaient prendre, et le 18 du mois d'août il se présenta tout à coup devant eux.

La plaine de Lens est un immense terrain situé entre Lens et La Bassée, parfaitement propre et par son étendue et par la variété de ses accidents et de ses ondulations à servir de théâtre à une grande bataille entre deux fortes armées. L'armée espagnole était plus nombreuse que la nôtre d'environ quatre mille hommes (18,000 contre 14,000). Elle occupait les hauteurs de Lens. Sa droite, composée des dernières vieilles bandes espagnoles, s'appuyait à la ville même, et elle était couverte sur son front de ravins et de chemins creux. Son centre occupait plusieurs bois et hameaux bien retranchés. A sa gauche, la fameuse cavalerie croate et lorraine était postée sur une éminence à laquelle on ne pouvait arriver que par des défilés très-étroits. Elle était commandée en chef par l'archiduc Léopold, qui n'était pas un grand général, mais un militaire brave et expérimenté, familier avec la manière de combattre de Condé, et très-décidé à ne pas prêter le flanc à ses manœuvres accoutumées. Son plan avait été de rechercher toutes sortes d'engagements particuliers, où la supériorité du nombre de ses troupes et son artillerie lui auraient donné l'avantage, et d'éviter toute affaire générale. Il avait avec lui le comte de Fuensaldagne, habile général et politique plus habile encore, ainsi que le général Beck vieilli dans les camps, et qui connaissait parfaitement le terrain. Ils attendaient tranquillement Condé dans cette position formidable, qui avait plus

d'une analogie avec celle de Mercy et de l'armée impériale à Nortlingen.

Le 19 au matin, Condé parut à l'autre extrémité de la plaine ; mais lui qui, à Nortlingen, malgré l'avis de son conseil, avait attaqué Mercy, reconnut que cette fois la même attaque serait une faute immense. A Nortlingen un échec ne compromettait que sa gloire ; la France était loin et elle avait d'autres armées : ici elle n'en avait plus qu'une ; Condé tenait dans ses mains la dernière ressource de la monarchie ; son devoir était donc de ne la pas risquer témérairement. Il passa toute la journée du 19 à escarmoucher dans la plaine, et fit tout au monde pour engager l'archiduc à descendre de ses hauteurs dans l'espoir d'écraser facilement la petite armée française. L'archiduc ne remua pas. Il était bien pourvu de vivres et de munitions, tandis que nous manquions de tout. Le bout de la plaine que nous occupions était stérile et sans eau. Les chevaux commençaient à s'épuiser faute de fourrages, et les soldats souffraient beaucoup de la soif. Le soir du 19, voyant tous ses efforts inutiles, Condé prit le parti de quitter sa position et de gagner la petite ville de Neus, sur le chemin de La Bassée, où il devait trouver en abondance tous les secours nécessaires, et d'où il pourrait surveiller l'ennemi. Rien n'était plus raisonnable ; mais pour opérer ce changement de position, il était raisonnable aussi de profiter de la nuit, afin de dérober son mouvement aux Espagnols et de parvenir impunément à une position plus convenable. Or Condé ne suivit pas ce

conseil de la prudence la plus vulgaire, et pour exécuter ce périlleux déplacement il choisit précisément le lendemain matin 20 août, et se mit à défiler en plein jour à la vue de l'archiduc.

Cependant s'il est à la guerre une règle certaine et qu'il suffit d'énoncer, c'est qu'il ne faut pas entreprendre un changement considérable de position devant l'ennemi, à plus forte raison une longue marche de flanc, surtout quand l'ennemi a beaucoup d'artillerie et beaucoup de cavalerie. Condé n'était nullement forcé d'exécuter de jour cette opération difficile. Quel motif a donc pu le porter à violer ainsi un des premiers principes de la guerre? Ouvrez la Gazette : qu'y trouvez-vous sur ce point décisif? Presque rien, sinon que Condé voulait montrer aux ennemis qu'il n'avait pas peur d'eux : « Comme il leur vouloit faire voir le désir qu'il avoit de les combattre, il ne voulut marcher qu'il ne fît grand jour. » Comment ! risquer une déroute pour montrer qu'on n'a pas peur, hasarder le sort de la dernière armée de la France pour une bravade de jeune homme ! Et imputer une telle conduite au capitaine qui venait de lever le siége de Lerida, de reculer devant l'armée espagnole jusqu'à la frontière de France, et qui avait coutume de répondre à ceux que son courage extraordinaire frappait d'admiration : « Je n'ai jamais montré de courage que quand il l'a fallu. » Il est impossible que Condé n'ait pas eu, pour se conduire comme il l'a fait, quelque raison, ignorée ou mal comprise de l'officier d'état-major auteur de la relation de la Gazette.

L'homme qui, avec le duc de Châtillon, se distingua le plus à la bataille de Lens est assurément le maréchal de Grammont. Il fit des merveilles à la tête de l'aile gauche qu'il commandait, et la part qu'il prit à cette affaire est son meilleur titre auprès de la postérité. Le maréchal avait écrit des notes sur les diverses parties de sa carrière, que son fils a rédigées en forme de Mémoires publiés en 1676. On n'y trouve sur le point en question qu'une répétition de la phrase insignifiante de la *Gazette :* « Comme il vouloit leur faire voir le désir qu'il avoit de les combattre, et qu'il ne les craignoit pas, il ne décampa de devant eux qu'en plein jour [1]. »

Consultez les Mémoires de Montglat, officier médiocre, mais écrivain militaire distingué, qui n'était pas à Lens, mais qui devait connaître bien des officiers qui s'y étaient trouvés ; on est confondu d'y voir indiqué en une ligne le mouvement de Condé sans la moindre remarque : « Alors voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire, puisque Lens étoit rendu, et qu'il n'étoit pas si fort que l'archiduc, il fit faire demi-tour à droite à toute son armée pour se retirer [2]. »

Il n'y a point d'autres documents contemporains à nous connus, et voilà tout ce que nous apprend l'histoire au XVIIe siècle sur une des actions les plus étranges de Condé, sur une action qui engagea une des plus grandes batailles, et qui, en vérité, si elle n'a

1. *Mémoires* du maréchal de Grammont, coll. Petitot, t. LVI, p. 423.

2. *Mémoires* de Montglat, coll. Petitot, t. L, p. 90.

pas eu d'autres motifs qu'une vaine gloriole, mériterait d'être sévèrement blâmée. Non, la conduite de Condé lui fut dictée par un plus sérieux motif; et ce motif, c'est le roman, et le roman seul, qui le fait connaître; il a échappé à la Gazette, à Grammont, à Montglat, et pendant tout le XVIIe siècle on ne le trouve que dans *le Grand Cyrus*.

Évidemment Mlle de Scudéry et son frère ne s'étaient pas contentés du récit de la Gazette; ils avaient entendu raconter cette grande journée à l'hôtel de Condé ou à Chantilly, et même ils avaient demandé à quelque secrétaire ou aide de camp du prince, ou au prince lui-même, des notes sur les parties de la bataille que laissait dans l'ombre la narration officielle; car c'est Condé lui-même qu'enfin on va entendre pour la première fois par la bouche de Mlle de Scudéry. La preuve en est que le récit du *Grand Cyrus* est entièrement conforme, sur tous les points essentiels, à la relation qu'un siècle plus tard Coste emprunta aux archives de la maison de Condé.

Voici ce qui détermina Condé à se conduire avec la témérité apparente que lui prête l'histoire : une victoire était nécessaire à la France, et il croyait la pouvoir remporter, s'il parvenait à entraîner l'archiduc dans les plaines de Lens; tel est l'objet principal que se proposait Condé, et auquel il a tout subordonné. S'il avait été ce présomptueux officier qui, par pure ostentation de courage, opère une retraite assez longue devant une armée plus nombreuse que la sienne pendant le jour, pouvant le faire la nuit, la

même présomption l'aurait poussé à attaquer l'archiduc Léopold dans sa forte position, par exemple par le centre, un peu plus découvert et abordable que les deux ailes, comme il l'avait fait à Nortlingen; cependant il ne le fit pas, et la Gazette et Grammont célèbrent en cela sa prudence. Ils ne sont donc pas reçus à lui prêter un moment après une inconcevable imprudence sur le plus futile de tous les motifs. Encore une fois, si Condé a opéré cette fameuse retraite en plein jour, ç'a été l'effet, non d'une saillie de courage, mais d'un calcul militaire, calcul habile, mais il est vrai toujours un peu incertain, comme ceux des plus grands capitaines qui ont toujours besoin d'être soutenus dans l'exécution par une constance et une valeur extraordinaire. A peu près sûr de vaincre s'il attirait l'ennemi dans la plaine, Condé risqua tout pour l'y attirer. La veille, il avait employé tous les artifices, toutes les provocations, toutes les demi-attaques, et l'archiduc était demeuré immobile. Il ne lui restait d'autre ressource que l'apparence d'une imprudence. Nous disons que Condé n'avait pas d'autre ressource. En effet, arrivé heureusement à Neus pendant la nuit, il se fût trouvé en meilleur état sans doute, mais là encore, moins que dans sa première position, il pouvait se flatter d'attirer l'archiduc au combat qui lui était nécessaire. Tournez et retournez en tous sens la situation de Condé, même après la retraite la plus prudente et la plus heureuse, il n'eût pas été plus avancé qu'auparavant, et il eût toujours été réduit, ou à aller chercher l'archiduc dans ses

retranchements, ou à l'attendre en vain. Il ne pouvait le séduire qu'en lui présentant l'amorce d'une grande imprudence. Beck, malgré sa vieille expérience, entraîné par ses instincts et son ambition, ne put pas resister à l'habile séduction exercée sur son courage. En voyant défiler devant lui toute l'armée française, il prit pour une retraite désespérée ou follement audacieuse ce qui n'était qu'une manœuvre; il crut le moment venu d'écraser le jeune et téméraire général; il lança sur lui la redoutable cavalerie croate et lorraine, et peu après s'engagea la bataille tant désirée. Nul doute que telle n'ait été l'intention de Condé dans un mouvement qui, en toute autre circonstance et sans le grand objet qu'il se proposait, et encore sans les précautions profondes et savantes qu'il prit, eût été une absurde témérité.

Il est vraisemblable qu'en choisissant le jour pour opérer sa retraite, Condé, ne voulant pas livrer son secret à ses soldats, c'est-à-dire aux espions de l'ennemi, et ayant d'ailleurs besoin de soutenir et même d'exalter les courages, jeta quelques mots de bravade qui convenaient bien à sa grande âme et allaient à celle d'une armée française. Mais tandis qu'il parlait en paladin, il renfermait en lui les desseins d'un général. L'histoire officielle a recueilli les paroles prononcées, les bruits de l'état-major; elle n'a pas connu le secret du grand capitaine; M[lle] de Scudéry nous le révèle:

Le Grand Cyrus, t. V, liv. III, p. 1245 : « La difficulté étoit de résoudre si Cyrus décamperoit de jour ou de

nuit; la prudence vouloit que ce fût de nuit, mais le grand cœur de Cyrus n'y pouvoit consentir et n'y consentit pas en effet. *Il est vrai qu'une des raisons qui l'obligèrent à suivre plutôt en cette occasion les mouvements de son courage que les conseils de la prudence ordinaire, fut qu'il espéra que peut-être Crésus et le roi de Pont* (l'archiduc Léopold et le comte de Fuensaldagne) *voudroient-ils du moins faire semblant de le suivre, et que, profitant de cette occasion, il tourneroit tête et les forceroit à combattre.* De sorte qu'encore qu'il connût bien qu'il y avoit un danger évident à faire ce qu'il prétendoit, et que le bon succès en étoit douteux, il ne laissa pas d'entreprendre de se retirer à la vue d'une armée beaucoup plus forte que la sienne et commandée par des princes qui savoient admirablement la guerre, et qui, par conséquent, devoient vraisemblablement prendre la résolution de faire en sorte que la retraite de Cyrus se changeât en fuite, et que sa fuite fût suivie de sa défaite entière. »

Voilà enfin une explication sérieuse et militaire, et cette explication, encore une fois, nous ne la devons ni à la relation officielle du gouvernement français, ni au maréchal de Grammont, ni au lieutenant général Montglat; nous la devons à Mlle de Scudéry. Cette explication est seule dans toute l'étendue du XVIIe siècle, elle paraît ici en 1650, deux ans après l'affaire même; et pour la rencontrer dans un livre d'histoire, il faut attendre jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, jusqu'à la relation empruntée par Coste aux archives de Condé, et où se lisent les lignes suivantes : *His-*

toire de Louis de Bourbon, etc., 3e édition, La Haye, 1748, t. Ier, p. 110. « La résolution prise de décamper, il délibéra s'il partiroit de nuit ou de jour. Il prit ce dernier parti, quoique l'autre fût plus sûr, espérant qu'en se retirant de jour il engageroit les ennemis à le suivre, et qu'il les engageroit au combat. » Depuis, Desormeaux, *Histoire de Louis de Bourbon*, etc., 1766, t. II, p. 66, qui avait sous les yeux les manuscrits de l'hôtel de Condé, renouvelle cette explication ; mais il ne faut pas oublier qu'on la trouve pour la première fois dans *le Grand Cyrus*.

Tout le reste du récit de la bataille de Lens, dans Mlle de Scudéry, n'est pas moins remarquable par l'intelligence et l'exactitude. On y voit clairement l'ensemble de l'affaire, ses parties principales, les divers mouvements des divisions et des régiments engagés, les vicissitudes du combat, les noms de tous les généraux et officiers qui y prirent part, avec les grands résultats obtenus; en sorte que désormais, quiconque voudra étudier cette mémorable journée, devra s'appuyer sur la relation du *Cyrus* tout autant que sur celle de Coste, parce que ces deux relations, dans leur ressemblance, trahissent la même source, et viennent également de Condé.

Nous en disons autant de la bataille de Rocroy. La clef, que nous avons trouvée et que nous suivons, ne donne, il est vrai, le nom de Rocroy à aucune des batailles racontées dans le *Cyrus ;* mais une fois mis sur la voie, nous avons aisément reconnu cette

bataille de Rocroy, la première en importance comme en date de toutes les batailles de Condé, et qui n'a pas de supérieure et très-peu d'égales dans toute l'histoire militaire de la France. C'est évidemment, comme nous l'avons déjà dit[1], la bataille que Cyrus remporte sur les Massagètes et l'armée de Thomiris, au livre IIIe du IXe volume, et qui n'y occupe guère moins de cent pages. L'étude spéciale que nous avons ailleurs consacrée à l'affaire de Rocroy[2], nous permet d'affirmer que nulle part il ne s'en trouve une relation plus étendue, plus détaillée, plus exacte, où tous les points importants soient marqués avec plus de précision, le dessein bien arrêté de Condé de combattre dans les plaines de Rocroy comme plus tard il le fit dans celles de Lens, la politique qui lui fait garder pour lui seul la nouvelle de la mort du Roi, l'habileté avec laquelle, sans rompre en visière au maréchal de L'Hopital qui lui avait été donné pour le gouverner et qui voulait éviter toute grande bataille, il l'engage et le fait avancer peu à peu sous le prétexte de jeter du secours dans la ville et la place de Rocroy; puis, arrivé au lieu qu'il a marqué pour vaincre ou pour périr, déclarant sa résolution, prenant le ton du commandement, imposant silence à toutes les résistances, et gagnant la grande et belle plaine par un sentier périlleux, action hardie comparable au défilé en plein jour à Lens, et qui réussit

1. Plus haut, chapitre IIIe, p. 104.
2. *La Jeunesse de madame de Longueville, Appendice:* Bataille de Rocroy.

pourtant parce que Condé sut couvrir l'apparente témérité de la conception par la promptitude et la vigueur incomparable de l'exécution ; la sérénité et le calme du jeune capitaine, la veille de la bataille, le triste début de cette bataille, les mérites et les fautes des divers généraux, le malheur de L'Hopital, la fougue ambitieuse de La Ferté, la vaillance de Sirot et de Gassion, le coup d'œil supérieur de Condé, et en quelque sorte son omniprésence; enfin, la manœuvre extraordinaire qui décida la victoire, la belle résistance de l'infanterie espagnole, la mort glorieuse du vieux comte de Fontaine : tout cela est exposé dans son ordre avec autant d'exactitude que d'éclat, et il est impossible de méconnaître qu'ici une main plus exercée que celle de Mlle de Scudéry a conduit sa plume. Comme le récit de la bataille de Thybarra au tome Ve du *Cyrus* a été fait évidemment sur la relation corrigée par Condé lui-même, et qui longtemps après a été communiquée à Coste ; ainsi nous retrouvons, dans le IIIe livre du tome IXe du *Cyrus*, le récit de la bataille de Rocroy, justement attribué à La Moussaye qui, à cette bataille, servit de premier aide de camp à Condé, ne le quitta pas un moment, connaissait tous ses desseins, et nous peut tenir lieu de son général. Si on compare avec soin le récit de La Moussaye et celui de Mlle de Scudéry, leur ressemblance éclate ; il est manifeste que les deux auteurs ont puisé à la même source, et on demeure convaincu qu'on possède, en ces deux récits presque identiques, celui de Condé lui-même.

L'espace nous manque pour examiner en détail la

description de la bataille de Rocroy par Mlle de Scudéry; nous n'y voulons signaler qu'un seul point, d'une suprême importance, et encore aujourd'hui controversé : nous voulons parler de la manœuvre célèbre qui assura la victoire.

On sait qu'à Rocroy, pendant que l'aile droite française, commandée par Condé, qui avait sous lui Gassion, avait enfoncé l'aile gauche espagnole, et la poursuivait l'épée dans les reins jusque vers les dernières lignes de l'armée ennemie; notre aile gauche, sous le maréchal de L'Hopital et le lieutenant général de La Ferté-Seneterre plia, se renversa sur notre centre qu'elle mit en désordre, et qu'ainsi la bataille se trouvait en très-grand péril, si l'ennemi n'était promptement et énergiquement arrêté : de là l'ordre donné à la réserve commandée par Sirot de marcher au secours du centre et de l'aile gauche, et l'étonnante résolution prise par Condé, dès qu'il connut le danger, de passer par-dessus la ligne ennemie et d'aller tomber sur les derrières de l'aile droite espagnole victorieuse. Cette grande résolution a-t-elle été une inspiration personnelle de Condé, ou ne fit-il que suivre le conseil de Gassion qui, dans ce cas, devrait avoir tout l'honneur de cette manœuvre? C'est là une question qui n'en a jamais été une au XVIIe siècle, et qui, si on la veut poser à toute force, est selon nous bien facile à résoudre, du moins selon les règles connues de la critique historique.

Un écrivain distingué, le spirituel et brillant auteur de la dernière histoire de France, M. Henri Martin,

racontant la bataille de Rocroy, et arrivé à son moment critique, s'exprime ainsi, *Histoire de France*, t. XIV, p. 10 : « En ce moment, les chances semblaient parfaitement égales; mais, des deux ailes droites victorieuses, c'était la française qui avait conservé le plus d'ordre dans le succès. Gassion qui avait rejoint Enghien, lui fit voir ce qui se passait à l'aile gauche, et, selon toute apparence, lui montra tout à la fois le mal et le remède. Enghien, passant derrière l'infanterie ennemie, qu'il laissait à moitié rompue, alla prendre en queue la cavalerie de Mello, qui avait en tête la réserve française. Cette belle manœuvre eut un plein succès, etc... » *Selon toute apparence!* ne semble-t-il pas que, pour parler ainsi, l'honorable écrivain a des raisons très-fortes, ou le plus grand nombre de témoignages, ou des témoignages dont le poids l'emporte sur tous les autres? Quels sont donc les témoignages qu'on peut invoquer ici? D'abord la Gazette[1]; mais la Gazette mentionne la manœuvre sans la rapporter le moins du monde à Gassion. L'*Histoire du maréchal de Gassion*[2], qui décrit seulement les actions personnelles de son héros, ne dit rien de cette manœuvre, parce que Gassion n'y était point. Lenet[3], qui déclare avoir consulté bien des officiers présents à l'affaire avant de prendre la plume, et qui se fonde sur une dépêche envoyée du champ de bataille au père de Condé, fait exécuter la

1. Pour l'année 1643, n° 65, p. 449, etc.
2. 2 vol. in-12, Amsterdam, 1696.
3. *Mémoires* de Lenet, coll. Michaud, t. II, p. 477, etc.

fameuse charge au jeune prince, sans dire un seul mot de Gassion, du moins en cet endroit. Enfin, La Moussaye[1] indique avec précision la manœuvre de Condé, et la lui fait entreprendre après avoir donné l'ordre à Gassion de poursuivre les restes de l'aile gauche des ennemis qu'ils avaient culbutée ensemble et de s'opposer à l'arrivée du général Beck, mission importante et difficile. Ni la Gazette, ni Lenet, ni La Moussaye ne disent que Gassion prit part à la charge inattendue qui vint écraser l'aile droite espagnole. Gassion était sur un tout autre point du champ de bataille; cela n'est pas douteux, car lorsque Condé eut forcé l'aile droite espagnole de lâcher sa proie, de faire volte-face, de se défendre au lieu d'attaquer, et bientôt de prendre la fuite vers le fond du champ de bataille, Gassion, qui y était encore, la reçut et l'acheva. S'il eût conseillé une manœuvre nécessaire, mais hasardeuse, il eût certes voulu partager au moins les périls de l'exécution; tandis qu'il est incontestable que Condé seul les prit tous sur lui, ce qui d'ailleurs était dans son caractère, et ce qu'il fit constamment à Fribourg, à Nortlingen, à Lens, comme à Rocroy. Aussi le récit de La Moussaye, conforme à celui de Lenet, et qu'aucun des autres témoignages précités ne contredit, a fait foi, et il a été suivi par Coste et par Desormeaux.

Cet ensemble de témoignages est décisif. Un seul

1. *Relation des campagnes de Rocroy et de Fribourg*, in-12, 1673, réimprimée dans les *Mémoires* pour servir à l'histoire de M. le Prince, 2 vol., 1693, et aussi à la suite des *Mémoires* de Turenne.

écrivain militaire du XVIIe siècle donne une version contraire ; cet écrivain est Montglat. Montglat n'était pas plus à Rocroy qu'à Lens. Il a écrit sur des ouï-dire, et sa description de la bataille est très-souvent défectueuse. Elle est en pleine contradiction, sur la conduite de la réserve, avec Sirot, qui la commandait, et dont ici le récit est irrécusable. Elle n'a donc aucune autorité. Or c'est juste cette relation-là, et celle-là seule, que M. Henri Martin a suivie, négligeant pour elle tous les autres témoignages. Et encore il l'a suivie à sa guise, comme nous allons voir. Montglat ne dit pas seulement, avec tout le monde, que Gassion concourut avec Condé, à la tête de l'aile droite française, à renverser l'aile gauche de l'ennemi au commencement de la bataille ; il fait à Gassion seul tout l'honneur de ce premier succès, où ne paraît pas Condé ; puis dans son récit Gassion, de son autorité privée, change de front, tourne à droite et se jette sur les derrières de l'aile droite espagnole, sans qu'encore ici il soit question de Condé ; celui-ci ne se montre un moment que pour venir dire à Sirot d'avancer, ce que Sirot refuse de faire, engageant le jeune duc à prendre patience et à attendre que Gassion ait achevé d'exécuter sa brillante manœuvre. Autant eût-il valu dire que Condé assista à la bataille sans y prendre part. Le passage vaut la peine d'être cité : « De l'autre côté Gassion ayant renversé les « premiers escadrons espagnols, les poussa dans la « seconde ligne, qu'il mit en déroute ; et lors les « poussant avec vigueur, il les força de tourner le

« dos et de prendre la fuite; mais, au lieu de les « poursuivre, il les laissa sauver, et fut, bride en « main, ralliant toutes ses troupes et les remettant « en bataille, parce qu'il aperçut le désordre des siens « dans l'autre aile, et les Espagnols victorieux, qui « n'ayant pas la même précaution qu'il avoit, pilloient « le bagage comme s'ils n'eussent plus rien à craindre. « Alors il fit faire demi-tour à droite et marcha pour « les prendre par derrière. Cependant le duc d'Eng- « hien manda à Sirot, qui commandoit le corps de « réserve, de donner et de secourir le maréchal de « l'Hopital; mais il répondit qu'il n'étoit pas temps; « et le duc arrivant là-dessus, il (Sirot) lui fit voir « l'état des choses, et comme Gassion, après avoir « battu l'aile gauche des Espagnols, alloit attaquer « l'autre par derrière, qu'il falloit avoir un peu de « patience, ce que le duc trouva bon. Et aussitôt que « Gassion chargea d'un côté, Sirot en fit autant de « l'autre, etc..... » Il n'y a qu'un seul défaut à toutes ces belles inventions, c'est que Sirot dans ses Mémoires[1], ne dit pas un seul mot de ce que lui fait dire Monglat, qu'il dit précisément le contraire, qu'il ne parle pas même de Gassion, qu'enfin, comme il ne sait que ce qui s'est passé où il était, il ne mentionne pas la manœuvre en question. Toute cette partie du récit de Montglat est une fable ridicule : le reste est à l'avenant. Les témoignages sont unanimes pour

1. *Mémoires* et la vie de messire Claude de Letouf, chevalier, baron de Sirot, lieutenant général, etc.: 2 vol. in-12, 1683, t. II, p. 36, etc.

affirmer que Gassion n'accompagna pas même Condé dans son attaque sur l'aile droite espagnole, bien loin qu'il l'ait exécutée de son chef. Incontestablement Gassion devrait être à l'autre extrémité du champ de bataille, pour poursuivre la cavalerie d'Albuquerque, rompue mais non défaite, et pour surveiller et empêcher l'arrivée du général Beck. Nous croyons avoir ailleurs démontré en détail[1] que toutes ces assertions de Monglat ne résistent pas au moindre examen, qu'elles sont mêmes fort peu dignes d'être examinées. Voilà pourtant l'unique témoignage sur lequel paraît s'appuyer M. H. Martin. Du moins fallait-il le prendre tout entier et tel qu'il est. Montglat ne dit pas que Gassion *qui avait rejoint Enghien* (car jusque-là ils n'avaient pas été séparés et tous deux avaient chargé Albuquerque à la tête de l'aile droite française) *lui fit voir ce qui se passait à l'aile gauche* (car le duc le pouvait bien voir comme lui); *et selon toute apparence* (entendez: contre tous les témoignages) *lui montra tout à la fois le mal et le remède*. Non; Montglat assure que Gassion tourna lui-même à gauche, et fut, bride en main, réparer le désordre des siens dans l'aile gauche, tandis que M. Henri Martin laisse au moins à Condé l'honneur de l'exécution de cette belle manœuvre, et ne donne à Gassion que le mérite d'ailleurs immense d'un conseil. Mais cette division est tout à fait arbitraire; c'est une pure conjecture, débris des conjectures de

1. *La Jeunesse de madame de Longueville, Appendice* : Bataille de Rocroy.

Monglat; et l'idée d'un simple conseil donné par Gassion, sans aucune participation de sa part à l'exécution, est une imagination exclusivement propre à M. H. Martin. A toutes ces hypothèses des deux graves historiens, nous préférons le récit de l'ingénieuse romancière qui nous inspire une entière confiance, parce que cette romancière a eu le bon sens de puiser à des sources certaines, et très-vraisemblablement de se procurer la relation même de La Moussaye, alors manuscrite, et de la suivre pas à pas, en se bornant à la développer et à l'éclaircir en quelques endroits. Nous prenons le récit de M[lle] de Scudéry au moment où Cyrus, avec Mazare, qui représente Gassion, a mis en fuite, à la tête de l'aile droite française, la cavalerie d'Octomazade (le duc d'Albuquerque).

Le Grand Cyrus, t. IX, liv. III, p. 1234, etc. : « Mais comme ce vaillant prince savoit bien que des ennemis qui fuient sont déjà vaincus, il ne s'amusa point à les suivre ; et voulant donner une plus noble matière à sa valeur, il se contenta d'ordonner à Mazare (Gassion) d'achever de vaincre la cavalerie qu'il avoit déjà rompue, de peur qu'elle ne se ralliât; il fut droit à l'infanterie ennemie, contre qui il fit des miracles de sa personne. Mais durant qu'il faisoit fuir tous les ennemis qu'il avoit en tête, l'aile gauche de son armée ne combattit pas si heureusement; car comme Crésus (le maréchal de L'Hopital) avoit mené ses troupes à la charge avec un peu trop de précipitation, elles furent rompues d'abord: ce n'est pas qu'il ne se signalât en cette occasion et qu'il

ne témoignât avoir beaucoup de cœur, mais enfin après avoir eu le bras droit considérablement blessé, et avoir été mis hors de combat, il eut la douleur de voir l'aile qu'il commandoit entièrement mise en fuite, plusieurs bataillons de son infanterie taillés en pièces, presque toutes les machines de son parti gagnées par les Massagètes (Espagnols), et de voir enfin qu'ils eussent fait périr tous les siens, si le corps de réserve ne se fût avancé pour servir de barrière à ceux qui poursuivoient les vaincus. Ainsi on pouvoit dire alors que la victoire étoit dans les deux partis, et voloit sur les deux armées; car l'aile droite de Cyrus, où il étoit en personne, avoit mis en déroute l'aile gauche de Thomiris (D. Francisco de Mélos), et l'aile droite de Thomiris, où Ariante (le comte d'Isembourg) combattoit, avoit rompu la gauche de Cyrus. Mais pendant que cette double victoire se remportoit dans chaque parti, et à l'aile gauche et à l'aile droite, l'infanterie n'étoit pas oisive, et celle de Cyrus avoit avancé contre celle des Massagètes. Il y avoit même eu quelques bataillons qui avoient commencé le combat; mais comme Aglatidas (d'Espenan, qui commandoit le centre, où étoit l'infanterie et l'artillerie) vit le désordre de l'aile gauche, et qu'il remarqua que l'infanterie des Massagètes paroissoit plus ferme que la sienne et attendoit le choc d'une contenance plus fière, il crut fort sagement qu'il étoit à propos de voir ce que la fortune décideroit du destin des deux cavaleries, avant que de rien entreprendre : c'est pourquoi il se contenta

de faire de continuelles escarmouches, jusques à ce que l'occasion lui parut plus favorable. Mais enfin Cyrus, après avoir entièrement défait l'aile gauche des ennemis, comme je l'ai déjà dit, attaqua l'infanterie des Massagètes, et l'attaqua avec tant d'ordre et tant de vigueur, que sans qu'aucun de ses corps fût rompu, il renversa l'infanterie des Callipides, celle des Issédons, et mit entièrement en déroute celle des Scythes royaux (l'infanterie allemande, wallonne et italienne). Mais lorsqu'il étoit en ce glorieux état où il lui étoit permis de croire qu'il seroit bientôt vainqueur, il vit tout d'un coup les pitoyables termes où étoit son aile gauche; ainsi il connut avec certitude que ce gain de la bataille dépendoit absolument des troupes qu'il avoit auprès de lui. De sorte que, sans perdre de temps et sans s'opiniâtrer à achever de vaincre ceux qu'il avoit déjà rompus, il songea à vaincre les vainqueurs des siens, et il espéra même que leur victoire seroit la cause de la sienne. Car comme les Massagètes n'avoient pu vaincre sans se mettre en quelque désordre, et que ce qu'il avoit de troupes étoient aussi serrées dans leur rang que si elles n'eussent point combattu, il attendit un heureux succès du dessein qu'il prenoit d'aller combattre cette aile victorieuse. Si bien qu'après avoir par ses regards seulement, fait reprendre un nouveau cœur aux siens, il abandonna sa nouvelle victoire, et fut sans précipitation, pour conserver l'ordre dans ses troupes, par le derrière de l'armée de Thomiris, afin d'attaquer cette cavalerie, qui venoit de rompre la

sienne. De sorte que la trouvant encore tout ébranlée, et dans cette négligence que la victoire donne à ceux qui ne sçavent pas tout à fait bien l'art de vaincre. il la défit entièrement sans beaucoup de peine. Il délivra même par cette victoire le roi d'Hircanie (La Ferté-Seneterre), qui avoit été fait prisonnier, lorsque l'aile où il étoit avoit été rompue; et il fut trouvé blessé en plusieurs endroits. Il arriva encore que ceux qui échappèrent à la victoire de Cyrus, en s'enfuyant rencontrèrent Mazare (Gassion), qui acheva de les vaincre; de sorte que l'illustre Cyrus eut la gloire d'avoir vaincu les vainqueurs des siens, d'avoir entièrement défait les deux ailes de l'armée ennemie, et d'avoir même vaincu une grande partie des gens de pied de Thomiris. »

A cette description claire et précise de la manœuvre qui a décidé la victoire, qu'il nous soit permis d'ajouter une dernière citation, celle du passage où Mlle de Scudéry peint la fin de la bataille, la résistance opiniâtre de l'infanterie espagnole, la glorieuse mort du comte de Fontaine, et la noble et généreuse conduite par laquelle le jeune héros met en quelque sorte le sceau à sa gloire, en couronnant la victoire par la clémence et la piété. Tout le monde sait par cœur les belles pages de Bossuet sur ce grand sujet; mais après l'éloquence, l'exactitude a encore son prix, et nous ne connaissons pas de récit plus exact que celui que nous allons mettre sous les yeux du lecteur. Il est de tout point conforme à la savante narration de La Moussaye, fondement de celle de Bossuet, comme nous

l'avons montré ailleurs [1]; mais la relation de La Moussaye n'a été publiée qu'en 1673 par M. de Bessé, tandis que le tableau tracé par Mlle de Scudéry est de l'année 1653. Et comme ce tableau est incomparablement supérieur pour la netteté, l'ordre et l'agrément, à la relation officielle de la Gazette, on peut dire que *le Cyrus* est le premier ouvrage qui ait donné une juste idée de toute la bataille de Rocroy, de l'habile stratégie qui l'a préparée, de la manœuvre hardie qui l'a gagnée, et particulièrement des dernières scènes de cette héroïque journée.

« Il ne restoit donc [2] plus à combattre qu'un grand corps d'infanterie, qui, n'étant composé que de Massagètes (les Espagnols), s'étoit posté auprès des machines de leur armée, et qui paroissoit en une posture si fière, qu'il étoit aisé de voir que ces Massagètes vouloient défendre leur vie et leur liberté jusques à la dernière goutte de leur sang. Le vaillant Térez (le comte de Fontaine) commandoit ce corps; mais parce qu'il étoit fort incommodé à cause des blessures qu'il avoit eues autrefois, il ne pouvoit monter à cheval, et il alloit toujours à la guerre dans un petit char (une chaise à porteur). Cet expérimenté capitaine étant donc à la tête de ces vaillants Massagètes, Cyrus n'hésita point à les attaquer; et il se résolut d'autant plus

1. *La Jeunesse de madame de Longueville, Appendice :* Bataille de Rocroy.

2. En vérité, n'est-ce pas là en quelque sorte le premier état, faible encore, mais déjà bien remarquable, de cette grande page de Bossuet : « Restoit cette redoutable infanterie... »

tôt à se hâter de les vaincre, qu'il avoit sçu par des prisonniers qu'il avoit fait, que le prince Aripithe (le général Beck) avançoit avec un puissant secours de Sauromates, et qu'il étoit déjà dans les bois. Joint qu'appréhendant que Mazare (Gassion), qui suivoit ceux qu'il avoit mis en déroute, ne rencontrât Aripithe et n'en fût vaincu, il croyoit qu'il falloit promptement se hâter de se défaire de ce reste d'ennemis. Il avoit pourtant peu de cavalerie auprès de lui, parce qu'après cette dernière victoire, elle s'étoit amusée à piller. Néanmoins, sans attendre son gros de réserve, il fut courageusement à la charge, à la tête de son infanterie, quoiqu'il eût peu de cavalerie pour la soutenir.... Cependant Térez, voyant venir Cyrus à lui, avec toute la fierté d'un homme qui n'avoit jamais été vaincu ne s'ébranla point, et commanda aux siens de ne tirer point leurs flèches que leurs ennemis ne fussent à la juste portée du trait. Et en effet, Cyrus avança toujours avec les siens, sans que les Massagètes tirassent. Mais lorsqu'il fut à la distance que Térez leur avoit marquée, ce vaillant capitaine fit ouvrir ses bataillons et fit faire une si furieuse décharge de toutes les machines de l'armée de Thomiris et de toutes les flèches de son infanterie, que l'air en fut obscurci, et que toutes les troupes de Cyrus en furent non-seulement couvertes, mais épouvantées. Et si l'extrême valeur de ce grand prince n'eût rassuré ses soldats, ceux qui avoient vaincu partout ailleurs eussent été vaincus en cet endroit. Mais comme, par bonheur, Térez n'avoit point de cavalerie pour pouvoir les pousser

et profiter de leur désordre, ils ne se reculèrent pas fort loin; et Cyrus sçut si bien les rassurer, qu'il les ramena au combat. Il est vrai que, comme Térez avoit eu le loisir de faire préparer de nouveau ses machines, cette seconde attaque eut le même succès de la première; et jusques à trois fois le vainqueur de l'Asie attaqua ces fiers ennemis sans les pouvoir rompre, quoiqu'il y fît des choses prodigieuses, et que les princes qui le suivoient se signalassent par mille actions de courage. Cette opiniâtre valeur de ces vaillants Massagètes leur fut pourtant inutile : car Cyrus, ayant fait avancer son gros de réserve, et quelques autres troupes que ce prince avoit envoyées après ceux qu'il avoit rompus étant arrivées, il fit envelopper cette vaillante infanterie de tous les côtés. De sorte que, ne restant plus rien à faire à ces courageux Massagètes qu'à se rendre, puisqu'ils le pouvoient faire avec gloire, ils firent les signes qu'on a accoutumé de faire lorsqu'on veut demander quartier; si bien que l'illustre Cyrus, qui ne cherchoit qu'à pouvoir sauver la vie à de si braves gens, s'avança pour leur donner sa parole et recevoir la leur. Mais comme il s'avança sans leur faire aucun signe qui leur pût faire connoître qu'il leur faisoit grâce, ils crurent qu'au contraire il alloit encore les attaquer; de sorte que, faisant une nouvelle décharge de leurs machines et tirant toutes leurs flèches, tous ceux qui suivoient Cyrus virent ce prince en si grand danger que, poussés par l'amour, qu'ils avoient pour lui, ils allèrent attaquer ces vaillants Massagètes, quoiqu'ils n'en eussent point reçu

d'ordre ; et ils les attaquèrent par tant d'endroits à la fois qu'ils les rompirent de partout et pénétrèrent leurs bataillons de part en part. Cependant Cyrus, qui fut véritablement touché d'une généreuse compassion de voir de si vaillants soldats en état de périr, fit une action aussi glorieuse en voulant leur sauver la vie, que celle qu'il avoit faite le même jour en donnant la mort à tant d'autres; car il se jeta, malgré le tumulte et la confusion, au milieu des vaincus et des vainqueurs, criant aux siens, avec une voix éclatante qui imprimoit du respect à ceux qui l'oyoient, qu'il vouloit absolument qu'on donnât quartier aux Massagètes, menaçant même avec une fierté héroïque ceux qui lui venoient d'aider à remporter la victoire, s'ils ne pardonnoient aux vaincus et s'ils ne lui obéissoient. Mais à peine ce commandement eut-il été entendu, qu'en un même temps les soldats de Cyrus cessèrent de tuer; et les Massagètes, charmés de la clémence de leur vainqueur, posèrent les armes, et s'amassèrent en foule et avec précipitation à l'entour de lui, regardant alors comme leur protecteur celui qu'un moment auparavant ils avoient combattu comme leur ennemi. En effet, il n'y eut pas un officier qui ne voulût avoir l'honneur de s'être rendu à ce prince, et il n'y eut pas un simple soldat qui ne fît du moins ce qu'il put pour s'en approcher. Il y eut même deux prisonniers considérables[1] qui eurent la gloire d'être

1. La Moussaye nomme entre autres don Georges de Castelui, mestre de camp; la *Gazette* l'appelle Castelvis.

pris de la plus illustre main du monde, puisqu'ils le furent de celle de Cyrus...

« Comme Cyrus sçavoit qu'il ne faut jamais que les vainqueurs s'endorment entre les bras de la victoire, dès qu'il eut sauvé la vie à ces vaillants Massagètes, qu'il eut donné ordre à la sûreté des prisonniers, et qu'il eut commandé qu'on prît soin du corps du vaillant Térez qui fut tué en cette occasion, il pensa diligemment à rallier ses troupes victorieuses, afin qu'elles fussent en état de soutenir Mazare (Gassion), s'il étoit poussé par Aripithe (Beck), et d'aller même attaquer ce prince des Sauromates, s'il osoit sortir du bois et s'avancer dans la plaine. Mais comme il étoit occupé à ce ralliement, Mazare (Gassion), qui venoit de donner la chasse aux ennemis, arriva, qui apprit à Cyrus qu'Aripithe, n'ayant osé s'engager dans la plaine, avoit toujours été dans le bois, où il avoit reçu dans le défilé les troupes qu'il avoit rompues; ajoutant que cela n'avoit pas empêché qu'on ne les eût poursuivies ardemment; et qu'il avoit sçu par des prisonniers qu'il avoit fait assez avant dans le bois, que les troupes d'Aripithe qui n'avoient point combattu se retiroient avec tant de confusion, qu'on ne les pouvoit presque discerner d'avec celles qui avoient été défaites. Cyrus loua Mazare en peu de mots de tout ce qu'il avoit fait de grand dans cette journée.... Et voulant enseigner par son exemple à tous les siens, que toutes les grâces ne viennent que du ciel, (Cyrus) se mit à genoux : et se tournant vers le soleil qui étoit le dieu des Persans, il le remercia d'avoir éclairé sa

victoire. Ainsi on vit le victorieux, au milieu d'un champ de bataille tout couvert de morts et de mourants, rendre hommage de sa valeur au dieu qu'il adoroit. Toutes ses troupes à son exemple firent la même chose; chacun à l'usage de son pays rendit grâces aux dieux d'une victoire si signalée.

« En effet, il n'en fut jamais une plus complète : toute l'armée ennemie avoit été vaincue partie à partie, et presque escadron à escadron, tant la déroute fut grande. Il s'en fallut peu que tous les officiers de cette armée ne fussent tués ou prisonniers : le vaillant Térez (le comte de Fontaine) mourut à la tête de cette courageuse infanterie qui combattit la dernière; et son corps fut trouvé auprès du char dont il se servoit à la guerre, depuis qu'il avoit été estropié. Toutes les machines des ennemis furent prises : toutes leurs enseignes servirent à élever un trophée à leur vainqueur; tout leur bagage enrichit tous les soldats de l'armée de Cyrus; et pour mieux marquer la victoire de ce grand conquérant, il campa dans le camp de ses ennemis. Mais ce qui la lui rendit plus glorieuse, étoit que Myrsile, Artamas, Intapherne, Atergatis, Gobrias, Gadate, Indathirse [1], et tous ceux qui s'étoient trouvés à cette grande journée, publioient tout haut que Cyrus tout seul avoit gagné la bataille. En effet, on peut assurer sans flatterie que la prudence avec laquelle il conduisit sa valeur la lui fit

1. Les célèbres *petits-maîtres*, Laval, La Moussaye, Chabot, qui servirent d'aides de camp à Condé; Tourville, son premier gentilhomme; Barbantane, son écuyer, etc.

effectivement gagner, étant certain que s'il n'eût retenu l'impétuosité de son courage et celle de ses troupes, lorsqu'il eut rompu l'aile gauche des Massagètes, il n'eût peut-être pas vaincu; mais comme il ne s'emporta point à les poursuivre et qu'il tourna tout court ses escadrons contre l'infanterie, sans que pas un des siens sortît de son rang, il se trouva en pouvoir d'aller par le derrière de l'armée de Thomiris attaquer avantageusement cette aile victorieuse qui avoit mis Crésus (le maréchal de L'Hopital) en déroute, *ce qui fut en effet le point décisif de la bataille.* »

Le combat de Charenton pendant le siége de Paris n'a pas assurément l'importance militaire des batailles de Rocroy et de Lens; mais il est très-considérable par ses résultats : il jeta le trouble et le découragement dans l'âme des frondeurs, ranima les espérances des gens de bien, enhardit le parlement à faire paraître ses vrais sentiments, à entamer et à poursuivre les négociations de Ruel, rendit à la royauté son ascendant légitime, et peu à peu amena la fin de ce premier acte du triste drame de la Fronde. Il en sort cette grande leçon, depuis fort peu comprise, qu'il n'est pas nécessaire d'être dans Paris pour y vaincre une insurrection, et qu'on peut très-bien en venir à bout du dehors en laissant l'esprit de désordre se déshonorer et s'épuiser par ses effets inévitables, et en sachant à propos frapper des coups déci-

sifs[1]. Après avoir investi Paris, Condé pensa, dans les premiers jours de février 1649 que le moment était venu de lui faire un peu sentir la pointe de son épée, et d'apprendre aux chefs militaires de la Fronde qui avaient servi sous lui qu'ils n'étaient pas encore de force à lutter contre leur ancien général. Il resserra le blocus et résolut de s'emparer d'une des clefs de Paris, Charenton, alors place forte, dominant la Marne et la Seine, et par où entrait l'approvisionnement principal de la ville. Il fit donc attaquer Charenton le 8 février 1649 par un détachement de l'armée royale composé de régiments solides, dont il donna le commandement à l'un de ses plus valeureux lieutenants, un des héros de Lens, le duc de Châtillon déjà lieutenant général et auquel était promis le bâton de maréchal de France. La défense de la place avait été confiée par les frondeurs au marquis de Clanleu, officier malheureux, mais d'une intrépidité à toute épreuve, et qui se battit avec son obstination accoutumée. Près de cinquante mille hommes de milice bourgeoise et de troupes régulières sortirent de Paris, et débouchèrent dans la plaine pour venir au secours de la garnison menacée et de son vaillant chef. Condé, adossé à Vincennes dont lui répondait

1. On dit qu'en juin 1848, le général Cavaignac était résolu, en cas d'échec ou d'une résistance désespérée, de sortir de Paris, de l'environner et d'en faire le siége. Si le 24 février, le général Bugeaud, laissé libre de sa conduite et de ses mouvements, eût fait cela, six jours après la bourgeoisie et la garde nationale, repentantes d'un égarement irréfléchi, lui auraient ouvert d'elles-mêmes les portes de Paris.

un officier dévoué à Mazarin, le comte de Broglie, occupa tout l'intervalle entre Vincennes et Charenton, et fit monter de l'artillerie sur les hauteurs qui couronnent la plaine, ne laissant ainsi d'autre alternative à l'armée de la Fronde que de venir lui livrer bataille dans cette forte position, ou de rester spectatrice immobile de la prise de la place. Charenton fut pris en effet à la vue de l'armée sortie de Paris ; mais il y eut des pertes cruelles des deux côtés. Les deux généraux qui commandaient l'attaque et la défense, Châtillon et Clanleu furent tués, laissant chacun dans leur parti de vifs regrets, surtout Châtillon, le mari de la belle duchesse, le beau-frère de Bouteville, le dernier des Coligny, destiné à relever ce grand nom et à donner à la France un capitaine de plus. Sa mort fut amèrement pleurée par Condé, qui montra en cette occasion de quelle amitié il était capable. En vain la Gazette, alors aux mains des frondeurs, s'appliqua-t-elle à diminuer l'importance de cet événement; il fit de toutes parts une impression profonde ; il en courut plus d'un récit populaire en prose et en vers[1]. Celui de Mlle de Scudéry est un peu court, mais en général fort exact, et nous le préférons de beaucoup à l'article de la Gazette insignifiant à dessein. Les détails dans lesquels entre Mlle de Scudéry, et qui, au premier coup d'œil semblent romanesques, se retrouvent dans

1. Les Recueils des Mazarinades pour l'année 1649, contiennent un *Agréable et véritable récit de ce qui s'est passé avant et depuis l'enlèvement du Roi dans la ville de Paris.* Voyez aussi le *Courrier français* en vers burlesques.

les Mémoires les plus authentiques publiés longtemps après.

La clef nous le dit : « Le château (sur le bord de l'Araxe) est Charenton, que M. le Prince prit à la vue de cinquante mille hommes qui n'osèrent l'attaquer à la vallée de Fécamp où il s'étoit posté, et rentrèrent honteusement dans la ville. Toute cette grande action est purement écrite selon la vérité. Le prince Artibie blessé à mort étoit feu M. le duc de Châtillon que M. le Prince aida à porter de ses propres mains, ainsi que le fait Cyrus. »

Le Grand Cyrus, t. III, liv. II, p. 611 : « La grande ville d'Artaxate (Paris) étoit située dans une plaine très-fertile au bord de l'Araxe (la Seine). Cette ville n'étoit commandée que de fort peu d'endroits; mais ses murailles étoient si foibles et même en quelques lieux si détruites, que sa force ne consistoit qu'en la multitude de ses habitants. » Auparavant l'auteur a déjà parlé du fort de Charenton, « château qui n'est qu'à cinquante stades d'Artaxate et qui est bâti sur le bord d'une petite rivière (la Marne), laquelle se jette en ce lieu-là dans l'Araxe, qui passe dans Artaxate... Cyrus fut reconnoître en personne la situation de ce bourg où étoit le château qu'il vouloit prendre.... Après avoir assemblé ses troupes proche d'un petit bois (le bois de Vincennes), et choisi celles qu'il destinoit à l'attaque du bourg et du château; quoiqu'il fût averti que toute la ville d'Artaxate étoit en armes, et que tous les bourgeois se préparoient à sortir contre lui, ce grand cœur ne s'ébranla point : au contraire,

prenant de nouvelles forces par la grandeur du péril, il choisit une petite éminence qui étoit entre la ville et ce château, et après avoir rangé huit mille hommes en[1] bataille sur cette hauteur, et y avoir placé six de ces terribles machines[2] qui servoient à lancer des boulets de pierre, pour s'opposer au secours que l'ennemi vouloit y donner, il fut avec les quatre mille autres attaquer le bourg dans lequel on avoit jeté trois mille soldats[3] qui s'y étoient retranchés quelques jours auparavant que Cyrus arrivât à la vue d'Artaxate. Cette attaque se fit par trois endroits à la fois, après que quatre béliers eurent abattu la barricade et la muraille, mais avec tant de vigueur que les ennemis en furent épouvantés... La première barricade fut emportée du côté qu'étoit Cyrus, et ceux qui la défendoient, fuyant avec précipitation jusques à la seconde, y furent tués, et servirent encore à faire forcer les autres par l'effroi que leur défaite leur donna. Les soldats, encore animés par l'exemple de leur chef, plantèrent des échelles contre les murs dont les béliers avoient déjà abattu une partie ; de sorte que tout d'un coup les soldats et les habitants se virent enveloppés de toutes parts, et contraints de fuir pour sauver leur vie. Les uns jettent leurs armes et se rendent, les autres fuient en tumulte et en désordre ;

1. La Gazette pour l'année 1649, n° 17, p. 113, dit : cinq à six mille. Montglat, Coll. Petitot, t. L, p. 158 : six mille.

2. La Gazette : quatre pièces de canon.

3. La Rochefoucauld, dans un endroit, dit : deux mille hommes, et dans un autre trois mille. Coll. Petitot, t. LI, p. 406 et 464.

quelques-uns, pour éviter l'épée de l'ennemi qui les poursuit, trouvant le pont trop étroit et trop embarrassé pour tant de monde, se jettent en la rivière qui passe en ce lieu, et s'y noient misérablement. Quelques-uns tâchent de se défendre encore à ce pont; mais comme la valeur de Cyrus ne s'arrêtoit jamais qu'après la victoire, il les poursuit, il les force, il tue tout ce qui lui résiste, et pardonne à tout ce qui lui cède. Celui [1] qui commandoit les gens de guerre qui étoient en ce lieu-là, et qui étoit un homme de cœur, y fut tué de divers coups, n'ayant pas voulu demander quartier; et des trois mille hommes que l'on avoit mis dans ce bourg, il en échappa fort peu qui ne fussent ou blessés ou prisonniers. Bien est-il vrai que du côté de Cyrus, le prince Artibie (Châtillon) reçut deux blessures mortelles, ce qui affligea extraordinairement Cyrus... Il rencontra quelques soldats et quelques capitaines qui portoient dans ce château le prince Artibie blessé, afin de l'y faire panser plus commodément. Comme Cyrus le vit en cet état, et qu'il remarqua que ceux qui le soutenoient étoient trop foibles et l'incommodoient en le portant, quel-

1. La Gazette : « Le sieur de Clanleu se voyant forcé se mit derrière une petite barricade, où, après s'être encore défendu quelque temps, il fut tué en combattant vaillamment, après avoir refusé vingt fois quartier et même tué l'un de ceux qui le lui offroient. » Mme de Motteville, t. III, p. 131 : « Clanleu qui commandoit la garnison y fut tué se défendant vaillamment, refusant la vie qu'on lui voulut donner, et disant qu'il étoit partout malheureux, et qu'il trouvoit plus honorable de mourir en cette occasion que sur un échafaud. »

que pressé qu'il fût et quelque douleur qu'il eût en l'âme, il aida de sa propre main à porter cet illustre ami jusques à une chambre basse où il fut mis sur un lit [1]... Après cela Cyrus monta à cheval... A chaque pas qu'il faisoit, il recevoit avis sur avis de troupes qui sortoient d'Artaxate; mais quelque grand qu'on lui représentât ce péril, il fut se mettre à la tête des siennes, résolu de combattre, quand même il seroit attaqué par cent mille hommes. En effet si le roi d'Arménie l'eût entrepris, il n'y en eût eu guères moins; car depuis une petite vallée (la vallée de Fécamp) qui s'abaisse presque imperceptiblement, et qui est au-dessous de l'éminence où Cyrus s'étoit posté, jusques à Artaxate, toute la campagne étoit couverte de troupes ennemies, qui firent même semblant d'avoir intention de combattre. Le roi d'Arménie tint conseil de guerre pour cela, hors des murailles de la ville, et s'avança jusques à un village où il fit halte, qui est fort proche de ce petit vallon qui séparoit les deux armées [2]. Cependant Cyrus demeura ferme en son

1. Mme de Motteville, *ibid.* : « Le duc de Châtillon fut blessé à mort en cette occasion, dont M. le Prince fut touché. Il le pleura et témoigna pour lui, aussi bien qu'il l'avoit déjà fait pour d'autres, qu'il étoit quelquefois susceptible de beaucoup d'amitié. » Montglat, *ibid.* : « Le duc de Châtillon y reçut un coup de mousquet dont il mourut peu d'heures après, au grand regret de tout le monde, principalement du prince de Condé qui l'aimoit extrêmement. »

2. Montglat, *ibid.* : « Plus de cinquante mille hommes sortis de Paris se mirent en bataille dans la plaine, depuis Picpus jusqu'à la rivière, et furent spectateurs de ce combat, la vallée de Fécamp entre deux, ils virent six mille hommes défaire leurs gens sans jamais oser avancer pour les secourir. » Mme de Motteville, *ibid.* :

poste, regardant toujours fièrement cette multitude innombrable d'ennemis qui n'osoient l'attaquer. Il conduisit même cette grande action avec tant de valeur et tant de prudence, qu'il y avoit plus de six heures que ce château étoit pris que ceux d'Artaxate ne le savoient pas encore. Enfin après avoir bien consulté, le roi d'Arménie conclut qu'il ne falloit point attaquer un prince accoutumé de combattre comme un lion et de vaincre tout ce qui lui résistoit. Le prince Phraate, qui étoit assez brave, vouloit hasarder la chose à quelque prix que ce fût[1]; mais son opinion n'étant pas suivie, parce qu'un chef expérimenté soutint qu'il n'y avoit nulle apparence d'aller choquer avec des troupes nouvelles et des bourgeois, des troupes aguerries et le plus grand capitaine du monde posté avec quelque avantage; Cyrus eut la satisfaction d'avoir pris ce qu'il vouloit prendre à la vue de ses ennemis, et de leur avoir présenté la bataille, depuis le matin jusques à la nuit, sans qu'ils eussent osé l'accepter, quoiqu'ils fussent vingt fois plus que lui. La nuit tombant tout d'un coup cacha

« M. le Prince rangea son armée en bataille, et eut le loisir de la mettre en bon ordre avant que celle de Paris pût arriver à la vue de ses troupes. Les deux armées furent assez longtemps à se regarder sans se faire aucun mal. Celle du Roi avoit fait ce qu'elle avoit eu dessein de faire, et celle de Paris n'avoit que de très foibles intentions de l'attaquer. Cette nombreuse et mauvaise armée ne sortit point de ses retranchements qui furent les dernières maisons de Picpus, et l'arrière-garde demeura toujours bien à son aise dans la place Royale. »

1. Tallemant, t. II, p. 334, etc., dit que Retz et le comte de Maure furent de cet avis.

une partie de la honte qu'avoient tous les habitants d'Artaxate de rentrer dans leur ville après avoir seulement vu prendre un château qui leur étoit considérable à cause de l'Araxe qui y passe [1]... »

On le voit : la narration de Mlle de Scudéry est d'une vérité frappante. On peut juger avec quel empressement elle dut être accueillie lorsqu'elle vit le jour à la fin de cette même année 1649 ! Paris commençait depuis peu de temps à respirer des périls et des ennuis du siége qu'il venait de soutenir. Les esprits et les cœurs étaient encore tout émus des souvenirs de la guerre à peine terminée, et ses diverses aventures, les faits d'armes de l'un et de l'autre parti étaient l'entretien de tout le monde, de la bourgeoisie aussi bien que de la magistrature et de la noblesse, parce que la bourgeoisie y avait joué un rôle sinon brillant, du moins considérable. Après avoir été si étroitement renfermé dans les murailles de Paris, c'était comme un plaisir nouveau d'en sortir, d'aller visiter les lieux où s'était livré plus d'un combat sanglant :

> . . . . juvat ire et Dorica castra
> Desertosque videre locos. . .
> . . . . Hic acie certare solebant.

Les moindres détails que racontait Mlle de Scudéry

1. Mme de Motteville, *ibid.* : « Les deux armées se retirèrent chacune de leur côté, celle du Roi glorieuse et satisfaite, et celle de Paris honteuse de n'avoir donné d'autre preuve de sa vaillance que celle des menaces et des injures. » — La Rochefoucauld, *ibid.* : « La prise de Charenton décrédita fort les généraux et les troupes du par-

avaient un intérêt palpitant. On les recherchait avec passion. Il en devait être à peu près de même des récits du siége de Dunkerque et des batailles de Rocroy et de Lens. La plupart de ceux qui s'y étaient distingués vivaient encore. Eux et leurs familles, disséminés dans toutes les provinces, se faisaient un orgueilleux plaisir de reporter leurs regards sur ces flatteuses et véridiques peintures. Il n'y avait pas de château où on ne voulût les avoir. Ces brillants faits d'armes, entremêlés d'aventures d'amour et de conversations délicates et spirituelles, amusaient les longs loisirs, polissaient les esprits, élevaient les cœurs, entretenaient et répandaient dans tous les rangs, et particulièrement dans la jeune noblesse, la tradition française de l'esprit de galanterie et de l'esprit militaire.

lement, et passa pour miraculeuse en la personne de M. le Prince, d'avoir emporté uno place en la présence d'une armée et aux portes de Paris, dont il étoit sorti dix mille hommes en armes pour en être les émoins. »

CHAPITRE CINQUIÈME

L'ARISTOCRATIE

CHRISTINE, REINE DE SUÈDE. — LA COMTESSE DE MAURE ET MADEMOISELLE DE VANDY. — LE COMTE DE FIESQUE. — MADEMOISELLE DE VERTUS ET LA MARQUISE DE COURBON. — RENÉE DE FORBIN.

Il doit être maintenant bien établi que Mandane et Cyrus sont Mme de Longueville et Condé, et que Mlle de Scudéry s'est incontestablement proposé de peindre la sœur et surtout le frère dans la première et la plus belle époque de son histoire, avant sa fatale participation aux criminelles folies de la Fronde, jeune, beau, plein d'esprit, libéral, dévoué à ses amis, méprisant la richesse, adorant la gloire, le cœur rempli des plus nobles flammes, et par-dessus tout le premier soldat et le premier capitaine de son siècle.

Et ce n'est pas Condé seul que Mlle de Scudéry nous représente, c'est Condé en compagnie des guerriers les plus renommés de son temps, tels que Gassion à Rocroy sous le nom de Mazare [1], à Lens, encore sous

1. Plus haut, chap. III et IV, p. 121, 123, 168, 170, 173.

ce même nom, le maréchal de Grammont [1], avec Villequier, Noirmoutiers, d'Erlac [2]; parmi les ennemis, don Francisco de Melos et le vieux comte de Fontaine [3], l'archiduc Léopold et le général Beck. Et nul doute qu'on y verrait Mercy et Turenne si les batailles de Fribourg et de Nortlingen étaient racontées.

Naturellement les amis particuliers de Condé sont ceux auxquels Mlle de Scudéry s'arrête le plus : ils reviennent souvent dans *le Cyrus*, et les mêmes quelquefois sous des noms différents. A la bataille de Thybarra, celle de Lens, Châtillon est Hidaspe [4] qui commande la cavalerie, et il est encore Artibie, qui est tué au siége d'Artaxate [5]. Partout est célébrée la valeur de La Moussaye ; dans le roman il s'appelle Tigrane, qui combat toujours auprès de Cyrus [6], et ce même Tigrane, à la bataille de Thybarra, a le sort bien connu de La Moussaye à Lens : après des prodiges de courage, il tombe au pouvoir de l'ennemi. Feraulas est bien Chabot, descendant de l'amiral, le frère de celui qui commandait la réserve à Nortlingen et mourut au siége de Dunkerque avec un courage stoïque. Le comte de Chabot, sans fortune, mais très-bien fait et très-agréable de sa personne, toucha le cœur de la belle Marguerite, la fille du duc Henri de

1. Chap. IV, p. 138, etc.
2. *Ibid.*, p. 138, etc.
3. *Ibid.*, p. 171, 172, 173, sous le nom de Térez.
4. *Ibid.*, p. 138.
5. *Ibid.*, p. 180.
6. Par exemple, t. IV, p. 1176.

Rohan, et par ce mariage, à la fois opulent et illustre, devint le duc de Rohan-Chabot. Toute sa vie il demeura l'ami fidèle et dévoué de Condé, et son confident le plus intime. Aussi dans *le Cyrus* Feraulas est-il donné non-seulement comme un très-brave officier, mais comme celui auquel Cyrus ouvre le plus volontiers son cœur. *Le Grand Cyrus*, t. IV, liv. III, p. 1134 : « Feraulas (resté seul avec Cyrus livré à la plus grande douleur) étoit la plus agréable compagnie qu'il pût avoir, puisque c'étoit lui seul qui avoit toujours eu le secret de sa passion... Ce n'avoit été qu'à Feraulas qu'il avoit découvert tous les sentiments de son âme, comme étant d'un âge et d'une humeur à excuser tous ses transports et toutes ses foiblesses. » C'est encore à Feraulas qu'au t. VI, liv. Ier, p. 8, Cyrus montre une lettre de Mandane. Nous savons, en effet, que Chabot avait été le confident de Condé dans sa liaison avec Mlle du Vigean, et Mademoiselle nous apprend [1] que si Condé favorisa si fort Chabot dans ses desseins sur Mlle de Rohan, c'est que celui-ci l'avait secondé dans sa première et ardente passion. « Ainsi, dit-elle, après avoir été servi dans l'occasion qui lui étoit la plus sensible de sa vie, il ne faut pas s'étonner qu'il prît avec la chaleur qu'il témoigna le soin de faire réussir le mariage où Chabot aspiroit. »

Cependant, il faut bien l'avouer, ce n'est pas sur la haute partie de la société française que *le Grand Cyrus* nous fournit le plus de lumières. Les masques qu'il

1. *Mémoires*, t. Ier, p. 88.

avait bien fallu mettre à ces grands seigneurs et à ces grandes dames pour les produire sur la scène, si transparents qu'ils fussent dans le temps, sont devenus trop épais pour nous. La clef dont nous faisons usage doit avoir été aussi, comme nous l'avons dit[1], d'une main bourgeoise, car cette clef va fort bien aux personnages d'un ordre un peu inférieur, surtout aux gens de lettres, et elle ouvre assez mal le monde aristocratique. Elle ne nous dit rien de beaucoup de princes et de princesses qui jouent un grand rôle dans *le Cyrus*, et ce qu'elle nous dit de beaucoup d'autres ressemble à des conjectures bien hasardées.

Par exemple, la princesse Araminte est une des figures les plus importantes du *Cyrus*. Elle est fille de Roi, sœur de Roi, et sa beauté donne de la jalousie à Mandane. Ce doit être quelque dame du plus haut rang. La clef n'en parle point, et nos conjectures se perdent parmi les beautés célèbres du milieu du XVIIe siècle sans pouvoir s'arrêter à aucune.

Qu'est-ce encore que la princesse Panthée dont la touchante histoire remplit une partie du t. V?

A qui peut s'appliquer l'histoire de Sésostris et de Timarète, au livre Ier du t. VI?

Les aventures de la princesse Istrine et d'Atergatis, du prince Intapherne et de la princesse de Bithynie ne manquent assurément pas d'intérêt : la clef n'in-

1. Plus haut, Introduction, p. 19.

dique point les personnes du temps qu'il faut mettre sous ces noms-là.

Au livre troisième du t. II, Mlle de Scudéry nous raconte l'histoire d'un prince de Cilicie appelé Agariste que la clef ne nous fait pas connaître, non plus qu'une dame engagée dans cette histoire, et qui a nom Arétaphile « d'une grande beauté, mais d'une extrême ambition. » Dans des lettres manuscrites, Mme de Longueville écrivant de Stenay à son amie Anne de Gonzague, la princesse palatine, appelle Arétaphile la duchesse de Montbazon, par une allusion manifeste à ce personnage du *Cyrus* qui ressemble beaucoup en effet à la belle, intéressée et ambitieuse duchesse. Mais Mme de Longueville et la Palatine pouvaient fort bien désigner ainsi Mme de Montbazon entre elles deux dans la langue énigmatique dont elles étaient convenues pour la sûreté de leur correspondance, sans qu'on soit en droit de supposer que Mlle de Scudéry ait voulu représenter Mme de Montbazon sous les traits d'Arétaphile. Si telle eût été son intention, elle en aurait tracé un portrait qui nous aurait permis de reconnaître aisément la fameuse duchesse, en le comparant avec la description qu'en donne Mme de Motteville et avec le ravissant petit portrait conservé à la galerie de Versailles[1].

Il nous est également impossible de deviner quelle est cette Télamire dont l'histoire et le portrait se trouvent au livre III du t. VIII.

1. Voyez *la Jeunesse de madame de Longueville*, ch. III.

Nous en disons autant de l'Arpalice du livre Ier du t. X. Ses adorateurs, dans le roman, font une assez grande figure; d'où nous conjecturons que ce doit être une grande dame, sans savoir quelle elle est.

Il y a deux sortes de portraits et d'histoires dans *le Cyrus*. Toutes les fois qu'on y débat diverses thèses de morale ou de galanterie, les histoires qui viennent à l'appui sont presque toujours entièrement fictives, et par conséquent les personnages de ces histoires sont décrits d'une façon générale et sans détails caractéristiques. Quand une femme, en effet, est mise là seulement pour exprimer une idée, une des thèses avancées dans la conversation, il n'est pas besoin de lui donner des yeux bleus ou des yeux noirs, des cheveux blonds ou châtains; en sorte que nous établirions presque cette règle que tout portrait vague est imaginaire, et serions bien tenté de dire le contraire de toute description précise et topique. Ainsi, au t. X, Arpalice et Dorinice ne servant à prouver aucune thèse, et leurs portraits étant fort détaillés et soignés, nous en pouvons inférer que ce pourraient être là des personnages réels; tandis que l'histoire de Philidas et d'Anaxandride, et celle d'Aglatonide et d'Iphicrate au livre II du t. IX, et bien d'autres encore, avec leurs portraits vaguement ébauchés, nous semblent inventées pour mettre en relief telle ou telle opinion chère à Mlle de Scudéry.

Mais si nous avons trop souvent à nous plaindre du silence de la clef, nous ne pouvons toujours accepter les explications qu'elle nous donne. Ainsi l'histoire

d'Amestris et d'Aglatidas, au livre Ier du tome IV, est, selon la clef, celle du marquis de Vardes et de la princesse d'Harcourt. Mais quelle est cette princesse d'Harcourt? En 1650, date de ce IVe volume, le seul personnage qui se pût appeler prince d'Harcourt est, ce nous semble, Henri de Lorraine, un des fils du premier duc d'Elbeuf, le comte d'Harcourt, vulgairement surnommé le Cadet à la Perle, grand écuyer de France, l'heureux et célèbre capitaine. Sa femme, Marguerite du Cambout, parente de Richelieu, d'abord mariée à Puylaurens, était aimable et jolie, comme l'atteste le petit portrait de Montcornet; mais on ne lui a jamais attribué aucune liaison galante, surtout avec le marquis de Vardes, le neveu de la maréchale de Guébriant, alors assez peu connu et qui ne s'est distingué que plus tard, et bien à son désavantage, dans le monde de la galanterie, au temps de Madame Henriette[1]. D'ailleurs, qu'a de commun le comte d'Harcourt avec le mari d'Amestris, Otane, dont Mlle de Scudéry donne le portrait suivant, t. IV, p. 443 : « Il faut s'imaginer Otane d'une assez grande taille (d'Harcourt était gros et court, dit la chanson de Condé et la magnifique gravure de Masson), d'une physionomie sombre, fière et fine, d'une action contrainte et déplaisante, d'une humeur inégale et soupçonneuse, d'une conversation pesante et incommode; et parmi tout cela, il faut pourtant concevoir qu'on

1. Voyez Mme de La Fayette, *Histoire de madame Henriette d'Angleterre.*

« Télagène étoit d'une des plus illustres maisons d'Arménie... Elle étoit de taille médiocre, mais bien faite; elle avoit les yeux grands et bleus, et d'un éclat languissant et doux qui plaisoit infiniment. Elle avoit le teint uni et vif, le visage en ovale, et les cheveux d'un châtain si clair et si beau qu'on eût pu les dire blonds sans leur faire grâce. Elle n'avoit pas seulement beaucoup de beauté, beaucoup de douceur et beaucoup d'esprit, elle avoit encore la mémoire remplie de tout ce qu'on avoit écrit d'agréable dans toute la Grèce; et depuis Hésiode jusques à Sapho qui vivoit alors, rien n'avoit échappé à sa curiosité de tout ce que les Muses avoient produit d'excellent. Aussi, cette grande lecture avoit-elle donné à Télagène une facilité de bien écrire, et d'écrire galamment, qu'on mettoit avec raison entre les bonnes qualités qui la rendoient aimable. Sa conversation étoit douce, flatteuse et complaisante; mais ce qui étoit encore fort estimable en Télagène, c'est qu'elle avoit l'âme infiniment tendre à l'amitié, et toutes les inclinations si nobles et si portées à la véritable vertu, qu'elle étoit incapable de faire jamais rien qui l'en pût tant soit peu éloigner. »

Après avoir montré les nombreux défauts de la clef que nous avons trouvée, et nous être efforcé d'en réparer quelques-uns, faisons voir aussi tout ce qu'elle offre d'indications importantes et certaines sur divers personnages du *Cyrus* qui, sans elle, resteraient dans une ombre impénétrable, et dans lesquels

elle nous révèle, avec une incontestable évidence, des grands seigneurs et des grandes dames dont les noms appartiennent à l'histoire.

Considérons, au livre III du t. IX, ce fameux Pisistrate, le premier tyran d'Athènes, qui parvint au pouvoir suprême à force d'adresse, de patience, de résolution, aimable d'ailleurs autant que fin politique, et adorateur passionné d'Homère. Sur ce modèle, Mlle de Scudéry nous donne son Pisistrate comme un homme de plaisir, qui fait la cour aux dames, cultive les lettres, la peinture, la musique, et, au milieu de ses divertissements, ne néglige pas l'ambition; tantôt indolent et s'amusant de la moindre chose, tantôt remuant et intriguant, aspirant à réformer autant qu'à gouverner sa patrie. C'est assurément là un Pisistrate imaginaire, ou du moins fort arrangé, et où beaucoup de fiction se mêle à quelque peu de vérité. Cependant, au soin que prend Mlle de Scudéry de décrire en détail sa personne et son caractère, il est facile de se convaincre que ce n'est point un personnage de fantaisie, et qu'un original contemporain a posé pour ce portrait. Mais quel en est l'original? Impossible de faire ici une conjecture un peu fondée, et l'énigme, au moins pour nous, demeurait indéchiffrable. Notre clef touche Pisistrate de sa baguette magique: « Pisistrate, dit-elle, est le comte de Fiesque. » Ce trait de lumière éclaire tout, donne à tout une face inattendue; mille choses qui nous étaient profondément obscures, nous deviennent tout à coup des allusions transparentes, et, au milieu de fictions tout

à l'heure inintelligibles, nous nous trouvons clairement en pleine Fronde. Rien de plus naturel, en effet, si nous y réfléchissons. Comment M[lle] de Scudéry, le peintre de la société de son temps, et qui avait eu sous les yeux la Fronde et ses vicissitudes, ses commencements trompeurs et bientôt ses tragiques extravagances, n'aurait-elle pas eu l'idée de faire passer dans ses tableaux quelqu'une des scènes qui l'avaient frappée, ou du moins quelques-uns des principaux personnages qu'elle avait sans doute plus d'une fois rencontrés? Aussi on peut dire qu'une partie considérable du III[e] livre du IX[e] volume est remplie de portraits de Frondeurs.

Nous avons fait connaître ailleurs [1] les Importants, et par conséquent les Frondeurs; car ce n'est pas seulement le même parti, ce sont les mêmes personnes, les anciens ennemis de Richelieu, devenus en 1643 les ennemis de Mazarin, et en 1648, 1649, 1650, 1651 et 1652, demeurés fidèles à leurs vieilles haines jusqu'à mettre en péril le trône et l'État. Richelieu et Mazarin poursuivaient l'entreprise de Henri IV au dedans comme au dehors, le premier avec plus de génie et de grandeur, mais en prodiguant les violences; le second avec tout autant de fermeté et de persévérance, mais en remplaçant les rigueurs par les séductions; tous deux accomplissant les plus grandes choses et couvrant la France de gloire. Au

1. Voyez *la Jeunesse de madame de Longueville*, chap. III; *Madame de Chevreuse*, ch. V et VI; *Madame de Hautefort*, ch. V, etc.

fond, l'œuvre des Importants et des Frondeurs n'allait pas à moins qu'à faire reculer celle de Henri IV. Loin que la Fronde ait été l'aurore promptement dissipée de la révolution française, il serait bien plus vrai de dire qu'elle a été le suprême effort et comme le dernier soupir de la monarchie féodale. C'est une révolte de princes et de gentilshommes contre l'idée naissante de l'État que représentaient Richelieu et Mazarin. Au reste, les Frondeurs et les Importants étaient si divisés entre eux, qu'ils n'eurent jamais ni but ni plan bien déterminé. Vaincus, ils ont après coup composé leur rôle, et les deux beaux esprits du parti, Retz et La Rochefoucauld, ont inventé des desseins qu'ils n'ont jamais pu exposer nettement. La plupart étaient conduits par l'ambition, par la vanité, par la cupidité même. Beaucoup de gentilshommes y joignaient l'honneur, un honneur étrangement entendu, où la patrie n'était pour rien, et qui consistait dans la fidélité chevaleresque à un chef, à un ami, surtout à une maîtresse. Parmi les parlementaires il y avait quelque sentiment du bien public, mais gâté par les vues étroites et les idées creuses de gens de loi, égarés dans les grandes affaires et la politique. Il s'était formé dans les salons une petite société de prétendus hommes d'État, composée de grands seigneurs, de magistrats, de beaux esprits, qui affichaient un mécontentement hautain et des maximes à la Caton, ou plutôt à la Corneille; car presque tous ces Cinnas de ruelle avaient des Émilies qui disposaient d'eux et les faisaient avancer ou re-

culer selon leur intérêt ou leur caprice. Le type du genre est le duc de Beaufort, le fils cadet du duc de Vendôme. Le père avait autrefois conspiré contre Richelieu; le fils, en 1643, tenta d'assassiner Mazarin[1] pour les beaux yeux de la duchesse de Montbazon, que gouvernait Mme de Chevreuse. Autour du duc de Beaufort étaient les comtes de Montrésor, de Béthune, de Saint-Ibalt, de Varicarville, de Campion, de Fontrailles, etc., tous gens à qui les complots étaient devenus une habitude et un besoin, d'une légèreté à tout entreprendre, d'un courage à tout braver, familiers avec l'exil et la prison, regardant sans peur l'échafaud, prenant pour modèles Chalais et Cinq-Mars, et ayant voué un culte à la mémoire du chimérique et mélancolique de Thou; en même temps cavaliers servants de beautés frondeuses assez peu farouches, prêts à se jeter pour elles dans toutes les aventures, héros manqués, en apparence capables des plus grandes actions, en réalité capables de rien, parce qu'ils étaient dépourvus de bon sens.

Le moins extravagant d'entre eux était Charles Léon, comte de Fiesque, fils de cette grave et sévère gouvernante de Mademoiselle, que celle-ci a mise dans ses Mémoires, le frère aîné du vertueux chevalier de Fiesque, tué au siége de Mardick, si noblement aimé de la belle et pure Mlle d'Épernon, depuis la digne compagne de Mlle du Vigean aux Carmélites

1. Nous l'avons invinciblement prouvé dans *Madame de Chevreuse*, chap. VI.

du faubourg Saint-Jacques[1]. Il avait épousé Gillone d'Harcourt, fille de Jacques d'Harcourt, marquis de Beuvron, mariée en premières noces au marquis de Piennes, dont elle porta longtemps le nom; fort jolie femme, spirituelle et remuante, qui devint, avec Mme de Frontenac, un des aides de camp de Mademoiselle dans la Fronde[2]. Le comte de Fiesque était plein d'honneur, et jouissait d'une assez grande considération. Sa naissance et son mérite le destinaient aux plus hauts emplois, mais il gâta sa fortune en se mêlant à tort et à travers aux intrigues des Importants et des Frondeurs. Il se lia d'abord d'une assez particulière amitié avec le duc de Beaufort, qui pourtant n'avait rien qui pût lui plaire dans le caractère,

1. *La Jeunesse de madame de Longueville*, chap. 1er.

2. En lisant dans la clef : « Cléocrite est la comtesse de Fiesque, » nous avions cru trouver dans *le Cyrus* un nouveau portrait de Gillone d'Harcourt, déjà peinte dans la *Princesse de Paphlagonie* sous le nom de la reine Gelatille, et sous celui de Gilonide dans la *Princesse Aurélie;* mais c'est encore une erreur de la clef. Car, outre que le portrait de Cléocrite ne s'applique guère à madame de Fiesque, telle qu'on la peut voir à Versailles le casque en tête et le javelot à la main, Tallemant, t. V, p. 275, affirme que Cléocrite est une de ses parentes, une fille du financier Montauron, qui avait épousé Gédéon Tallemant, maître des requêtes : « Vous ne sauriez croire, dit-il, combien les dames sont aises d'être dans les romans de Mlle de Scudéry, ou pour mieux dire qu'on y voye leurs portraits... Il y en a pourtant qui s'en sont plaintes, comme Mme Tallemant, la maîtresse des requêtes, qui s'appelle *Cléocrite*. La comtesse de Fiesque dit là-dessus : la voilà bien délicate; je la veux bien être moi. Mlle de Scudéry en fait une personne qui aime mieux avoir bien des sots que peu d'honnêtes gens chez elle. » Et telle est en effet la Cléocrite du *Cyrus*. Ce passage de Tallemant réfute et en même temps explique assez naturellement l'erreur où la clef est tombée.

dans l'esprit et dans les mœurs. En 1643, il partagea sa disgrâce et fut exilé. Mazarin le rappela bientôt, et s'efforça de le gagner sans pouvoir y parvenir. Le comte se piquait d'être toujours contre les favoris et les puissants. Il était dans la noblesse ce qu'étaient dans le parlement le président Barillon en 1643 et 1644, et le président Broussel en 1648 et 1649. Mazarin fut forcé de l'exiler de nouveau vers 1647. Il reparut avec éclat dans la Fronde, et finit par s'attacher à Condé avec sa loyauté accoutumée et son patriotisme à contre-sens, quand ce grand homme égaré mit la puissance de son nom et de son épée au service de la Fronde déchue et décriée.

Pisistrate, dans le *Cyrus*, est bien le comte de Fiesque, l'idéal de l'Important et du Frondeur, brillant et bizarre mélange du galant et du politique. Mlle de Scudéry en trace un portrait frappant et très-détaillé. Nous le donnons dans toute son étendue, comme un précieux complément à tout ce que les mémoires contemporains disent du comte de Fiesque.

Le Grand Cyrus, t. IX, liv. III, p. 923 : « Comme la naissance illustre est un avantage fort grand quand on a assez de vertu pour en soutenir l'éclat, je vous dirai que celle de Pisistrate est digne de lui comme il est digne de ceux dont il est descendu... Je puis pourtant vous assurer que son cœur est encore plus grand que sa naissance, et qu'il y a peu d'hommes en Grèce qui aient de plus grandes qualités. Pour sa personne, elle plaît infiniment; car Pisistrate est

grand et bien fait[1], et il a tous les traits du visage beaux; il est vrai qu'il a le nez un peu grand et élevé vers le milieu; mais cela sert tellement à sa bonne mine qu'il lui est avantageux de l'avoir ainsi; étant certain qu'on ne peut pas avoir l'air plus grand et plus noble, principalement quand il n'est point négligé, et qu'il n'est point en un de ces jours où il est si différent de lui-même qu'à peine le connoît-on. En effet, quand il est en une de ses humeurs chagrines et paresseuses qui lui prennent quelquefois, il n'est pas seulement négligé en ses habillements, il semble même encore qu'il soit un autre homme : les cheveux qu'il a si beaux paroissent fort bruns et ne sont plus frisés; la taille qu'il a si bien faite est moins agréable, et il a un certain abandonnement en toute sa personne qui fait qu'on diroit que son esprit ne soutient plus son corps, ou que ce n'est plus le même Pisistrate. Mais aussi quand il est en un de ces jours où il est avec lui-même et où il est propre[2] et magnifique tout ensemble, il n'est pas possible de voir un homme de plus grande mine ni d'un air plus noble et plus agréable. De plus, il n'est pas seulement différent de lui-même, selon les jours où on le voit, mais il a encore dans le cœur des choses toutes contraires et des inclinations toutes opposées. Car Pisistrate est enjoué et chagrin, et d'un naturel ardent, quoiqu'il aime l'oisiveté. Au reste, il faut encore dire à sa louange,

1. Il n'existe aucun portrait, du moins gravé, du comte de Fiesque. Ce passage de Mlle de Scudéry en peut fort bien tenir lieu.

2. *Propre* se disait alors pour *élégant*.

qu'il a infiniment de l'esprit, et de l'esprit du monde, et de l'esprit cultivé. Mais il faut dire aussi, qu'encore qu'il soit d'humeur paresseuse, il ne laisse pas d'être le plus agissant de tous les hommes, quand la fantaisie lui en prend; car il est capable de renverser tout l'ordre de sa vie, de dormir quand il faut veiller, et de veiller quand il faut dormir. Cependant il aime naturellement le repos, et quand il en jouit, il en jouit avec plus de tranquillité qu'aucun autre. Cet amour du repos n'empêche pourtant pas qu'il ne se jette facilement dans le tumulte des affaires, parce qu'il a dans l'esprit une certaine droiture délicate qui fait qu'il ne peut souffrir le gouvernement de qui que ce soit, et qu'il se plaint continuellement de ceux qui ont l'administration des affaires, quels qu'ils puissent être; si bien qu'encore qu'il ait le bien public pour objet, et que ses intentions soient les meilleures du monde, il ne laisse pas de faire quelquefois comme ceux qui ne les ont pas, et de se mêler parmi ceux qui sont les plus remuants dans la république. Cela ne l'empêche pas d'aimer tous les plaisirs avec passion, non-seulement ceux qui sont d'un grand éclat, mais encore les plaisirs rustiques et champêtres; car il n'a pas de plus grande satisfaction que de voir danser les bergères au son des hautbois et à l'ombre des saules dans une prairie. Il se joue même avec un enfant quand il est joli, et se trouve capable de se divertir des petites choses quand les grandes lui manquent, et de s'amuser du moins sans ennui, quand il ne peut faire autrement. Au reste l'accoutu-

mance est si puissante sur son esprit, qu'elle lui tient quelquefois lieu de raison, de mérite et de beauté. En effet, il s'accoutume aux lieux qu'il habite, aux rues où il passe, aux maisons où il va, aux portiers qui lui en ouvrent les portes, aux esclaves qu'il y rencontre, et aux personnes qu'il y visite, plus que qui que ce soit ne s'y est jamais accoutumé. Et cette accoutumance est si forte que je suis assuré que des yeux gris, qu'il sera accoutumé de regarder, lui plairont quelquefois davantage que les plus beaux yeux bleus ou les plus beaux yeux noirs du monde, qu'il ne verroit pas souvent et qu'il faudroit qu'il allât chercher en quelque autre quartier que celui où il va d'ordinaire. Cependant il ne laisse pas d'être quelquefois fort changeant dans ses plaisirs; car il y a des temps où la peinture est sa passion dominante, et où il ne parle que de tableaux, ne faisant autre chose que d'aller de peintre en peintre, de cabinet en cabinet, et de parler de la diversité des manières. Mais il y en a d'autres aussi où la musique a son tour, et où, sans se souvenir plus de sa première passion, il se donne tout entier à l'harmonie. En un autre temps la danse l'occupe, et il n'a l'imagination remplie que de bals et d'assemblées. Une autre fois l'amour des livres et des vers le possède entièrement; et il a la mémoire si pleine de tout ce qu'on a écrit de beau que ceux qui ont fait ces belles choses ne savent si précisément les beaux endroits de leurs ouvrages qu'il les sait. De sorte que passant ainsi d'une passion à une autre, Solon lui disoit un jour agréablement,

en lui reprochant cette espèce d'inconstance, qu'il avoit aimé toutes les Muses les unes après les autres, depuis Melpomène jusques à Terpsichore. Au reste, Pisistrate n'aime pas seulement les vers, il en fait aussi de fort jolis[1] et de fort galants... Mais ce qui rend Pisistrate le plus louable, c'est qu'il est bon autant qu'on le peut être, qu'il est ardent et fidèle ami, qu'il est magnifique et libéral, qu'il est brave et généreux, et que, quoiqu'il ait plus d'ambition qu'il n'en croit avoir, il n'a pourtant pas l'âme intéressée. Ainsi la seule chose qu'on peut reprocher à Pisistrate, c'est d'être un peu trop attaché à ses opinions, et de croire un peu trop facilement que ce qu'il a pensé arrivera comme il l'a imaginé. Pisistrate a encore une chose que j'oubliois de vous dire, qui est que quand il a été une fois accoutumé avec quelqu'un, l'absence ne peut jamais faire qu'il s'en désaccoutume; et quand il auroit été dix ans sans voir un de ses amis ou une de ses amies, si la fortune les lui fait revoir, il leur parle avec la même familiarité que s'il les avoit vus tous les jours, et il est aussi aise de leur parler des choses passées que s'il ne pouvoit vivre sans eux. Cela n'empêche pas qu'il ne soit après cela encore très-longtemps sans les voir, et sans s'en désespérer; ainsi je pense avoir eu raison de dire au commencement de mon discours, qu'il a cent choses

1. C'est ici le seul endroit où l'on voie que le comte de Fiesque faisait des vers, bien entendu des vers de société, selon la mode d'alors, comme La Rochefoucauld lui-même. Voyez MADAME DE SABLÉ, chap. III, p. 137.

dans l'humeur et dans l'esprit qui semblent être incompatibles, mais après tout il n'en a aucune qui l'empêche d'être un fort honnête homme. Je m'assure qu'après vous avoir dépeint Pisistrate, vous avez quelque peine à comprendre qu'il ait songé à se rendre maître d'Athènes, n'y ayant pas trop d'apparence qu'un homme qui aime tant les plaisirs et qui a l'âme si désintéressée ait pu penser à entreprendre d'usurper l'autorité souveraine, et qu'un même cœur puisse contenir tant d'ambition et tant d'amour. »

Dans le roman, Pisistrate aime tour à tour deux personnes, Cérinthe, et Euridamie, l'une gaie, l'autre sérieuse, qui ont bien l'air de beautés imaginées pour faire paraître successivement les goûts contraires de Pisistrate pour le plaisir et pour la politique. Il finit par aimer une autre belle dame nommée Cléorante qui unit pour ainsi dire en sa personne Cérinthe et Euridamie, parce qu'elle est tantôt gaie et tantôt sérieuse. Pisistrate trouvant en elle de quoi satisfaire tous ses goûts, en devient fort épris, et lui fait une cour pressante. Il lui adresse d'ardentes protestations d'amour, mais sans oublier la politique ; et comme le père de Cléorante n'est pas du parti de Pisistrate, et que la fille pense et parle comme son père, il en résulte entre les deux amants de piquantes conversations où M[lle] de Scudéry se montre très peu frondeuse, et se complaît à mettre aux prises les deux partis extrêmes, celui qui veut réformer l'État au risque de le bouleverser, et celui que la peur du moindre désordre conduit à l'indifférence. Voici un dialogue entre

un Important et un Frondeur sans expérience, et une personne éclairée et spirituelle que sa raison même rend timide. Combien de fois n'avons-nous pas assisté à ce dialogue en France depuis 1848 !

Ibid. : « Un jour la politique et les affaires de la république firent une contestation (entre les deux amants). Car, comme nous avions appris le matin que depuis notre départ d'Athènes il y avoit eu quelque rumeur, Pisistrate se mit à dire cent plaisantes choses contre ceux qui avoient l'autorité dans notre ville; et Cléorante se mit à le contredire, et le fit d'autant plus qu'Érophile étant occupée dans son cabinet, il n'y avoit que Céphise, Pisistrate et moi. Après qu'elle eut enduré près d'une demi-heure que Pisistrate se fût plaint avec exagération des désordres de la république, elle l'interrompit brusquement : Mais est-il possible, Pisistrate, lui dit-elle, que vous ne compreniez pas que, depuis que la force ou les lois ont mis de la distinction parmi les hommes, il y en a presque toujours eu qui ont mal commandé et mal obéi, et qu'ainsi c'est perdre le temps inutilement que de s'amuser à des plaintes continuelles qui ne servent à rien? — Quoi, dit-il, vous voulez que je ne me plaigne point de voir tant de choses faites contre toute raison; de voir, dis-je, que les Athéniens, qui croyent être libres parce qu'ils n'ont pas de Roi, sont pourtant esclaves de cent tyrans qui ont l'autorité entre les mains et ne s'en servent que pour s'enrichir et pour appauvrir les autres ! Quoi, ajouta-t-il, vous pouvez souffrir sans en rien dire mille injustices qu'on voit tous les jours, et

qu'Athènes, qui est la plus fameuse ville de toute la Grèce, soit en état de périr parce que ceux qui la gouvernent la gouvernent mal ! — Je vous assure, lui dit-elle, que plutôt que de vous en tourmenter comme vous faites, il n'est rien que je ne fisse; car enfin, si vous la pouvez gouverner, gouvernez-la mieux, et vous ferez fort bien ; mais s'il ne plaît pas à la fortune de vous donner la conduite des affaires, croyez-moi, Pisistrate, laissez-les aller comme elles pourront, et soyez fortement persuadé que, comme ce que les autres font ne vous plaît pas, ce que vous feriez ne plairoit point aux autres si vous étiez à leur place. — S'il ne leur plaisoit pas, il leur devroit plaire, répliqua-t-il, car je suis assuré que je ne ferois rien d'injuste. — Quand même vous ne feriez rien d'injuste, reprit Cléorante, on se plaindroit encore de vous. Car enfin, soit royauté, soit république, il faut qu'on se plaigne; c'est pourquoi, comme à parler généralement ces sortes de plaintes se doivent plutôt faire par le peuple que par les gens de qualité, je voudrois me plaindre le moins que je pourrois. — Je vous assure, dit Céphise, que Pisistrate n'est pas le seul de sa condition qui se plaint, et qu'il y en a beaucoup d'autres. — S'il étoit seul, reprit Cléorante, je ne me plaindrois pas tant de ses plaintes, car comme il est fort de mes amis, je lui imposerois silence ou je le prierois de ne me venir point voir quand son humeur politique le tiendroit. Mais tous les gens de sa volée ont fait depuis quelque temps une si grande habitude de parler éternellement de bien public et d'affaires d'État, qu'ils en

sont devenus insupportables. On en voit qui à peine sont hors de la conduite de leurs maîtres et qui apprennent même encore à danser, qui prétendent pourtant être les réformateurs de la république ; et on voit aussi des femmes, qui n'ont pas seulement assez d'adresse pour se bien coiffer, qui disent aussi hardiment leurs sentiments sur les affaires de l'État les plus difficiles que si elles avoient la sagesse et l'expérience de Solon. Cependant il seroit bien moins étrange de voir tous les sept sages de la Grèce occupés à choisir des rubans que de voir tant de jeunes gens de l'un et de l'autre sexe se mêler de régler l'État. — — Il est vrai, dit Céphise en riant, que la politique est une importune chose, quand elle est le sujet d'une conversation d'une après-dînée entière. — Pour moi, ajoutai-je, pour me ranger à l'avis de ces dames, je n'en parle jamais guères avec les femmes si je n'y suis forcé. — Et moi, reprit brusquement Pisistrate, j'en parle toutes les fois que l'envie m'en prend : car je suis ennemi déclaré de toutes sortes d'injustices, et très-zélé pour le bien public. — Mais à quoi servent toutes les plaintes que vous faites et que font les autres, quand même elles seroient justes, répliqua Cléorante, puisque, quand vous auriez employé tout un jour à parler, on ne feroit rien de tout ce que vous auriez dit? Vous auriez même bien souvent raisonné des journées entières sur des fondements faux, parce que vous auriez sçu les choses sans en sçavoir les motifs. Ainsi, vous auriez prévu des inconvénients qu'il ne plairoit pas à la fortune de faire arriver ; vous

auriez proposé cent expédients qu'on ne suivroit point... joint que, quand il seroit possible de trouver à ces maux quelques remèdes en changeant toute la forme de gouvernement, j'ai ouï dire à de plus habiles qu'il vaudroit encore mieux vivre dans un désordre établi que de s'exposer à remuer toutes les parties d'un État pour le régler. C'est pourquoi ne faisons autre chose que prier les dieux de mettre d'habiles gens au gouvernement des affaires; mais, quand il leur plaira d'y en mettre qui ne le soient point, voyons leurs fautes sans en faire, et ne passons pas toute notre vie à parler de politique, si ce n'est, ajouta-t-elle en riant, que vous ayez quelque dessein caché que vous ne nous disiez pas, et qu'en voulant décrier le gouvernement, vous ne veuilliez faire soulever le peuple et vous faire tyran d'Athènes.— Comme je ne le pourrois être sans être le vôtre, répliqua-t-il, j'ai presque envie de tâcher de le devenir; car pour avoir une telle sujette, je suis persuadé que le nom de tyran ne doit pas être odieux. Aussi bien ne vois-je pas que vous ayez un zèle si ardent pour la liberté de votre patrie, que vous me haïssiez beaucoup si je la lui avois fait perdre. — En vérité, dit-elle en riant, pourvu qu'en vingt-quatre heures vous rétablissiez le calme dans Athènes, qu'il n'y eût ni guerre civile ni guerre étrangère, et que vous fissiez un édit par lequel vous défendissiez de parler d'affaires d'État à ceux qui n'en ont que faire, et particulièrement à tous les galants et à toutes les dames, je pense que je ne m'en soucierois pas trop, parce qu'en effet je suis

persuadée qu'il y a plus de repos et moins de brigues dans un État monarchique que dans une république. Mais comme cela n'arriveroit pas ainsi, et que vous ne pourriez régner sans nous rejeter dans le trouble et dans la division, tenez-vous en repos, je vous en conjure, et, si vous m'en croyez, parlons plutôt de bal, de musique, de vers et de peinture que de politique. »

Ceux qui ont un peu de commerce avec la société française du XVII[e] siècle, ont plus d'une fois rencontré dans les mémoires du temps M[lle] de Vertus, de l'illustre maison de Bretagne, cette fille aimable et sage de la belle et extravagante comtesse de Vertus, la sœur vertueuse de la déréglée duchesse de Montbazon, moins belle que celle-ci, selon Tallemant[1], mais plus belle que toutes ses autres sœurs, la digne tante d'Éléonore de Rohan, abbesse de Caen, puis de Malnoue, la fidèle compagne de M[me] de Longueville, qui, avec M[me] de Sablé, l'entraîna vers Port-Royal, et seule osa se charger de lui apprendre la mort de son fils. Malgré toutes nos recherches nous n'avions pu en trouver un seul portrait. En voici un que notre clef nous découvre dans le *Cyrus* sous le nom de Noromate. Nous le donnons, sur la foi de la clef, sans en garantir l'authenticité, et sans prendre la responsabilité des éloges ni des critiques de M[lle] de Scudéry.

Le Cyrus, t. IX, liv. 1[er], p. 94 : « Noromate est une des femmes du monde qui a le plus de retenue en toutes choses ; et pour vous intéresser en sa fortune,

1. T. III, p. 404.

il faut que je prenne la liberté de vous la représenter telle qu'elle étoit alors, et telle qu'elle est encore aujourd'hui. Imaginez-vous donc une grande fille de belle taille, mais j'entends de la plus belle et de la plus noble, qui a l'air grand et modeste, le teint blanc, vif et uni, les yeux noirs, brillants et doux, le visage rond, la bouche bien faite, le nez un peu grand et la mine haute, sans avoir rien de rude ni d'altier. De plus, Noromate a l'esprit proportionné à sa beauté ; elle parle de bonne grâce, et persuade avec une éloquence si douce qu'on ne lui sauroit résister. Elle paroît bonne, flatteuse, civile et sincère ; et quoique ses ennemies lui disputent cette dernière qualité, elles tombent pourtant d'accord que quand elle ne seroit pas aussi sincère qu'elle le paroît, il seroit plus agréable d'être trompé par elle que d'être fidèlement aimé par beaucoup d'autres. Joint qu'à parler véritablement, je suis persuadé que Noromate ne se sert jamais de cette prudence accommodante, nécessaire à ceux qui n'ont pas une véritable sincérité, que pour s'empêcher d'être trompée ; car je la tiens une des meilleures et des plus sincères personnes du monde pour ceux qu'elle aime effectivement. »

Notre clef nous apprend encore que « l'histoire de Thrasibule et d'Alcionide est celle de la marquise de Courbon, femme du lieutenant de roi de Monaco, » et que « l'action du corsaire amant, qui voulait enlever sa maîtresse et s'en empêcha par vertu, fut effectivement faite par un véritable corsaire d'Alger, amoureux de Mme de Courbon. » Ni les mémoires du

temps ni nos manuscrits ne nous parlent de Mme de Courbon. Cependant il nous semble qu'on ne sera pas fâché de connaître un peu plus en détail la personne et l'esprit d'une femme capable d'avoir inspiré un sentiment aussi noble et aussi délicat à un corsaire.

Le Cyrus, t. III, liv. III, p. 1107. C'est Thrasibule lui-même qui parle : « J'étois si charmé de la vue d'Alcionide, que je ne me souvenois pas de donner les ordres nécessaires pour raccommoder mon vaisseau, et je demeurai seul dans la chambre où j'étois alors, sans pouvoir penser à nulle autre chose qu'à cette belle personne. Je fus près d'une heure à rêver fort agréablement, et à me souvenir avec plaisir de la douceur de ses yeux, de la blancheur de son teint, des justes proportions de tous les traits de son visage, de l'agrément qu'on y voyoit, de la modestie qui paroissoit en son action, de l'aisance de sa taille et de l'esprit que l'on remarquoit en sa physionomie. Mais après avoir bien rêvé, tout d'un coup je m'étonnai de me surprendre en une pareille occupation, moi qui, depuis la perte de mon père et de mon état, n'avois jamais été un moment seul sans avoir l'esprit rempli de pensées de haine et de vengeance, et qui ne songeois enfin à autre chose qu'aux moyens de regagner ce que j'avois perdu. J'avoue que ce changement m'étonna et que j'eus même quelque honte de cette première faiblesse. Que veux-je faire de m'exposer à un si grand péril, comme est celui de revoir une si redoutable personne ! Je ne l'ai encore vue que quel-

ques moments, et je ne songe presque déjà plus à mes ennemis; que sera-ce donc quand je lui aurai parlé et que je lui aurai donné loisir d'assujettir mon cœur! Néanmoins, je me moquai moi-même de ma crainte un instant après, et je crus que je n'avois qu'à ne vouloir point aimer Alcionide pour ne l'aimer pas... Quelques jours après, ayant eu le bonheur de me trouver auprès d'Alcionide, je pus remarquer qu'elle avoit l'esprit aussi beau que le visage. En effet, je ne pense pas qu'il y ait jamais eu une personne dont la conversation ait été plus charmante que la sienne; car enfin elle agit de sorte qu'elle dit toujours précisément tout ce qu'il faut dire pour divertir ceux qu'elle entretient. Elle parle également bien de toutes choses, et demeure pourtant si admirablement dans les justes bornes que la coutume et la bienséance prescrivent aux dames pour ne paroître point trop savantes, que l'on diroit, à l'entendre parler des choses les plus relevées, que ce n'est que par le simple sens commun qu'elle en a quelque connoissance. Son éloquence est forte mais naturelle, et quoique ce soit une des personnes du monde qui parle le plus facilement, c'est pourtant une des femmes de toute la terre qui se tait avec le moins de peine et qui écoute le plus paisiblement ceux mêmes qui parlent le plus mal à propos, tant il est vrai qu'elle est complaisante, sage et judicieuse! »

Terminons cette revue de l'ancienne aristocratie française, telle qu'elle est dépeinte dans *le Grand Cyrus*, par un dernier portrait, celui d'une grande

dame, non de la cour, mais de la province, comme était aussi Mme de Courbon, pour faire connaître et bien mettre en lumière la variété et la richesse de la galerie de Mlle de Scudéry.

Les Scudéry étaient de Provence, bien que transplantés en Normandie au commencement du XVIIe siècle; et Georges de Scudéry, ayant été nommé en 1643 gouverneur de la citadelle de Notre-Dame-de-la-Garde, à Marseille, y avait fait bien des visites et quelque séjour avec sa sœur Madeleine. Celle-ci s'y était beaucoup plu; elle en avait emporté et y avait aussi laissé les meilleurs souvenirs. La reconnaissance lui faisait donc une sorte de devoir d'introduire dans son roman favori quelque histoire à l'honneur des belles dames du pays. Voulant d'ailleurs être lue de toute la France, elle avait soin de ne pas prendre seulement ses modèles à Paris; elle les prenait un peu partout, et semait *le Cyrus* d'histoires provinciales qui intéressaient vivement en Poitou, en Bretagne, à Lyon, à Bordeaux : elle ne pouvait oublier Marseille.

Sur cela, ouvrons les lettres de Mme de Sévigné, et lisons celle du 13 mai 1671, adressée à sa fille, Mme de Grignan, gouvernante de Provence, qui venait de lui envoyer une description badine de la société de Marseille, où elle avait fort réussi. Parmi les dames qui avaient le mieux accueilli la nouvelle gouvernante, était au premier rang Renée de Forbin, fille de Gaspard de Forbin, deuxième du nom, marquis de Janson, sœur de second lit de Toussaint de Forbin, évêque de Marseille, puis de Beauvais, puis enfin car-

dinal de Forbin-Janson; mariée en 1632 à Marc-Antoine de Vento, baron Des Pennes, de la vieille et illustre maison génoise des Vento, établie en Provence depuis le xve siècle, alliée aux plus grandes familles du pays, et presque toujours en possession des charges de viguier ou de premier consul de Marseille. Mme Des Pennes, à la fois Forbin et Vento, relevait encore cet avantage par son mérite et par les grâces de son esprit et de sa personne. Mme de Sévigné répond à sa fille qui s'en était fort louée : « Mme Des Pennes a été aimable comme un ange. Mlle de Scudéry l'adoroit. C'était la princesse Cléobuline; elle avoit un prince Thrasibule en ce temps-là : c'est la plus jolie histoire de *Cyrus* [1]. » Tel est le texte reçu qui a passé d'édition en édition jusqu'à celle de M. de Montmerqué. Le savant académicien ne fait ici d'autre remarque, sinon que « *le Cyrus* est un roman de Mlle de Scudéry [2]. » En vérité, on s'en doutait; mais on aurait voulu savoir quelle est et où se trouve dans le roman cette histoire qui paraît si jolie à une personne du goût de Mme de Sévigné. Or, comment y parvenir en partant de la phrase que nous venons de citer? Elle dit que Mme Des Pennes est la princesse Cléobuline du *Cyrus*. Naturellement, on va chercher l'histoire de la princesse Cléobuline; en la parcourant, on se convainc bien vite que cette histoire ne peut être celle d'une dame de Phocée, c'est-à-dire de

1. Mme de Sévigné reparle encore de Mme Des Pennes dans une autre lettre à sa fille de 1672.
2. T. II, p. 55.

Marseille, et nous n'avons pas fait de grands frais de sagacité et d'érudition pour reconnaître et pour établir que Cléobuline, reine de Corinthe, est certainement Christine, reine de Suède[1]. Ne voyant donc, dans le *Cyrus*, aucune histoire de Cléobuline qui convienne au passage de Mme de Sévigné, on n'avait rien de mieux à faire que de laisser ce passage en l'état où on le rencontrait. Grâce à notre clef, nous pouvons à la fois l'éclaircir et le rectifier. Lisez en effet *Cléonisbe*, au lieu de *Cléobuline;* puis cherchez au tome VIII du *Cyrus*, livre II, l'histoire de Cléonisbe, vous y trouverez tout ce que vous pouvez désirer, une fort jolie histoire en effet, le portrait d'une très-belle dame, entourée d'adorateurs, dans le plus beau pays du monde qui ne peut être que l'heureuse Provence. Faut-il accuser Mme de Sévigné qui, parlant en 1671 d'un roman de sa jeunesse, aura pris un nom pour un autre, comme elle se trompe évidemment en rappelant ici un prince Thrasibule qui n'a rien à voir en cette affaire, et qui est le corsaire dont nous venons de parler tout à l'heure, amoureux d'Alcionide, Mme de Courbon? Cela est fort possible; mais il est possible aussi que le vrai coupable soit le premier éditeur de Mme de Sévigné qui, lisant mal dans l'original le mot de Cléonisbe, l'aura changé, et aura défiguré tout cet endroit, comme on en a défiguré tant d'autres, en retranchant, ajoutant, corrigeant, pour éclaircir ce qu'on n'entendait pas, surtout pour rendre plus coulant et plus agréable aux

1. Plus haut, en ce chapitre, p. 193.

lecteurs vulgaires le style étincelant et hasardé de l'incomparable marquise. Au reste, nous en parlons fort à notre aise, car nous lisons dans notre clef : « Cléonisbe est Mme Des Pennes, baronne de Peiruis, la première dame de Marseille. » Malheureusement, la clef ne nous dit point les noms véritables de plusieurs belles dames de Marseille, amies de Mme Des Pennes, et qui, par leur esprit et leur beauté, sont bien dignes de lui faire cortége; mais elle nous oriente un peu dans la foule de ses adorateurs : elle nous apprend que le farouche Bomilcar était « feu Plessis [1], capitaine des galères, cousin de la duchesse d'Aiguillon », qui s'emporte tant contre ses rivaux, et que Péranius, le vaillant prince de Phocée, qui parvient à toucher le cœur de Cléonisbe, était « feu le baron de Baulmes. » A ce nom inattendu de Baulmes, ne nous hâtons pas d'accuser la vertu de Mme Des Pennes, avant ou après son mariage; car cet heureux vainqueur de la belle Cléonisbe, le baron de Baulmes ou de Baume ou de La Baume n'est autre que M. Des Pennes lui-même, les Vento réunissant la baronie Des Pennes, depuis érigée en marquisat, et la seigneurie de La Baume, et Marc-Antoine de Vento, dans sa jeunesse, ayant fort bien pu s'appeler M. de Baume avant de prendre le titre de son père, le baron Des Pennes. Mais nous nous garderons de nous engager dans cette

1. Nous lirions volontiers : François de Vignerot, marquis de Pontcourlay, général des galères, frère de la duchesse d'Aiguillon. Il était Plessis, par sa mère Françoise du Plessis, une des sœurs de Richelieu.

histoire qui, tout agréablement racontée qu'elle est par Mlle de Scudéry, pourrait bien ne pas paraître aux lectrices du jour aussi jolie qu'elle semblait à leurs grands'mères et à Mme de Sévigné ; et nous nous contenterons de leur offrir le portrait de M. de Baume ou Des Pennes et celui de Renée de Forbin, en mettant le beau cavalier et la belle dame au milieu du beau pays qui sert de théâtre à leurs amours, et qu'on reconnaîtra peut-être encore, malgré tant de changements, car les lieux changent aussi bien que les hommes.

Le Grand Cyrus, t. VIII, livre II, p. 669. La côte de Provence et le pays de Marseille : « Plus nous approchions du rivage, plus le pays où nous allions nous sembloit agréable ; car parmi mille arbres différents dont le paysage est semé, on voit à la droite de grosses roches stériles qui font paroître davantage la fertilité des autres endroits. On voit aussi de ce même côté une montagne dont le bas est couvert de grands pins. Sur le sommet, qui est fort droit, est une tour d'une structure irrégulière [1], qui tout antique qu'elle est, donne beaucoup d'ornement à cet endroit du paysage. De l'autre côté est un pays plus uni, mais qui ne laisse pas d'être entremêlé de collines, de vallons, de rochers, de prairies, de fontaines et de ruisseaux, et de faire cent agréables inégalités qui rendent les maisons qu'on y a bâties tout à fait charmantes. De plus on y voit une si grande quantité

1. Probablement la tour de Buc.

d'oliviers, de grenadiers, de myrtes et de lauriers; et tous les jardins y sont si pleins d'orangers, de jasmins, et mille autres belles et agréables choses, que je ne crois pas qu'il y ait un pays plus aimable que celui-là, ni où le soleil donne de plus agréables printemps, de plus longs étés, de plus riches automnes et de plus courts hivers. »

Le château dont on va lire la description, était-il le château des Vento, à Des Pennes, qui, dit-on, a péri, ou bien celui des Forbin, où Renée avait été élevée, ce château célèbre, bâti par Palamède de Forbin, et qui subsiste encore aujourd'hui, la Barben, près de Lambesc ?

« Ce château est en une des plus belles situations que je vis jamais; car encore qu'il soit en un lieu où il y a cent sources admirables et des prairies merveilleuses, il y a une vue d'une si vaste étendue du côté de la mer, que les yeux n'y trouvent point d'autre limite que leur propre foiblesse, qui ne leur permet pas de discerner ce qu'ils voient au delà des bornes que la nature leur a prescrites. En y arrivant, nous vîmes une grande allée de lauriers de huit cents pas de long; et en passant le long d'une balustrade rustique, nous vîmes aussi un grand verger où il y avoit mille orangers plantés par ordre, entremêlés de grenadiers et de citronniers, qui contentant plus d'un sens à la fois parfumoient agréablement l'air que nous respirions. Nous vîmes encore qu'il y avoit une source admirable au milieu de ce jardin, qui parmi mille bouillons d'eau que la seule nature faisoit élever

en murmurant, formoit un grand rond alentour d'eux qui se déchargeoit par un ruisseau dans une prairie au delà de ce jardin. Nous remarquâmes encore en approchant du château que toutes les murailles de la cour étoient couvertes de myrtes, et qu'il y avoit encore un grand parterre formé d'herbes odoriférantes, derrière le château, et qu'on y voyoit des cabinets de lauriers, des fontaines et des ruisseaux. Mais ce qui nous surprit davantage fut de voir la magnificence du dedans de cette superbe maison. En effet, quoiqu'il n'y eût ni peintures, ni tentures de Sidon, ni de pourpre, ce que nous vîmes étoit beaucoup plus riche et beaucoup plus beau que tout ce que j'ai vu ailleurs. Car enfin il faut vous imaginer que cette chambre, dont le haut est en dôme, est l'objet le plus ravissant qui puisse tomber sous les yeux ; et pour le faire comprendre, je n'ai qu'à vous dire que toutes les murailles et toute la voûte en sont couvertes d'une espèce d'arabesque irrégulière, de pièces de rapport toutes de nacre et de corail, mais de nacre qui fait de si belles réflexions que l'arc-en-ciel n'a pas des couleurs si éclatantes ni si bien nuancées. »

Mlle de Scudéry n'oublie pas même ce qui gâte un peu le plaisir d'habiter ces belles contrées, le mistral, « ce vent impétueux qui abat souvent les plus grands arbres. »

Sur la scène ainsi décrite, introduisons le héros et l'héroïne, en commençant par le héros, qui est ici Peranius, prince de Phocée, c'est-à-dire Marc-Antoine

de Vento, baron Des Pennes et seigneur de La Baume.

Nous ne savions rien de ce gentilhomme provençal, célèbre en son temps, aujourd'hui presque inconnu, sinon qu'il épousa Renée de Forbin en 1632, qu'il était premier consul de Marseille en 1643, et qu'il était mort en 1657, puisque l'auteur de la clef, alors composée, dit : « feu le baron Baulmes. » A en croire Mlle de Scudéry, ce doit avoir été un officier de marine d'une grande bravoure, fort bien dans sa jeunesse, galant aussi, aimant et cultivant les lettres et les arts. Mais laissons parler l'aimable romancière.

Ibid., p. 602. « Comme le prince de Phocée est né d'un père qui a d'excellentes qualités, il eut un soin extrême de l'éducation de son fils ; de sorte que ne se contentant pas de celle qu'il eût pu lui faire donner à Phocée (Marseille), il voulut qu'il allât à Athènes (Paris) pour y apprendre toutes les choses nécessaires à un homme de sa condition, et à un homme encore dont l'inclination guerrière sembloit, dès sa plus tendre enfance, le devoir porter à de grandes choses. Ce fut donc à Athènes qu'il reçut tous les enseignements dont son âge le rendoit capable. Il ne voulut pas toutefois apprendre l'art militaire devant que de le mettre en usage; car il soutint toujours que la guerre étoit une chose dont il falloit apprendre les règles en les pratiquant, et non pas par de simples préceptes; et en effet il fut à la guerre à quinze ans, et il s'y signala si hautement que sa réputation

donna de la jalousie aux plus braves dans un temps où il sembloit ne devoir être connu que de ses maîtres. Je ne m'amuserai point à vous dire exactement tout ce qu'il fit aux diverses guerres où il se trouva depuis l'âge de quinze ans jusques à vingt-quatre... Il n'y a pas eu une occasion en toute la Grèce où il ne se soit trouvé. Mais ce qu'il y a d'admirable est qu'il est aussi expérimenté sur la mer que sur la terre, et qu'il ne sait pas moins être pilote que capitaine des vaisseaux qu'il commande. Enfin il n'est rien dont la valeur de ce prince n'ait été capable : on l'a vu[1] aller attaquer les galères qui étoient à couvert sous les remparts d'une place, dont tous les créneaux étoient bordés d'archers, et malgré une grêle de flèches et de dards y aller porter le feu et embraser toute la flotte ennemie. On l'a vu avec un seul vaisseau don-

1. Presque tout ce que Mlle de Scudéry raconte des succès de Marc-Antoine de Vento sur mer, l'histoire le dit aussi de l'un de ses fils, Gaspard Des Pennes, qui entra dans l'ordre de Malte, se distingua particulièrement pendant la guerre de la Succession, et fut fait chef d'escadre en 1701. Voici ce qu'on lit dans l'*Histoire de la noblesse de Provence*, t. II, p. 488, à l'article de la *Branche des marquis Des Pennes*, *anciens seigneurs de La Baume :* « Avec trois galères qu'il commandait il défendit le fort de Matagorde devant Cadix. Il canonna avec un succès extraordinaire les retranchements des ennemis, et malgré leur feu continuel et celui de l'escadre angloise qui les soutenoit, il les en chassa, sauva le fort, la ville de Cadix, et peut-être toute l'Espagne, que la prise de cette place et la descente des Anglois, à laquelle il s'opposa aussi, auroit ouverte au parti de l'Archiduc. Le ministre de la marine, au nom et de la part du Roi, lui écrivit plusieurs lettres qui ne laissent aucun doute sur le mérite de cette action. Gaspard se distingua dans plusieurs autres occasions, et notamment au combat de Malaga, en 1704. Il mourut pourvu d'une commanderie de son ordre en 1711. »

ner la chasse à trois autres, et en prendre deux; et on l'a vu au contraire être poursuivi par cinq, quoiqu'il n'en eût qu'un, et ne se laisser point prendre. De plus que n'a-t-il point fait en des combats particuliers et en des combats généraux, et sur la terre et sur la mer! Cependant cet homme qui a toute la fureur de la guerre dans le cœur et dans les yeux, quand il est dans l'occasion, a toute la douceur imaginable dans l'air du visage et dans l'esprit quand il n'y est pas, et il n'aime guères moins la conversation des dames que la gloire; et c'est assurément en sa personne qu'on peut voir que la guerre et l'amour ne sont pas incompatibles. En effet, il aime toutes ces jolies choses qui sont les divertissements de la paix, je veux dire les beaux vers, la musique, la peinture, et en général tout ce qui est de l'appartenance des Muses. Il écrit même fort juste et fort éloquemment, soit qu'il s'agisse d'affaires sérieuses ou de galanterie; et je suis assuré qu'il décriroit également bien une bataille où il se seroit trouvé, et un combat d'amour qui se seroit passé dans son cœur, s'il vouloit déclarer sa passion. Pour sa personne, elle plaît infiniment, quoique les voyages qu'il a faits sur mer aient diminué cette grande beauté qu'il avoit dans sa première jeunesse: il est grand et de belle taille; il a la mine haute et noble, l'air du visage souriant et sérieux tout ensemble; mais il a de plus une si grande douceur et une si grande civilité qu'on n'en peut pas avoir davantage. La première fois qu'on le voit, il parle d'ordinaire peu; mais il paroît tant de

jugement à ce peu qu'il dit qu'il est aisé de concevoir que s'il vouloit, il en diroit davantage et le diroit bien. Au reste on ne l'entend jamais parler de guerre parmi des femmes, s'il n'y est forcé, et bien moins des belles choses qu'il a faites, car il ne peut pas même souffrir qu'on l'en loue. Mais en échange il loue avec chaleur et avec plaisir la valeur des autres quand l'occasion s'en présente, sans faire même injustice à ses plus grands ennemis. De plus il est le plus ardent ami du monde, et le plus violent amant qui sera jamais, étant certain que je ne pense pas qu'on puisse aimer avec plus d'emportement que le prince de Phocée. Outre ce que je viens de dire, il a encore une autre qualité excellente, c'est qu'il est aussi libéral que brave; mais en échange il est aussi capable d'ambition que d'amour, et n'est pas moins jaloux de sa gloire que de sa maîtresse. Après cela, je n'ai plus qu'à vous dire que le prince de Phocée paroît sage en tout ce qu'il entreprend, et que toute l'impétuosité de son humeur ne se fait jamais voir qu'en amour et à la guerre; car hors de là, il est tellement concentré qu'on ne diroit pas qu'il y eût jamais nulle agitation dans son cœur, ni nul trouble dans son esprit. »

Voici maintenant Renée de Forbin. Si quelque membre subsistant de la noble famille a conservé un portrait de la belle Renée, il le pourra comparer avec celui-ci, et dire si l'amitié de Mlle de Scudéry n'a pas égaré son pinceau.

Ibid., p. 653 : « Imaginez-vous une grande per-

sonne dont la taille haute et noble a quelque chose de si aisé et de si majestueux qu'on ne peut s'empêcher de croire que Pentasilée l'eut ainsi ; mais imaginez-vous en même temps qu'encore qu'elle ait la taille de cette belle et jeune amazone, qui mourut de la main d'Achille, elle n'en a pourtant pas la fierté. Au contraire elle a tant de douceur et tant de charme dans l'air du visage, quoiqu'elle ait la mine très-haute, qu'on peut dire que si on ne la peut aimer sans la craindre, on ne la peut aussi craindre sans l'aimer, puisqu'il est vrai que personne n'a jamais eu ni tant de modestie ni plus de beauté. Ne vous imaginez pourtant pas que le teint de Cléonisbe ait cette blancheur éblouissante qui cache bien souvent tant de défauts, ou du moins qui les amoindrit. Au contraire Cléonisbe a le teint un peu brun ; mais il est vrai que tout brun qu'il est, il est si uni et si lustré que c'est un des plus beaux teints du monde. Pour ses cheveux, ils sont de cette admirable couleur qui sied bien à toutes sortes de teints, et qui, sans avoir l'âpreté de ceux qui sont du dernier noir, ni le jaunâtre de ceux qui sont véritablement châtains, ont un éclat brun et cendré tout ensemble qui les rend beaux en eux-mêmes, et qui sert à faire paroître la beauté de celle qui les a de cette sorte. De plus Cléonisbe a le visage de la plus agréable forme du monde ; car encore qu'on ne puisse pas dire qu'il soit en ovale, on ne peut pas dire aussi qu'il soit tout à fait rond, ainsi on peut assurer qu'il a toutes les grâces que ces deux sortes de tour de visage sont

capables de donner à la beauté. Mais ce n'est pas tout, car outre ce que je vous ai dit, Cléonisbe a une des plus belles bouches que je vis jamais, car enfin elle ne l'a pas seulement bien faite, et ses lèvres ne sont pas seulement de ce bel incarnat qui anime la beauté, mais elle y a encore un charme inexplicable, qui vous persuade même, quoique vous ne regardiez que cette seule partie de son visage, qu'il faut qu'elle soit éloquente, et qu'elle ait infiniment de l'esprit; étant certain qu'il y a je ne sais quelles petites enfonçures au coin de sa bouche, et je ne sais quel sourire spirituel et mélancolique tout ensemble, qui y paroît presque toujours, qui forcent ceux qui la voient à croire ce que je viens de vous dire. Mais après avoir représenté imparfaitement la taille, la bonne mine, le teint, les cheveux, le tour du visage et de la bouche de Cléonisbe, comment ferai-je pour vous représenter ses beaux yeux? Il faut pourtant, puisque je me suis engagée à vous la dépeindre, que je vous dise qu'ils sont noirs, grands, brillants et doux; en effet, ils ont un feu si vif, une modestie si grande, et une douceur si passionnée, qu'ils inspirent l'amour jusques dans le fond du cœur de ceux qui les voient. Au reste ce ne sont pas de ces yeux qui ont une certaine agitation tumultueuse qui ne permet pas qu'on puisse juger d'eux équitablement, parce qu'ils ne souffrent presque point qu'on les voie bien, tant ils sont pétillants et sujets à changer d'objet; au contraire, quoique Cléonisbe ait les yeux très vifs et qu'elle ait les regards très pénétrants, elle a pourtant

les yeux tranquilles. Elle regarde avec application ce qu'elle veut regarder; et sans abandonner cette profonde modestie qui est inséparable de toutes ses actions, elle n'évite pas les yeux de ceux qui lui parlent, et souffre par conséquent qu'on admire dans les siens mille charmes que je ne vous saurois décrire; car enfin il y paroît tout ensemble de l'esprit, de l'amour, de la langueur, de la modestie, de la passion, de la vivacité, de la vertu, de la bonté, de l'enjouement, de la mélancolie. De sorte que si vous joignez des yeux tels que je vous les dépeins à toutes les autres belles choses que je vous ai décrites, et à un embonpoint où la jeunesse est peinte, vous n'aurez pas de peine à croire que des gens qui venoient de voir durant une tempête de trois jours l'image de la mort errer à l'entour d'eux, furent bien agréablement surpris de voir l'admirable Cléonisbe sur le bout de la barque où elle étoit... Elle étoit ce jour-là coiffée à l'africaine, c'est-à-dire les cheveux à demi épars, dont une partie étant rattachés avec des cordons d'une couleur fort vive, s'entortilloient en diverses tresses au derrière de sa tête, d'où pendoit un grand voile de gaze rayée de diverses couleurs qu'elle avoit relevé pour nous voir mieux. Son habillement, qui étoit incarnat et blanc, étoit d'une forme agréable et galante, qui, sans cacher la beauté de sa taille, avoit pourtant de la majesté. La ceinture de cette robe étoit marquée par des écailles couvertes de diamans, aussi bien que le tour de la gorge, le devant de la robe, le tour des épaules, et tout ce qui

marquoit la taille de cet habillement, dont les manches à demi retroussées faisoient voir que Cléonisbe avoit d'aussi belles mains qu'elle avoit une belle gorge, qu'on entrevoyoit à travers une légère gaze qui la couvroit. »

CHAPITRE SIXIÈME

HOTEL DE RAMBOUILLET

LA MARQUISE DE RAMBOUILLET ET SES DEUX FILLES JULIE ET ANGÉLIQUE D'ANGENNES.

L'hôtel de Rambouillet, où Mlle de Scudéry va nous introduire, nous est une transition naturelle du monde de l'aristocratie à celui de la bourgeoisie instruite et lettrée. Car si les personnes du plus haut rang, et jusqu'à des princes et des princesses de sang royal, fréquentaient la maison de Mme de Rambouillet, la spirituelle marquise considérait encore plus le mérite que la naissance; elle ne demandait point de quartiers de noblesse de ceux qui recherchaient sa société, et on était parfaitement reçu chez elle dès qu'on y apportait de l'esprit et du talent, accompagnés de bonnes manières. Les illustrations les plus diverses s'y mêlaient et y vivaient fort bien ensemble. Tout le monde gagnait à ce commerce, la noblesse s'y polissait, y prenait le goût et le respect des choses de l'esprit, et les gens de lettres sentaient s'élever leur intelligence avec leurs mœurs.

Personne n'a plus connu l'illustre hôtel que Mlle de Scudéry. Elle le fréquenta de bonne heure; elle fut le témoin de son plus grand éclat et aussi de sa décadence, quand la maîtresse de la maison commença à ressentir les atteintes de la vieillesse, quand ses deux filles durent suivre leurs maris en province, et que le temps emporta ou dispersa toute la brillante compagnie. Aussi la description qu'elle nous a donnée de ce sanctuaire de la société polie au XVIIe siècle, est-elle la plus complète, la plus fidèle comme aussi la plus agréable qui soit parvenue jusqu'à nous.

Catherine de Vivonne était fille unique de Jean de Vivonne, marquis de Pisani, ambassadeur de France à Rome, et de Julia Savelli, grande dame romaine. Elle naquit à Rome pendant l'ambassade de son père, en l'année 1588 [1], et fut mariée en 1600, à l'âge de douze ans, à Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet [2], alors vidame du Mans, capitaine d'une des

1. Le marquis de Pisani épousa Julia Savelli le 8 novembre 1587. Tallemant, t. II, p. 255, dit que sa fille naquit pendant les états de Blois, par conséquent en 1588, et en effet elle doit être née cette année-là, pour avoir pu mourir le 27 décembre 1665, à l'âge de soixante et dix-sept ans, comme le dit positivement Segrais, *OEuvres diverses*, Amsterdam, 1723. t. Ier, *Mémoires anecdotes*, p. 31. La date certaine du mariage de son père et celle de sa propre mort ne permettent pas de la faire mourir à soixante et dix-huit ans, comme le font la plupart des biographes.

2. Un contrat qui nous a été communiqué, de juillet 1603, nous donne les trois signatures autographes suivantes : Giulia SAVELLA, marchesa di Pisani; Charles d'ANGENNES; Caterine de VIVONNE. La dame Giulia Savella y est déjà veuve de feu messire Jehan de Vivonne marquis de Pisani, chevalier des ordres du Roi, conseiller en ses conseils d'État et privé, capitaine de cinquante hommes d'armes, co-

compagnies de cent gentilshommes de la maison du Roi, qui devint successivement maître de la garde-robe, chevalier des ordres, colonel général de l'infanterie italienne, maréchal de camp, ambassadeur extraordinaire en Piémont en 1620, puis en Espagne en 1627; personnage, à tous égards, très-considérable, qui avait été bien avec le maréchal d'Ancre et fut encore mieux avec le cardinal de Richelieu, de beaucoup d'esprit, d'une assez grande fierté, de peu d'ordre en ses affaires, et dépensant fort noblement sa fortune[1]. A la mort de son père en 1611, il prit le titre et le rang de marquis de Rambouillet. Mais dès 1606, l'hôtel qui portait alors ce nom, et qui était la demeure de la famille avait été vendu; et c'est des mains du nouveau propriétaire qu'en 1624 Richelieu l'acheta pour le démolir et bâtir sur son emplacement le fameux Palais-Cardinal[2].

Parmi les biens que Catherine de Vivonne avait apportés à son mari était l'hôtel Pisani, l'ancien hôtel d'O et de Noirmoutiers, rue Saint-Thomas-du-Louvre. La jeune marquise, qui avait pris en Italie le goût des belles choses, ne trouvant pas cet hôtel assez beau, le fit mettre à bas, et, nul architecte ne lui proposant de plan à son gré, elle s'érigea elle-même en architecte, et fit construire un hôtel nouveau sur des dessins tra-

lonel de la cavalerie italienne. Caterine de Vivonne est femme de messire Charles d'Angennes, vidame du Mans, sénéchal du Maine, capitaine des cent gentilshommes de la maison du Roi.

1. Tallemant, t. II, p. 207-213.

2. Sauval, t. II, p. 199 et 200.

cés de sa propre main. La principale nouveauté de ce bâtiment consistait dans la place de l'escalier; d'ordinaire on le mettait au milieu, avec des salles d'un côté et de l'autre, ce qui donnait divers appartements, chacun de médiocre étendue; Mme de Rambouillet mit l'escalier de côté, à l'un des coins, en sorte qu'on avait des appartements considérables et une enfilade de chambres toutes de plain-pied, arrangement favorable à de grandes réceptions. Au rez-de-chaussée, du côté du jardin, des fenêtres régnant de haut en bas, depuis le plafond jusqu'au plancher, laissaient entrer abondamment l'air et la lumière, et, lorsqu'elles s'ouvraient, agrandissaient, pour ainsi dire, les appartements en les unissant aux vastes jardins qui s'étendaient, sur les derrières de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, jusqu'au Carrousel et aux Tuileries [1]. Ce nouvel hôtel de Rambouillet, placé entre celui de Chevreuse et les Quinze-Vingts, avec son élégante architecture, sa distribution spacieuse et commode, et le riche ameublement que Catherine de Vivonne se plut à y rassembler, excita l'admiration générale et donna naissance à bien des imitations [2]. On met la date de sa construction au temps du maréchal d'Ancre [3], c'est-à-dire de 1610 à 1617.

A peu près vers cette époque, dès l'âge de vingt ans, dit-on [4], Mme de Rambouillet commença à trouver

1. Sauval, t. II, p. 200-202; Tallemant, t. II, p. 215 et 216; Segrais, t. Ier, *Mémoires anecdotes*, p. 30.
2. Sauval, *ibid.*
3. Tallemant, *ibid.*
4. *Ibid.*

tant de fatigue et d'ennui aux bruyantes assemblées du Louvre, qu'elle prit la résolution de n'y plus aller et de rester chez elle. Cette résolution dut être bien secondée par l'agrément et la beauté de l'habitation qu'elle se donnait; et, sans prétendre ici à des précisions qui nous échappent, il nous semble que c'est vers 1617 ou 1618, et très-certainement avant 1620, qu'on doit placer les commencements de la célèbre société de Rambouillet. Née avant 1620, elle jette le plus grand éclat pendant trente années, jusqu'à ce qu'à la fin surviennent presque coup sur coup le mariage de Julie en 1645, la Fronde en 1648, la mort de M. de Rambouillet en 1652, la vieillesse et les infirmités de la noble femme qui l'avait créée et si longtemps soutenue.

Nous avons ailleurs [1] rappelé les qualités diverses et peu communes, nécessaires pour rassembler et retenir autour de soi une compagnie d'élite : Mme de Rambouillet présente toutes ces qualités dans leur harmonie à la fois et leur perfection.

Il faut en effet que ç'ait été une personne d'un mérite bien extraordinaire, pour avoir réuni les suffrages de tous ceux qui l'ont approchée, quels que fussent leurs opinions, leurs intérêts, leur rang, leur caractère. Nous avons en vain cherché sur son compte, ce qui ne manque d'ordinaire à aucune destinée un peu brillante, quelque calomnie ou quelque médisance, un mot équivoque, l'épigramme la plus légère : par-

1. *Madame de Sablé*, chap. II.

tout nous n'avons trouvé qu'un concert d'éloges vivement sentis qui traversent plusieurs générations[1]. Il n'y a pas jusqu'aux gens de lettres, race peu portée à l'enthousiasme, habile et prompte à saisir tous les ridicules, qui, divisés sur tout le reste et prêts à se déchirer entre eux, ne s'accordent d'une façon merveilleuse, dès qu'il est question de la marquise de Rambouillet. Elle a désarmé Tallemant lui-même. Lui, le caricaturier du XVIIe siècle, qui recherche avec passion et ramasse avec complaisance les bavardages du plus bas étage pour en salir les renommées les plus pures ou les plus dignes d'indulgence, qui partout où il entrevoit quelque faiblesse imagine une bassesse ou une ordure, reçu on ne sait comment à l'hôtel de Rambouillet, assez tard, à ce qu'il semble, et sans y avoir été fort remarqué, puisque son nom ne se trouve pas même une seule fois dans les lettres de Voiture, impitoyable sur tous les habitués de l'illustre maison, en épargne la maîtresse, ou plutôt la loue avec une effusion bien touchante, venant d'un pareil personnage. Il la fait connaître avec un soin particulier, raconte sa vie, celle de son mari, de son fils et

1. On trouvera l'indication de tous les auteurs du XVIIe siècle, depuis Balzac jusqu'à Fléchier, qui ont loué Mme de Rambouillet, dans deux écrivains de notre temps qui font autorité sur la matière, M. Rœderer, *Mémoires sur la société polie;* et M. Walckenaër, *Mémoires touchant la vie et les écrits de madame de Sévigné*, t. Ier, chap. IV, et t. II, *Notes et éclaircissements de la Ire partie.* Rappelons seulement que, pendant longtemps, Mme de Rambouillet fut célèbre sous le nom d'Arthénice, anagramme de celui de Catherine. Dans le *Dictionnaire des Précieuses*, Mme de Rambouillet est *Rozelinde*, et sa fille Julie, *Ménalide.*

de ses filles, de son gendre Montausier, et de ses principaux amis. On comprend donc que la bienveillante et reconnaissante M[lle] de Scudéry, qui avait fait partie des beaux jours de l'hôtel de Rambouillet, n'est pas restée au-dessous de Tallemant. Elle en répète en effet tous les éloges, ou plutôt elle les devance, car Tallemant écrivait cette partie de ses Mémoires en 1657, et le tome VII du *Grand Cyrus* est de novembre 1651. Elle fait plus : elle nous fournit quelques détails nouveaux sur un point qui n'est pas sans importance.

Comment ne nous reste-t-il aucun portrait authentique, peint ou gravé, d'une personne d'une telle renommée ? Le fait est étrange, mais il est certain. Pour des portraits gravés, il paraît qu'il n'y en a jamais eu, ou, du moins, la *Bibliothèque historique de la France* [1] n'en indique aucun. Cependant il est hors de doute qu'il y avait, au XVII[e] siècle, bien des portraits de la célèbre marquise, de la main des meilleurs peintres. Scudéry [2] nous apprend qu'il en possédait deux, l'un de Ducayer, où elle était peinte en Romaine, sous les traits de Porcie ou de Lucrèce, par conséquent, selon toute vraisemblance, au temps de sa jeunesse; l'autre où Van Moll l'avait représentée regardant le corps de son fils, le marquis de Pisani, tué à Nortlingen, en 1645, à l'âge de trente ans; sa

1. T. IV, *Liste des portraits gravés des François et des Françoises illustres.*

2. *Le Cabinet de M. de Scudéry*, in-4°, 1646. Voyez plus bas, p. 267.

mère, née en 1588, avait alors cinquante-sept ans. Ainsi le seul cabinet de Scudéry avait deux portraits de Mme de Rambouillet à deux époques différentes de sa vie. Est-il possible de supposer que ses deux filles, Mme de Grignan et Mme de Montausier, n'avaient pas un portrait de leur mère, et que le marquis de Rambouillet, qui adorait sa femme, n'en eût pas aussi quelque portrait digne de sa tendresse et de sa fortune? Mademoiselle, dans *la Princesse de Paphlagonie* [1], décrivant la chambre de Mme de Rambouillet, la plus riche de l'hôtel, dit que la maîtresse de la maison y avait placé les portraits de tous ceux qu'elle aimait : celui de la noble mère de famille pouvait-il ne s'y pas trouver? Ce nous serait du moins une sorte de compensation, si Mademoiselle avait mis Mme de Rambouillet dans ses *Divers portraits :* nous posséderions alors une description assez détaillée de cette illustre dame, pour la pouvoir reconnaître dans l'occasion parmi tant de toiles charmantes du XVIIe siècle qui sont parvenues jusqu'à nous et qu'on rencontre çà et là sans la désignation des personnages qu'elles représentent. Mais ni Mademoiselle ni nul autre auteur contemporain n'ont décrit Mme de Rambouillet; en sorte qu'aujourd'hui, si nous nous trouvions devant son portrait véritable sans y lire le nom de l'original, il nous serait impossible de l'y mettre, dans le manque absolu de toutes données caractéristiques. A ce silence extraordinaire, on pourrait croire que Mme de Ram-

1. 1re édition de 1659, p. 120.

bouillet n'était pas belle. Mais Tallemant dit positivement qu'elle l'était[1]. Il dit aussi qu'elle avait le teint beau et la peau délicate[2]. Tout cela est du dernier vague; et, à l'heure qu'il est, nous n'aurions pas la moindre idée de ce qu'était Mme de Rambouillet, si notre clef du *Grand Cyrus* ne nous apprenait que l'hôtel de Cléomire, dans la ville de Tyr, est l'hôtel de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, que Cléomire, née à Athènes et demeurant à Tyr, n'est autre que Mme de Rambouillet, née à Rome et l'ornement de Paris, et si Mlle de Scudéry ne nous traçait de Cléomire un portrait bien insuffisant encore, mais qui, du moins, contient quelques traits précis. Elle néglige de nous dire si Cléomire était brune ou blonde, si elle avait des yeux bleus ou noirs, les deux points essentiels de tout portrait de femme. Au moins, elle affirme qu'elle était grande, d'une très-belle taille, d'une figure régulière, sereine et tranquille comme son âme; que toute sa personne était pleine à la fois de majesté et d'agrément; et, à l'éloge qu'elle fait de l'éclat particulier de ses yeux, on pourrait conjecturer qu'ils n'étaient ni bleus ni noirs, mais d'une nuance délicate difficile à bien exprimer. Voici cette description, où on aimerait sans doute à trouver, au lieu d'emphatiques louanges, des indications mieux marquées, mais qui est encore le portrait le moins imparfait que nous connaissions de Mme de Rambouillet.

1. Tallemant, t. II, p. 215 et 216.
2. *Ibid.*

Le Grand Cyrus, t. VII, liv. Ier, p. 489 : « Imaginez-vous la beauté même, si vous voulez concevoir celle de cette admirable personne. Je ne vous dis point que vous vous figuriez celle que nos peintres donnent à Vénus, pour comprendre la sienne, car elle ne seroit pas assez modeste ; ni celle de Pallas, parce qu'elle seroit trop fière ; ni celle de Junon, qui ne seroit pas assez charmante; ni celle de Diane, qui seroit un peu trop sauvage ; mais je vous dirai que, pour représenter Cléomire, il faudroit prendre de toutes les figures qu'on donne à ces déesses ce qu'elles ont de beau, et l'on en feroit peut-être une passable peinture. Cléomire est grande et bien faite : tous les traits de son visage sont admirables ; la délicatesse de son teint ne se peut exprimer ; la majesté de toute sa personne est digne d'admiration, et il sort je ne sais quel éclat de ses yeux qui imprime le respect dans l'âme de tous ceux qui la regardent ; et pour moi, je vous avoue que je n'ai jamais pu approcher Cléomire, sans sentir dans mon cœur je ne sçais quelle crainte respectueuse, qui m'a obligé de songer plus à moi, étant auprès d'elle, qu'en nul autre lieu du monde où j'aie jamais été. Au reste, les yeux de Cléomire sont si admirablement beaux, qu'on ne les a jamais pu bien représenter : ce sont pourtant des yeux qui, en donnant de l'admiration, n'ont pas produit ce que les autres beaux yeux ont accoutumé de produire dans le cœur de ceux qui les voient ; car enfin, en donnant de l'amour, ils ont toujours donné en même temps de la crainte et du respect, et, par un privilége

particulier, ils ont purifié tous les cœurs qu'ils ont embrasés. Il y a même parmi leur éclat et parmi leur douceur une modestie si grande, qu'elle se communique à ceux qui la voient, et je suis fortement persuadé qu'il n'y a point d'homme au monde qui eût l'audace d'avoir une pensée criminelle en la présence de Cléomire. Sa physionomie est la plus belle et la plus noble que je vis jamais, et il paroît une tranquillité sur son visage qui fait voir clairement quelle est celle de son âme. On voit même que toutes ses passions sont soumises à sa raison et ne font point de guerre intestine dans son cœur; en effet, je ne pense point que l'incarnat qu'on voit sur ses joues ait jamais passé ses limites et se soit épanché sur tout son visage, si ce n'a été par la chaleur de l'été ou par la pudeur, mais jamais par la colère ni par aucun déréglement de l'âme : ainsi Cléomire, étant toujours également tranquille, est toujours également belle. Enfin, si on voulait donner un corps à la Chasteté pour la faire adorer par toute la terre, je voudrois représenter Cléomire; si on en vouloit donner un à la Gloire pour la faire aimer par tout le monde, je voudrois encore faire sa peinture, et, si l'on en donnoit un à la Vertu, je voudrois aussi la représenter. »

Même en ôtant quelque chose à ce portrait aimable, il reste toujours que la marquise de Rambouillet était fort belle, et cet avantage, joint à celui de la naissance et de la fortune, ne dut pas peu contribuer à lui donner d'abord une cour brillante et nombreuse, avant même que ses filles vinssent augmenter l'éclat

et l'agrément de la maison. Mais Catherine de Vivonne avait deux autres qualités bien puissantes pour attirer et conserver une société choisie : elle était la vertu et la raison mêmes. Pleine de considération et d'affection pour un mari qui l'aima toujours comme un amant [1], une honnêteté simple et sans pédanterie la mit bien vite à l'abri et au-dessus de toute prétention particulière, et nulle galanterie ne troubla ni sa vie ni son salon. Accueillante pour tout le monde, sans humeur, sans caprice, on la trouvait toujours la même. Sur ce fond uni et solide brillaient impunément les plus heureux dons, beaucoup d'esprit naturel, une culture très-variée, de rares connaissances en toutes choses, une assez grande lecture dans les littératures italienne et espagnole, alors à la mode; sans parler des qualités de son âme, qui relevaient merveilleusement celles de son esprit et de sa personne, la modestie, le désintéressement, la bonté, la constance en tous ses attachements. Le portrait suivant comprend et résume les éloges épars dans les différents auteurs contemporains, et particulièrement dans Segrais et dans Tallemant.

Le Grand Cyrus, ibid., p. 492 : « Au reste, l'esprit et l'âme de cette merveilleuse personne surpassent de beaucoup sa beauté : le premier n'a point de bornes dans son étendue, et l'autre n'a point d'égale en générosité, en constance, en bonté, en justice et en pureté [2]. L'esprit de Cléomire n'est pas un de ces esprits

1. Tallemant, t. II, p. 215 et 216.
2. Segrais, *Mémoires anecdotes*, t. Ier, p. 30 : « Mme de Rambouil-

qui n'ont de lumière que celle que la nature leur donne, car elle l'a cultivé soigneusement ; et je pense pouvoir dire qu'il n'est point de belles connoissances qu'elle n'ait acquises. Elle sçait diverses langues [1], et n'ignore presque rien de ce qui mérite d'être sçu ; mais elle le sçait sans faire semblant de le sçavoir, et on diroit, à l'entendre parler, tant elle est modeste, qu'elle ne parle de toutes choses admirablement, comme elle fait, que par le simple sens commun et par le seul usage du monde. Cependant elle se connoît à tout : les sciences les plus élevées ne passent pas sa connoissance ; les arts les plus difficiles sont connus d'elle parfaitement... Jamais personne n'a eu une connoissance si délicate qu'elle pour les beaux ouvrages de prose ni pour les vers ; elle en juge pourtant avec une modération merveilleuse, ne quittant jamais la bienséance de son sexe, quoiqu'elle soit beaucoup au-dessus... Il n'y a personne en toute la

let étoit admirable : elle étoit bonne, douce, bienfaisante et accueillante... Elle étoit aussi bonne amie et obligeoit tout le monde. » Tallemant, *ibid.*, p. 217 : « Il n'y a pas au monde de personne moins intéressée. Elle dit qu'elle ne conçoit pas de plus grand plaisir au monde que d'envoyer de l'argent aux gens sans qu'ils puissent savoir d'où il vient. Elle passe bien plus avant que ceux qui disent que donner est un plaisir de Roi, car elle dit que c'est un plaisir de Dieu... Jamais il n'y aura eu de meilleure amie... »

1. Segrais, *ibid.* : « Elle s'étoit formé l'esprit dans la lecture des bons livres italiens et espagnols. » Tallemant, *ibid.*, p. 214 : « Sa mère eut soin de l'entretenir dans la langue italienne, afin qu'elle sçut également cette langue et la françoise... Elle a toujours aimé les belles choses, et elle alloit apprendre le latin, seulement pour lire Virgile, quand une maladie l'en empêcha : depuis elle n'y a pas songé et s'est contentée de l'espagnol. »

cour, qui ait quelque esprit et quelque vertu, qui n'aille chez elle [1]. Rien n'est trouvé beau, si elle ne l'a approuvé : il ne vient pas même un étranger qui ne veuille voir Cléomire et lui rendre hommage ; et il n'est pas jusqu'aux excellents artisans qui ne veuillent que leurs ouvrages aient la gloire d'avoir son approbation. Tout ce qu'il y a de gens qui écrivent en Phénicie ont chanté ses louanges ; et elle possède si merveilleusement l'estime de tout le monde, qu'il ne s'est jamais trouvé personne qui l'ait pu voir, sans dire d'elle mille choses avantageuses, sans être également charmé de sa beauté, de son esprit, de sa douceur et de sa générosité. »

A tant de qualités joignez encore celle-ci, sans laquelle il eût été absolument impossible de maintenir une société quelconque, à travers les perpétuelles agitations de ces temps orageux : nous voulons dire l'indépendance. « Elle ne sçavoit, dit Segrais, ce que c'étoit que prendre parti. » Et elle le fit bien voir au temps de la toute-puissance de Richelieu. Le cardinal avait beaucoup de considération pour elle ; mais, entouré de sourdes inimitiés et même de tragiques complots, il étendait partout l'œil de sa police, et aurait bien voulu savoir ce qui se passait et ce qu'on disait de lui dans une compagnie telle que celle de l'hôtel de Rambouillet. Un de ses émissaires en toucha quelque chose à la marquise, qui se tira de ce mauvais pas

1. Segrais, *ibid.* : « Les princesses la voyoient, quoiqu'elle ne fût pas duchesse. »

avec sa dignité accoutumée. Segrais et Tallemant racontent tous deux cette anecdote un peu diversement, mais d'une manière également honorable à Mme de Rambouillet. Selon Segrais, l'émissaire de Richelieu aurait été Boisrobert; il aurait dit à la marquise « que le cardinal la prioit en amie de lui donner avis de ceux qui parloient de lui dans les assemblées qui se tenoient chez elle. Elle répondit qu'ils étoient si fortement persuadés de la considération et de l'amitié qu'elle avoit pour Son Éminence, qu'il n'y en avoit pas un seul qui eût la hardiesse de parler mal de lui en sa présence, et ainsi qu'elle n'auroit jamais occasion de lui donner de semblables avis. » Dans Tallemant, il s'agirait du cardinal de La Valette et de la princesse de Condé, très-assidus à l'hôtel de Rambouillet, et dont le soupçonneux cardinal aurait désiré connaître les véritables relations; et, pour cela, il aurait envoyé le P. Joseph à Mme de Rambouillet pendant que son mari était ambassadeur en Espagne. « Celui-ci, sans faire semblant de rien, dit Tallemant, la mit sur le discours de cette ambassade, et après lui dit que M. son mari étant employé à une négociation importante, M. le cardinal pouvoit prendre son temps pour faire quelque chose de considérable pour lui, mais qu'il falloit qu'elle y contribuât de son côté et qu'elle donnât à Son Éminence une petite satisfaction qu'il désiroit d'elle; qu'un premier ministre ne pouvoit prendre trop de précautions; en un mot, que M. le cardinal souhaitoit de savoir par son moyen les intrigues de Mme la Prin-

cesse et de M. le cardinal de La Valette. Mon père, lui dit-elle, je ne crois point que Mme la Princesse et M. le cardinal de La Valette aient aucunes intrigues; mais, quand ils en auroient, je ne serois pas trop propre à faire le métier d'espion. »

Un autre trait du caractère de Mme de Rambouillet, c'est qu'avec toute sa vertu et toute sa sagesse elle était d'une humeur enjouée, qu'elle aimait fort à s'amuser, et qu'elle garda ce goût jusque dans la vieillesse. « Mme de Rambouillet, écrit Tallemant en 1657, est encore présentement d'humeur à se divertir de tout. » Comment sans cela expliquer la vie ordinaire de l'hôtel de Rambouillet, le perpétuel amusement qu'on y trouvait, les inventions souvent bouffonnes de Voiture, et tout l'esprit qui s'y dépensait en divertissements de toute sorte[1] ? Voilà pourquoi l'hôtel de Rambouillet était si recherché de tout ce qui aimait les plaisirs de l'esprit. L'apprêt en était banni; on y était à son aise; tout y était mis sous un air de plaisanterie, et jamais rien ne différa davantage que la société naturelle et agréable de ces premières et illustres Précieuses et les pédantesques réunions des Précieuses qui vinrent après et soulevèrent la verve railleuse de Molière.

Imaginez maintenant une pareille compagnie, libre, spirituelle, enjouée, dans le plus charmant hôtel, que Mme de Rambouillet avait fait bâtir pour

1. Voyez les lettres de Voiture, et les scènes racontées dans le chapitre qui suit sur Mlle Paulet.

elle-même et à l'usage du monde élégant qu'elle y voulait rassembler, d'une médiocre étendue, mais où l'espace avait été habilement ménagé, et où régnaient une opulence et un luxe dirigés par le meilleur goût.

« Cléomire, dit Mlle de Scudéry, s'est fait faire un palais de son dessin, qui est un des mieux entendus du monde, et elle a trouvé l'art de faire en une place d'une médiocre grandeur un palais d'une vaste étendue. L'ordre, la régularité et la propreté[1] sont dans tous ses appartements et à tous ses meubles; tout y est magnifique chez elle, et même particulier; les lampes y sont différentes des autres lieux[2]; ses cabinets sont pleins de mille raretés qui font voir le jugement de celle qui les a choisies; l'air est toujours parfumé dans son palais; diverses corbeilles magnifiques pleines de fleurs font un printemps continuel dans sa chambre; et le lieu où on la voit d'ordinaire est si agréable et si bien imaginé, qu'on croit être dans un enchantement lorsqu'on y est auprès d'elle... »

Cette description, qui parut en 1651, est le point de départ et le modèle de toutes celles qui ont été données de l'hôtel de Rambouillet au XVIIe siècle. Mademoiselle, en 1659, dans la *Princesse de Paphlagonie*, en parlant du lieu où on voyait d'ordinaire Mme de Rambouillet, désignée sous le nom symbolique de

1. N'oubliez pas le vrai sens de *propreté* à ce moment de la langue.
2. Ce détail d'ameublement ne se trouve nulle autre part, et il est à regretter que Mlle de Scudéry ne se soit pas ici expliquée davantage.

la déesse d'Athènes, reproduit les principaux traits de la description de Mlle de Scudéry, et indique aussi deux gracieux ornements de la chambre de la marquise, bien faits pour attirer l'attention de Mlle de Scudéry, si elle les avait vus en 1651, des portraits et une bibliothèque : « L'antre de la déesse d'Athènes est entouré de grands vases de cristal, pleins des plus belles fleurs du printemps, qui durent toujours dans les jardins qui sont auprès de son temple pour lui produire ce qui lui est agréable. Autour d'elle il y a force tableaux de toutes les personnes qu'elle aime : ses regards sur ces portraits portent toute bénédiction aux originaux ; il y a aussi force livres sur des tablettes qui sont dans cette grotte : on peut juger qu'ils ne traitent de rien de commun. » Tallemant nous apprend que Mme de Rambouillet fut la première qui s'avisa « de faire peindre une chambre d'autre couleur que de rouge ou de tanné » ; et Voiture célèbre souvent la grande chambre bleue, ainsi appelée, dit Sauval, parce qu'elle était parée d'une tenture de velours bleu rehaussée d'or et d'argent. Mme de Rambouillet se complaisait dans cette demeure charmante. Dès vingt ans, comme nous l'avons dit, elle avait renoncé aux plaisirs bruyants, aux bals et aux assemblées de la cour, et s'était réservée pour le cercle choisi qui se réunissait chez elle. Bientôt elle dut s'y réduire par suite d'une incommodité toute particulière et fort étrange. Environ à l'âge de trente-cinq ans, elle s'aperçut que le feu lui échauffait le sang. Quelque temps après, le soleil produisit sur elle le même effet.

Elle eut bien de la peine à ne plus se chauffer et surtout à fuir le soleil; « car, dit Tallemant, personne n'a jamais tant aimé à se promener et à considérer les beaux endroits du paysage de Paris. Cependant il fallut y renoncer au moins pendant le soleil; car, une fois qu'elle voulut aller à Saint-Cloud, elle n'étoit pas encore à l'entrée du cours qu'elle s'évanouit, et on lui voyoit bouillir le sang dans les veines, car elle a la peau fort délicate. Avec l'âge son incommodité s'augmenta. La voilà donc réduite à demeurer presque toujours chez elle et à ne se chauffer jamais. La nécessité lui fit emprunter des Espagnols l'invention des *alcôves,* qui sont aujourd'hui si fort en vogue à Paris. » Mademoiselle fait allusion à cette incommodité de Mme de Rambouillet avec une délicatesse qui, dans le temps, était facile à comprendre : « Je la crois voir dans cet enfoncement où le soleil ne pénètre point et d'où la lumière n'est pas tout à fait bannie. » Mlle de Scudéry s'explique un peu plus clairement : « Cléomire, parmi tant d'avantages qu'elle a reçus des dieux, a le malheur d'avoir une santé délicate que la moindre chose altère ; ayant cela de commun avec certaines fleurs qui, pour conserver leur fraîcheur, ne veulent être ni toujours au soleil ni toujours à l'ombre, et qui ont besoin que ceux qui les cultivent leur fassent une saison particulière, qui, sans être froide ni chaude, conserve leur beauté par un juste mélange de ces deux qualités. Cléomire, ayant donc besoin de se conserver, sort beaucoup moins souvent de chez elle que les autres dames de Tyr... »

Au moment où Catherine de Vivonne commençait à ressentir les plus fâcheux effets de cette indisposition bizarre et les premières atteintes de l'âge, la bonne étoile de l'hôtel de Rambouillet ou plutôt celle de la société française voulut qu'elle trouvât dans sa propre famille la personne au monde la mieux faite pour la seconder, pour continuer et accroître la renommée des assemblées de la rue Saint-Thomas-du-Louvre.

La marquise de Rambouillet avait eu de son mariage sept enfants, deux garçons et cinq filles. Le plus jeune des garçons, qu'elle eut en 1624, et qui prit le premier titre de son père, celui de vidame du Mans, mourut de la peste à l'âge de sept ans. L'aîné, Léon Pompée d'Angennes, marquis de Pisani, né en 1615, avait de l'esprit et du cœur; compagnon et un peu disciple de Voiture, il contribuait fort bien de son côté au mouvement et à la vie de la maison; mais, ayant toujours voulu suivre le duc d'Enghien à la guerre, il périt à Nortlingen, en 1645, à l'âge de trente ans; noble trépas, pleuré et célébré par toutes les Muses de l'hôtel de Rambouillet[1]. Sur les cinq filles, trois furent religieuses; deux, successivement abbesses du couvent d'Hières, à quelques lieues de Paris; la troisième, plus distinguée et qui avait quelque chose des éminentes qualités de sa famille, devint supérieure de l'abbaye de Saint-Étienne de Reims. Les

1. G. de Scudéry, *Sonnet pour feu M. le marquis de Pisani*, POÉSIES DIVERSES, p. 90, in-4°, 1649. — Gombaut, POÉSIES, p. 193, in-4°, 1646. — Tristan, VERS HÉROIQUES, p. 297, in-4°, 1648, etc., etc.

deux autres filles destinées au monde étaient la fameuse Julie-Lucie d'Angennes, depuis duchesse de Montausier, gouvernante du dauphin, et première dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse; et Angélique-Clarisse d'Angennes, qui fut la première femme d'Adhémar de Monteil, comte de Grignan, le futur gendre de Mme de Sévigné; toutes deux très-aimables et très-spirituelles, et les dignes héritières de Mme de Rambouillet.

Angélique d'Angennes était de beaucoup la plus jeune. Il paraît quelle était la filleule de la fameuse Angélique Paulet, qui lui donna, dit Tallemant, et son nom et quelque chose du blond très-ardent de ses cheveux. Elle avait de sa mère sa belle taille, et aurait pu être assez belle, si la petite vérole ne lui eût un peu gâté le visage. Elle ne se maria qu'en 1658, et on l'appelait ordinairement Mlle de Rambouillet [1]. Voici ce qu'en dit l'implacable Tallemant [2] : « Elle a de l'esprit, et dit quelquefois de fort plaisantes choses; mais elle est maligne et n'a garde d'être civile comme sa sœur. On dit pourtant qu'elle est bonne amie. » On peut retrouver ces différents traits, adoucis ou par la vérité ou par une flatterie de bon goût, dans le portrait d'Anacrise, une des deux filles de Cléomire qui l'aidaient si bien à faire les honneurs de son palais.

1. Dans un contrat de vente du 10 septembre 1653, après la mort de M. de Rambouillet, nous trouvons ces quatre signatures autographes : « Caterine de Vivonne Savella, Charles de Sainte-Maure, Julie d'Angennes, Angélique Clarice d'Angennes. »

2. Tallemant, t. II, p. 261.

Le grand Cyrus, t. VII, liv. 1er, p. 499 : « Anacrise n'est pas si grande que sa sœur, quoiqu'elle soit de fort belle taille, mais l'éclat de son teint est si surprenant et la délicatesse en est si extraordinaire que, si elle n'avoit pas les yeux entièrement beaux et merveilleusement fins, on en feroit mille exclamations et on lui donneroit mille louanges. Mais il est vrai que, quoique la personne d'Anacrise soit toute belle et toute aimable, il est pourtant certain qu'il y a je ne sçais quoi dans sa physionomie de spirituel, de délicat, de fin, de fier, de malicieux et de doux tout ensemble, qui arrête les yeux agréablement et qui la fait craindre et aimer en même temps. Et certes ce n'est pas sans raison, si elle inspire ces deux sentiments à la fois : car elle est tout ensemble une des plus aimables et une des plus redoutables personnes de toute la Phénicie. Ce n'est pas qu'elle ne soit généreuse, et qu'elle n'ait même de la bonté; mais sa bonté n'étant pas de celles qui font scrupule de faire la guerre à leurs amis, Anacrise est sans doute fort à craindre; car je ne crois pas qu'il y ait une personne au monde qui ait une raillerie si fine ni si particulière que la sienne. Il y a tout ensemble de la naïveté et un si grand feu d'imagination aux choses agréables et malicieuses qu'elle dit, et elle les dit si facilement, elle les cherche si peu et les dit même d'une façon si négligée, qu'on pourroit douter si elle y a pensé, si on ne la connoissoit pas. Cependant elle ne dit jamais que ce qu'elle veut dire, et elle sçait si parfaitement la véritable signification des mots dont elle

se sert en raillant, et sçait encore si bien conduire le son de sa voix et les mouvements de son visage, selon que plus ou moins elle a dessein qu'on sente ce qu'elle dit, qu'elle ne manque jamais de faire l'effet qu'elle veut. »

Mais le principal ornement de l'hôtel de Rambouillet était Julie, l'aînée des deux sœurs. Mme de Rambouillet a mérité de donner son nom à la société qu'elle a su former autour d'elle : Julie demeurera le type le plus accompli de cette société. L'une avait dans le caractère quelque chose de plus élevé ; mais l'autre était l'amabilité même.

Julie d'Angennes[1] était la quatrième fille de Mme de Rambouillet, qui l'eut vers 1607[2]. Avec son esprit naturel et les leçons de sa mère, elle prit part de bonne heure aux assemblées de l'illustre hôtel ; et elle ne cessa de les animer pendant plus de vingt années, jusqu'en 1645 où elle se maria, après s'en être longtemps défendue, par pure déférence aux instances de tout le monde et au désir de sa famille, comme si elle eût senti qu'elle était le génie de l'hôtel de Rambouillet, que sa destinée s'y devait accomplir, et qu'elle était faite pour être l'âme d'une société d'élite, et non pour paraître à la cour et y suivre

1. Elle s'appelait Julie du nom de sa grand'mère Julia Savelli ; on lui avait aussi donné celui de Lucie ou Lucine, nom d'une sainte de la maison Savelli, qu'en cette maison l'on donnait toujours aux filles en les baptisant, à ce que dit Tallemant.

2. Tallemant dit qu'à son mariage en 1645, Julie avait trente-huit ans ; et le père Anselme, t. V, p. 20, dit qu'elle mourut en novembre 1671, âgée de soixante-quatre ans ; ce qui met sa naissance en 1607.

la carrière des honneurs aux dépens de ses plus nobles facultés !

« Après Hélène, dit Tallemant, il n'y a guère eu de personne dont la beauté ait été plus généralement chantée. Cependant ce n'a jamais été une beauté. A la vérité elle a toujours la taille fort avantageuse. On dit[1] qu'en sa jeunesse elle n'étoit point trop maigre et qu'elle avoit le teint beau. Je veux croire, cela étant ainsi, que, dansant admirablement comme elle faisoit, avec l'esprit et la grâce qu'elle a toujours eus, c'étoit une fort aimable personne. Ses portraits feront foi de ce que je viens de dire. » Mais Tallemant en parlait à son aise; pour nous, comment en juger, aucun des portraits de Julie n'étant parvenu jusqu'à nous? Il paraît bien que la taille et le port faisaient la plus grande beauté de la fille comme de la mère; car c'est là ce que signale particulièrement Scudéry, qui avait sous les yeux, outre les deux portraits de Mme de Rambouillet dont nous avons parlé, celui de *Mme la marquise de Montausier, peinte sur marbre, en habillement de Pallas,* par Stella[2]. » M. Waagen[3] a rencontré en Angleterre, dans la fameuse galerie d'Althorp, appartenant à lord Spencer, un portrait qui passe pour celui de Julie d'Angennes, duchesse de Montausier, et qui est attribué à Mignard; mais il se contente de remarquer que ce portrait est un des

1. Ceci prouve que Tallemant ne l'avait pas connue jeune et qu'il était arrivé tard à l'hôtel de Rambouillet.

2. Voyez *Le cabinet de M. de Scudéry*, etc. Paris, 1646, p. 124.

3. *Kunstwerke und Künstler in England*, etc. Berlin, 1838 *Zweiter Theil*, p. 544.

plus soignés et des plus agréables qu'il ait vus du peintre français; il ne nous dit pas s'il y a une inscription qui désigne positivement Julie, et sur quels motifs on donne cette toile à Mignard. Assurément rien ne s'y oppose, et, si Mignard presque en sortant de l'école de Vouet, a quitté la France, et n'y est revenu que vers 1660, et par conséquent n'a pu peindre Julie lorsqu'elle était jeune encore, il est assez vraisemblable que, de 1660 à 1671, lui, dont toutes les belles dames de la cour se disputaient le pinceau, aura fait le portrait de la marquise de Montausier, devenue duchesse, bien que Monville, dans sa vie de Mignard, énumérant les portraits les plus illustres sortis de sa main, ne fasse pas mention de celui-là [1]. D'ailleurs, M. Waagen ne donne pas le moindre détail sur la personne représentée dans le tableau de la galerie d'Althorp [2], si elle a les cheveux bruns ou blonds, les yeux bleus ou noirs, les traits réguliers et le port majestueux. Ainsi nous n'en savons guère plus sur la beauté de Mme de Montausier

1. *La Vie de Pierre Mignard*, etc., par l'abbé de Monville. Amsterdam, 1731.

2. Lord Spencer a bien voulu nous permettre de faire prendre une exacte photographie de ce portrait, assurément fort agréable, mais où, malgré le cercle de fleurs qui l'entoure, un embonpoint marqué et un air un peu vulgaire interdisent absolument de reconnaître l'aimable Julie avec sa belle taille et sa suprême distinction. Les deux jolis portraits appelés la marquise de Rambouillet et la duchesse de Montausier, dans la collection de tableaux de M. le général Despinoy, n°s 321 et 703, n'ont reçu ces deux noms que du bon plaisir du général. Ils appartiennent aujourd'hui, l'un à M. le duc d'Uzès, l'autre à M. le marquis de Sainte-Maure.

que sur celle de Mme de Rambouillet. Nous savons seulement que c'étaient des beautés de même ordre, dont le trait principal était la grandeur et la perfection de la taille, avec des agréments et des grâces de toute sorte répandus sur toute leur personne.

Mais, en retour, nous connaissons à merveille l'esprit, le caractère, les mœurs et toutes les habitudes de Julie d'Angennes et de la marquise et duchesse de Montausier. Les contemporains lui ont prodigué des éloges qui peuvent paraître excessifs à la légèreté et à l'esprit de dénigrement, mais qu'une longue étude de sa vie justifie pleinement à nos yeux. Environnée d'hommages dès le berceau, recherchée et adorée par tout ce qu'il y avait de plus illustre et de plus aimable, de l'humeur la plus libre et la plus enjouée, et, ainsi que Mme de Rambouillet, exempte de toute pruderie, jamais aussi le moindre soupçon ne l'atteignit; à l'hôtel de Rambouillet ou à la cour la plus galante, sa vertu demeura sans tache, et elle soutint avec éclat de son exemple, comme plusieurs autres belles dames du même temps, la sublime et périlleuse maxime de la marquise de Sablé, que les femmes, ornements de la terre, sont faites pour être adorées et répandre autour d'elles tous les grands sentiments, en accordant comme une assez digne récompense leur estime et leur amitié. Cette maxime qui eût été ridicule sous le règne d'Henri IV, ne l'était pas sous celui du chaste amant d'Angélique de La Fayette et de Marie de Hautefort, et quand le vainqueur de Rocroy dédaignait toutes les beautés

faciles pour un regard de la pure et vertueuse Mlle du Vigean. Jamais on n'excita tant de passions idéales et réelles que Julie d'Angennes; sans les éteindre, le temps les adoucissait peu à peu et les tournait en amitiés tendres et solides. Comme son cœur n'était troublé par aucun sentiment particulier, elle suffisait et répondait à toutes les affections. Bonne, non-seulement accueillante comme sa mère, mais caressante et empressée, elle se faisait aimer des personnes les plus dissemblables, et des femmes aussi bien que des hommes. Mlle de Bourbon ne pouvait la quitter, et se plaisait à la voir et à l'entendre. La duchesse d'Aiguillon avait pour elle le ferme et sérieux attachement qui convenait à son caractère. Mme de Sablé l'aimait au point d'en donner du dépit à sa fière et ombrageuse amie, Mlle d'Atticly, depuis la comtesse de Maure; et elle disait que le plus grand bonheur qu'elle concevait dans la vie serait de la passer avec Mlle de Rambouillet. Sœur dévouée, quand son petit frère, le vidame du Mans, tomba malade de la peste dont il mourut, elle s'enferma dans la chambre du pauvre enfant, avec sa mère, sans craindre la contagion, et ne le quitta qu'après lui avoir fermé les yeux. Mlle de Bourbon prend-elle la petite vérole; elle lui prodigue les soins les plus touchants[1]. Avec cela, aimant à s'amuser comme sa mère, elle portait partout avec elle le mouvement et la joie, et elle se complaisait dans les fêtes et les grandes réceptions. Son esprit

1. *Madame de Sablé*, chap. 1er.

était de la qualité la plus rare, parfaitement naturel, comme il appartenait à son rang et à sa condition, avec une certaine pointe de vivacité contenue par une politesse exquise, ayant moins d'élévation et de fermeté que celui de Mme de Rambouillet, mais plus simple, s'abandonnant et risquant davantage, toujours négligé et toujours distingué. Où ne serait-elle pas parvenue, si elle avait fait le moindre effort, si elle eût eu Ménage et Rapin pour maîtres, si Segrais eût corrigé ce qu'elle faisait, si quelqu'un lui eût appris dans sa jeunesse, de 1625 à 1630, la nouvelle langue française qui commençait à se former, qu'on parlait déjà, mais que personne n'écrivait encore! Tallemant, en regrettant qu'on ait perdu ses lettres à Voiture, sur lesquelles celui-ci se confond en exclamations, dit avoir vu quelques lettres d'elle à Mme la Princesse, écrites avant le siége de La Rochelle, « qui est un temps, remarque-t-il, où l'on ne s'étoit pas encore avisé de bien écrire : il y a pourtant des choses dites avec beaucoup de délicatesse. » Nous aussi nous avons vu, et nous avons mis au jour des lettres de Julie d'Angennes écrites en 1642 ou en 1643[1], où Tallemant, s'il les eût connues, n'eût pu s'empêcher de reconnaître encore bien de la délicatesse; et nous en possédons d'autres d'une époque différente, lorsque Julie était devenue Mme de Montausier, qui nous paraissent fort agréables. Pour dire enfin toute notre pensée, nous tenons Julie d'Angennes comme un

1. *Madame de Sablé*, chap. Ier.

esprit très-rare, et au premier rang des femmes éminentes de la première moitié du XVIIe siècle.

Mais telle est la misère de la nature humaine, que nous portons dans nos meilleures qualités la source même de nos défauts. Julie d'Angennes était aimable, d'une humeur facile et accommodante. Tant qu'elle resta à côté de sa mère, dans une société assez peu courtisanesque, où l'on pensait et parlait avec une juste liberté, cette heureuse facilité de caractère n'avait que de bons effets et servait à entretenir la concorde et la gaieté parmi les habitués de la noble maison. Mais, quand Montausier l'eut mise à la cour et en eut fait une gouvernante des enfants de France et la première dame d'honneur de la Reine, son indulgence dégénéra en une complaisance qui, en portant très-haut sa fortune, nuisit à sa considération ; l'ancienne amie de Mme de Longueville s'accommoda aux faiblesses du Roi, et de marquise devint duchesse [1]. Même auparavant, à partir de son mariage, elle avait successivement perdu la noble indépendance qui avait fait les beaux jours de l'hôtel de Rambouillet, et tant élevé sa mère dans l'estime publique. Nous adhérons donc bien à regret, mais avec une entière conviction, à cette sentence portée sur elle par Tallemant, qui dit, dès l'année 1657 : « Je tiens que Mlle de Rambouillet valait mieux que Mme de Montausier. Elle est pourtant bonne et facile, mais il s'en faut bien que ce soit sa mère, car sa mère n'a

1. Voyez le chapitre neuvième sur Montausier.

pas comme elle les vices de la cour. » Mais, en 1651, Mme de Montausier ressemblait encore beaucoup à Julie d'Angennes, et Mlle de Scudéry nous l'a peinte un peu avant son mariage, lorsqu'avec sa sœur elle était la vie et la gloire de l'hôtel de Rambouillet. Le portrait suivant, tout flatteur qu'il est et devait être, et en faisant paraître toutes les grandes qualités que possédait en effet l'original, contient plus d'une réserve légère, ingénieusement déguisée, mais qui ne devait pas échapper à l'œil exercé des contemporains.

Le Grand Cyrus, t. VII, liv. Ier : « Philonide est une personne dont la naissance est des plus heureuses du monde; car elle a tout ensemble beaucoup de beauté, beaucoup d'agrément, beaucoup d'esprit, et toutes les inclinations nobles et généreuses. Sa taille est des plus grandes et des mieux faites; sa beauté est de bonne mine; sa grâce est la plus naturelle qui sera jamais; son esprit est le plus charmant, le plus aisé et le plus galant du monde; elle écrit aussi bien qu'elle parle et elle parle aussi bien qu'on peut parler. Elle est merveilleusement éclairée en toutes les belles choses et n'ignore rien de tout ce qu'une personne de sa condition doit sçavoir, et elle danse bien jusques à donner de l'amour quand même elle n'auroit rien d'aimable que cela. Mais, ce qu'il y a de merveilleux est qu'elle est tellement née pour le monde, pour les grandes fêtes et pour faire les honneurs d'une grande cour, qu'on ne peut pas l'être davantage. La parure lui sied si bien et l'embarrasse si peu, qu'on diroit qu'elle ne peut être autrement, et les

plaisirs la cherchent de telle sorte que je ne pense pas qu'elle ait jamais été enrhumée en un jour où il y ait eu un divertissement à recevoir; et si je l'ai vue quelquefois malade, ça été en certains temps mélancoliques où il n'y avoit rien d'agréable à faire; encore ne l'étoit-elle qu'autant qu'il le falloit être pour attirer toute la cour dans sa chambre et non pas assez pour se priver de la conversation. Au reste, elle a une multitude d'amies et d'amis si prodigieuse, pour ne rien dire de ses amants, qu'on est quelquefois épouvanté comment elle peut faire pour répondre à l'amitié de tant de personnes à la fois. Cependant elle ne laisse pas de les satisfaire toutes. Je suis pourtant persuadé, quoi qu'elle puisse dire, qu'il n'est pas possible qu'elle aime autant de gens qu'il y en a pour qui elle semble être obligée d'avoir de l'amitié, et je suis assuré qu'il faut qu'il y en ait un grand nombre pour qui elle n'a que de l'estime, de la civilité et quelque reconnaissance. Cependant on ne laisse pas d'être content d'elle et de l'aimer comme si elle aimoit effectivement. Ce n'est pas que je ne croie qu'elle a un petit nombre d'amis et d'amies qui sont assez avant dans son cœur; mais ce nombre choisi n'est pas aisé à discerner d'avec les autres, et je crois qu'elle seule sçait positivement qui elle aime et combien elle aime. Elle a pourtant une tendresse générale pour tous ceux qui s'attachent à la voir, qui fait qu'elle est la plus officieuse du monde; ayant encore un charme si particulier dans la conversation, pour peu que les gens qui sont avec elle lui plaisent, qu'il

suffiroit, pour devenir amoureux de Philonide, de passer une après-dînée à sa ruelle, quand même on y seroit sans la voir, et en un de ces jours d'été où les dames font une nuit artificielle dans leurs chambres pour éviter la grande chaleur. »

Mademoiselle, en 1659, dans *la Princesse de Paphlagonie,* représente Mme de Montausier à peu près sous les mêmes traits, et en relevant particulièrement l'esprit accommodant qui était à la fois son plus grand attrait et son défaut : « La princesse Aminte, fille de la déesse d'Athènes, avoit un esprit de pacification, et portoit la paix partout où elle alloit. C'étoit une personne aimable et aimée de tout le monde, qui n'a jamais fait que du bien et qui a toujours empêché le mal autant qu'elle a pu. Elle avoit des charmes dans l'esprit qui se faisoient connoître à tous ceux qui l'approchoient, mais qui ne se peuvent exprimer. Jamais personne n'a mieux sçu qu'elle conserver l'affection de ceux qui étoient le plus mal ensemble, ni être si bien venue chez les ennemis des gens qu'elle venoit de quitter. Rien n'étoit bien sans elle : les maisons qu'elle ne vouloit pas honorer de ses visites étoient désertes et décriées. Enfin son approbation seule faisoit valoir ceux qu'elle en jugeoit dignes, et pour bien débuter dans le monde il falloit avoir l'honneur d'être connu d'elle. »

Pour achever de nous faire bien connaître Julie d'Angennes et sa sœur Angélique, qui, sous les auspices de leur mère, se partageaient la conduite de la maison, Mlle de Scudéry compare et oppose les deux

sœurs l'une à l'autre, et ce contraste, présenté avec assez de liberté, nous initie au double esprit qui se pouvait discerner à l'hôtel de Rambouillet. La noble marquise, parmi toutes ses grandes qualités, avait une délicatesse que blessait toute grossièreté, surtout celle du langage, et qui repoussait de certains mots que Tallemant cite sans se gêner[1], et que cependant, depuis elle, on n'a plus prononcés devant des femmes dans la moindre compagnie bourgeoise un peu polie. Mais, en telle matière, il est aisé de passer la juste borne. Mme de Rambouillet ne poussa-t-elle pas un peu loin le scrupule? Nous inclinons à le croire; cependant ce scrupule qui ne pouvait être excessif dans une femme d'une vertu si vraie et d'un esprit si juste et si fin, a été si utile à la société française qu'au lieu d'en faire un crime à la marquise de Rambouillet, nous serions tenté bien plutôt de l'ajouter à ses autres mérites. Il paraît que sa jeune fille Angélique avait pris quelque chose de cette délicatesse un peu outrée, qu'elle l'avait encore exagérée, et que, s'il en faut croire Tallemant, l'aversion des mots la menait aisément à celle des personnes. Elle représente particulièrement le côté précieux de l'hôtel de Rambouillet; et on en cite des traits qui, plus tard, auraient fort bien pu trouver leur place dans la bouche de Bélise et de Philaminte; elle exigeait le langage correct, et la pauvre Martine eût été fort mal venue chez elle. « Un gentilhomme dit hautement

1. Tallemant, t. II, p. 233.

qu'il n'iroit point voir Mme de Montausier tant que Mlle de Rambouillet y seroit, et qu'elle s'évanouissoit quand elle entendoit un méchant mot. Un autre, parlant à elle, hésita longtemps sur le mot d'avoine: de par tous les diables, dit-il, on ne sait comment parler céans [1]. » Elle ne souffrait auprès d'elle que des beaux esprits et des gens de cour: et, dès que la société était un peu commune, elle avait des ennuis qu'elle ne prenait pas la peine de dissimuler. Ayant accompagné sa sœur et son beau-frère dans leur gouvernement de Saintonge et d'Angoumois, elle ne se put faire au ton de la province. « Il y eut bien des gentilshommes mal satisfaits de Mlle de Rambouillet. Une fois elle dit tout haut à quelqu'un qui venoit de la cour : Je vous assure qu'on a grand besoin de quelques rafraîchissements, car sans cela on mourroit bientôt ici [2]. » Nous pensons bien que Tallemant, qui rapporte ces anecdotes, et qui aimait le naturel jusqu'au cynisme, a un peu exagéré ; mais il est certain que Mlle de Rambouillet porta jusqu'à l'excès et jusqu'au désagrément la légère préciosité de sa mère, et qu'elle avait besoin de la société la plus raffinée, tandis que sa sœur aînée, avant comme après son mariage, passait, avec l'aisance la plus gracieuse, des plus hautes compagnies aux compagnies ordinaires, toujours charmante et caressante, capable à la fois de soutenir contre Voiture et les plus beaux esprits du

1. Tallemant, t. II, p. 251.
2. Tallemant, *ibid.*

temps les luttes les plus galantes dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre ou à l'hôtel de Condé, et de paraître contente, dans le fond d'une province, avec des gentilshommes médiocrement façonnés aux belles manières et au beau langage. Tallemant, qui n'est pas suspect, nous la peint, à Angoulême, réparant à force de civilité et de bonne grâce, les brusqueries et les insupportables dédains de son mari et de sa sœur: « Mme de Montausier, dit-il, dès qu'elle voyoit arriver un gentilhomme, s'informoit de son nom et de tout le reste, et, à table ou en causant, le nommoit par son nom, lui demandoit des nouvelles de sa famille : cela les charmoit[1]. » Ce contraste entre les deux sœurs, au milieu de tant de rapports de goût et d'esprit, est déjà marqué avec tous les ménagements nécessaires, mais avec une clarté suffisante, dans ce passage de Mlle de Scudéry, écrit en 1651 :

Le Grand Cyrus, t. VII, liv. Ier : « Il y a une différence entre Philonide et Anacrise, qui est considérable et qui en met beaucoup en leur bonheur ; car la première ne s'ennuie presque jamais; elle prend de tous les lieux où elle est ce qu'il y a d'agréable, sans se mettre en chagrin de ce qui ne l'est pas, et porte partout où elle va un esprit d'accommodement qui lui fait trouver du plaisir dans les provinces les plus éloignées de la cour. Mais, pour Anacrise, il y a si peu de choses qui la satisfassent, si peu de personnes qui lui plaisent, un si petit nombre de plaisirs

1. Tallemant, t. II, p. 251.

qui touchent son inclination, qu'il n'est presque pas possible que les choses s'ajustent jamais si parfaitement qu'elle puisse passer un jour tout à fait heureuse en toute une année, tant elle a l'imagination délicate, le goût exquis et particulier et l'humeur difficile à contenter. Anacrise est pourtant si heureuse, que ses chagrins même sont divertissants : car, lorsqu'on lui entend exagérer la longueur d'un jour passé à la campagne, ou celle d'une après-dînée en mauvaise compagnie, elle le fait si agréablement et d'une manière si charmante qu'il n'est pas possible de ne l'admirer point, et de ne pardonner pas à une personne d'autant d'esprit que celle-là d'être plus difficile qu'une autre au choix des gens à qui elle veut donner son estime et accorder sa conversation. »

Avec toutes ces ressemblances et toutes ces différences qui unissaient et distinguaient M[me] de Rambouillet et ses deux filles Julie et Angélique, on comprend aisément comment, ainsi que le dit Tallemant, l'hôtel de Rambouillet fut, de 1620 à 1650, « le théâtre de tous les divertissements, le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de plus galant à la cour et de plus poli parmi les beaux esprits. » C'est là que se formèrent et M[me] de Longueville et M[me] de La Fayette [1], et tant d'autres femmes qui brillèrent plus tard dans la seconde moitié du XVII[e] siècle. Tous les soirs il y avait assemblée, et on se séparait assez tard. Mais, dit

1. Segrais, *Mémoires anecdotes*, t. I[er] : « M[me] de La Fayette a beaucoup pris d'elle, etc. »

Mlle de Scudéry, « pour comprendre la douceur de cette société, il faut faire un léger crayon de ceux qui la composoient, j'entends de ceux qui étoient amis particuliers, car il seroit trop long de parler de ce grand nombre d'honnêtes gens qui se rencontrent chaque jour au palais de Cléomire. Si je l'entreprenois, il faudroit que je vous fisse plus de portraits qu'il n'y a de statues d'or et d'argent dans les trésors de Crésus : de sorte que, me renfermant dans des bornes plus étroites, je vous ferai seulement la peinture de cinq ou six de ceux qu'on y estime le plus, et qui sont en effet les plus dignes d'être estimés. » Ces cinq ou six amis particuliers sont Montausier, qui fut, pendant treize ans, le mourant de la belle Julie, et finit par être son mari; Godeau, évêque de Grasse et de Vence, qu'à cause de sa petite taille on appelait, rue Saint-Thomas-du-Louvre, le *Nain de Julie;* Arnauld de Corbeville, homme d'esprit et homme de guerre renommé, que nous avons déjà rencontré au siége de Dunkerque [1]; Conrart, le premier secrétaire de l'Académie française; le jeune et beau neveu de Malherbe, M. de Chandeville, qui mourut à la fleur de l'âge, ayant à peine eu le temps de donner d'assez grandes espérances; enfin, le fameux Chapelain, un des plus honnêtes gens et des meilleurs esprits du XVIIe siècle, qui eût gardé aisément un rang élevé dans l'estime publique, s'il se fût contenté d'être un excellent critique, un juge accompli des ouvrages des

1. Voyez plus haut, chap. IIIe, p. 106, etc.

autres, au lieu de viser à la gloire de poëte épique, et par là de s'exposer à l'humeur et aux traits ineffaçables du grand satirique.

Nous ferons connaître successivement ces divers personnages, tels que Mlle de Scudéry les représente; mais il en est d'autres plus importants encore qu'il lui a plu de disperser à travers *le Cyrus*, et dont la véritable place est ici, parce que leurs noms sont attachés à celui de l'hôtel de Rambouillet : Voiture, par exemple, qu'on peut appeler le génie même du lieu; Mme de Sablé, l'amie particulière de Mme de Rambouillet, et qui l'a en quelque sorte continuée à la Place Royale et à Port-Royal; et aussi cette aimable personne que Mme de Rambouillet traitait comme une fille ou plutôt comme une sœur, et qui a tant contribué à l'agrément et à la renommée de la maison par sa beauté, son esprit, ses talents de toute sorte, la célèbre Mlle Paulet. Elle a été le grand attachement de Mlle de Scudéry qui l'a peinte avec amour dans le *Cyrus*, et elle mérite bien ici une mention particulière.

CHAPITRE SEPTIÈME

ANGÉLIQUE PAULET

La clef que nous employons à pénétrer les secrets du *Grand Cyrus* nous dit « qu'Élise est Mlle Paulet »; ajoutant cette remarque que « presque toute l'histoire d'Élise est véritable. » Il semble donc que nous pouvons nous laisser conduire au fil de cette histoire avec assez de confiance et beaucoup de circonspection.

Angélique Paulet était fille de ce Charles Paulet, un des secrétaires du roi Henri IV, inventeur de l'impôt célèbre connu sous le nom de la Paulette, qui consistait en une certaine somme que les membres des parlements, et en général les officiers de judicature et de finance payaient annuellement à l'État, afin qu'après leur mort leurs charges fussent maintenues dans leurs familles et passassent à leurs héritiers; sans quoi elles faisaient retour à l'État qui en pouvait disposer à son gré : impôt qui ne foulait pas le peuple et pesait seulement sur des gens riches, agréé avec empressement par Henri IV et par Sully, et établi en 1604 [1]; d'abord

1. *Le Mercure françois*, t. II, p. 360. De l'édit appelé la Paulette :

assez léger, mais qui plus tard s'accrut à tel point qu'il devint un des principaux griefs de la magistrature et des parlements pendant les troubles de la Fronde. L'inventeur de cet impôt en fut le premier fermier, y fit fortune, et devint un homme assez considérable. Angélique Paulet naquit vers 1591 ou 1592[1]. Elle était donc à peu près de l'âge de Mme de Rambouillet. Sa beauté la fit remarquer de très-bonne heure; et, toute jeune encore, elle eut les plus grands succès à la cour galante d'Henri IV. Son père, qui avait de l'ambition, releva encore les agréments de sa fille en lui donnant toutes sortes de maîtres qui développèrent ses moyens de plaire. Elle dansait et chantait à ravir, et touchait du luth avec un rare talent. De plus, elle avait beaucoup d'esprit, une vivacité et une ardeur dans les yeux, et un air de fierté qui, avec ses cheveux d'un blond un peu trop doré, la firent surnommer plus tard *la belle lionne*. Voici le portrait qu'en fait Tallemant, très peu porté, comme on sait, à l'admiration[2] : « Mlle Paulet avoit beaucoup de vivacité, étoit jolie, avoit le teint admirable, la taille fine, dansoit bien, jouoit du luth et chantoit mieux que personne de son temps. On raconte que l'on trouva deux rossignols morts sur le bord d'une fontaine où elle avoit chanté tout le jour; mais elle

« Paulet, outre le profit qu'il a reçu, a rendu son nom de durée. » La Paulette a subsisté jusqu'en 1710 que Louis XIV l'abolit, mais elle fut rétablie par Louis XV en 1722.

1. Voyez à la fin de ce chapitre.

2. T. Ier, p. 196. *Historiette de mademoiselle Paulet.*

avoit les cheveux si dorés qu'ils pouvoient passer pour roux. » Il suffirait de ce portrait du moins flatteur et du plus dénigrant de tous les peintres pour nous faire juger qu'Angélique Paulet était charmante. Mlle de Scudéry va nous en faire une description moins jalouse et nous donner en même temps de curieux détails sur son éducation et ses premiers succès.

Elle commence par une peinture de l'état de la France, de Paris et de la cour sous Henri IV, pour mieux faire comprendre l'histoire qu'elle va raconter.

Le Grand Cyrus, t. VII, p. 216 : « Malgré tant de traverses de la fortune, le royaume de Phénicie (la France) a depuis quelque temps recouvré sa première splendeur... Comme il n'y a rien qui contribue tant à perfectionner les arts que la richesse, ni qui attire plus promptement tous les étrangers excellents en quelque chose que l'abondance, on peut dire qu'on trouve la Grèce en Phénicie, car il y a des ouvriers de toutes les villes célèbres ; de sorte que par ce moyen les palais sont non-seulement superbes à Tyr (Paris), mais régulièrement bâtis. Les peintres y sont bons, les sculpteurs excellents, et la musique presque aussi charmante que celle de Lydie. Les dames n'y sont pas seulement belles, mais magnifiques, propres[1], et adroites à tout ce qu'elles veulent entreprendre, n'y ayant pas même une femme parmi le peuple de Phénicie qui ne sache faire quelque ouvrage excellent, soit pour les ornements des femmes

1. Pour *élégantes*. Voyez plus haut, p. 216 et 260.

de qualité ou pour celui des temples. Pour ce qui est de la cour, je puis dire, sans croire dire trop, qu'elle est une des plus polies du monde. La forme de vie qu'on y mène est sans doute assez agréable parce que le mérite y donne plus de rang que la qualité. La conversation des dames y est permise, mais c'est avec une honnête liberté qui est également loin de la cérémonie et de l'incivilité. Le bal, la promenade, les jeux de prix et la musique sont les divertissements ordinaires de cette cour; la conversation est la principale occupation de ceux qui ont quelque esprit, et principalement la conversation des dames chez qui ils se rencontrent tous les jours, et qui semblent être les dispensatrices de la gloire et de la réputation des honnêtes gens : étant certain que quiconque n'a point l'approbation de quatre ou cinq dames, qui sont l'ornement de leur sexe comme de cette cour, ne peut prétendre à cette estime universelle que ceux qui sont possédés d'une ambition désintéressée désirent avec tant d'ardeur et que si peu de personnes méritent. Pour les hommes, on peut dire qu'il y en a de toutes les manières dont il y en peut avoir. En effet, on y voit des gens de grande qualité dont le mérite est infiniment au-dessus de leur condition, et l'on y en voit aussi qui n'ont rien de recommandable que leur qualité. Il y en a qui font consister la gloire en la magnificence de leur train et de leurs habillements; il y en a qui ne la mettent qu'en leur propre vertu. On y voit sans doute comme ailleurs des gens qui ont une fausse galanterie insupportable; mais, à

parler généralement, il y a je ne sais quel esprit de politesse qui règne dans cette cour qui la rend fort agréable, et qui fait qu'on y trouve un nombre incroyable d'hommes accomplis. Et ce qui les rend tels est que les gens de qualité de Phénicie ne font pas profession d'être dans une ignorance grossière de toute sorte de sciences, comme on en voit en quelques autres cours, où on s'imagine qu'un homme qui sait se servir d'une épée doit ignorer toutes les autres choses; au contraire, il n'y a presque pas un homme de condition à notre cour qui ne sache juger assez délicatement des beaux ouvrages, et qui ne cherche du moins à se faire honneur en honorant ceux qui savent plus que lui. Voilà quelle étoit la cour de Phénicie, lorsque l'admirable fille dont j'ai à vous parler vint au monde, et voilà quelle elle est encore présentement. »

Au milieu de cette cour brille le roi Henri IV. *Ibid.*, p. 221 : « Le feu roi de Phénicie étoit un prince qui, comme vous savez, a mérité de porter le nom de grand et de conquérant, s'étant signalé en cent occasions mémorables et ayant acquis une réputation de valeur extraordinaire. Mais il étoit né sous une constellations si amoureuse que jamais homme de sa condition ne l'a tant été; aussi peut-on dire qu'il a toujours eu plus de joie des conquêtes qu'il a faites en amour que de celles qu'il a faites à la guerre. Il avoit une civilité universelle pour tout le sexe qui faisoit qu'il en étoit généralement aimé, et qui, ayant passé de son esprit dans celui de sa cour, fait encore que

tous les hommes qui ont vécu sous son règne ont une extrême vénération pour toutes les dames, et je pense pouvoir assurer que les dieux ne pouvoient jamais faire naître la personne dont j'ai à vous entretenir dans un siècle où il y eut plus de disposition à adorer sa beauté, à admirer son esprit et à révérer sa vertu. »

Mlle de Scudéry arrive ainsi à l'histoire d'Élise : « Cette incomparable fille est d'une naissance fort[1] noble; elle a même eu l'avantage d'être née dans l'abondance, étant certain que lorsqu'elle vint au monde, son père, appelé Straton, étoit extrêmement riche. Cet homme avoit infiniment de l'esprit, mais de l'esprit du monde et de l'esprit ambitieux; il étoit d'un naturel ardent et vif qui animoit tous les plaisirs, et qui n'étoit jamais content si sa maison n'étoit remplie de tout ce que la cour avoit de plus grand. Il tenoit table ouverte et magnifique: c'étoit chez lui que se faisoient toutes les parties de plaisir, soit de promenade, de musique ou des festins : de sorte qu'on peut dire qu'Élise est née dans la joie. La femme de Straton, nommée Barcé, étoit belle, mais capricieuse[2].... Je ne m'amuserai point à vous dépeindre l'extraordinaire beauté de cet enfant dès les premiers jours qu'elle vit la lumière; mais il faut

1. Tallemant, t. Ier, p. 195 : « Elle disoit que son père étoit gentilhomme. »

2. Tallemant, *ibid.* : « Le père qui vouloit se prévaloir de la beauté de sa fille, et la mère, qui étoit coquette, reçurent toute la cour chez eux. »

néanmoins que vous enduriez que je commence l'histoire de sa vie presqu'au sortir du berceau; car on parla à Tyr de la petite Élise comme d'une grande merveille qu'elle n'avoit encore que cinq ou six ans. Ce ne fut pourtant pas seulement par ce prodigieux éclat de beauté que sa réputation remplit toute la cour, ce fut encore par un esprit admirable, par mille réponses spirituelles et surprenantes que tout le monde savoit; ce fut, dis-je, par une grâce merveilleuse, par une facilité étrange à apprendre tout ce qu'on lui enseignoit, par une beauté qui charmoit les cœurs, par un enjouement qui divertissoit toute une grande compagnie, et par une fierté qui dans un âge si tendre lui donnoit la majesté d'une Reine. Outre tout ce que je viens de dire, elle avoit encore deux qualités qui contribuoient à la rendre plus aimable; car elle étoit née avec une si belle voix et une telle disposition à la danse, que dès l'âge de cinq ans elle chantoit juste et dansoit en cadence, commençant même de toucher la lyre, mais avec tant de grâce qu'elle charmoit tous ceux qui la voyoient... Élise étant donc telle que je vous la représente, et plus aimable encore que je ne vous la puis représenter, il vous sera aisé de croire que son père l'aima tendrement, et il l'aima d'autant plus qu'il remarqua que sa femme ne l'aimoit pas trop, et que la beauté de sa fille, quoique ce ne fût qu'un enfant, la fâchoit. Aussi ne lui en laissa-t-il pas la conduite; au contraire, il donna à la petite Élise un appartement séparé du sien, et mit auprès d'elle une gouvernante aussi ver-

tueuse qu'elle étoit habile et capable de cultiver les belles et nobles inclinations de cette jeune personne. De sorte qu'ayant un aussi beau naturel qui fut cultivé avec un soin extrême, il ne faut pas s'étonner si cette rare fille fit plus de bruit dans le monde à neuf ans que les plus belles n'ont accoutumé d'en faire à dix-huit. »

Angélique Paulet eut pour maître de musique le célèbre Guédron, chef de musique de Henri IV et de Louis XIII[1], que le roman appelle Crysile.

Ibid., p. 226 : « Un Tyrien appelé Crysile qui savoit la musique admirablement, et qui étoit allé voyager, revint à Tyr; et comme c'étoit un fort honnête homme et connu de toute la cour, il fut chez Straton comme chez les autres : il fut si charmé de la jeune Élise qu'il voulut être son maître et lui enseigner

1. *Biographie universelle des musiciens*, de M. Fétis : « Guédron (*Pierre*), maître de musique et compositeur de la chambre du roi Louis XIII au commencement du XVIIe siècle, a publié chez Ballard plusieurs recueils d'airs de cour à voix seule, et à quatre ou cinq parties. Ces airs ont eu un succès de vogue en France depuis environ 1605 jusqu'en 1630. Gabriel Bataille a inséré plusieurs chansons de Guédron dans la collection de ses *Airs mis en tablature de luth*, Paris, Ballard, 1608-1613, in-4°. Les mélodies des airs de ce musicien sont gracieuses et naïves. Guédron a composé en société avec Bataille, Mauduit et Bochet, le ballet dansé par Louis XIII en 1617, le *Ballet des dernières victoires du Roi* en 1620, et plusieurs autres qui furent exécutés dans les appartements du roi. » Quelques-uns des airs de Guédron sont encore chantés aujourd'hui, par exemple, l'air : *Au joli bois*, qui est de 1608. Guédron est tout à fait le musicien d'Henri IV. C'est lui qui aurait dû mettre en musique la chanson si aimée de Molière :

Si le roi m'avoit donné
Paris, sa grand' ville, etc.

pour la lyre et pour chanter tout ce qu'il avoit appris d'Arion avec qui il avoit fait amitié particulière. »

Le premier grand succès que Mlle Paulet eut à la cour, fut dans ce fameux bal de l'hiver de 1609 que Malherbe nous fait connaître dans une de ses lettres [1], et dont la tradition a conservé plus d'une particularité. C'est à ce bal que Henri IV s'éprit plus que jamais [2] de Charlotte-Marguerite de Montmorency, princesse de Condé, qui était alors dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Mlle Paulet y brilla aussi dans le rôle d'Arion, et montée sur un dauphin elle ravit toute la cour, en chantant admirablement des vers de Lingendes qui commençaient ainsi :

Je suis cet Arion [3], etc.

Mlle de Scudéry va nous raconter à sa manière cette fête, la part qu'y prit Mlle Paulet, et l'effet merveilleux qu'elle y produisit par la douceur et la force de sa voix et les grâces de toute sa personne.

Le Grand Cyrus, *ibid.*, p. 229 : « On choisit pour sujet de cette fête l'aventure d'Arion, parce qu'en effet cette aventure donnoit lieu de faire de belles machines et une belle représentation. De sorte que, sans tarder davantage, les peintres, les sculpteurs, les ingénieurs et les musiciens commencèrent d'être employés; car comme le Roi étoit amoureux d'une dame

1. Lettre de Malherbe, édition de Blaise, p. 62 et 63.
2. Tallemant, t. Ier, *Historiette de madame la princesse de Condé.*
3. Tallemant, t. Ier, p. 197.

de sa cour[1], on peut dire que cette magnificence se fit bien autant pour elle que pour Neptune. Cependant les machinistes, les peintres et les sculpteurs, trouvoient bien invention de représenter la mer, de faire voir Neptune dans son char, et Amphitrite dans le sien, de faire paroître un vaisseau, de représenter les Tritons et les Néréides, et de faire voir un dauphin qui semblât nager; mais ils n'imaginoient pas qui pourroit être Arion, alors jeune et beau, à ce que disoit Crysile; car comme tous ceux qui chantoient bien alors n'étoient ni fort jeunes ni fort beaux, ils se trouvèrent un peu embarrassés. Mais à la fin Crysile, qui ne cherchoit que la gloire de la jeune Élise, proposa au Roi de commander à Straton de souffrir que sa fille représentât Arion; ce qu'il ne pouvoit refuser, puisque la reine elle-même devoit représenter Amphitrite. L'avis de Crysile ne fut pas d'abord approuvé du Roi qui craignit que la jeune Élise ne s'étonnât et ne gâtât le plus bel endroit de la fête; mais Crysile répondit si affirmativement au Roi de l'heureux succès de la chose, que ce prince qui vouloit fortement tout ce qu'il vouloit, qui ne songeoit pas moins à bien ordonner une belle fête lorsqu'il étoit amoureux qu'à bien ranger une armée lorsqu'il devoit donner une bataille, envoya tout à l'heure querir Straton pour lui proposer ce qu'il souhaitoit. Mais afin de n'être pas refusé, il pria et commanda tout à la fois, et fit si bien connoître à Straton qu'il

1. La princesse de Condé.

ne vouloit pas qu'il résistât, qu'il ne lui résista pas en effet. Ce prince fit même que la Reine envoya demander Élise à Barcé, afin que par son caprice elle ne fît pas obstacle à son dessein... Crysile apprit à la jeune Élise les mêmes paroles et le même air dont Arion s'étoit servi pour adoucir la cruauté de ceux qui le vouloient faire mourir, Crysile ayant trouvé moyen de les avoir de lui, quoiqu'il ne les donnât à personne; et ce qu'il y eut de merveilleux fut qu'Élise les apprit si admirablement que Crysile en étoit lui-même étonné. Mais ce qu'il y eut encore de plus admirable fut de voir que la jeune Élise eut la hardiesse de faire ce qu'elle fit, sans s'étonner non plus que si elle eût été dans sa chambre sans autre témoin que sa gouvernante, quoique ce fût en présence de toute la cour. Je ne m'amuserai point à vous dépeindre la magnificence de cette belle fête, il suffit que je vous dise que jamais il ne s'en fit une plus belle en Phénicie, et que je ne m'arrête qu'à ce qui touche la jeune Élise. Je ne vous dirai donc point que la mer fut représentée, qu'il y avoit lieu de craindre que ses vagues ne s'épanchassent sur la compagnie qui la regardoit, que le char de Neptune et celui d'Amphitrite étoient ornés de tout ce que la mer produit de plus riche, que les perles, le corail et la nacre faisoient la parure de ces deux divinités; que celle des Néréides et des Tritons étoit d'algues, de coquilles et de joncs marins; que le vaisseau d'où Arion s'étoit jeté dans la mer paroissoit en éloignement comme s'il eût vogué pour rattraper le dauphin,

et que toutes choses étoient enfin si parfaitement représentées qu'elles trompoient les yeux. Mais je vous dirai que lorsque la jeune Élise parut sur le dauphin qui la portoit, toute l'assemblée fit un cri d'admiration qui, au lieu de l'étonner l'enhardit, et fit que cette admiration qu'on avoit déjà pour elle redoubla. En effet, je ne pense pas qu'on puisse jamais rien voir de plus beau que l'étoit Élise sur ce dauphin, qui, nageant lentement et levant la tête hors de l'eau, comme étant tout glorieux d'une si belle charge, sembloit se vouloir faire voir tour à tour à tous ceux de l'assemblée ; car il nageoit tantôt en biaisant d'un côté et tantôt de l'autre. La jeune Élise, dont les cheveux étoient d'un blond tel qu'on représente ceux d'Apollon, les avoit rattachés avec beaucoup d'adresse afin qu'ils ne pendissent pas trop ; il y en avoit pourtant diverses boucles négligées qui lui tomboient sur les épaules. Son habillement étoit d'un tissu de diverses couleurs mêlées avec de l'or, ayant des brodequins qui laissoient voir en quelques endroits la blancheur de ses jambes et de ses pieds, qu'elle avoit les mieux faits du monde et qui paroissoient quelquefois par-dessous cette robe volante que le mouvement du dauphin agitoit selon les tournoiements qu'il faisoit en imitant la manière de nager de ces poissons. Mille diamants semés en divers endroits de son habillement jetoient un feu qui eût ébloui si on les eût regardés longtemps. Mais les yeux de la jeune Élise éclatoient de telle sorte qu'on ne s'amusoit guère à considérer les pierreries qui la paroient. Les manches de son

habit étoient retroussées jusqu'au coude, et laissoient voir des bras et des mains qui, ayant encore cet embonpoint particulier à l'enfance, ne laissoient pourtant pas de paroître bien formés. Comme il faisoit assez chaud, et que naturellement Élise avoit un bel incarnat sur le teint qui se mêloit au plus beau blanc qui sera jamais, sa beauté en augmenta encore et en parut plus vive et plus éclatante; de sorte que joignant à tout ce que je viens de dire une bouche dont les lèvres ternissoient le corail dont Amphitrite étoit parée, des dents plus blanches que les perles qu'elle portoit, un nez le mieux fait qui sera jamais, un tour de visage le plus accompli et le plus agréable du monde, et les plus beaux yeux de la terre, il vous sera aisé de concevoir qu'il y avoit beaucoup de plaisir à voir la jeune Élise, qui, sans s'étonner ni du mouvement du dauphin qui la portoit, ni de celui des vagues qui étoient si bien représentées, ni de la présence du Roi ni de celle de la Reine, ni de cette prodigieuse quantité de monde qui la regardoit, tenoit sa lyre avec une grâce admirable, et chantoit avec une assurance et une justesse si merveilleuses que toute la cour en étoit et surprise et charmée. Crysile, qui s'y connoissoit mieux qu'un autre et qui s'y intéressoit étrangement, pensa en mourir de joie; en effet c'étoit une chose étonnante, de voir que la voix d'une si jeune personne pût avoir assez d'étendue pour remplir un aussi grand lieu que celui-là, et pour le remplir d'une harmonie si charmante et si capable de toucher les cœurs. Aussi lorsqu'elle eut abordé à

un cap qu'on avoit représenté comme étant le cap de Ténare, et que le dauphin l'eut mise sur le rivage, le Roi en fut si transporté d'admiration que, sans attendre la fin de la cérémonie, il fut l'embrasser et lui faire mille caresses, en suite de quoi il la mena à la Reine qui étoit sortie de son char, qui lui donna aussi mille louanges qu'elle reçut avec beaucoup de respect. Mais pour celles que tous les hommes de la cour lui donnèrent chacun à leur tour, elle les reçut avec la plus aimable fierté du monde, et comme une chose dont elle ne tiroit pas grande vanité. »

Angélique Paulet devient en grandissant une beauté accomplie qui plaît de plus en plus à toute la cour et au roi Henri ; et ici Mlle de Scudéry nous donne une description détaillée de sa personne ainsi que de son esprit et de son caractère ; et quand même on retrancherait quelque chose aux éloges de l'aimable romancière, il ne faudrait pas moins admettre que l'original d'un semblable portrait devait être une créature ravissante.

Le Grand Cyrus, ibid., p. 237 : « Depuis cette fête, Élise fut souvent chez la Reine ; mais elle n'y fut jamais sans augmenter l'admiration de tous ceux qui l'avoient vue. Comme le Roi étoit alors engagé dans une des plus violentes passions qu'il ait jamais eues, et qu'Élise n'étoit en effet qu'une enfant, il ne la regarda sans doute en ce temps-là que comme un miracle. Il lui faisoit pourtant toujours mille caresses et lui donnoit mille louanges toutes les fois que l'occasion s'en présentoit ; il ne voyoit jamais Straton

qu'il ne lui demandât des nouvelles de sa fille, et il n'y avoit jamais nul divertissement extraordinaire chez la Reine que la jeune Élise n'en fût. Cependant sa beauté croissant avec elle, et chaque printemps mettant plus de lys et de roses sur son teint qu'il n'en faisoit éclore dans nos jardins, elle fut à quatorze ans la plus belle chose qu'on eût jamais vue en Phénicie. En effet, je ne pense pas qu'on puisse jamais trouver une beauté plus accomplie ni une personne plus parfaite; car enfin, après vous avoir dépeint la beauté d'Élise lorsqu'elle n'étoit qu'une enfant, il faut que je vous la dépeigne telle qu'elle commença d'être à quatorze ans et telle qu'elle est présentement. Il faut aussi que je vous fasse connoître en même temps son cœur et son esprit, afin que, vous affectionnant à cette merveilleuse fille, vous écoutiez après cela ses aventures avec plus de plaisir et plus d'attention. Imaginez-vous donc une personne de la plus haute et de la plus noble taille du monde, si vous voulez concevoir celle d'Élise. Ce n'est pas une de ces personnes qui ne sont simplement que grandes et droites, et qui sont même quelquefois et trop droites et trop grandes; au contraire, la taille d'Élise, quoiqu'elle soit beaucoup au-dessus de la médiocre, est si aisée et si bien faite, que l'imagination se porte d'elle-même à croire qu'elle a le corps aussi beau que le visage; de plus, elle a le port si noble, si libre et pourtant si majestueux, qu'on n'a jamais vu personne ni marcher de meilleure grâce ni se tenir à une place avec une contenance plus modeste et plus

assurée tout ensemble. Son action n'est pas moins agréable que sa taille est belle et que son port est majestueux : on n'y voit ni contrainte ni négligence; elle regarde sans affectation, et regarde pourtant toujours comme il faut regarder pour paroître plus belle. Si elle est devant son miroir à raccommoder quelque chose à sa coiffure, elle le fait de si bonne grâce et avec tant d'adresse qu'on diroit que ses cheveux obéissent avec plaisir aux belles mains qui les rangent. Si elle s'assied, c'est d'une manière agréable, et tout ce qu'elle fait plaît d'une telle sorte qu'on ne la sauroit voir sans l'aimer. La nature n'a jamais donné à personne d'aussi beaux yeux que les siens ; ils ne sont pas seulement grands et beaux, ils sont encore tout à la fois et fiers et doux et brillants, mais brillants d'un feu si vif qu'on n'a jamais pu définir leur véritable couleur, tant ils éblouissent ceux qui les regardent. Sa bouche n'est pas moins belle que ses yeux ; la blancheur de ses dents est digne de l'incarnat de ses lèvres, et son teint, où la jeunesse et la fraîcheur paroissent également, a un si grand éclat et un lustre si naturel et si surprenant, qu'on ne peut s'empêcher de la louer tout haut dès qu'on la voit. Il y a même une délicatesse en son teint qu'on ne sauroit exprimer, et pourtant une épaisseur de blanc admirable où un certain incarnat se mêle si agréablement, que celui qu'on voit à nos plus beaux jasmins ou au fond des plus belles roses blanches n'en approche pas. Son nez est le mieux fait qu'on ait jamais vu ; car, sans s'élever ni trop ni trop peu, il a tout

ce qu'il faut pour faire que de tant de beaux traits ensemble il en résulte une beauté de bonne mine et une beauté parfaite. En effet, le tour de son visage n'étant ni tout à fait rond ni tout à fait ovale, quoiqu'il penche un peu plus vers le dernier que vers l'autre, est un chef-d'œuvre de la nature qui, ramassant tant de merveilles ensemble, ne laisse rien à y désirer. Élise n'a pas la gorge moins belle que tout ce que je viens de dire, de sorte que les plus envieuses de sa beauté n'ont jamais pu y trouver rien à reprendre; s'habillant même si bien et se coiffant si avantageusement qu'on ne peut pas l'être mieux. Vous pouvez donc juger qu'une fille telle que je vous présente celle-là, jouant de la lyre fort agréablement et chantant mieux que personne n'a jamais chanté, et dansant de meilleure grâce et avec plus de disposition[1] que personne ne dansera jamais, étoit toute propre à gagner des cœurs. Je puis pourtant vous assurer que ce n'est pas encore par tout ce que je viens de dire qu'Élise est la plus louable, car enfin il faut que vous sachiez que son esprit a mille charmes et mille beautés, et qu'elle sait si bien l'art de mêler la gaieté et l'enjouement avec la sagesse et la modestie que personne ne l'a jamais si bien su. Il y a même dans son humeur je ne sais quel fonds de joie qui réjouit toute une grande compagnie, quoique ce soit pourtant une des plus sérieuses personnes du monde; et elle sait si bien ce qu'il faut dire à tous ceux qui la visitent,

1. Agilité. L'adjectif *dispos* a gardé ce sens.

pour les divertir, pour leur plaire et pour les obliger qu'ils sont tous infiniment satisfaits d'elle, de quelque humeur qu'ils soient. Comme elle a toujours vu tout ce qu'il y a eu d'honnêtes gens en Phénicie, on peut dire que leur conversation a fait qu'elle sait tout ce qu'ils savent; aussi peut-on assurer qu'elle parle de toutes choses fort agréablement et fort à propos, quoiqu'elle parle de cent choses qu'elle n'a jamais apprises. Mais si elle est propre à une conversation générale, elle ne l'est pas moins à une particulière, étant certain qu'elle passe avec aussi peu d'ennui une après-dînée tout entière avec une de ses amies que si elle étoit à une grande fête. Elle aime sans doute la compagnie, mais elle ne s'ennuie pas dans la solitude; et, alors qu'il le faut, elle se divertit aussi bien à la campagne, au bord d'un ruisseau et à écouter le chant des rossignols, que lorsque toute la cour est chez elle. Ce n'est pas qu'elle n'ait l'esprit fort délicat, mais c'est qu'elle ne l'a pas difficile et qu'au contraire elle l'a fort accommodant. Jamais personne n'a eu une civilité plus régulière ni plus exacte; elle évite autant qu'elle peut à désobliger quelqu'un et cherche au contraire avec soin à obliger tout le monde. Mais son âme est bien encore plus grande que sa beauté et plus élevée que son esprit, et je pense pouvoir affirmer qu'on ne peut exprimer ce qu'elle est sans dire que la gloire anime son cœur, tant il est rempli de sentiments généreux et héroïques. Elle est fière, mais c'est d'une fierté qui ne l'empêche pas d'être douce, et s'il y de la hauteur dans son âme, il y a de la

tendresse dans son cœur. En effet, jamais personne n'a aimé ses amis avec plus de chaleur que celle-là, ni traité ses amants avec plus de rudesse ; jamais ceux à qui elle a promis n'ont pu avoir le moindre sujet de se plaindre ; elle leur a toujours rendu toute sorte d'offices avec joie, même aux dépens de son bien et de sa santé, en prenant trop de soins pour leurs intérêts. Elle les a aimés absents, exilés, prisonniers, sans crédit, sans bien, et a même quelquefois porté son amitié jusqu'au delà du tombeau. La grandeur n'a jamais ébloui Élise ; elle a vu des princes et des rois à ses pieds, sans se sentir l'âme atteinte de cette fausse gloire qui ne s'attache qu'aux apparences et qui séduit toutes les âmes foibles. L'intérêt des richesses ne l'a pas touchée davantage, comme vous le verrez par la suite de son histoire. Elle n'a pas même été capable d'envie, quoique presque toutes les belles soient envieuses ; au contraire, elle a toujours exagéré la beauté des autres, et un des plus grands plaisirs qu'elle ait est celui de faire valoir les bonnes qualités de ceux qui en ont. La vertu a pour elle des charmes inévitables, elle aime tout ce qui est digne d'être aimé, et hait le vice avec autant d'ardeur qu'elle aime la vertu. Elle a de la modestie, mais une modestie véritable qui n'est pas moins dans son cœur que sur son visage et qui ne trompe point ceux qui l'admirent. Au reste, elle a autant de prudence que d'esprit, quoiqu'elle soit incapable de ce qu'on appelle finesse, qui se trouve bien souvent jointe à cette vertu dans l'âme de plusieurs personnes.

Mais, pour Élise, elle a de la sincérité autant qu'on en peut avoir, et est capable d'un secret inviolable et d'une fermeté qui a peu d'exemples parmi celles de son sexe ; enfin, Élise est une merveille... »

Mlle de Scudéry raconte ensuite comment, avec toute ces perfections, Mlle Paulet eut, dès l'âge de quatorze ans, une multitude d'adorateurs dans tout ce qu'il y avait de mieux à la cour. Non-seulement les peintres qui faisaient son portrait tombaient amoureux d'elle, non-seulement elle tourna la tête à son maître de musique, mais elle vit à ses pieds trois illustres frères qui rivalisèrent entre eux dans le désir de lui plaire, et notre clef dit que « ces frères rivaux sont MM. de Guise », vraisemblablement les fils du Balafré, le duc et le chevalier de Guise et le duc de Chevreuse. Enfin le Roi lui-même prit pour elle une vive passion, qui parvint à le distraire de celle que lui avait inspirée la belle princesse de Condé. Mlle Paulet, selon Mlle de Scudéry, aurait été fort peu sensible à tant d'hommages, mais elle aurait été touchée des sentiments du roi Henri, toutefois sans les partager, sans les encourager, ou plutôt en faisant tout au monde pour les affaiblir et les réduire à une noble affection. Mais Tallemant, comme on le pense bien, ne prend pas la chose aussi platoniquement : où Mlle de Scudéry met des adorateurs, lui ne manque pas de voir des amants heureux ; il prétend que MM. de Guise furent les premiers qui obtinrent les faveurs de la belle demoiselle, et il nous dit tout cela en des termes tels qu'il faudrait un autre Tallemant pour les

citer[1]. Il va sans dire que dans sa cynique historiette Henri IV n'est pas plus maltraité que MM. de Guise; mais c'est se moquer du lecteur un peu instruit que de soutenir que le jour où le Roi fut assassiné il allait à un rendez-vous chez Mlle Paulet, et qu'il y menait son fils, le duc de Vendôme, pour se former à l'amour[2]. Il n'y a pas jusqu'au chaste Louis XIII qui, étant encore dauphin, n'ait voulu, selon Tallemant, posséder la belle musicienne[3]. En lisant toutes ces turpitudes, dont il n'y a pas le moindre indice dans aucun des Mémoires contemporains, on gémit de penser que c'est là, de nos jours, la triste source où l'on va puiser la connaissance des mœurs et de la société du XVIIe siècle. La nature humaine traîne assurément avec elle bien des corruptions, et la femme est fragile; mais faut-il pour cela se faire l'écho de tous les bavardages, et semer à travers les siècles la diffamation? L'histoire n'admet ni le mal ni le bien sans preuve. La preuve, voilà la règle unique et souveraine: où elle manque il n'y a que des conjectures bonnes tout au plus à amuser une malignité basse. Nous n'avons aucune raison particulière de nous faire le chevalier de la vertu de Mlle Paulet; mais nulle part nous ne trouvons le moindre motif de n'y pas

1. Nous n'osons même les rappeler dans cette note, et nous devons nous contenter de renvoyer le lecteur au t. Ier, p. 197.

2. Tallemant, t. Ier, p. 197.

3. Ici Tallemant se fonde sur une chanson, belle autorité comme on voit. Louis XIII, né le 27 septembre 1601, avait huit ans à ce bal de 1609, où Tallemant le fait tomber amoureux de Mlle Paulet, qui y parut montée sur un dauphin. Tout le reste est de la même force.

croire ; nous supposons bien que Mlle de Scudéry a ici un peu mêlé, selon son droit, la fiction à la vérité; mais jusqu'à preuve contraire, nous inclinons à penser que la vérité domine dans son récit.

Ibid., p. 248 : « A l'âge de quatorze ans, elle fit tant de conquêtes et assujettit tant de cœurs, que vous auriez peut-être peine à me croire si je vous en disois le nombre. Car enfin elle fut presque aimée de tout ce qui étoit capable d'aimer; tout ce qu'il y avoit alors de princes à la cour furent ses esclaves; on vit trois frères de cette condition rivaux en un même temps; tous les gens un peu au-dessous de cette qualité reconnurent sa puissance; et il ne fut pas même jusques à ses maîtres dont elle ne fût la maîtresse. Crysile en lui apprenant à chanter apprit à soupirer pour elle, et il l'aima avec tant d'ardeur qu'il ne voulut jamais enseigner qu'à elle ce qu'il savoit à la musique, afin qu'elle fût seule à chanter parfaitement. Les peintres qui faisoient son portrait en brûloient d'amour, et il n'y avoit pas même jusques à ceux qui avoient perdu la raison qui ne connussent qu'elle étoit aimable et qui ne l'aimassent en effet. Cependant Élise au milieu de tant de victoires demeuroit toujours elle-même, et par un noble orgueil qui la rendoit plus charmante elle ne faisoit aucune vanité de ses conquêtes, et l'on peut dire que Straton en avoit plus de joie qu'elle n'en avoit. Il n'en étoit pas de même de Barcé qui, ne pouvant souffrir la grande réputation de sa fille, la persécutoit continuellement de cent manières différentes. La jeune

Élise enduroit tous ses caprices avec une patience admirable, et avec une complaisance aveugle pour toutes les volontés de son père. Aussi étoit-ce principalement pour lui plaire qu'elle étoit aussi exposée au grand monde qu'on l'y voyoit, étant certain qu'il l'aimoit beaucoup plus qu'elle. Mais pour achever d'honorer le triomphe de la beauté d'Élise, le roi de Phénicie, cet illustre conquérant, devint lui-même son esclave, mais son esclave d'une manière différente de celle dont il avoit accoutumé de l'être; car comme son amour n'étoit pas pour l'ordinaire fort détachée des sens, il ne donnoit guère son cœur qu'il n'ôtât quelque chose de la réputation de celles à qui il le donnoit. Il n'en fut pas de même de la passion qu'il eut pour Élise; car, excepté quelques envieuses de sa beauté, personne n'en a jamais rien dit ni rien pensé qui lui pût être désavantageux. Et certes ç'auroit été bien sans sujet, étant certain que je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une personne dont la vertu ait été plus pure ni qui ait été mise à de plus difficiles épreuves que celle d'Élise. Comme j'avois l'honneur d'être assez bien avec le Roi en ce temps-là, je fus le confident de sa passion et par conséquent le témoin de la vertu d'Élise. Ce n'est pas qu'elle ne m'ait avoué depuis qu'elle avoit eu d'abord quelque joie de voir à ses pieds un prince aimé de tous ses peuples, redouté de tous ses voisins, estimé de toute l'Asie; mais elle cachoit si bien cette joie et recevoit toujours le Roi avec une civilité si indifférente que j'ai ouï dire plus de cent fois à ce prince qu'il ne l'abordoit jamais qu'en

tremblant. Je sais bien que ceux qui ont voulu diminuer la gloire d'Élise ont dit qu'il n'étoit pas si difficile de résister à un prince qui n'étoit pas extrêmement bien fait de sa personne, qui avoit autant l'air d'un soldat que d'un Roi et qui n'étoit pas trop propre [1]; mais après tout, ce Roi étoit un des plus illustres rois du monde, et qui, dans la familiarité qu'il souffroit qu'on prît avec lui, avoit l'esprit infiniment agréable et divertissant. Il railloit même de bonne grâce et agissoit avec tant de bonté qu'il gagnoit les cœurs de tout le monde. De plus, jamais amant n'a été si civil, si soigneux, ni si respectueux que celui-là ; et par conséquent on peut dire qu'Élise mérite une gloire infinie d'avoir pu résister à un si grand prince. Je ne m'arrêterai point à vous dire quels furent les soins qu'il lui rendit, quelles furent les fêtes qu'il fit à sa considération, et quelle assiduité il apporta à la voir, cela seroit trop long; je vous dirai seulement qu'il fit pour elle seule autant qu'il avoit fait pour toutes les autres qu'il avoit aimées. Cependant Straton, qui étoit ambitieux, étoit bien aise de voir que le Roi étoit amoureux de sa fille; mais il ne laissoit pourtant pas de dire toujours à Élise qu'il ne prétendoit que se servir de la faveur du Roi durant quelque temps, et non pas la sacrifier à sa fortune : pour cet effet il étoit bien aise de voir que le Roi lui faisoit l'honneur d'aller souvent chez lui, et de ce qu'il voyoit que tout le monde lui faisoit la

1. Toujours dans le sens d'*élégant*.

cour. Pour Élise, elle se lassa bientôt de cette éclatante galanterie; car, outre qu'elle la trouvoit un peu dangereuse pour sa réputation, c'est qu'elle lui ôta mille plaisirs et mille divertissements. Le respect qu'on avoit pour le Roi fit que tous les amants d'Élise cachèrent leurs chaînes; il y en eut même qui firent semblant d'aimer ailleurs de peur d'être brouillés avec ce prince, et qui n'osèrent plus parler à Élise qui s'en souvint bien, lorsqu'ils voulurent revenir à elle. Comme la vertu de cette personne étoit fort connue de la Reine, l'amour du Roi ne la mit point mal avec elle; au contraire, lorsque ce prince avoit quelque chagrin dans l'esprit, la Reine cherchoit à faire naître quelque occasion de lui faire voir Élise. S'il étoit malade, elle la prioit de chanter auprès de lui pour charmer son mal, et ne lui donnoit guère moins de marques d'estime que le Roi lui en donnoit d'amour. Comme ce prince avoit une grande inclination à railler, Élise fut-très longtemps à recevoir les témoignages de sa passion, comme une chose qu'il faisoit simplement pour se divertir; mais enfin cette passion augmentant, et ce prince assez violent de son naturel se lassant de ne recevoir nulle marque d'affection d'une personne qu'il aimoit si ardemment, elle se vit dans la nécessité de résoudre comment elle devoit agir avec lui quoiqu'elle s'y trouvât pourtant bien embarrassée. Si elle eût suivi son inclination et la fierté de son naturel, elle auroit fait consister sa gloire à maltraiter le Roi comme le moindre de ses sujets; mais elle n'ignoroit pas que son père ne le

trouveroit pas bon; de sorte que comme elle savoit que ce prince avoit naturellement l'âme assez légère et capable d'avoir même plus d'une passion à la fois, elle fit ce qu'elle put pour affoiblir celle qu'il avoit pour elle, en renouvelant dans son cœur l'amour qu'il avoit eue et qu'il avoit peut-être encore pour une personne admirable en beauté et en vertu, qu'il avoit quittée pour elle, lui semblant que s'il ne la quittoit que pour celle-là, il n'iroit point de sa gloire, et qu'ainsi elle se trouveroit plus libre et plus en repos. Ayant donc pris cette résolution, elle ne chantoit jamais devant le Roi que des chansons qui avoient été faites pour cette illustre rivale[1] qu'elle vouloit qui régnât seule dans l'esprit de ce prince, afin que l'en faisant souvenir avantageusement en lui chantant ses louanges, il se rattachât à cette personne. Élise ne se contenta pas encore de se servir de mille semblables petits artifices, pour affoiblir la passion qu'il avoit pour elle; car cette vertueuse fille sachant que j'avois quelque crédit sur son esprit m'en parla un jour... Télamis, me dit-elle, le Roi me fait le plus grand honneur du monde de me visiter, et de faire quelque distinction de moi à toutes les personnes de ma condition; néanmoins, à vous dire la vérité, je voudrois bien que vous voulussiez me rendre un service auprès de lui, qui me seroit très-agréable; mais je crains que vous ne veuillez pas... Je veux que vous fassiez que le Roi m'aime moins qu'il ne fait, et qu'il recom-

1. Mme la princesse.

mence d'aimer cette admirable personne qu'il a aimée si ardemment. Quoi, madame, lui dis-je, vous voulez que le Roi vous aime moins? Oui, répliqua-t-elle, je le veux, et je le veux parce que j'aime la véritable gloire, et que je ne veux pas qu'on me mette un jour au rang de trois ou quatre personnes qu'il a aimées et que l'éclat d'une fausse gloire a éblouies. Je vous avoue, ajouta-t-elle, que si le Roi me quittoit par mépris, j'aurois la faiblesse d'en être fâchée; et je pense même que s'il m'abandonnoit pour je ne sais quelles personnes, dont elle me nomma quelques-unes, j'en aurois encore quelque dépit; mais s'il ne me laisse que parce qu'il se repentira d'avoir fait infidélité à une dame aussi accomplie comme est celle qu'il a quittée pour moi, je vous assure que j'en aurai une extrême joie. C'est pourquoi je vous conjure de lui parler le plus souvent de cette illustre rivale; faites qu'il en voie des portraits, et rallumez enfin s'il est possible cette flamme qui a jeté un feu si éclatant. Car enfin, Télamis, le Roi n'est pas en état de me faire reine, je ne suis point de condition à l'être, et il ne seroit pas assez préoccupé pour en concevoir la pensée; mais aussi vous puis-je assurer que j'ai le cœur trop haut et l'âme trop bien faite pour vouloir sacrifier ma réputation pour une vanité mal fondée : c'est pourquoi, Télamis, je vous conjure de ne me refuser pas. Je vous avoue que ce discours d'Élise me surprit; d'abord je crus qu'elle avoit quelque inclination secrète qui faisoit peut-être une partie de sa vertu, ne pouvant m'imaginer qu'une personne

aussi jeune qu'elle étoit pût être capable d'une résolution comme celle-là. Mais je fus bientôt désabusé, et je fus contraint d'admirer encore plus la vertu d'Élise que sa beauté... Il ne me fut pourtant pas possible de faire ce qu'elle vouloit; si bien que se résolvant de lui parler elle-même, elle le fit avec tant de hardiesse et de générosité, que ce prince l'en aima encore davantage, parce qu'il l'en estima beaucoup plus. Elle eut même tant de pouvoir sur lui qu'il lui protesta qu'il n'auroit jamais d'injustes desseins sur elle, et qu'il feroit même ce qu'il pourroit pour modérer une partie de la violence de sa passion. »

Après la mort du roi Henri, lorsque M[lle] Paulet reparut à la cour en grand habit de deuil, on la trouva dans ce costume plus belle que jamais.

Ibid., p. 276 : « Cet habillement noir et simple, ce grand voile tombant jusqu'à terre sur ses cheveux d'un blond si éclatant, cette gaze plissée à l'entour de sa gorge et rattachée avec divers rubans noirs, comme si c'eût été une écharpe, ces grandes manches retroussées qui laissoient voir la blancheur de ses bras, et tout cet habillement lugubre qui donnoit un nouvel éclat à ses yeux et un redoublement de blancheur à son teint, lui étoit si avantageux, que ses plus grands adorateurs avouoient ne l'avoir jamais vue plus belle. »

Parmi les adorateurs d'Élise étaient deux grands seigneurs que le roman appelle Polygène et Agénor, dans lesquels la clef nous fait voir le duc de Bellegarde, grand écuyer, maréchal de France, et son jeune frère le marquis de Termes. M[lle] de Scudéry

nous trace un portrait agréable et vrai de ce Bellegarde si fameux dans les annales de la galanterie.

« Polygène pouvoit avoir trente-cinq ans lorsque le feu roi de Phénicie mourut, quoiqu'il ne parût pas en avoir plus de vingt-huit. Il étoit sans doute d'une naissance fort illustre et d'une maison plus éclatante que celle d'Élise. Il étoit extrêmement bien fait de sa personne, magnifique et propre en habillements; mais par où il étoit plus remarquable, c'est que jamais homme n'a eu plus de politesse dans l'esprit que celui-là. La galanterie est née avec lui, la civilité en est inséparable, et, quoiqu'il soit d'une humeur un peu sérieuse, sa conversation est fort agréable. Il est vrai qu'il est un peu particulier et qu'il ne parle jamais guère en ces conversations tumultueuses où il y a beaucoup de monde. S'il donne une collation, il la donne de si bonne grâce, avec tant d'ordre et si poliment, qu'on croit toujours qu'elle lui coûte plus de la moitié qu'elle ne fait; joint aussi que, dans toutes les choses qu'il entreprend, soit de jeux de prix, de musique, de bal, de promenades et de festins, il y a toujours quelque chose de surprenant et d'extraordinaire; de sorte que tout d'une voix on lui a donné la réputation d'être le plus poli de tous les hommes, et l'on peut dire que toute la jeunesse de la cour n'en approche pas. »

Voici maintenant le jeune frère de Bellegarde, le marquis de Termes : « Quand le frère de Polygène revint à Tyr, il pouvoit avoir vingt-quatre ans, de sorte que, comme il y avoit assez de différence d'âge entre

Polygène et lui, il le respectoit presque comme son père ; et en effet Polygène prit autant de soin d'Agénor que s'il eût été son fils. Il fut donc ravi de le voir aussi bien fait qu'il étoit et aussi agréable en toutes choses ; car enfin je puis vous assurer qu'on ne peut pas l'être davantage que l'étoit Agénor. Il n'étoit pas seulement beau et de bonne mine, il étoit encore infiniment adroit à tous les exercices du corps, mais particulièrement à la danse. De plus, il avoit infiniment de l'esprit, mais de l'esprit enjoué et de l'esprit divertissant qui occupoit toute une grande compagnie agréablement par sa seule conversation. Au reste, il étoit le plus propre de tous les hommes à faire des intrigues, à découvrir ceux [1] des autres et à cacher les siens quand il le vouloit. Il est vrai que cette volonté ne lui duroit pas longtemps et même ne lui prenoit pas souvent, car il avoit une vanité qui faisoit qu'il ne pouvoit être aimé sans désirer qu'on le sût. Il avoit pourtant les passions de l'âme fort violentes ; mais la vanité ne laissoit pas d'être presque toujours la plus forte dans son cœur. Et certes si Agénor n'eût point eu ce défaut-là, il eût été bien plus aimable qu'il n'étoit pour celles qu'il aimoit ; car, pour les autres, excepté pour ses rivaux, c'étoit le plus doux et le plus civil des hommes, sa vanité étant toute renfermée en ses galanteries. »

A ces deux adorateurs de Mlle Paulet, Tallemant joint le maréchal de Montmorency ; mais le roman ne

1. Remarquez qu'*intrigue* est ici masculin comme l'italien *intrigo*, d'où il vient.

l'indique point; en retour, il donne à la belle dame un autre soupirant d'une qualité bien moins haute, mais d'une humeur moins volage, qui, aimant passionnément Élise et étant de la même condition qu'elle, songeait sérieusement à obtenir sa main. Cet amant sérieux est appelé dans le roman Phocilion; la clef le nomme Pontac; et en effet Tallemant nous dit que « un garçon de bon lieu de Bordeaux et à son aise, nommé Pontac, la vouloit, à ce qu'on dit, épouser. » Est-ce M. de Pontac de Bordeaux, qui épousa la sœur du malheureux de Thou, et devint par la suite premier président du parlement de cette ville? Quoi qu'il en soit, il est évident que le récit de Mlle de Scudéry est vrai, puisqu'il est à peu près le même que celui de Tallemant. Mlle de Scudéry raconte avec beaucoup d'agrément les diverses façons dont les trois rivaux font la cour à la belle Élise, chacun suivant son caractère. La fin de l'aventure est un duel entre Agénor et Phocilion[1].

Partout Mlle de Scudéry représente la pureté, la fierté et la vertu d'Élise en des termes si forts et en quelque sorte si recherchés que, si la conduite de Mlle Paulet n'avait pas été irréprochable, Mlle de Scudéry n'eût pas osé parler de la sorte, ou qu'en le faisant elle eût bien mal servi son amie en soulevant contre elle la conscience des contemporains par un si choquant contraste entre le roman et la vérité.

1. Tallemant, au lieu d'un duel, prétend que M. de Termes donna des coups de bâton à M. de Pontac, qui se serait alors éloigné de la cour et retiré à Bordeaux.

Sur ces entrefaites, Mlle Paulet perdit son père, et avec lui sa fortune et son avenir; et, quelque temps après ayant aussi perdu sa mère, « elle se retira chez une dame de ses amies qui vivoit dans une retraite fort grande et dont la vertu étoit tout à fait extraordinaire. » Tallemant dit aussi que Mlle Paulet alla demeurer chez une honnête femme « nommée Mme Du Jardin, qui étoit dévote, et se retira elle-même bientôt à la Ville-l'Évêque où elle étoit comme en religion. » La belle Angélique vécut quelque temps chez cette dame, pauvre, mais toujours fière et fuyant les adorateurs.

« Afin qu'Élise pût faire paroître tout ce qu'elle avoit de grand et d'héroïque dans le cœur, les dieux voulurent abaisser sa fortune pour élever sa gloire par un chemin où beaucoup ont accoutumé de la perdre. Comme Straton avoit eu de grands emplois sous le feu roi de Phénicie, tous ceux qui avoient eu quelque chose à démêler avec lui inquiétèrent Élise et s'emparèrent même de tout son bien, mais avec tant de violence et tant d'injustice, qu'il s'en fallut peu qu'Élise ne fût aussi pauvre que belle. Cependant, quoiqu'elle se vît dans un embarras effroyable, son âme ne s'ébranla pas et elle sut supporter la mauvaise fortune avec autant de fermeté qu'elle avoit eu de modération dans la bonne. Elle n'en fut pas même moins fière; et lorsque Polygène, Agénor et Phocilion furent guéris et voulurent la revoir, elle le leur défendit avec la même autorité que si elle eût été sur le trône et qu'ils eussent été ses sujets. Il sembloit

encore qu'Élise affectât d'être plus sévère qu'auparavant, et qu'elle voulût faire voir qu'étant maîtresse de sa conduite elle vouloit suivre les règles les plus exactes de la bienséance et de la vertu. »

Mlle de Scudéry raconte ici une anecdote, vraie ou fausse, qui met en relief la générosité de Mlle Paulet. Un grand seigneur, nommé dans le roman, Asiadate, tomba éperdument amoureux d'Élise, qui s'en vit fort importunée. Asiadate, selon notre clef, est le duc de Candale. Ce ne peut être le fils du duc Bernard d'Épernon, le frère de Mlle d'Épernon la carmélite, celui qu'on appelait le beau Candale, et qui a été l'amant de Mlle de La Rocheposay, la jolie Mme de Saint-Loup, car ce beau Candale est mort en 1658, n'ayant guère plus de trente ans. Pour trouver un contemporain de Mlle Paulet qui porte ce nom, nous ne voyons que le premier duc de Candale, le fils de Jean-Louis d'Épernon, le frère aîné du cardinal de La Valette et du duc Bernard d'Épernon, l'adorateur de la fameuse duchesse de Rohan qui l'enleva à sa famille, à sa carrière, à son Roi, à sa religion, personnage, en effet, ardent et violent, qui mourut en 1639, bien avant la belle Lionne.

« Asiadate, dit Mlle de Scudéry, est un homme de beaucoup d'esprit, mais d'un esprit violent et d'un naturel ardent, qui fait qu'il veut tout ce qu'il veut avec une impétuosité qu'on ne sauroit exprimer. Vous pouvez donc juger qu'étant amoureux d'Élise, il étoit capable de faire beaucoup de choses pour posséder ce qu'il aimoit, s'il en eût pu trouver les voies.

« Comme Élise ne recevoit plus de visites, si ce n'étoit de ses amies ou de ses amis très-particuliers et qu'on ne pouvoit soupçonner de galanterie, il ne la pouvoit voir chez la dame avec qui elle demeuroit, mais il la suivoit partout ailleurs. Il fit même à la fin amitié avec une personne de qualité qui étoit amie d'Élise; et comme il y a peu d'hommes en Phénicie plus riches qu'Asiadate et qu'il savoit le désordre des affaires d'Élise, il crut qu'une fille dont l'âme étoit haute jusqu'à être superbe ne pourroit souffrir la pauvreté et que peut-être une libéralité excessive, faite avec toute l'adresse nécessaire à une personne glorieuse et qui avoit beaucoup de vertu, l'obligeroit à le souffrir comme son ami si elle ne le pouvoit endurer comme son amant. Il n'osa pourtant pas s'exposer à faire offrir des présents à Élise, avec aucune capitulation de donner son cœur pour toutes ses richesses; mais il lui fit dire par cette amie, à qui il persuada que la générosité le faisoit autant agir que l'amour, que, ne pouvant souffrir de voir la vertu malheureuse, il lui offroit tout son bien, sans vouloir autre chose d'elle que la grâce de le recevoir; mettant même une si prodigieuse quantité de pierreries entre les mains de cette dame pour les présenter à Élise, que toute autre qu'elle, en l'état qu'étoit sa fortune, en auroit peut-être été éblouie, car enfin, Élise subsistoit alors par la seule générosité de la personne avec qui elle logeoit. Cependant quelque éloquence qu'eût celle qui s'étoit chargée de lui faire accepter cette libéralité, elle ne la persuada point; ce

n'est pas qu'elle ne conduisît son dessein avec beaucoup d'adresse ; car enfin ayant sensiblement engagé Élise à l'aller voir, elle la fit entrer dans un cabinet où elle vit sur la table cette abondance de pierreries qu'Asiadate vouloit lui donner; de sorte qu'Élise, sans savoir qu'elle y pût avoir nulle part, se mit à les regarder, à les trouver admirablement belles, et à demander à cette dame à qui elles étoient, sachant qu'elles n'étoient pas à elle. Auparavant que de vous répondre, lui dit cette dangereuse amie, il faut que je vous demande ce que vous penseriez d'un homme qui voudroit donner tout ce que vous voyez de perles, de diamants, de rubis et d'émeraudes. Je dirois, répliqua Élise, ou qu'il seroit bien amoureux, ou bien libéral, ou qu'il ne seroit guère sage; car je ne sache que cela que je puisse dire de lui. Il y a pourtant quelque autre chose à dire, répliqua-t-elle, de celui qui veut faire ce présent ; car enfin, Élise, il faut avouer qu'Asiadate est le plus généreux des hommes et le plus véritable ami que j'aie jamais connu ; et pour vous le témoigner, poursuivit-elle, sachez qu'il est si charmé de votre vertu que, ne pouvant plus souffrir que la fortune vous traite avec tant d'injustice, il m'a chargée de vous conjurer qu'il fasse ce qu'elle ne fait point, et qu'il vous enrichisse de ce qu'elle lui a donné. Il croit, ajouta-t-elle, que le bien qu'il possède n'est point à lui tant que vous n'en aurez pas, et il est persuadé que vous avez droit sur celui de tous ceux qui en ont. Au reste, ne pensez pas qu'il ait nulle mauvaise intention : il ne vous

verra point si vous le voulez, et il ne prétend pas faire un échange, mais une libéralité toute pure; encore ne sais-je s'il approuveroit ce que je dis, et s'il ne croit point vous payer un tribut qui vous est dû, ou vous faire une restitution au lieu d'un présent. C'est pourquoi n'ayez point de scrupule de recevoir assistance d'un homme de cette vertu qui vous l'offre par moi, qui ne voudrois pas vous conseiller une chose qui vous pût être préjudiciable, et qui ne vous donnerois pas ce secours par autrui si j'étois en état de vous le donner par moi-même. Tant que cette personne parla, Élise sentit ce qu'on ne sauroit exprimer; tantôt la colère la faisoit rougir et regarder avec mépris celle qui lui parloit, tantôt la confusion lui faisoit baisser les yeux, et tantôt l'étonnement mettoit sur son visage ce que la crainte et l'effroi ont accoutumé de faire voir sur celui de ceux qui en sont capables. Mais à la fin, ne pouvant plus s'empêcher de parler : Je n'aurois jamais cru, lui dit-elle, que la fortune m'eût pu mettre en état que quelqu'un eût la hardiesse de me faire une telle proposition; mais comme il est certaines personnes qui font du venin des choses les plus innocentes, je veux au contraire tirer de la gloire de la plus infâme chose du monde. Et pour faire que vous ne croyiez pas que je parle comme je fais par un sentiment de pauvreté arrogante, je veux bien vous rendre raison de ce que je pense. Sachez donc que je suis fortement persuadée que les biens de nos amis peuvent être les nôtres en certaines occasions; mais je la suis encore davantage

qu'à moins que de se vouloir rendre infâme on ne doit jamais rien prendre ni rien accepter d'un amant. J'ai pourtant toujours ouï dire, reprit cette amie intéressée, que la libéralité et l'amour doivent être inséparables. Et j'ai toujours entendu assurer, répliqua Élise, qu'une femme qui reçoit des présents se donne, ou, pour mieux dire, se vend... Croyez donc, s'il vous plaît, que, quelque malheureuse que je sois, j'ai toujours le cœur plus haut que ma fortune n'est basse ; et quand je verrois la mort à mon choix, ou toutes les magnifiques pierreries que je vois, je la préférerois sans doute à ces perles et à ces diamants, aimant beaucoup mieux mourir avec gloire que de vivre avec honte. Mais, reprit cette peu généreuse amie, Asiadate ne demande rien de vous. Il me demande insolemment toutes choses, répliqua Élise, en me faisant offrir tant de richesses, et je suis fortement persuadée que jamais femme n'a reçu de présent un peu considérable d'un amant qu'il n'y ait eu plusieurs heures où cet amant, même dans le plus fort de sa passion, aura moins estimé celle qui aura accepté ce qu'il lui aura offert, et qui ne l'ait regardée comme étant à lui par le même droit que s'il avoit acheté une esclave. Dites donc, poursuivit-elle, à Asiadate que je le trouve peu judicieux d'avoir su se servir si mal à propos de l'inclination qu'il a sans doute à être libéral, puisqu'au lieu d'acquérir mon estime par cette vertu il acquiert mon aversion. Dites-lui encore que je le fuirai autant que la bienséance me le permettra, et que si je suivois mon

inclination, je me vengerois de lui avec plus de colère et plus de plaisir que s'il m'avoit dérobé toutes les richesses qu'il m'offre. Et pour vous, ajouta-t-elle à celle à qui elle parloit, je veux croire, pour ma propre gloire, que vous croyez les intentions d'Asiadate fort pures et fort innocentes; mais puisqu'il a pu vous préoccuper jusques au point que vous l'êtes, je ne dois pas continuer de voir une personne qui pourroit se laisser persuader encore quelque autre chose opposée à la justice et à la vertu. En disant cela, elle se leva et sortit, malgré tout ce que cette dame lui put dire, la laissant avec une confusion si grande qu'elle n'osa jamais depuis voir Élise qui, de son côté, évita sa rencontre avec un soin étrange. »

Mlle Paulet parvint enfin à sortir de la gêne où elle était, et en s'occupant sérieusement de ses affaires elle retrouva une partie de sa fortune; en sorte que, lorsqu'elle perdit Mme Du Jardin, elle put prendre une maison et vivre à sa guise dans une modeste aisance. Ici Tallemant et Mlle de Scudéry s'accordent parfaitement. « Elle retira, dit Tallemant, environ vingt mille écus, avec quoi elle a fait de grandes charités. Elle nourrissoit une vieille parente chez elle. » — Écoutons Mlle de Scudéry : « Élise agit si vigoureusement pour ses affaires et avec un tel succès, qu'elle retira une partie de son bien des mains de ceux qui l'avoient usurpé, et se vit en état de n'avoir plus besoin de personne et de vivre avec tout ce que la bienséance de sa condition demandoit. Elle ne demeura sans doute pas aussi riche qu'elle avoit cru

l'être, mais l'étant assez pour se pouvoir passer de tout le monde, elle fut contente de sa fortune et ne songea plus qu'à régler la conduite de sa vie. Elle eut pourtant encore un déplaisir bien sensible, car elle perdit la dame chez qui elle logeoit; après quoi elle résolut de demeurer tout à fait maîtresse d'elle-même et de jouir de la liberté tout entière le reste de ses jours. Comme c'étoit la plus sociable personne de la terre, elle songea à apporter autant de soin à se faire des amis et des amies qu'elle en apportoit à éviter d'avoir des amants; et certes je ne pense pas que personne en ait jamais eu de plus illustres qu'Élise, ni que qui ce soit ait jamais mené une vie plus douce ni plus agréable que celle qu'elle mena durant quelque temps. »

La beauté et les aventures de Mlle Paulet à la cour d'Henri IV, et dans les premières années de la régence de Marie de Médicis, n'avaient pas manqué d'élever sur son compte bien des bruits dont plus tard Tallemant s'est fait l'interprète. La vie régulière et réservée qu'elle mena depuis la mort de ses parents, quand elle jouit d'une entière liberté et qu'elle eut regagné une partie de sa fortune, dissipa tous les nuages, et la fit accueillir et même rechercher par les plus gens de bien et par les femmes les plus justement considérées. C'est alors qu'elle se lia avec une personne d'une vertu exemplaire et du caractère le plus aimable, la marquise de Clermont d'Entragues, la digne amie de Mme de Rambouillet, dont les deux charmantes filles, Louise et Marie de Balzac, étaient les compagnes de

de Mlle de Bourbon, de Mlle de Bouteville, de Mlles du Vigean et de Mlles de Rambouillet dans cette jeune société d'élite, que nous avons ailleurs essayé de peindre [1] et qui s'assemblait tour à tour pendant la belle saison à Chantilly ou à Merlou chez la princesse de Condé, ou à Mézières chez Mme de Clermont, ou à La Barre, près Montmorency, chez Mme du Vigean, ou à Rambouillet chez l'illustre marquise. Mme de Clermont aimait tant Mlle Paulet qu'elle ne s'en pouvait passer et finit par obtenir qu'elle s'établît chez elle. Ce fut là qu'elle rencontra Godeau, depuis évêque de Grasse et de Vence, qui étant de Dreux [2] et l'habitant pendant sa première jeunesse, allait fréquemment en visite à Mézières, au château de Mme de Clermont. Celle-ci la présenta à Mme de Rambouillet, qui la prit aussi en grande affection et l'admit dans son cercle le plus intime. Depuis, Tallemant lui-même reconnaît que Mlle Paulet « fut chérie et estimée de tout le monde. Elle ne laissa pas, dit-il, d'avoir des amants; mais on n'a médit de pas un. » L'amour en effet était banni de l'hôtel de Rambouillet; tous les contemporains sont unanimes sur ce point [3]. Il y régnait seulement cette noble et gracieuse galanterie qui, sans rien coûter à la vertu, fait la douceur et le charme de la vie humaine. On y faisait la cour aux dames, mais une cour à la fois enjouée et respectueuse. De là bien

1. La Jeunesse de madame de Longueville, chap. II.
2. Sur Godeau, voyez le chapitre onzième.
3. Voyez particulièrement le *Menagiana*, t. II, p. 8, de l'édit. de 1715.

des tendres amitiés et nulle intrigue. Pour une femme, être reçue chez Mme de Rambouillet était un brevet d'honneur; et les hommes même qui n'étaient pas fort scrupuleux au dehors, dès qu'ils avaient franchi le seuil de la noble maison, se tenaient pour avertis d'en prendre le ton et les manières. Voiture seul s'y licenciait un peu, mais Voiture était sans conséquence, et sur ce pied-là on lui passait bien des bouffonneries. Cependant un jour, s'étant aventuré jusqu'à baiser les bras de la belle Julie, elle le regarda de façon à lui ôter l'envie d'y plus revenir [1]. Les mémoires du temps disent à quel point Mlle Paulet était aimée et considérée dans les salons de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Il n'est pas facile de bien déterminer quand elle y entra ; mais ç'a été de fort bonne heure, puisqu'on trouve déjà son nom dans les plus anciennes lettres de Voiture. Par exemple, il parle d'elle dans une lettre adressée au cardinal de La Valette, au temps du siége et de la prise de La Rochelle, vers 1627 ou 1628, et il en parle en des termes qui témoignent d'une familiarité assez ancienne [2]. Nous pensons donc qu'elle dut paraître à l'hôtel de Rambouillet à peu près vers l'année 1625 ou 1626. Elle avait alors un peu plus de trente ans, une douzaine d'années plus que Julie, et elle était dans tout l'éclat de sa beauté.

1. *Menagiana, ibid.*

2. *Œuvres de Voiture*, édit. de 1745, t. II, p. 224 : « ... Mlle de Rambouillet et Mlle Paulet s'en hérissèrent toutes et en rugirent horriblement. » Mlle Paulet était donc déjà *la Lionne*, et ses rugissements étaient admis et partagés.

Voici, selon Tallemant, comment elle fut reçue, la première fois qu'elle vint au château de Rambouillet. Les plus jolies filles du lieu l'attendaient à l'entrée du village, ainsi que les demoiselles de la maison toutes couronnées de fleurs et fort élégamment vêtues. Une d'entre elles, plus parée que ses compagnes, lui présenta les clefs du château, et quand elle vint à passer sur le pont, on tira deux petites pièces d'artillerie placées sur une des tours. Sa belle voix et son talent de musicienne lui faisaient un rôle à part dans les divertissements que se donnait sans cesse l'aimable compagnie soit à la ville soit à la campagne. L'abbé Arnauld, un des fils de M. d'Andilly, qui était alors militaire et servait dans le régiment des carabiniers de son oncle Arnauld de Corbeville, nous raconte qu'étant allé passer quelques jours à Rambouillet on y représenta la *Sophonisbe* de Mairet, et que dans les entr'actes « Mlle Paulet, habillée en nymphe, chantoit avec son théorbe. » « Et cette voix admirable, dit-il, ne nous faisoit point regretter la meilleure bande de violons qu'on emploie dans les intermèdes [1]. »

1. Collect. Petitot, IIe série, t. XXXIV, Mém. de l'abbé Arnauld, p. 752-754. Tirons de ces Mémoires, p. 127, une anecdote qui montre combien on aimait à s'amuser chez Mme de Rambouillet : « Ce n'étoit tous les jours que jeux d'esprit et parties galantes. Un jour que nous étions à Pomponne, Mme la marquise de Rambouillet, avec une troupe choisie, résolut d'y venir surprendre mon père. M. Godeau en étoit; il ne pensoit point en ce temps-là à devenir prince de l'Église, comme il le fut quelques années après. Ceux qui l'ont connu savent qu'il étoit fort petit, et à l'hôtel de Rambouillet on l'appeloit pour cette raison le nain de la princesse Julie. Ils partirent de Paris en deux carrosses; et sur les cinq heures du soir deux ou trois cavaliers vien-

Les lettres et les vers de Voiture parlent souvent de cette voix admirable :

Dans le fond d'un bois antique,
Un rossignol disputa
Sur *ut re mi fa sol la*
Avec la belle Angélique.
Mais le rossignol perdit
Au doux son qu'elle épandit.

Tous les beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet l'entouraient des plus galants hommages. Voiture essaya d'aller un peu plus loin. Elle avait beaucoup

nent à Pomponne comme s'ils eussent été des maréchaux des logis d'une compagnie de cavalerie, et demandent à faire le logement. Aussitôt on court au château en avertir M. d'Andilly, qui, n'étant pas accoutumé à recevoir ces sortes d'hôtes, vint fort échauffé trouver ces messieurs, les interroge de leur ordre, s'étonne qu'on lui ait voulu causer ce déplaisir, et les prie de ne rien faire qu'il n'ait parlé à leurs officiers. Pendant qu'il raisonne avec eux, on entend sonner la trompette : il s'avance croyant que ce fût la compagnie; mais il fut étrangement surpris de voir le nain de la princesse Julie, lequel, armé à l'antique et monté sur un grand coursier, sans lui donner le loisir de le reconnoître, pousse sur lui à toute bride, et lui rompt au milieu de l'estomac une lance de paille qu'il avoit mise en arrêt, lui jetant en même temps un cartel de défi en vers fort galants. Il ne fut pas longtemps à revenir de l'étonnement où cette surprise l'avoit jeté, car les deux carrosses parurent aussitôt, et les éclats de rire lui firent perdre sa mauvaise humeur. Il reçut cette agréable compagnie de meilleur cœur qu'il n'auroit fait l'autre; mais ce ne fut pas sans avoir puni par quelques soufflets ce petit nain audacieux de sa téméraire entreprise. » — Mme de Rambouillet donnait aussi la comédie. Les comédiens en renom jouaient chez elle; Tallemant raconte, t. VI, p. 13, que « la troupe du célèbre Mondori et de la Villiers y jouèrent la *Virginie* de Moisel. Le cardinal de La Valette y étoit, qui fut si satisfait de Mondori, qu'il lui donna pension. Mondori eut toujours de la reconnoissance pour Mme de Rambouillet, car ce fut ce jour-là qu'il commença à entrer en quelque crédit. »

de goût pour son esprit, et il se forma entre eux une familiarité assez tendre, dans la mesure permise en la noble compagnie ; mais quand il s'avisa de vouloir passer cette mesure, elle le ramena plus rudement encore que ne l'avait fait Julie [1]. Godeau s'attacha si particulièrement à elle que l'abbé de la Victoire l'appelait Madame de Grasse ; mais l'affection qu'il lui voua jusqu'à la mort fut toujours aussi sainte que tendre, ainsi qu'on le voit dans les lettres qu'il lui adressait, où le ton de l'évêque domine celui du bel esprit galant, sans l'effacer tout à fait et en s'y mêlant quelquefois avec une préciosité qui n'est pas exempte de ridicule [2]. Chapelain fit pour elle le *Récit de Mlle Paulet au ballet des Dieux, représentant l'astre du Lion* [3], que Tallemant, sévère d'ordinaire jusqu'à l'in-

1. Tallemant, t. II, *Historiette de Voiture*, p. 285 et 286 : « Un jour en lui disant adieu, il lui mit la main sous le menton, pour la caresser, ainsi qu'on fait des petites filles : il y eut une grande querelle pour cela... Depuis, étant aigrie, elle interprétoit tout en mal ; et les choses qu'elle eût trouvées bonnes autrefois, elle les trouvoit mauvaises. Il n'y a jamais eu d'amour entre eux, mais seulement une amitié tendre mêlée de quelque galanterie. La bonne fille avoit bien de l'esprit et bien du cœur (l'abbé Arnauld dit aussi, *ibid.*, p. 200 : « Mlle Paulet qui avoit du cœur) ; mais pour du jugement, elle n'en avoit pas de reste. » Il nous semble au contraire qu'elle fit preuve de beaucoup de jugement en remettant Voiture à sa place.

2. Voyez-en un assez piquant exemple dans les *Lettres de M. Godeau, évêque de Vence, sur divers sujets*, Paris, 1713, p. 84, Lettre XXVIII, à Mlle Paulet, de Grasse, 11 juillet 1639.

3. Cette pièce a été imprimée sous le nom de Montfureau, dans le Recueil de Sercy, en 1660, t. V, p. 337. Un peu plus bas dans le même recueil, p. 405, est celle de *Zirphé*, reine d'Argène à la cour d'Arthénice.

justice, s'avise de mettre parmi le peu de pièces « fort raisonnables » que Chapelain ait composées; mais, selon nous, ces vers ne sont pas plus raisonnables que ceux de *Zirphé*, autre pièce de la même main et du même genre que loue aussi Tallemant dans un de ses rares moments d'indulgence. Chapelain[1] a quelquefois de la noblesse et de la force, mais il est entièrement dépourvu de grâce, et lorsqu'il badine, il est à la fois d'une lourdeur insupportable et du plus choquant mauvais goût. Mlle de Scudéry avait bien autrement d'esprit et d'agrément, et l'on a vu quel portrait gracieux et fidèle elle nous a donné de Mlle Paulet. Elle la suit à l'hôtel de Rambouillet, et s'arrête avec complaisance sur la joie qu'elle éprouva de rencontrer, après tant de traverses et d'agitations, un asile tel que celui-là. Elle nous la montre se faisant aimer de toute la maison, mais particulièrement de Mme de Rambouillet. Mlle Paulet lui rendit son amitié avec usure, et lui prodigua les attentions, les soins, toute l'affection d'une sœur et d'une fille, et mit à son service les divers talents dont elle était douée.

Le Grand Cyrus, *ibid.*, p. 487, etc. : « Élise eut le bonheur d'être chèrement aimée d'une des personnes du monde la plus illustre en toutes choses, mais d'en être aimée avec estime et tendresse; de sorte que depuis cela, Élise en fut inséparable. » *Ibid.*, p. 503 : « Jugez quelle joie devoit avoir Élise d'avoir acquis

1. Sur Chapelain comme sur Godeau, voyez le chapitre onzième de cet ouvrage.

l'amitié de Cléomire et de ses deux filles, qui ne se contentèrent pas de l'aimer, mais qui voulurent encore que tous leurs amis l'aimassent. Il est vrai qu'Élise étoit si aimable qu'il ne falloit que la connoître pour s'attacher à elle; mais quand elle l'auroit été moins, la seule passion qu'elle avoit pour Cléomire l'auroit dû faire aimer, étant certain que je ne crois pas que qui que ce soit ait jamais tant aimé une autre qu'Élise aimoit Cléomire. Et certes elle le lui témoignoit bien par son assiduité, étant continuellement auprès d'elle, partageant tous ses plaisirs et tous ses divertissements et ne passant jamais un jour sans la voir. Elle cherchoit même avec soin quelque agréable invention de la divertir, tantôt par quelque sérénade qu'elle lui faisoit donner dans les jardins de son palais, ou qu'elle lui donnoit elle-même, tantôt par quelque innocente tromperie ou par quelque déguisement agréable [1] qu'elle faisoit avec quelques-unes de ses amies; et comme il n'y avoit jamais rien de rare ou de beau à voir qu'on ne le vît au palais de Cléomire, Élise étoit en une joie continuelle. Mais la plus solide et la plus grande étoit sans doute que tous les soirs, elle voyoit rassemblés chez Cléomire ses plus chers amis qui n'en sortoient que lorsque la bienséance et la nécessité de dormir vouloient qu'ils se retirassent..... » *Ibid.*, p. 551 : « Il faut encore que je vous

1. Tallemant raconte qu'un jour, dans une mascarade que l'on donnait à Rambouillet, M[lle] Paulet y alla déguisée en marchande d'oublies, et joua si bien son rôle qu'elle trompa tout le monde, et qu'on ne la reconnut que lorsqu'elle chanta la chanson.

fasse comprendre que tous les amis d'Élise n'ont pas pour elle une certaine amitié qui se contente d'être civile et exacte, et qui a si peu de chaleur qu'à peine ceux qui l'éprouvent s'en aperçoivent-ils; au contraire, c'est une amitié ardente et soigneuse jusques à l'empressement, selon les occasions; c'est même une amitié flatteuse et galante qui fait qu'on a dessein de lui plaire et de la divertir, et, à parler raisonnablement, je pense que cette sorte d'affection qu'on a pour Élise se pourroit nommer un amour sans désirs, étant certain qu'elle est beaucoup plus ardente que l'amitié ordinaire, quoiqu'elle n'ait aucune des inquiétudes de l'amour. Mais enfin, après ce que je viens de vous dire, vous comprenez bien sans doute qu'Élise étant tous les jours au palais de Cléomire, où elle voyoit tant d'honnêtes gens, et où l'on voyoit tout ce qu'il y avoit de digne d'être vu, menoit une vie fort douce; car sa fierté s'étoit tellement mise au-dessus de tous ses amants qu'ils n'osoient plus l'importuner... Il est certain qu'il n'y a pas une personne au monde dont la vertu ait été mise à de plus difficiles épreuves. Cependant elle ne peut même souffrir les louanges qu'on lui en donne : elle dit qu'elle n'est que ce qu'elle est obligée d'être; et elle a si bien su accorder la fierté et la modestie dans son cœur, qu'il en résulte je ne sais quoi de grand et de divin dans tous ses sentiments qui la rend infiniment aimable. »

Malheureusement Mlle de Scudéry a cru devoir mêler à l'histoire des inventions extraordinaires pour relever la vertu de son héroïne et ne pas la faire

mourir d'une façon vulgaire. Voici la nue vérité, par elle-même assez touchante. Mlle Paulet vécut assez longtemps à Paris honorée et aimée, se partageant entre Mme de Clermont et Mme de Rambouillet. Elle vit Mlles de Clermont s'établir, Marie de Balzac épouser M. d'Avaugour, le frère de Mlle de Vertus, et la plus jeune des deux sœurs, Louise de Balzac, le plus illustre lieutenant de Condé, Marsin, homme de guerre consommé, dont le fils, bien inférieur à son père, est devenu maréchal. Elle vit aussi Montausier épouser Julie; et quelque temps après, Mme de Clermont étant allée en Gascogne, elle s'y rendit pour lui tenir compagnie. Là elle tomba dangereusement malade. Godeau, qui était à son évêché de Grasse, vint de Provence pour assister son amie au moment suprême. Angélique Paulet mourut en des souffrances cruelles qu'elle supporta avec un courage admirable, au milieu de l'année 1650[1], à l'âge de cinquante-neuf ans, ne paraissant pas en avoir quarante.

Le Grand Cyrus, *ibid.*, p. 592 : « Il est vrai que l'excessive douleur qu'il avoit (le mage de Sidon) de voir Élise en cet état, ne lui permettoit pas d'avoir la raison bien libre, mais en échange celle de cette généreuse personne l'étoit tant qu'elle le consoloit et lui donnoit la force de lui dire des choses qu'il ne lui eût

1. Tallemant se trompe en la faisant mourir en 1651; elle dut mourir entre le mois de février et celui d'octobre 1650, puisque Mlle de Scudéry, dans une lettre à Godeau, du 22 février 1650, en parle comme d'une personne déjà bien malade, et que dans une autre lettre d'octobre de la même année, elle pleure sa mort. *Lettres de mademoiselle de Scudéry*, t. VI de Tallemant.

pu dire si elle ne les lui eût suggérées par sa constance et sa fermeté. Mais enfin, pourquoi allonger ce funeste discours? Élise mourut comme elle avoit vécu, c'est-à-dire avec gloire, et mourut en envisageant la mort avec le même courage que les plus grands héros la peuvent regarder dans les occasions les plus dangereuses et les plus glorieuses tout ensemble... On regretta Élise comme une des plus aimables personnes de la terre, et il n'y a point de jour que tous ses amis ne s'assemblent pour célébrer son nom et pour mêler leurs larmes et leurs soupirs, cherchant à faire revivre leur illustre amie par leurs discours et par les éloges qu'ils lui donnent afin d'éterniser sa mémoire. »

Comme le dit si bien Mlle de Scudéry, tous ceux qui avaient connu cette belle et noble personne ressentirent cruellement sa perte. Godeau, qui l'avait plus particulièrement aimée, servit d'interprète à la douleur commune, en des vers aujourd'hui oubliés, mais qui, dans le temps, parurent touchants et presque beaux par la vérité des sentiments qu'ils expriment. Ils sont dédiés à Mme de Clermont d'Entragues[1]. Godeau ne manqua pas de les envoyer à Mlle de Scudéry, qui s'empressa de lui répondre en ces termes : « Il faut[2] que je vous dise que les vers que vous avez adressés à Mme de Clermont m'ont fait verser plus de larmes qu'ils n'ont de syllabes. Il me semble qu'en vous dépeignant la douleur qu'ils ont

1. *OEuvres chrétiennes et morales* d'Antoine Godeau, évêque de Vence, Paris, 1663, t. III, p. 75.
2. Tallemant, t. VI, p. 381.

excitée dans mon cœur, c'est en faire l'éloge. En effet, vous représentez si agréablement cette merveilleuse fille qu'on peut assurer que jamais portrait n'a si bien ressemblé que celui que vous avez fait d'elle. Vous touchez avec tant de délicatesse l'endroit où vous parlez de l'amitié que vous aviez pour elle et de celle qu'elle avoit pour vous, qu'il ne faut pas s'étonner si, ayant l'âme aussi tendre que je l'ai, j'en ai été extraordinairement satisfaite et si mon cœur s'en est attendri, car enfin vous dites cent choses que j'ai senties pour elle, mais que je n'eusse jamais pu si bien dire. En vérité, je ne me console pas de la perte de cette généreuse amie, et je trouve une si notable différence de l'amitié qu'elle avoit pour moi à celle qu'ont quelques autres personnes qui m'aiment pourtant autant qu'elles peuvent aimer, que, quand elle n'auroit eu qu'un médiocre mérite, je la regretterois toute ma vie Jugez donc ce que je dois faire, vous qui savez mieux ce qu'elle valoit que qui que ce soit. »

Mais Mlle de Scudéry ne s'est point contentée d'épancher son admiration, sa tendresse et sa douleur en des lettres confidentielles ; elle a voulu les faire paraître au grand jour, et sauver, autant qu'il était en elle, la mémoire de son amie en lui donnant une place d'honneur dans ce tableau brillant et fidèle des personnes illustres du XVIIe siècle.

APPENDICE.

NOTE PREMIÈRE.

CLEF INÉDITE DU GRAND CYRUS.

Nous donnons ce document tel que nous l'avons trouvé à la bibliothèque de l'Arsenal[1], sans y faire aucun autre changement que de mettre les différents noms dans un meilleur ordre, et sans reproduire aussi avec trop de scrupule l'orthographe du temps.

CLEF DE L'ARTAMÈNE OU LE GRAND CYRUS,
MDCLVI.

Mandane est Mme la duchesse de Longueville; où il se voit que l'idée de la beauté du corps et de l'esprit de l'héroïne est prise de cette princesse.

1. La bibliothèque Mazarine possède aussi parmi ses manuscrits, au n° L, 2086, une clef du *Cyrus* un peu abrégée, où les noms sont quelquefois estropiés, et qui nous a paru, en général, inférieure à celle de l'Arsenal.

Iaxare, feu M. le Prince (le père de Mme de Longueville et de Condé).

Cyrus est M. le Prince (actuel, Condé), comme la description d'une partie de ses grandes actions le fait voir dans la suite de l'ouvrage, lorsqu'il étoit général des armées du roi de France.

L'on peut voir M. le Prince fidèlement peint comme on le voit quand il va combattre, lorsque Cyrus quitte Araminte.

Le château où étoit Araminte est Charenton, que M. le Prince prit à la vue de cinquante mille hommes, qui n'osèrent l'attaquer à la vallée de Fécamp, où il s'étoit posté, et rentrèrent honteusement dans la ville. Toute cette grande action est purement écrite selon la vérité.

Le prince Artibie, blessé à mort, étoit feu M. le duc de Châtillon, que M. le Prince aida à porter de ses propres mains, ainsi que le fait Cyrus.

La grande ville d'Artaxate est celle de Paris.

Le siége de Cumes est le siége de Dunkerque, exactement décrit selon la vérité.

La bataille de Thybarra est une vraie description de celle de Lens, que l'armée du Roi gagna sur les Espagnols, commandée pour lors par M. le Prince. Et voici tous ceux qui servirent sous lui et les chefs des ennemis :

Lens, Thybarra.
L'archiduc Léopold, Crésus, roi de Lydie.
Le comte de Fuensaldagne, le roi de Pont.
Le général Bec, Arinaspe.
Le comte de Buquoi, Myrsile.
Le prince de Ligne, Pactias.
Le prince de Salm, le prince de Mysic.
Le comte de Ligneville, Artibe.
Les Cravates, les Mariandins.
Les Lorrains, les Égyptiens.

Le maréchal de Grammont, Mazare.
Le maréchal d'Aumont, le roi d'Assyrie.
Le maréchal de La Ferté-Seneterre, Gobrias.
Le duc de Châtillon, Hidaspe.
Le marquis de Noirmoutier, Artabase.
Erlac, le roi de Phrygie.
Le marquis de la Moussaye, Tigrane.
Le Plessis-Bellière, Chrysante.
M. de Rohan [1], Feraulas.
Le comte de Lillebonne, Phraarte.
Le comte de Cossé, Abradate.
Le marquis de Saint-Mégrin, Adusius.
Le marquis de Faur (Fors, frère de Mlle du Vigean), Artabane.
Le comte de Brancas, Anaxaris.
Barbantane, Gadate.

Amestris est Mme la princesse d'Harcourt. Otane est le prince son mari. Aglatidas est M. le marquis de Vardes, à présent capitaine des Cent-Suisses de la garde du Roi. Le jardin où se fait leur entretien est celui des Thuilleries.

L'histoire de la princesse Palmis et de Cléandre est une partie de celle de la reine de Pologne et de feu M. le grand écuyer de France, nommé Cinq-Mars.

La princesse de Salamis est la marquise de Sablé, et Polydamas étoit feu le duc de Montmorency. Callicrate étoit feu Voiture.

Pisistrate est le comte de Fiesque. Cléocrite, la comtesse de Fiesque.

1. Le manuscrit de l'Arsenal : *de Rose*. Mais Rosen n'était pas à Lens, et pour être l'ennemi de Turenne il n'était pas l'ami de Condé. Le manuscrit de la Mazarine donne *M. de Rohan*, évidemment le duc de Rohan-Chabot, qui n'était pas non plus à Lens, mais qui était l'ami particulier de Condé, et auquel conviennent parfaitement une grande partie des actions de Feraulas.

Lysidice est Mme la marquise de Laval, fille de M. le chancelier de France.

Noromate, Mlle de Vertus.

Cléonisbe est Mme des Pennes, baronne de Pervis, la première dame de Marseille. Baumilcar est le feu Plessis, capitaine des galères, cousin de la duchesse d'Aiguillon. Péranius, prince de Phocée, étoit le feu baron de Baume.

L'histoire de Thrasibule et d'Alcionide est celle de Mme la marquise de Courbon, femme du lieutenant de Roi dans Monaco. Cette action du corsaire amant, qui vouloit enlever sa maîtresse et qui s'en empêcha par vertu, fut effectivement faite par un corsaire d'Alger, amoureux de cette dame.

Presque toute l'histoire d'Élise est véritable. Élise étoit Mlle Paulet. Le roi de Phénicie étoit Henri le Grand. Polygène étoit le feu duc de Bellegarde, ci-devant grand écuyer de France. Agénor étoit le baron de Termes, son frère. Phocillon s'appeloit Pontac. Liriope étoit Gannèse. Les trois frères rivaux, MM. de Guise. Croisille étoit Guédron, maître de la musique. Celle que le Roi quitta pour Élise étoit feue Mme la Princesse. Asiadate étoit le feu duc de Candale.

Cléomire est la marquise de Rambouillet.

Philonide est la marquise de Montausier.

Mégabate est le marquis de Montausier.

Le mage de Sidon est M. Godeau, évêque de Grasse et de Vence.

Cléarque étoit feu M. Arnauld, maître de camp des carabins,

Théodamas est M. Conrart.

Pherecide étoit feu Chandeville, neveu de M. Malherbe.

Aristée est M. Chapelain.

Sapho est Mlle de Scudéry.

Doralise, dans l'histoire de Panthée, est une fille de grand esprit, nommée Mlle Robineau.

Cléodore est une personne d'un mérite extraordinaire, connue et estimée de toute la cour, qui se nomme Mlle Legendre.

Zénocrite est une dame d'un esprit divertissant, mais extraordinaire, qui se nomme Mme Cornuel.

Philoxène est une dame veuve, de grand mérite, Mme Aragonais.

Agathirse est M. de Raincy.

Philiste, Mme de Vaur [1].

Méliante, Mme d'Ourceville [2].

Bérise, Mme de Congy [3].

1. *Sic.* Philiste est bien une dame du roman, t. III, liv. Ier; mais nous ne connaissons pas Mme de Vaur; à moins que ce ne soit la femme de Scarron de *Vaure*, parente de Paul Scarron.

2. *Sic.* Nous est également inconnue. D'ailleurs le Méliante du Cyrus étant un homme, il faudrait au moins M. d'Ourceville. Nous supposons qu'il faut lire : M. de Doneville, conseiller au parlement de Toulouse. Voyez le tome deuxième de notre ouvrage, et les papiers de Courart, in-fol., t. V, p. 153.

3. Nous est entièrement inconnue. Il y a dans le *Dictionnaire des prétieuses* une *Clorinie* que Somaize appelle *Madame de Congis*, et qu'il dit de fort bonne naissance, mais d'une très-équivoque renommée. Avertissons que les quatre derniers noms manquent dans la clef de la Mazarine.

NOTE DEUXIÈME.

LA BATAILLE DE LENS.

N'ayant cité de la description de la bataille de Thybarra que le très-court passage sur le vrai motif de la résolution prise par Condé de défiler en plein jour devant l'ennemi, nous donnons ici cette description tout entière, afin que le lecteur puisse juger par lui-même de la manière de Mlle de Scudéry, et comparer son récit avec ceux de la Gazette, du maréchal de Grammont et de Montglat, surtout avec la relation de Coste.

Le Grand Cyrus, tome V, livre III, page 1241 : Thybarra (Lens[1]) étoit une ville d'une médiocre grandeur, située sur une agréable colline, à cent trente stades de Sardis. Au pied de cette colline passoit une petite rivière (le Souchet), qui, en formant tout à l'entour un marais assez étendu, en rendoit l'abord difficile[2]; de sorte qu'il paroissoit assez que Crésus (l'archiduc Léopold) croyoit avoir besoin de tout contre un

1. Lens est aujourd'hui une petite ville du Pas-de-Calais à 4 lieues de Béthune et à trois lieues et trois quarts d'Arras, sur une petite rivière appelée le Souchet.

2. Circonstance importante qui ajoutait beaucoup à la force de la position de l'Archiduc, et que la Gazette a le tort de ne pas mentionner; elle est soigneusement indiquée dans la relation donnée par Coste.

prince tel que Cyrus. Comme ce héros étoit accoutumé à chercher ses ennemis et à ne les fuir jamais, il fut se mettre en bataille sur la hauteur la moins éloignée de Thybarra et la plus opposée à celle où étoit Crésus, témoignant avoir une si violente envie de combattre qu'il eut besoin de toute sa prudence pour s'opposer à l'ardeur de son courage, qui vouloit qu'il hasardât tout plutôt que de ne combattre point. Toutefois, venant à considérer que, s'il perdoit la bataille, sa gloire recevroit une tache, il examina la chose de plus près. Il vit donc que l'aile droite de Crésus étoit à couvert de la ville de Thybarra, qui de ce côté-là étoit fortifiée naturellement par la chute de plusieurs torrents qui, par la suite des temps, s'étoient fait des passages si profonds et si tortueux qu'ils en rendoient l'abord très-difficile. Cyrus sut encore que le corps de la bataille des ennemis étoit si judicieusement posté qu'il ne l'eût pu être mieux; car enfin il étoit dans de petits bois que la nature avoit tellement retranchés que l'art ne l'eût pas si bien fait; et pour l'aile gauche, comme elle étoit sur une éminence où pour y aller il falloit passer plusieurs défilés, il y auroit eu beaucoup d'imprudence d'en concevoir le dessein, principalement l'armée de Crésus étant bien plus nombreuse que celle de Cyrus. Le Roi de Lydie avoit pourtant espéré que Cyrus feroit ce qu'il avoit fait auprès d'Artaxate (au combat de Charenton, près Paris) et en Assyrie (à Nortlingen, en Bavière), et qu'ainsi, ne hasardant rien et Cyrus hasardant tout, il pourroit remporter la victoire. Mais, comme la prudence consiste principalement à changer de sentiment selon les occurrences, Cyrus, qui avoit tout hasardé en Arménie, où il le pouvoit faire sans choquer la raison, ne voulut pas faire la même chose en Lydie, où il ne le pouvoit sans s'exposer à perdre la victoire. Il fit pourtant tout ce qui fut en son pouvoir pour tâcher de faire quitter à Crésus le poste qu'il occupoit, et pour l'obliger à combattre; et l'on peut dire que tout ce que l'art militaire enseigne pour forcer des ennemis à faire plus qu'ils

ne veulent fut employé inutilement en cette occasion; de sorte que, tout ce jour-là, les deux armées furent en de continuelles escarmouches, sans que Cyrus pût jamais engager les ennemis à un combat général. Cependant le lieu où il étoit campé étoit extrêmement incommode; car, comme les ennemis étoient maîtres de la petite rivière qui passe auprès de Thybarra, on ne savoit où mener boire les chevaux de son armée ni même où trouver du fourrage. Cyrus se résolvant donc à décamper, il fit dessein d'aller se poster assez près du Pactole (à Neus), où son armée trouveroit abondance de tout ce qui lui manquoit au poste qu'elle abandonnoit, et d'où il pourroit observer la contenance des ennemis et être en état de pouvoir facilement les joindre, et les forcer à combattre, de quelque côté qu'ils marchassent.

La difficulté étoit de résoudre s'il décamperoit de jour ou de nuit. La prudence vouloit que ce fût de nuit, mais le grand cœur de Cyrus n'y pouvoit consentir et n'y consentit pas en effet. *Il est vrai qu'une des raisons qui l'obligèrent à suivre plutôt en cette occasion les mouvements de son courage que les conseils de la prudence ordinaire fut qu'il espéra que peut-être Crésus et le Roi de Pont voudroient-ils du moins faire semblant de le suivre, et que, profitant de cette occasion, il tourneroit tête et les forceroit à combattre.* De sorte qu'encore qu'il connût bien qu'il y avoit un danger évident à faire ce qu'il prétendoit, et que le bon succès en étoit douteux, il ne laissa pas d'entreprendre de se retirer à la vue d'une armée beaucoup plus forte que la sienne et commandée par des princes qui savoient admirablement la guerre, et qui par conséquent devoient vraisemblablement prendre la résolution de faire en sorte que la retraite de Cyrus se changeât en fuite, et que sa fuite fût suivie de sa défaite entière.

Cependant le courage héroïque de Cyrus l'emporta sur toute autre considération, et, dès que la pointe du jour lui permit de voir la route qu'il devoit prendre, le corps de réserve marcha, la seconde ligne le suivit et précéda la première,



qui marcha immédiatement après; ensuite de quoi et les machines et les chariots marchèrent à la tête de l'infanterie[1]. Les ordres de Cyrus furent si bien exécutés que cette retraite se fit sans confusion et sans péril, excepté la première ligne de l'aile droite, où étoit Cyrus, parce que l'aile gauche de Crésus, qui lui étoit opposée et où étoient les Lydiens et les Mariandins (les Lorrains et les Croates), étoit la plus dégagée et celle qui pouvoit plus facilement fondre sur ce prince, parce qu'il y avoit moins d'obstacles de son côté que des autres. Aussi fut-ce celle qui commença de quitter son poste pour aller charger un prince que les Lydiens n'eussent osé attaquer de pied ferme, et qn'ils n'attaquoient que parce qu'il se retiroit.

Cependant Cyrus avoit voulu que le corps de cavalerie que commandoit Hidaspe (le duc de Châtillon) fît ferme dans la plaine, afin que la ligne pût se retirer par les intervalles de la cavalerie, comme en effet elle le fit. Mais les troupes que commandoit ce jour-là Artabase (le marquis de Noirmoutier, maréchal de camp, qui, avec Villequier, lieutenant général, depuis le maréchal d'Aumont, commandait sous M. le Prince l'aile droite), qui faisoient la retraite de toute l'armée, aussi bien que celles que commandoit Anaxaris (le comte de Brancas, mestre de camp, c'est-à-dire colonel du régiment de cavalerie légère de M. le duc d'Orléans), furent attaquées par les Mariandins, de qui ils soutinrent l'effort avec beaucoup de courage, principalement Anaxaris, qui fit des miracles en cette occasion. Mais, quoi qu'ils pussent faire, les troupes qu'ils

1. Il faut faire grande attention à cet ordre de marche : il atteste l'espérance d'engager une bataille. L'arrière-garde ouvrait la marche commandée par d'Erlac, officier d'une solidité à toute épreuve, et qui avait avec lui les restes de cette fameuse cavalerie weimarienne formée par le duc Bernard, et qui, à Nortlingen, sous Turenne, avait rétabli le combat et sauvé l'armée. La ligne véritablement exposée était la première qui, en défilant, se trouvait à peu près en face de l'aile gauche de l'ennemi commandée par Beck et composée de la célèbre cavalerie croate et lorraine. Aussi Condé avait-il pris le commandement de cette première ligne, que couvrait d'ailleurs Châtillon avec sa gendarmerie.

commandoient plièrent ; Anaxaris fut blessé et fait prisonnier, et Artabase, plus heureux que lui, se dégagea d'eux et rejoignit ceux de son parti [1]. Les ennemis, voyant un commencement si heureux, eussent poussé leur victoire plus avant si Hidaspe ne les eût arrêtés et ne les eût repoussés si vigoureusement qu'il en mérita des acclamations et des louanges de toutes les deux armées qui le virent aller à la charge avec une ardeur qui faisoit assez connoître qu'il étoit digne de l'amitié que Cyrus avoit pour lui. Hidaspe, combattant donc et pour sa propre gloire et pour celle de son maître, repoussa les Mariandins et les Lydiens qui les soutenoient jusques à demi-hauteur de la colline dont ils étoient descendus; mais, un moment après, trois escadrons les venant soutenir, et ces trois étant suivis de toute la cavalerie de Crésus, qui fut commandée pour s'opposer à la valeur d'Hidaspe, il fallut que les siens cédassent à la multitude et se retirassent en confusion, principalement parce qu'ils se retiroient en descendant.

Cyrus, de qui la prudence ne pouvoit être trompée et qui avoit prévu ce qu'il voyoit, avoit commandé à une partie de ses troupes de se mettre en bataille sur la hauteur la plus proche, et avoit voulu que sa ligne s'arrêtât dans la plaine, afin de favoriser en personne la retraite d'Hidaspe. Pour cet effet il avoit été d'escadron en escadron exhorter tous ceux qui les composoient à se montrer dignes de l'opinion avantageuse qu'il avoit de leur courage; et en effet il crut qu'ils feroient ce qu'ils avoient accoutumé de faire, et qu'ils ne l'abandonneroient pas. Cependant, comme il étoit prêt d'aller charger ceux qui forçoient les siens à se retirer avec tant de désordre, et que l'on voyoit déjà dans ses yeux cette fierté qui avoit accoutumé d'inspirer une nouvelle ardeur à ses soldats et

1. Relation de Coste : « Le comte de Brancas fit dans cette occasion tout ce qu'un homme de cœur peut faire, il y demeura blessé et prisonnier. Le marquis de Noirmoutier, se trouvant embarrassé parmi les Cravates, se fit jour l'épée à la main. »

d'épouvanter ses ennemis, ces mêmes escadrons qui lui avoient promis de ne le quitter point, et qui ne l'avoient jamais quitté, se trouvèrent capables de la peur qu'ils avoient accoutumé de donner aux autres. Ainsi, soit que la multitude des ennemis les étonnât, soit que la retraite tumultueuse des leurs ébranlât leur courage, ou soit qu'il y ait certains momens dangereux à la guerre où les plus braves ne peuvent répondre d'eux-mêmes, ils abandonnèrent Cyrus ; de sorte qu'il ne put faire autre chose que songer enfin à sauver sa personne pour sauver son armée. Ce ne fut pourtant qu'à l'extrémité qu'il prit cette résolution, et après s'être vu plus d'une fois en danger d'être pris ou tué; tant il avoit de peine à se retirer devant les ennemis, lui qui n'en avoit jamais rencontrés qu'il n'eût battus. Tous ceux à qui la frayeur ôta le jugement ne purent s'empêcher de fuir jusques au pied de la hauteur où la seconde ligne étoit postée, aussi bien que l'aile gauche de la première, l'infanterie de bataille et le corps de réserve. Mais ceux à qui le péril ne fit pas perdre la raison s'arrêtèrent à un endroit de la plaine où un petit rideau les couvroit en quelque sorte. Cyrus, qui dans cette fâcheuse rencontre avoit l'esprit aussi libre que s'il n'eût pas été en péril, voyant quelques-uns des siens qui avoient fait halte, commença de les rallier; et il le fit avec tant de courage et si à propos que, tournant tête aux ennemis, non-seulement il les arrêta tout court, mais il les repoussa vigoureusement et les força de se retirer sur l'éminence que les gens de Cyrus avoient quittée, et qui étoit opposée à celle où ils étoient postés [1].

Après que Cyrus eut fait cette généreuse action et qu'il eut rejoint le Roi d'Assyrie (Villequier), de Phrygie (d'Erlac),

1. La Gazette, Grammont et Coste racontent de même ce moment critique de la bataille, et vantent le sang-froid de Condé qui eut le bon sens de suivre le mouvement de retraite précipitée de sa cavalerie ébranlée, et la rallia à propos près de sa seconde ligne postée au bout de la plaine sur une hauteur.

d'Hircanie, et tous les autres princes qui étoient à cette armée, il résolut absolument de donner bataille et de ne changer rien au premier ordre qu'il avoit donné : comme en effet il n'y eut point d'autre changement, sinon que la première ligne de l'aile droite devint seconde ligne, Cyrus ne jugeant pas qu'elle fût assez bien remise de l'effroi dont elle avoit été capable pour l'exposer au premier choc du combat. Ce n'est pas que ce ne fût une chose aussi dangereuse que hardie de vouloir changer un ordre de bataille à la vue des ennemis ; cependant le changement de ces deux lignes se fit avec tant d'ordre et d'un mouvement si réglé qu'il n'y eut aucune confusion, car, faisant une contre-marche, elles passèrent à la place l'une de l'autre par leurs intervalles, et le firent avec tant de justesse qu'en fort peu de temps elles se trouvèrent en état de combattre s'il le falloit[1]. Tout ce que Cyrus avoit rallié de cava-

1. Ce changement de front, si nécessaire pour donner un peu de repos à la cavalerie de Châtillon qui venait de faire une charge si heureuse, et en même temps si périlleuse parmi le trouble et la confusion dont on commençait à peine à sortir, cette manœuvre hardie est indiquée dans la Gazette, sans nulle remarque : « Dans cette apparence de confusion, le prince de Condé, avec un jugement et une diligence incroyables, remit ses troupes en bataille et fit avancer la seconde ligne au poste de la première comme étant plus fraîche et moins ébranlée, et repasser la première au poste de la seconde. » Montglat, dont tout le récit est obscur et confus, se contente de dire : « Dans cette surprise, il ne perdit point le jugement, mais avec une présence d'esprit admirable, il mit son armée en bataille, et alla lui-même de ligne en ligne donner ses ordres. » Le maréchal de Grammont qui, en apprenant la déroute de l'arrière-garde, était accouru auprès de son général, raconte qu'ils eurent là une courte conversation où Condé, tout ému qu'il était, lui exprima la ferme résolution de livrer sur-le-champ la bataille : « connoissant à merveille qu'en telles occasions il n'est ni prudent ni sage de barguigner. Le prince de Condé dit seulement au maréchal de Grammont de lui donner le temps de faire passer sa seconde ligne au poste de la première, parce qu'il la trouvoit si effrayée qu'elle seroit certainement battue s'il la ramenoit une seconde fois à la charge. Et ce fut un effet de sa présence d'esprit et de cette connoissance parfaite qu'il avoit des hommes et qui le mettoit toujours au-dessus des autres dans les plus périlleuses et les plus grandes occasions, car tout ce qu'il y avoit à faire se présentoit à lui dans l'instant. Ce sont de ces génies rares pour la guerre dont entre cent mille il s'en rencontre un d'une pareille espèce. » Coste exactement comme Mlle de Scudéry : « Il n'y eut rien d'innové

lerie fut renvoyée au poste qu'elle devoit occuper; et toutes choses enfin furent si bien et si tôt rétablies que l'on ne s'aperçut pas que l'on eût perdu quelques hommes à cette retraite, dont le nombre se trouva en effet être fort petit[1].

Cependant Cyrus, qui vouloit toujours choisir le lieu le plus dangereux, principalement à un jour de bataille, prit l'aile droite et fut se poster à la première ligne, dont les escadrons étoient composés de Persans, de Mèdes et de Cappadociens: ayant placé un petit corps de volontaires qui voulurent avoir l'honneur de combattre auprès de lui en cette journée dans l'intervalle des deux escadrons que Gadate (le comte de Barbantane) commandoit, à la tête desquels ce prince voulut combattre. Les plus remarquables de ces volontaires étoient Persode, Andramite, Ligdamis, Timocréon, Sosicle, Hermogène, Bélésis, Orsane et Tégée; Féraulas et Ortalque suivant aussi leur maître de fort près. Ceux qui servirent ce jour-là sous ce prince furent le Roi d'Assyrie (le marquis de Villequier, depuis

qu'à la première ligne de l'aile droite, que l'on fit seconde ligne de première qu'elle étoit, tant pour la rafraîchir que pour ne pas la commettre au premier choc des ennemis, dans l'épouvante où elle sembloit être. C'étoit une entreprise bien hardie de changer quoi que ce fût dans l'ordre de bataille en présence des ennemis, mais le mouvement de ces deux lignes se fit sans confusion. Elles firent une espèce de contre-moutre, et passèrent par leurs intervalles avec un ordre merveilleux à la place l'une de l'autre. Les gendarmes ralliés furent remis en leur poste, ce qui défailloit fut rétabli et rangé en fort peu de temps, et le nombre de ceux qui furent pris ou tués à la retraite ne se trouva pas considérable. »

1. Le comte de Brancas fut pris, le comte de Gnitaut, un des amis particuliers de Condé, fut blessé et pris à la tête de la compagnie des chevau-légers du Prince. Le régiment des gardes perdit beaucoup de ses officiers, et Grammont dit que Condé lui-même « courut grande fortune d'être tué ou pris... On le poursuivit assez longtemps l'épée dans les reins, et bien lui prit d'avoir un bon cheval, sans quoi il eût essuyé le même sort de son page qui fut blessé et pris derrière lui. » Est-ce à ce moment ou à un autre de la journée qu'il faut placer ce trait du jeune Bouteville, alors âgé de dix-neuf ans, et qui faisait à Lens sa seconde campagne? Voyant la petite troupe où était Condé près d'être écrasée, il se mit à la tête d'une compagnie des chevau-légers de la garde, et, prenant en flanc l'escadron ennemi, dégagea le Prince; première action d'éclat du futur maréchal de Luxembourg. *Histoire du maréchal duc de Luxembourg*, in-4°, La Haye, 1758, p. 2.

maréchal d'Aumont), qui commandoit la première ligne, assisté d'Aglatidas (le marquis de Vardes, depuis capitaine des cent Suisses de la garde du roi); Tigrane (le marquis de La Moussaye), qui demeura auprès de la personne de Cyrus pour faire auprès de lui ce qu'Aglatidas faisoit auprès du Roi d'Assyrie, et Artabane (le marquis de Fors, frère de Mlle du Vigean), qui commandoit la cavalerie de cette brigade. Cependant Mazare (le maréchal de Grammont) prit l'aile gauche, dont la première ligne étoit égale en nombre d'escadrons à la première ligne de l'aile droite; Gobrias (le marquis de La Ferté Senneterre, lieutenant général, plus tard le maréchal de La Ferté), commandant cette première ligne, assisté d'Adusius (le marquis de Saint-Mégrin, le frère de la belle Saint-Mégrin); Phraarte (le comte de Lillebonne, un des fils du duc d'Elbeuf), commandant aussi la cavalerie de cette brigade. La première ligne d'infanterie marchant entre les deux ailes étoit de cinq bataillons, les machines et les tours marchant à la tête de l'infanterie, aussi bien que les cent chariots armés de faulx que commandoit Abradate (le comte de Cossé, qui était à la tête de l'artillerie, ayant sous lui La Guette et Des Hayes), dont le magnifique chariot avoit quatre timons et étoit tiré par huit chevaux de front, les plus beaux du monde. La seconde ligne de l'aile droite étoit commandée par Artabase (le marquis de Noirmoutier), comme la seconde ligne de l'aile gauche par Chrysante (Le Plessis Bellière); la seconde ligne d'infanterie étoit de cinq bataillons; plusieurs escadrons de cavalerie étoient postés entre les deux lignes d'infanterie, et tout le gros de la cavalerie persienne, où étoient les Homotimes et l'infanterie assyrienne, que commandoit Hydaspe (Châtillon), composoit le corps de bataille. Le corps de réserve, composé de Phrygiens et d'Hircaniens, étoit commandé par les Rois de Phrygie (d'Erlac) et d'Hircanie[1]. Les choses étant en cet état,

1. La clef ne dit pas quel est le roi d'Hircanie; mais nous pensons que c'est le marquis de Rasilly, maréchal de camp, qui servait de second à Erlac.

Cyrus en eut une joie intérieure qui parut sur son visage, et qui inspira de la hardiesse à tous ceux qui la remarquèrent. Mais, afin que le même esprit de valeur qui l'animoit animât toute son armée, il fit une revue de toutes ses troupes, et, allant de ligne en ligne, d'escadron en escadron et de rang en rang, il dissipa la crainte de ceux qui en avoient et augmenta même le courage des plus vaillants. « Souvenez-vous, mes compagnons, » disoit-il en parlant aux premiers escadrons à qui il adressa la parole, « qu'il s'agit aujourd'hui de combattre, non-seulement pour la victoire que nous voulons remporter, mais encore pour conserver la gloire que nous avons acquise en tant d'autres occasions. » Ensuite, se tournant vers d'autres troupes : « N'oubliez pas, leur disoit-il, qu'il y a bien souvent plus de péril ponr ceux qui combattent mal que pour ceux qui combattent bien, et qu'en toutes sortes de combats il y a plus de sûreté à tenir ferme qu'à fuir. » Passant outre, et s'adressant à d'autres : « C'est aujourd'hui, soldats, » s'écrioit-il, « qu'il faut faire voir que nous savons l'art de vaincre, et que nous ne triomphons pas par hasard. N'oubliez pas, » ajoutoit-il en regardant d'autres escadrons, « qu'une partie de ces mêmes ennemis que nous allons combattre ont déjà été vaincus par nous en d'autres rencontres, et que nous ne l'avons jamais été par personne. Que la multitude de nos ennemis, » disoit Cyrus à ceux qu'il croyoit être les moins vaillants, « ne vous épouvante pas ; car si nous avons plus de cœur qu'ils n'en ont, nous ne laisserons pas de les vaincre facilement. Je vous ferois tort, » disoit-il à ceux qu'il vouloit flatter, « si je vous exhortois à combattre ; et il suffit de vous dire que vous fassiez ce que vous avez accoutumé de faire. Au reste, mes compagnons, » poursuivoit ce prince en avançant toujours, « souvenez-vous que notre cause est juste, que les dieux sont équitables, que vous êtes braves, que vous n'avez jamais été vaincus, et que vous pouvez sans craindre d'être trompés espérer de grandes récompenses. C'est pourquoi je puis, ce me

semble, très-hardiment vous promettre la victoire, si vous faites seulement ce que je suis résolu de faire moi-même[1]. » Après cela Cyrus leur recommanda particulièrement trois choses : l'une de s'entre-regarder marcher, afin que, s'observant l'un l'autre, l'ordre de la bataille ne fût point rompu, et que les lignes fussent droites et leurs distances égales ; l'autre chose qu'il leur recommanda encore fut de ne se précipiter point en allant à la charge, et de n'y aller qu'au pas seulement ; et la dernière, de laisser tirer tous les premiers traits des ennemis et lancer tous leurs javelots, devant que de jeter les leurs[2] ...

Alors on vit la cavalerie lydienne, qui paroissoit sur la hauteur qui étoit vis-à-vis de Cyrus, s'ouvrir tout d'un coup à droite et à gauche pour faire place à la bataille[3] de Crésus. Cyrus, jugeant alors par ce qu'il voyoit qu'enfin les ennemis étoient résolus à accepter le combat qu'il leur présentoit, eut

1. Ces discours ont bien l'air d'être de Mlle de Scudéry. Le maréchal de Grammont parla aussi aux troupes, à ce qu'il rapporte : il leur dit : « que la bataille venoit d'être résolue, qu'il les conjuroit de se ressouvenir de leur ancienne valeur et de ce qu'ils devoient au Roi, comme aussi de bien observer les ordres qu'on leur avoit donnés, que l'action dont il s'agissoit étoit de telle importance, vu la situation présente des affaires, qu'il falloit vaincre ou mourir, et qu'il alloit leur montrer l'exemple, en entrant le premier dans l'escadron des ennemis qui seroit opposé au sien. Ce discours court et pathétique plut infiniment aux soldats, etc. » « Châtillon, dit Mme de Motteville, t. II, p. 321, conta à la Reine que le prince de Condé pour toute harangue avoit dit aux soldats : « Mes amis, ayez bon courage. Il faut nécessairement combattre aujourd'hui ; il sera inutile de reculer, car je vous promets que, vaillants ou poltrons, tous combattront, les uns de bonne volonté, et les autres par force. »

2. La Gazette, Grammont et Coste disent la même chose.

3. On appelait alors la bataille le corps de bataille, c'est-à-dire le centre où étaient ordinairement l'infanterie et l'artillerie. Coste : « On aperçut en même temps que la cavalerie des ennemis, qui se tenoit sur la hauteur opposée à celle du Prince, s'ouvroit à droite et à gauche : c'étoit pour faire place à la bataille de l'Archiduc, qui étoit sorti de son poste de Lens avec tout son canon, toute son infanterie et tout ce qui lui étoit resté de cavalerie. Le général Beck, qui avoit été à la chasse de nos troupes de retraite, l'avoit envoyé solliciter de venir sur sa parole, non pas à la bataille, mais à la défaite du Prince. »

une joie inconcevable de voir que *sa feinte retraite les avoit trompés, et les avoit malgré eux attirés au combat, dans l'espérance qu'ils avoient de le vaincre plus facilement ce jour-là qu'un autre*, à cause du petit désordre qui étoit arrivé. Cependant l'armée de Cyrus étoit en état de combattre, et celle de Crésus ne l'étoit pas; de sorte que la diligence de cet illustre conquérant surprit ceux qui le vouloient surprendre. En effet, sans perdre de temps et sans donner loisir aux ennemis de se ranger, Cyrus marcha droit à eux, y ayant déjà trois heures et demie que le soleil étoit levé. Jusques alors l'espérance de la victoire avoit été dans l'armée de Crésus: mais dès que les ennemis virent que Cyrus alloit à eux, comme ayant absolument déterminé de combattre, ils perdirent une partie de leur assurance, et tinrent du moins la victoire un peu douteuse..... Toutefois Crésus et le Roi de Pont, voyant qu'ils étoient forcés de combattre, ne laissèrent pas de témoigner de la fermeté et de marcher au combat avec assez de résolution. Ils avoient pourtant un notable désavantage; car ils étoient contraints de se ranger en bataille en marchant, si bien qu'il étoit difficile qu'un si grand corps, dont toutes les parties étoient si mal affermies, pût être en état de soutenir le choc d'un autre plus ferme[1]. Mais à la fin ils vinrent pourtant à bout de ranger leurs troupes. Le prince Myrsille (le comte de Bucquoi) commanda les deux lignes de l'aile droite, assisté de Pactias (le prince de Ligne), qui donnoit des ordres pour lui. Le prince de Mysie (le prince de Salm) et un homme de qualité de Lydie nommé Artibe (le comte de Ligneville) commandoient les deux lignes de l'aile gauche. Arinaspe, vaillant

1. La Gazette et Grammont ne signalent pas ce point essentiel qu'en descendant de leur hauteur les troupes ennemies étaient un peu en désordre et étaient forcées de se former à mesure qu'elles avançaient, tandis que nos troupes étaient depuis longtemps rangées en bon ordre à leur place. La relation de Coste a bien soin de signaler ce désavantage de l'ennemi: « Ils faisoient deux choses embarrassantes tout à la fois lorsqu'on va à un combat décisif; car ils marchoient et se rangeoient en bataille en même temps. »

capitaine d'Ionie (le général Beck) commandoit toute l'infanterie; et le Roi de Pont (le comte de Fuensaldagne) toutes les autres troupes, qui soutenoient celle-ci, Crésus s'étant posté à la tête d'un corps de cavalerie lydienne au milieu de sa bataille.

Ces deux grandes armées pouvoient être à trente pas près l'une de l'autre, lorsque Cyrus s'aperçut que de l'aile gauche des ennemis, on tira trois coups de traits sur l'aile droite de la sienne ; de sorte que ce prince, appréhendant que ses soldats allassent tirer avec précipitation devant que leurs ennemis eussent lancé leurs javelots, fit faire halte pour les en empêcher, et leur défendit encore une fois de tirer leurs traits jusqu'à ce que les ennemis eussent tiré les leurs. Ce commandement fut aussi exactement exécuté que judicieusement fait, de sorte qu'il en arriva trois avantages considérables: car cela redoubla l'ardeur des troupes en la retenant, remit l'ordre dans les lignes et dans les rangs, et confirma puissamment tous les soldats dans le dessein de laisser passer sur leur tête cette grêle de flèches, de traits et de javelots, qui partent tout d'un coup d'une armée ennemie au premier choc d'une bataille [1].

Les choses étant en ces termes, le prince de Mysie, qui se vouloit signaler en cette journée, s'avança avec sa première ligne contre celle de Cyrus, qui marcha au même instant pour les recevoir. Ces deux lignes étant arrivées à la juste distance de pouvoir lancer leurs javelots, furent un temps assez considérable sans que de part ni d'autre on voulût commencer de le faire, chacun voulant que le parti ennemi commençât. Toutefois à la fin, les Lydiens, plus impatients que les autres, commencèrent d'obscurcir l'air par une multitude incroyable de

1. C'est presque un des paragraphes de la relation de Coste : « Les deux armées étoient à trente pas l'une de l'autre, lorsque trois coups de fusil furent tirés de l'aile gauche des ennemis sur l'aile droite de l'armée du Roi. Le Prince, qui craignoit la précipitation de ses soldats, les arrêta et défendit de tirer que les ennemis n'eussent tiré à bout portant. Cette halte fit trois effets : elle tempéra l'ardeur de nos troupes, ajusta l'ordre de leur marche, et les confirma dans la résolution de souffrir le feu de l'ennemi. »

traits et de javelots. Mais au même instant Cyrus, commandant aux siens de faire ce qu'il feroit, lança le premier un javelot qu'il tenoit, et mettant l'épée à la main enfonça l'escadron qui lui étoit opposé, et fit des choses si prodigieuses que tout ce qu'il avoit fait jusques alors n'étoit rien en comparaison de ce qu'il fit en cette occasion. Toute sa première ligne le suivit courageusement, et chargea avec tant de vigueur la première ligne des Lydiens qu'elle la rompit et la renversa entièrement[1]. Cyrus, voyant que sa valeur avoit appris aux siens en ce lieu-là comment il falloit achever de vaincre, se dégagea en se faisant jour à coups d'épée, afin de voir en quel lieu on avoit besoin de son secours. Mais il ne fut pas plutôt dégagé que la seconde ligne des ennemis soutenant leur première repoussa celle d'où Cyrus venoit de partir[2], et la repoussa avec tant de vigueur que toute la valeur du Roi d'Assyrie (Villequier), qui s'y trouva, ne put même l'empêcher d'y être pris : il est vrai que ce ne fut qu'après une résistance fort opiniâtre, et qu'après avoir percé les deux lignes des ennemis. Tigrane (le marquis de La Moussaye) eut aussi le malheur d'y être blessé et fait prisonnier, malgré toute sa valeur et toutes les belles choses qu'il avoit faites à la vue de Cyrus; aussi ne se rendit-il qu'après que son cheval eut été tué sous lui et qu'après que le nombre l'eut accablé[3].

Les choses étant en ces termes, la seconde ligne, qui voulut réparer en cette occasion le malheur qu'elle avoit eu à sa re-

1. La Gazette, Monglat et Coste.

2. Coste seul attribue à l'éloignement de Condé le désavantage momentané qu'éprouva l'armée française dans cette partie de la bataille : « Un si beau commencement donna occasion au Prince de se dégager de la mêlée pour aller ailleurs et pourvoir au reste selon l'occurence des cas et le succès de la bataille. »

3. La Gazette, Montglat et la relation de Coste. La relation : « Le marquis de la Moussaye, maréchal de camp, y demeura blessé et prisonnier, après avoir combattu vaillamment à la tête du régiment de Villequier et à la vue du Prince. Son cheval tué sous lui le mit hors de défense, et sa valeur céda au nombre de ceux qui l'enveloppoient. »

traite, eut commandement de soutenir la première ; ce qu'elle fit fort courageusement sous la conduite d'Artabase (Noirmoutier). Cependant Cyrus, ayant rallié la première ligne, donna par son côté durant qu'Artabase donnoit de l'autre ; non-seulement ce prince fit des miracles en cette rencontre, mais Aglatidas[1] y fit aussi des merveilles, de sorte que toute la force des ennemis fut arrêtée par la valeur de Cyrus. Le combat fut pourtant quelque temps douteux, et la victoire ne détermina pas tout d'un coup de quel côté elle pencheroit, car tantôt les troupes de Cyrus poussoient les troupes lydiennes avec tant d'impétuosité que l'on eût dit qu'elles alloient être taillées en pièces ou réduites à prendre la fuite ; et tantôt aussi, reprenant courage, elles retournoient à la charge et faisoient reculer ceux qui les avoient renversées. Ce qu'il y eut de remarquable pour la gloire de Cyrus fut qu'il n'y eut point d'escadron rompu par les Lydiens que Cyrus ne ralliât et ne ramenât au combat, mais avec tant de cœur, de jugement et de promptitude qu'il paroissoit être en plus d'un lieu à la fois, tant il avoit de diligence à faire tout ce que son grand cœur et sa prudence lui conseilloient. Aussi ne sçauroit-on presque imaginer le nombre de fois qu'il retourna à la charge, et combien de combats il fit en un seul combat. Il n'avoit pas plutôt vaincu en un lieu, qu'il cherchoit une nouvelle matière à sa valeur[2]...

1. La clef dit qu'Aglatidas est le marquis de Vardes, mais nous pensons que c'est plutôt Arnauld, mestre de camp des carabiniers, si connu comme militaire et comme un des beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet, d'ailleurs un des plus fidèles amis de Condé. Il était à Lens, et la Gazette et la relation de Coste s'accordent pour lui attribuer en cette occasion le rôle que joue ici Aglatidas. La Gazette : « Le prince de Condé avec le sieur Arnauld, qui avoit aussi très bien fait, et les ramena au combat avec la seconde ligne qu'amenoit le marquis de Noirmoutier. » La Relation : « Le Prince étoit assisté en cette occasion d'Arnauld, maréchal de camp, qui fit bien partout, mais très-bien en cette rencontre où l'effort des ennemis fut arrêté. — Sur Arnauld, voyez le chapitre dixième de cet ouvrage.

2 La Gazette, Grammont et Coste s'accordent sur ce point. Gazette : « Sa valeur l'a porté plus de dix fois à charger leurs escadrons et bataillons. »

Cependant quelques efforts qu'il pût faire pour achever de vaincre, il trouvoit toujours une nouvelle résistance, et l'opiniâtreté des ennemis donnoit une ample matière à sa prudence et à sa valeur; de sorte que, ne voulant pas que la victoire fût plus longtemps incertaine, il fit avancer son corps de réserve. Le roi de Lydie (l'archiduc Léopold) fit la même chose; mais le succès ne fut pas égal des deux côtés, car le roi de Phrygie et d'Hyrcanie (Erlac et Rasilly, qui commandaient la réserve) chargèrent si rudement les ennemis et furent si puissamment animés par l'exemple de Cyrus, à qui ils voyoient faire des actions de valeur si incroyables qu'ils ne pouvoient s'empêcher de croire qu'il y avoit quelque chose de divin en ce prince, qu'ils eurent la gloire de mettre en déroute l'aile gauche et le corps de réserve des ennemis, qui fut contraint de prendre la fuite et de céder à la valeur d'un prince que rien ne pouvoit surmonter.

Cependant comme toute l'armée de Cyrus étoit animée d'un même esprit, Mazare (le maréchal de Grammont) [1] fit aux

Grammont : « Il chargea dix fois en personne, et fit des actions dignes de cette valour et de cette capacité si connnes de l'nnivers. » Coste : « Il n'y ent point d'escadron rompu on repoussé par les Lorrains que le prince ne ralliât et ne ramenât à la charge, ce qu'il faisoit avec une vitesse et une rapidité qn'on ne peut concevoir. La nombra des charges qu'il fit n'est pas imaginable. Il passoit comme un éclair d'un lieu à un autre. »

2. Il est certain qne le maréchal de Grammont contribua beaucoup à la victoire. Il n'a bien su que ce qui se passait où il était, mais sa narration incomplète est très-exacte dans tont ce qn'elle dit. Commandant notre aile ganche, il avait à combattre l'aile droite des ennemis composée des troupes d'Espagne. Le maréchal s'exprime ainsi : « Le maréchal de Grammont avoit les troupes d'Espagne à combattre; car comme elles avoient la droite et lni la gauche, elles lui étoient opposées, le comte de Buqnoy étoit à la tête de la première ligne, et le prince de Ligne à la seconde. Elles étoient postées sur une petite éminence; et l'on peut dire que c'était nn dnel plntôt qu'nne bataille, puisque chaqne escadron et bataillon avoit le sien en tête. Les ennemis demeuroient fermes dans l'avantage de laur hauteur, se tenant cinq ou six pas en arrière, afin qua nos escadrons allant à la charge, ils se pussent embarrasser, et les leurs nous charger en ordre. Ils n'avoient point l'épée à la main; mais comme tous les cnirassiers espagnols portent en Flandre des mousquetons, ils les tenoient en arrêt sur la cuisse, de même que si c'eût été des lances. A vingt

lieux où il étoit tout ce qu'un prince brave pouvoit faire, car il avança vers le prince Myrsile (le comte de Bucquoi) et vers Pactias (le prince de Ligne), qu'il avoit en tête, avec une valeur extrême. Il fut non-seulement à eux avec résolution, mais voyant encore qu'ils ne vouloient pas avancer, parce qu'ils étoient postés à dix pas au delà d'un rideau qu'il falloit monter pour aller où ils étoient, il y fut avec une ardeur incroyable, quoique ce fût sans désordre et sans précipitation : aussi les poussa-t-il si vigoureusement qu'ils furent contraints de se retirer en confusion et de fuir. Il y eut toutefois un escadron qui, voulant monter le rideau par l'endroit le plus difficile, fut repoussé par un escadron des ennemis ; mais Gobrias (La Ferté-Senneterre) arrivant en cet endroit, après avoir rompu un escadron de Lydiens, soutint ceux de son parti et força les autres à faire ce que faisoient presque tous les leurs, c'est-à-dire d'avoir recours à la fuite[1]. La seconde ligne des ennemis

pas d'eux, le maréchal de Grammont fit sonner la charge et avertit les troupes qu'elles avoient à souffrir une furieuse décharge, mais qn'après cela il leur promettoit qu'ils auroieot bon marché de leurs ennemis. Elle fut faite de si près et si terrible qn'on eût dit que les enfers s'ouvroient; aussi n'y ent-il guère d'officiers à la tête des corps qu'ils commandoient qui n'y demeurassent morts ou blessés; mais l'on peut dire aussi que le retour valut matines; car nos escadrons entrant dans les leurs, la résistance fut quasi nulle. On fit peu de quartier et il y eut beaucoup de monde tué. » Coste : « Le maréchal, de Grammont marcha au pas cootre le comte de Bnqnoy qni l'attendoit de pied ferme à dix pas d'un rideau qu'il falloit monter pour aller à lui. Le maréchal, sans rompre son ordre et son pas, gagna le haut dn rideau, essuya tont le feu des ennemis, les chargea et les meoa battant de telle sorte qn'il ne leur donna presque pas le temps de se reconnoître : il les rompit à la tête dn régiment Mazarin, où il combattoit accompagné de M. de Saint-Mégrin et du comte de Lillebonne, qui firent des merveilles durant tout le cours de la bataille. »

1. Coste : « Un escadron des nôtres, moutant par nn endroit des plus escarpés du rideau, avoit été repoussé par un escadron ennemi, et au retour l'ennemi alloit prendre en flanc le bataillou de Persan, lorsque La Ferté-Senneterre, lieutenant général qui venoit de rompre un régiment de cavalerie espagnole, chargea celui-ci avec tant de vigueur qu'il le mit en fuite, et l'ayant poussé jusqu'au gros des ennemis, augmenta le désordre qui étoit parmi eux. »

voulut pourtant soutenir la première ; mais Chrysanthe (Le Plessis-Bellière) étant venu joindre Mazare, elle lâcha le pied, de sorte que par ce secours l'aile droite des Lydiens fut entièrement rompue, et Mazare eut l'avantage qu'il ne vit pas seulement un instant la victoire douteuse pour son parti, quoiqu'il se vit lui-même deux ou trois fois en état d'être pris par les ennemis[1].

Le corps de bataille, qui avoit donné en même temps que les deux ailes, à la tête duquel étoient les chariots armés de faulx, n'eurent pas moins de part à la victoire ; et Abradate (le comte de Cossé, commandant de l'artillerie) fit en cette occasion... plus même qu'il ne devoit faire, car il s'exposa de telle sorte qu'on eût dit qu'il sçavoit qu'il ne pouvoit être blessé ou qu'il vouloit mourir... Hidaspe (Châtillon) étant arrivé en cet endroit, et Gadate (le comte de Barbantane, lieutenant des gardes du duc d'Enghien) l'étant venu soutenir, ils chargèrent si vertement l'ennemi qu'il fut contraint de se retirer en confusion dans le gros de la bataille. Ensuite Hidaspe ramena les troupes qu'il commandoit contre les troupes d'Arinaspe (le général Beck) et contre Arinaspe lui-même ; et tous les bataillons de la première ligne chargèrent ceux des ennemis qui leur étoient opposés avec tant de vigueur qu'Arinaspe, tout grand capitaine qu'il étoit, fut contraint de céder à la valeur d'Hydaspe, ne pouvant pas même lui résister longtemps. Le roi de Pont (le comte de Fuensaldagne), qui avoit combattu ce jour-là avec autant de courage que de malheur, voyant le désordre qui étoit dans l'armée de Crésus, fit tout ce qu'il put pour rallier ses troupes ; il se mêla vingt fois dans celle de Cyrus et faillit même à être pris ; mais qu'eût-il pu

1. Coste : « La seconde ligne des ennemis voulut soutenir la première, mais elle lâcha le pied à l'approche du maréchal de Grammont, que Le Plessis-Bellière avoit joint avec sa seconde ligne, et ce renfort acheva de rompre l'armée des Espagnols. Le maréchal se conduisit avec tant de prudence et de valeur durant tout le combat, que son aile ne fut pas seulement ébranlée. Il défit tout ce qu'il chargea, et se trouva si souvent engagé parmi les ennemis qu'il faillit deux ou trois fois à être pris dans la mêlée. »

faire au déplorable état où il se voyoit ? Crésus (l'archiduc), aussi bien que lui, donna beaucoup de marques de courage[1], sans pouvoir, non plus que ce prince, trouver de remède à son malheur. Il voyoit ses deux ailes rompues et son corps de bataille enfoncé; toute la campagne étoit couverte de morts, et de morts de son parti. L'épouvante étoit dans ses troupes; elles fuyoient partout où Cyrus les attaquoit, et fuyoient même où on ne les attaquoit pas, tant la frayeur s'étoit emparée des troupes lydiennes. De sorte que Crésus, voyant qu'il ne s'agissoit plus que de mettre sa personne en sûreté et d'aller défendre Sardis, et le roi de Pont, jugeant aussi qu'il fallait se mettre en état d'aller songer à la conservation de Mandane, ces deux princes prirent enfin la résolution de se retirer; ce qu'ils firent sans que Cyrus, qui les cherchoit partout, le pût empêcher, ni sans qu'il sçut même par où ils s'étoient retirés.

Cependant Cyrus et Mazare, étant chacun à la tête des ailes qu'ils avoient si glorieusement conduites, se joignirent au derrière de la bataille des ennemis qui n'étoit plus composée que d'un reste d'infanterie, toute la cavalerie ayant fui; de sorte que Cyrus, ne voyant plus rien qui fût en état de lui résister qu'un bataillon d'Égyptiens qui faisoit ferme, commanda à Féraulas[2] de prendre ses gardes, dont le capitaine avoit été tué, et de donner dans ce bataillon. . . . . Puis, voyant que partout son armée étoit victorieuse et que partout celle

1. Coste rend aussi justice au courage déployé par l'archiduc Léopold : « L'archiduc qui vit ce désordre fit tout ce qu'il put pour rétablir les choses. Il anima ses troupes à une généreuse résistance par l'exemple de sa valeur, et se mêla dans nos escadrons où il faillit à être pris. Mais que pouvoit-il faire, ses deux ailes étant rompues et son corps de bataille enfoncé? Il se retira et l'on ne sait pas où. Le Prince qui le chercha partout n'en put apprendre aucune nouvelle. » Monglat : L'Archiduc et le comte de Fuensaldagne se sauvèrent à Douai. »

2. Ailleurs Féraulas est le duc de Chabot-Rohan, l'ami et le confident bien connu de Condé. On l'aura mis ici pour lui faire honneur, car il n'était pas à Lens; et la relation communiquée à Coste dit que ce fut à De Roche, lieutenant de ses gardes, que Condé donna la périlleuse commission.

des ennemis étoit vaincue, il fit cesser le combat. . . . . . Ensuite de quoi, se mettant à poursuivre sa victoire en poursuivant les fuyards, il les poussa jusques à un défilé qui étoit auprès de Thybarra (Lens), qu'il investit à l'heure même et qui se rendit à discrétion. Ainsi en un même jour, il gagna une bataille, prit une ville, délivra le roi d'Assyrie (Villequier), Tigrane (La Moussaye) et Anaxaris (le comte de Brancas), que les ennemis y avoient envoyés aussitôt après les avoir pris; et ce qu'il y eut de remarquable fut que ce roi prisonnier (Villequier) fut celui qui fit la capitulation de la ville où on l'avoit mené; car les habitants, se voyant sans espoir d'être secourus et sans pouvoir de se défendre, furent se jeter à ses pieds, pour lui demander la grâce de faire que Cyrus les traitât bien; ce qu'il leur promit, et ce qu'il leur tint, Cyrus ne manquant jamais de donner des marques de clémence et de bonté quand les occasions s'en présentoient. Cette victoire ne fut pas de celles qui laissent quelques consolations aux vaincus, car les Lydiens furent battus partout et défaits partout; ils perdirent toutes leurs machines, toutes leurs enseignes, tous leurs chariots et tout leur bagage. Il y eut un nombre si grand de morts et de prisonniers que l'on ne l'a jamais pu sçavoir [2]. Arinaspe, ce vaillant capitaine ionien (le général Beck), y fut pris et si blessé qu'il en mourut le lendemain. Et

1. Montglat : « La plupart des fuyards se sauvèrent dans Lens, où Villequier étoit prisonnier; mais voyant la bataille perdue, ils se rendirent tous à lui avec la ville. Il reçut l'un et l'autre et leur promit quartier après leur avoir fait quitter les armes. » La relation de Coste : « Le Prince investit le même jour Lens, qui se rendit à discrétion. Villequier se trouva dedans : ceux qui l'avoient pris, se voyant perdus par la perte de la bataille, se rendirent à leur prisonnier, et le prièrent de faire leur capitulation avec celle de six cents soldats que l'archiduc avoit laissés dans cette place. » La Gazette dit la même chose.

2. La Gazette et le maréchal de Grammont le portent à cinq mille. On peut savoir du moins le nombre des officiers prisonniers, en lisant la liste donnée par la Gazette, depuis les généraux jusqu'à des lieutenants, des enseignes et des sergents.

tout cela, sans que Cyrus eût perdu qu'un très-petit nombre de gens [1]...

Tel est le récit de Mlle de Scudéry. A cette parfaite intelligence de l'ensemble de la bataille et des manœuvres les plus importantes, il est impossible de méconnaître la main d'un militaire, et nous avons peine à comprendre comment le maréchal de Grammont, qui fréquentait l'hôtel de Rambouillet, et sans doute avait lu *le Cyrus* et ces pages si remarquables, n'y a pas puisé une connaissance plus complète de l'affaire à laquelle il avait pris une part si glorieuse et qui devait tant l'intéresser ; comment surtout Montglat, qu'on appelait *la bibliothèque*, à cause des nombreux documents qu'il rassemblait, ne s'est pas servi de celui-ci. Ainsi que nous l'avons dit, Coste, averti par Saint-Évremont, s'était procuré, et il a introduit dans la troisième édition de son ouvrage, la vraie relation authentique, non pas celle de la Gazette, mais celle qui se conservait à l'hôtel de Condé et que Condé lui-même avait revue et corrigée. En compa-

1. Coste dit cinq cents hommes tués ou pris. Relevons ici une erreur assez grave qui lui est échappée. Il dit: « Le marquis de Noirmoutier, cadet du comte de La Suze, blessé de deux coups à la bataille, mourut deux jours après de ses blessures. Il n'avoit pas dix-sept ans accomplis, et c'étoit la seconde campagne qu'il servoit d'aide de camp et qu'il servoit très-dignement. » Le marquis de Noirmoutier était de la maison de La Trémouille et non de celle de La Suze. Il ne fut pas tué à Lens, car quelques mois après, il était à Paris, parmi les généraux de la Fronde. Coste a mal lu le mémoire dont il a fait usage; il aurait dû lire le marquis de Normanville, auquel s'applique fort bien tout ce que Coste dit de Noirmoutier. C'est la Gazette qui nous suggère cette rectification en citant le jeune marquis de Normanville comme s'étant tenu dans le combat près de la personne de Condé et ayant été blessé.

rant le récit de Coste, fait d'après cette relation, et celui de Mlle de Scudéry, on est frappé de leur ressemblance, qui trahit un commun original ; mais la supériorité est incontestablement du côté de la romancière, qui marque avec plus de précision et développe avec plus d'intelligence les points essentiels de la bataille. De plus, Coste accumule une foule de petites fautes matérielles qui ne peuvent avoir été dans la relation communiquée. Nous avons signalé [1] l'énorme bévue qui fait périr à Lens, à dix-sept ans, le marquis de Noirmoutier, qui, selon Coste lui-même, commandait la seconde ligne de l'aile droite en qualité de maréchal de camp, et qui, en 1649, à Paris, faisait partie des généraux de la Fronde. Coste doit avoir mal lu la relation manuscrite ; évidemment, au lieu de Noirmoutier, elle avait mis *Normanville*, avec la Gazette. De même Coste cite un prince de *Salve* qui nous est inconnu, au lieu du prince de *Salm*. Quoiqu'il déclare avoir transcrit *mot à mot* la pièce si précieuse qu'on lui avait prêtée, souvent il s'est borné à en faire un extrait, et il a abrégé ce qui demandait bien plutôt à être développé. Et, en parlant ainsi, nous l'accusons preuve en main, car nous venons de découvrir la relation sur laquelle il a travaillé, ainsi que Mlle de Scudéry.

Nous avons rencontré cette relation où nous ne l'avions ni espérée ni cherchée, comme il arrive presque toujours. Nous l'avions cherchée manuscrite, et nous l'avons trouvée imprimée, et déjà même,

1. Dans la note de la page précédente.

nous l'avouons, indiquée dans la *Bibliothèque historique de la France*, t. II, n° 22289, sous ce titre : *La bataille de Lens, donnée le 21 août 1648; par Isaac de La Peyrere, Paris, 1649, in-folio.* Cet auteur est mort en 1677. » Cet écrit contient vingt-deux pages; il est imprimé à l'imprimerie royale, sans nom d'auteur, mais avec une dédicace à Christine, reine de Suède, signée *La Peyrère*. La *Bibliothèque historique* indique au même endroit, n° 22288, une autre « *Relation de la bataille de Lens, gagnée par le prince de Condé sur les Espagnols, Paris, 1648,* in-4°. » Mais ces deux écrits ne diffèrent guère que par le format. L'in-4° n'a point de date, quoi qu'en dise la *Bibliothèque historique;* il n'a pas non plus la dédicace à la reine Christine, ni aucun nom d'auteur. Mais dans l'in-folio et dans l'in-4° le récit est absolument le même. La Peyrere a pu signer la dédicace, publier et retoucher un peu cette relation, comme Bessé a publié et vraisemblablement poli celle que La Moussaye avait écrite des batailles de Rocroy et de Fribourg; cela n'empêche point que le véritable auteur n'en soit un officier de Condé ou du moins que cette relation ne vienne de chez Condé, car c'est la même pièce que Coste déclare avoir reçue de l'hôtel de Condé et qu'il a publiée, en y mêlant bien des fautes. Mlle de Scudéry l'a connue, encore manuscrite ou déjà même imprimée, car elle a paru en 1649, en même temps que *le Cyrus*, et on l'y retrouve employée librement, mais avec une parfaite intelligence, et, ce nous semble, avec une netteté et une précision supérieures. L'édition in-folio, sortie des presses de l'imprimerie

royale, a dû être tirée à fort peu d'exemplaires et seulement pour en faire des cadeaux; et la réimpression in-4° était une de ces pièces volantes, qui paraissaient pour disparaître bien vite, et qui sont devenues si rares qu'on les peut considérer comme inédites. Nous croyons donc bien faire de reproduire celle-ci pour rectifier sur quelques points le récit de Coste, mettre en pleine lumière l'exactitude et le mérite du récit de Mlle de Scudéry, et achever ce petit travail sur la bataille de Lens.

LA BATAILLE DE LENTS, A PARIS, DE L'IMPRIMERIE ROYALE, MDCLIX [1].

L'archiduc Léopold, général de l'armée d'Espagne aux Pays-Bas, avoit réussi dans tous ses desseins au delà de son espérance, et il se pouvoit promettre une fin de campagne très glorieuse, si les suites étoient toujours semblables à leurs commencements. Il avoit forcé la ville et la citadelle de Courtray, à trois heures d'Ipres, et presque à la vue du prince de Condé, qui assiégeoit cette place. L'entreprise d'Ostende avoit été funeste à ses entrepreneurs; et douze cents François, malheureusement échoués sur le rivage, étoient retenus prisonniers dans la ville même qu'ils avoient voulu prendre. L'irruption qu'il (l'Archiduc) avoit faite sur la frontière de Picardie avoit eu l'effet qu'il s'étoit proposé. L'armée françoise avoit quitté la Flandre pour venir au secours de la Picardie; et les partis qu'il avoit envoyés dans cette province y avoient fait de si grands ravages, qu'il s'étoit persuadé que le bruit de son nom avoit donné de l'effroi à la ville de Paris. Mais de tous ces avantages nul ne le flattoit si agréablement que d'avoir

1. Tel est le vrai titre de l'in-folio, et non celui que donne la *Bibliothèque historique*.

réduit le prince de Condé, ce victorieux et ce conquérant, qui avoit gagné tant de batailles et qui avoit pris tant de villes, à cette dure nécessité d'avoir été spectateur de la prise de Furnes, avec ce déplaisir de n'avoir pu secourir cette place, dont la perte attiroit apparemment celle d'Ipres, que le prince venoit de prendre, et celle de Dunkerque, qu'il avoit prise deux ans ans auparavant.

Un progrès de félicités si considérables avoit élevé si haut le courage de l'Archiduc, qu'il estima que c'étoit une chose indigne de sa réputation et de la grandeur de la maison d'Autriche de se tenir au delà de la rivière de la Lys, en des postes retranchés de canaux, que les Flamands appellent *watergans*. La Lys étoit son Rubicon. Il se résolut de la passer pour entrer dans la plaine, et pour aller bien plus avant, si la fortune répondoit à sa pensée. On avoit publié que les Parisiens étoient possédés du même esprit de trouble et de confusion qui travaille nos voisins [1]. Il vouloit tenter s'ils ne seroient pas d'humeur à revoir les étendards d'Espagne, et à lui ouvrir les portes de la ville la plus belle, la plus riche et la plus superbe de toutes les villes du monde.

Le prince de Condé, général de l'armée du Roi dans les mêmes Pays-Bas, voyoit le succès des affaires de l'Archiduc et le désordre des siennes avec une douleur sensible, mais secrète. La fortune, qui l'avoit toujours favorisé, sembloit à ce temps-là ne le regarder que de mauvais œil, et le reproche des fautes qui n'étoient pas siennes tomboit en quelque façon sur lui par la créance que l'on avoit conçue qu'étant le maître de son armée rien ne s'y passoit que par son ordre ; ce qui n'étoit pourtant pas si absolument vrai que tout le monde le croyoit.

Le siége d'Ipres avoit été résolu dans le conseil de guerre tenu à Paris, sur un faux rapport de celui qui avoit mal

1. Les Anglais.

reconnu la place. Et si le Prince, qui ne se donne point de repos et qui n'en donne à personne dans toutes les actions de la guerre, n'eût apporté à ce siége une résolution, une vigilance et une assiduité toutes particulières, il est certain qu'il auroit été plus long, et par conséquent plus douteux.

Quant à la perte de Courtray, le même conseil de guerre avoit ordonné, sur la parole du gouverneur, le nombre d'hommes qui devoient sortir de cette garnison pour fortifier l'armée du Prince ; et le gouverneur n'avoit mené que seize cents hommes de deux mille qu'il avoit promis. Mais de ce nombre encore le Prince avoit renvoyé deux cents chevaux dans la place, sur la créance qu'il eut qu'elle seroit dépourvue de défense, en cas qu'elle fût attaquée, quoique le gouverneur lui protestât que rien n'y manquoit, et lui répondoit positivement qu'elle étoit munie d'hommes et de choses nécessaires, au delà de ce qu'il en falloit pour soutenir un siége et attendre du secours.

L'entreprise d'Ostende n'avoit été ni du conseil ni de la connoissance du prince, et il n'en eut avis que sur le point que l'exécution s'en devoit faire. Il eut ordre de la cour d'envoyer douze cents hommes au maréchal de Rantzau, auteur et exécuteur de l'entreprise, et de s'avancer en même temps avec le reste de ses troupes proche de Dixmude pour y attirer les ennemis et les éloigner d'Ostende. Le Prince avoit effectué l'un et l'autre si adroitement, que les Espagnols crurent que les douze cents hommes envoyés à Dunkerque n'étoient qu'une feinte, et qu'en effet on en vouloit à Dixmude. Ils coururent de toutes parts au secours de cette place. Ostende même y avoit envoyé ses meilleurs hommes, et Ostende étoit pris si on l'eût su prendre. Si le Prince fut mal secondé à Ostende, il fut mal obéi à Furnes. Le maréchal de Rantzau ne s'étoit pas posté sur les canaux des avenues, où le Prince lui avoit commandé de se tenir, lorsqu'il partit de Flandre pour suivre l'Archiduc en Picardie ; et si l'ordre qu'il avoit laissé eût été

observé, il est constant que les ennemis n'auroient jamais pensé au siége de Furnes.

Mais de tout ce qui avoit traversé la campagne du Prince, rien ne le touchoit comme de voir périr son armée, qui avoit été des plus belles et des plus lestes qui fussent entrées dans le pays ennemi, et qui étoit devenue la plus chétive et la plus délabrée qui se vît jamais. Il avoit perdu une bonne partie de ses meilleurs soldats sur la plage d'Ostende. La campagne avoit été rude et pénible, et son armée n'avoit fait qu'une demi-montre. La pauvreté, la faim, la nudité, la maladie et la désertion l'affoiblissoient à vue d'œil; et cette foule de calamités l'avoit réduite à un si petit nombre, qu'elle étoit diminuée des deux tiers de ce qu'elle étoit au siége d'Ipres.

Une si longue suite de mauvaises rencontres auroit étonné tout autre que le Prince. Il témoigna une fermeté inébranlable au milieu de tous ces désordres, et ne laissa pas de contenir ses troupes dans une discipline aussi exacte que si elles avoient été exactement payées. Il donna tout l'ordre qu'il put à ce qui dépendoit de lui et de sa conduite, et souffrit sans murmure ce qui venoit du dehors et de la fortune. Il n'ignoroit pas que le sort des armes est variable et inconstant. Il attendoit une résolution meilleure, et sa patience étoit de ces vertus qui irritent une haute valeur, bien loin de la décourager.

L'Archiduc assembla toutes ses forces pour le dessein qu'il avoit, et passa la Lis. Il assiégea en passant le château d'Éterre, qui fit peu de résistance. Le Prince, qui étoit campé proche de Béthune, avoit tâché, tout foible qu'il étoit, de soutenir cette place. Mais il ne le put, parce que l'Archiduc, qui avoit gagné les devants, étoit posté sur les avenues du secours, aisées à garder, difficiles et presque impossibles à forcer.

Les ennemis, en suite de cette prise, vouloient passer la Lave, qui est la rivière de Béthune, aux villages de la Gorgue et de l'Estrain, et refirent les ponts qui étoient rompus. Ce passage, qu'il importoit de défendre, obligea le Prince d'y

envoyer en diligence le duc de Châtillon, lieutenant général, avec quelques troupes détachées de l'avant-garde, et de le suivre, avec tout le gros de l'armée, pour le soutenir. Le comte de Bucquoy étoit passé avec quantité de troupes espagnoles, et le reste de l'armée ennemie filoit toujours, quand le duc de Châtillon alla droit à ce comte, et le chargea si vigoureusement qu'il ne fut pas seulement contraint de repasser les ponts, mais de les repasser en confusion, avec perte de beaucoup de soldats et de plusieurs officiers. Le marquis de Persan, maréchal de camp, qui se porta en cette occasion très vaillamment, selon sa coutume, y fut blessé d'un coup de mousquet au bras.

Le Prince, ayant chassé les ennemis au delà de la rivière de Béthune, avoit de l'inquiétude pour le général Erlac, qui étoit arrivé à Arras, et il craignoit avec raison que l'Archiduc ne les voulût empêcher de se joindre pour les combattre séparément. Mazeroles, gentilhomme volontaire, étoit à Arras de la part du Prince pour concerter cette conjonction ; et Vaubecour, maréchal de camp, attendoit à Béthune le commandement de marcher pour aller recevoir ce général avec une escorte de cavalerie et d'infanterie. L'ordre fut donné si à propos que les troupes de Vaubecour et celles d'Erlac se rencontrèrent la nuit de ce même jour et à même heure au village de Souché, lieu destiné pour le rendez-vous de l'un et de l'autre.

Les François et les Allemands joints ensemble arrivèrent le lendemain matin à Béthune ; où le Prince étant allé voir le général et ses troupes, apprit par le maréchal de Grammont, qui étoit demeuré au camp, que les ennemis avoient délogé. Il se mit à l'heure même à la tête de la cavalerie et des corps d'Erlac et de Vaubecour, et découvrit l'Archiduc dans la plaine, qui marchoit avec toute son armée le long de la grande route d'Éterre à La Bassée. On lui rendit en même temps une lettre de Plessis-Belière, gouverneur de La Bassée, qui portoit que les ennemis alloient au pont Adon, et que le bruit étoit parmi

eux qu'ils retournoient en France. Le Prince dépêcha au vidame d'Amiens, qui étoit à Arras, pour donner ordre à la frontière de Guise et de Rocroy; et ne doutant plus de la route que prenoient les Espagnols, il fit état que l'Archiduc ne se pouvoit dédire de la bataille à laquelle il le vouloit engager.

Avant que d'aller à lui, il trouva à propos d'aller à son camp, où étoit le maréchal de Grammont, et résolut de reprendre Éterre, tant pour regagner en chemin faisant un poste important sur la Lys, que pour ne pas laisser cet avantage aux ennemis de pouvoir dire ce mot de rodomontade espagnole : *Qu'ils lui avoient pris une place sur la moustache.* Éterre fut forcé en moins d'un jour; et le prince reprit par assaut ce que l'Archiduc avoit pris par capitulation.

Le gouverneur de La Bassée manda sur ce temps que l'armée ennemie passoit au pont Avantin, et qu'elle gagnoit la plaine, à dessein d'attaquer Lents. Le Prince, impatient de sçavoir où iroit l'Archiduc, commanda que son armée le suivît à La Bassée, et s'avança avec quelques troupes de cavalerie pour connoître en personne les ennemis, qui parurent au nombre de quarante escadrons sur une des hauteurs de Lents. Il reçut une joie qui ne se peut exprimer, de les voir en si beau lieu pour les combattre, et retourna fort content à La Bassée, où toutes ces troupes arrivèrent vers le soir, et fit son ordre de bataille dès la même nuit. Le lendemain au point du jour il marcha aux ennemis, qu'il croyoit postés sur la même hauteur où il les avoit laissés; mais il les trouva à Lents, qui s'étoit rendu cette nuit-là même au bruit de la marche espagnole, sans attendre le canon.

Lents est une petite ville du comté d'Artois, assise sur une éminence entre Arras et La Bassée, à quatre lieues d'Arras sur la main droite, et à deux lieues de La Bassée. Une petite rivière coule au pied de l'éminence du côté d'Arras, et y forme un marais. La campagne du côté de La Bassée est composée

de ces grandes plaines ondées, dont les coteaux et les vallons se baissent imperceptiblement, et qui semblent n'avoir été faites que pour y donner des batailles. Cette place a été prise et reprise diverses fois par l'un et par l'autre parti, et qui a été maître de la campagne a éte maître de Lents. Elle étoit signalée par la mort des grands capitaines qui y ont été tués [1]. Elle est devenue illustre par la bataille qui en a pris le nom.

L'Archiduc avoit désiré de voir le Prince, ou, selon l'humeur espagnole, avoit feint de le désirer. Le Prince se présenta devant lui en bataille rangée sur la hauteur la plus proche de Lents, du côté de La Bassée, et lui parut étincelant dans ses armes à la tête de son armée, comme une comète que l'Empire et l'Espagne n'ont jamais vue impunément.

L'Archiduc étoit campé de cette sorte. Son aile droite étoit sous la ville de Lents, remparée par le devant de ravins et de chemins creux. Son corps de bataille étoit posté dans de petits bois naturellement retranchés, et son aile gauche occupoit un lieu élevé, au devant duquel il y avoit quantité de défilés.

L'armée de l'Archiduc étoit plus forte que celle du Prince de trois à quatre mille hommes, et il n'y avoit pas d'apparence que le plus foible dût attaquer le plus fort dans des postes si avantageux. C'étoit pourtant cela même à quoi l'Archiduc s'étoit attendu; et il avoit pensé que le Prince feroit à Lents ce qu'il avoit fait à Friburg et à Nortlingen. Mais ses raisons étoient différentes, et les rencontres n'étoient pas semblables. Il tâta les ennemis de tous côtés, et fit tout ce qu'il put pour obliger l'Archiduc à sortir hors de son poste. Il lui fut impossible de l'attirer au combat. Et tout ce jour se passa à escarmoucher entre les deux armées, et à un grand feu de canon de part et d'autre.

Le camp du Prince étoit si stérile et si sec qu'il n'y avoit ni

1. Le maréchal de Gassion, en 1647.

eau ni fourrage aux environs, que du côté des ennemis ; et les chevaux de son armée n'avoient bu ni mangé de tout le jour. Cela le fit résoudre à changer de poste, et à retourner sur ses pas à un lieu nommé Neus, à côté de La Bassée, où il y avoit abondance d'eau et de fourrage, où son armée pouvoit être secourue de vivres et d'où il étoit en état d'observer la démarche des ennemis, pour aller à eux de quelque côté qu'ils eussent envie d'avancer ou de reculer.

La résolution prise de décamper, il délibéra s'il partiroit de nuit ou de jour. Déloger de nuit étoit le plus sûr. Marcher de jour étoit incomparablement plus digne d'un grand prince, et le flattoit de cette espérance, que les ennemis s'engageroient à le suivre, et qu'il les engageroit à la bataille. Il y avoit beaucoup de péril à se retirer de jour devant une armée d'Espagne, commandée par les plus braves capitaines de l'Europe. Le pas étoit glissant de la retraite à la fuite, et de la fuite à la défaite. Mais l'honneur et l'espérance de combattre l'emportèrent sur le péril : il se résolut de ne marcher que de jour. Et laissant agir cette chaleur intérieure qui lui présageoit le combat et la victoire, il jeta hardiment le dé sur la confiance qu'il prit de son destin et de sa propre valeur.

Le corps d'avant-garde marcha dès que le jour commença de poindre. Ce fut le vingtième d'août mil six cent quarante-huit, remarquable par la bataille qui l'a rendu célèbre. La seconde ligne suivit le corps de réserve. La première ligne suivit la seconde ; le canon marcha à la tête de l'infanterie. Le tout se retira en bon ordre et sans danger quelconque, hormis la première ligne de l'aile droite où étoit le Prince. Elle avoit en tête les Cravates et les Lorrains de l'aile gauche de l'Archiduc, qui étoit la moins embarrassée de chemins coupés, et la plus dégagée des troupes ennemies. Ce fut elle aussi qui sortit la première de son poste sur notre retraite.

Le Prince avoit donné ordre que le corps de la gendar-

morie, commandé par le duc de Châtillon, s'arrêtât dans la plaine, et fit front aux ennemis, pour soutenir la ligne qui se retira par les intervalles des gendarmes. Le régiment du duc d'Orléans, qui avoit la grande garde ce jour-là, faisoit la retraite de tout. A sa tête étoit le marquis de Noirmoutier, maréchal de camp, et le comte de Brancas, maître de camp du régiment, qui soutinrent courageusement et assez longtemps le choc des Cravates. Mais leur effort fut si impétueux que le régiment plia. Le comte de Brancas fit dans cette occasion tout ce qu'un homme peut faire. Il y demeura blessé et prisonnier. Le marquis de Noirmoutier se trouva engagé par les Cravates. Il se fit faire jour l'épée à la main, et se dégagea d'eux.

Les ennemis auroient passé outre, sans le duc de Châtillon qui en arrêta le cours. L'une et l'autre armée qui le vit fondre avec les gendarmes, demeure d'accord qu'il ne s'est jamais vu de plus belle charge ni faite de meilleure grâce. Les Cravates et les Lorrains, qui les soutenoient, furent repoussés jusqu'à demie hauteur de l'éminence de laquelle ils étoient descendus; mais ils furent soutenus de trois gros escadrons frais; ces trois escadrons, de toute la cavalerie que l'Archiduc avoit détachée, et ce torrent tomba sur les gendarmes avec tant de force et de rapidité qu'ils furent renversés les uns sur les autres.

Le Prince, qui avoit prévu le désordre, avoit pourvu à deux choses : l'une que les troupes qui devoient aller à Neus se missent en bataille sur la prochaine hauteur; l'autre, que sa ligne fît ferme dans la plaine, pour favoriser la retraite du duc de Châtillon. A quoi il avoit exhorté les huit escadrons qui composoient cette ligne, escadron par escadron; et il croyoit qu'ils périroient tous plutôt que de l'abandonner. Mais comme il étoit sur le point d'aller à la charge pour soutenir ses troupes qui se retiroient en confusion, les huit escadrons qui lui avoient témoigné tant de résolution, voyant la chasse des gendarmes, le nombre et la furie des enne-

mis qui les poursuivoient, furent saisis d'une épouvante si soudaine que le Prince, abandonné et pressé, ne put prendre lui-même autre parti que celui de sa sûreté; et comme il ne s'y résolut que tard, ce ne fut pas sans risque d'être pris ou tué dans l'embarras de la retraite.

Ceux que la peur emporta ne s'arrêtèrent qu'au pied de la hauteur, où la seconde ligne et l'aile gauche de la première s'étoient postées, avec l'infanterie de la bataille et le gros de réserve. Ceux qui conservèrent le jugement dans la fuite, firent halte à un rideau qui se rencontra dans la plaine, assez proche de cette hauteur. Ce fut là que le Prince fit un ralliement des moins étonnés, et qu'ayant tourné tête aux ennemis, il les arrêta tout court. Il n'osèrent pas sans doute se commettre, dans le désordre de la poursuite où ils étoient, au hasard des troupes que le rideau pouvoit couvrir, ni au voisinage de celles qu'ils voyoient rangées en bataille sur la hauteur. Ils se retirèrent sur l'éminence que les François avoient quittée, vis-à-vis de celle où ils étoient postés.

D'abord que le Prince eut rejoint le maréchal de Grammont, il résolut avec lui et tous les officiers de son armée qu'on donneroit bataille sans marchander, et que rien ne seroit changé de l'ordre qui avoit été fait à La Bassée. Il n'y eut en effet rien d'innové qu'en la première ligne de l'aile droite, que l'on fit seconde ligne de première qu'elle étoit : tant pour la rafraîchir, que pour ne la pas commettre au premier choc du combat dans l'épouvante où elle sembloit être. *C'étoit une entreprise bien hardie de changer quelque ordre de bataille que ce fût en présence de l'ennemi, mais le mouvement de ces deux lignes se fit sans confusion. Elles firent une espèce de contre-marche, et passèrent par leurs intervalles avec un ordre merveilleux à la place l'une de l'autre.* Les gendarmes ralliés furent remis dans leurs postes. Ce qui défailloit fut rétabli et rangé en fort peu de temps; le nombre de ceux qui furent tués ou pris à la retraite ne fut pas considérable.

L'ordre de la bataille fut tel. Le Prince prit l'aile droite, et se posta à la première ligne, composée de neuf escadrons. Il avoit formé une petite troupe de seize à vingt de ses domestiques braves et choisis, qui ne quittoient jamais sa personne, et les plaça dans l'intervalle des deux escadrons de Vilette, à la tête duquel il voulut combattre, comme il avoit combattu à Rocroy à la tête du même régiment, qui étoit en ce temps-là de Gassion. Les hauts officiers qui servoient près de lui étoient : Villequier, lieutenant général, qui commandoit la première ligne, assisté d'Arnauld, maréchal de camp. Le marquis de La Moussaye, avec la même dignité de maréchal de camp, se tenoit près de la personne du Prince, pour recevoir ses ordres plus particuliers. Le marquis de Faur étoit maréchal de bataille; et Beaujeu commandoit la cavalerie de cette brigade.

Le maréchal de Grammont avoit l'aile gauche, dont la première ligne étoit composée de pareil nombre d'escadrons que la première ligne de l'aile droite. La Ferté-Senneterre, lieutenant général commandoit la première ligne, assisté du marquis de Saint-Maigrin, maréchal de camp. Leinville servoit de maréchal de bataille; et le comte de Lillebonne commandoit la cavalerie de cette brigade.

La première ligne d'infanterie, entre les deux ailes, étoit de cinq bataillons. Et le canon marchoit à la tête de l'infanterie, commandée par le comte de Cossé, qui avoit pour lieutenants La Guette et De Hayes.

La seconde ligne de l'aile droite étoit composée de huit escadrons, que le marquis de Noirmoutier, maréchal de camp, commandoit. La seconde ligne de l'aile gauche n'en avoit que sept sous Le Plessis-Bellière, aussi maréchal de camp. La seconde ligne d'infanterie étoit de cinq bataillons.

Six escadrons de gendarmes étoient postés entre les deux lignes d'infanterie. Et tout ce gros de gendarmes et d'infanterie composoit le corps de bataille, dont le duc de Châtillon,

du parti d'Espagne, et l'Archiduc donna dedans. L'illusion qui le trompa fut bizarre. Il courut à la victoire, et n'eut pas le temps de prendre haleine pour la bataille. Le Prince étoit prêt, l'Archiduc ne l'étoit pas; et les François s'étoient hâtés de se mettre en ordre, pour surprendre les Espagnols dans le désordre.

Il étoit environ huit heures du matin quand l'armée du Roi commença à marcher aux ennemis, et les ennemis, qui la virent aller à eux dans la résolution de combattre, commencèrent à douter de la victoire. Qui se représentera la fierté de cette armée royale, et le bel ordre dans lequel elle marchoit, au bruit des trompettes, des tambours et des canons, se figurera cette beauté terrible à laquelle le Dieu des batailles comparoit la beauté de son épouse. Le Prince lui faisoit faire halte de temps en temps, pour la contenir dans ses lignes et dans ses distances. Et ce qui est considérable, le canon que commandoit le comte de Cossé fut si bien et si diligemment servi, qu'il tira toujours en marchant, avec cet avantage que, tirant de la plaine sur l'éminence où étoient les ennemis, tous les coups portoient ou dedans leurs escadrons ou dedans leurs bataillons, et n'ajoutoient pas peu de confusion à celle où ils étoient pour se mettre en ordre. Le canon des ennemis, qui tiroient de haut en bas sur l'armée du Roi, ne faisoit pas le même effet, quoique le nombre fût très inégal, que l'Archiduc en eût trente-huit pièces, et que le Prince n'en eût que dix-huit.

Les ennemis, pressés de combattre, faisoient bonne mine, et marchoient résolûment à nous. Mais ils faisoient deux choses embarrassantes à la fois lorsque l'on va à un combat décisif; car ils marchoient et se rangeoient en bataille tout en même temps. Leur armée étoit composée de seize bataillons et de soixante-deux escadrons. Leur ordre étoit tel. Le comte de Bucquoy et le prince de Ligne commandoient les deux lignes de l'aile droite. Le prince de Salme et le comte de Ligneville, les deux lignes de l'aile gauche. Le général Beck l'infanterie. Le comte de Fuensaldagne le reste des autres troupes qui soute-

noient, celles-ci. Et l'Archiduc pour avoir l'œil à tout, s'étoit posté à la tête de la cavalerie des ordres[1] au milieu de sa bataille.

Les deux armées étoient à trente pas l'une de l'autre, lorsque trois coups de fusil furent tirés de l'aile gauche de l'ennemi sur l'aile droite de l'armée du Roi. Le Prince, qui craignit la précipitation de ses soldats, les arrêta par une halte qu'il fit faire, et défendit de tirer que les ennemis n'eussent tiré à bout portant. Cette halte fit trois effets: il tempéra l'ardeur de nos troupes; il ajusta l'ordre de leur marche, et les confirma dans la résolution de souffrir le feu des ennemis.

Sur ce temps, le prince de Salme s'avança au trot avec sa première ligne contre celle du Prince, qui ne marcha que le pas pour le recevoir. Les deux lignes se joignirent tête contre tête de cheval, bouche contre bouche de pistolet, et demeurèrent en cette posture assez longtemps, en attendant, sans branler les deux côtés, qui tireroient les premiers.

Les ennemis plus impatients que nous commencèrent la décharge. Le Prince, qui commanda en même temps de tirer, tira le premier et enfonça l'épée à la main l'escadron qui lui étoit opposé. Toute sa première ligne le suivit, et à son exemple chargea si rudement qu'elle renversa la première ligne des Lorrains.

Un si beau commencement donna sujet au Prince de se dégager de la mêlée pour aller ailleurs, et pourvoir au reste selon l'occurrence des cas et le succès de la bataille. Il advint que la seconde ligne des ennemis, qui soutint leur première ligne, repoussa la nôtre et la malmena. Ce ne fut pas sans combat et sans résistance. Villequier, lieutenant général, y fut pris, après avoir percé les deux lignes de l'ennemi, et donné des marques signalées de son courage et de sa conduite. Le marquis de La Moussaye, maréchal de camp, y demeura blessé et prisonnier, après avoir combattu vaillamment à la tête du régiment de

1. C'est la plus ancienne et la meilleure cavalerie d'Espagne.

Vilette, et à la vue du Prince. Son cheval tué sous lui le mit hors de défense, et sa valeur céda au nombre de ceux qui l'enveloppèrent.

Notre seconde ligne, qui n'attendoit que le moment de réparer dans le combat la surprise de sa retraite, eut ordre de soutenir la première ligne ; et le marquis de Noirmoutier qui la commandoit la mena vertement à la charge. Le Prince avoit rallié sa première ligne, et donnoit par un endroit en même temps que le marquis de Noirmoutier donnoit à l'autre. Il étoit assisté en cette occasion du maréchal de camp Arnauld, qui fit bien partout, mais très bien dans cette rencontre où l'effort des ennemis fut arrêté, le combat rétabli, et si bien soutenu de part et d'autre qu'il demeura assez longtemps douteux et en balance. C'étoit un flux et reflux de troupes poussées d'un côté et repoussées de l'autre, tantôt par les nôtres et tantôt par les ennemis. Ceci est très considérable, qu'il n'y eut point d'escadron rompu ou repoussé par les Lorrains, que le Prince ne ralliât et ne ramenât à la charge ; ce qu'il faisoit avec une vitesse et promptitude d'action qui ne se peut concevoir, et le nombre des charges qu'il fit en divers endroits n'est pas imaginable. Il passoit comme un éclair d'un lieu à un autre, et l'on eût dit que, comme un éclair, il étoit partout et en même temps.

Mais les ennemis ne se relâchoient pas, et disputoient la victoire opiniâtrément. Ce qui obligea le Prince de faire avancer son gros de réserve. Les Espagnols firent marcher le leur aussi, et les coups furent redoublés à mesure que les forces furent redoublées. A la fin le général Erlac, animé par sa propre vertu et par la présence du Prince, à qui il voyoit faire des actions de valeur plus qu'humaines, poussa les Allemands contre les Lorrains avec tant de cœur et de roideur qu'ils furent contraints de plier et de prendre la fuite ; et la défaite des Lorrains fut la déroute de l'aile gauche et du corps de réserve des ennemis.

Dans le même temps que le prince de Salme s'avançoit au trot contre notre Prince qui le reçut au pas, le maréchal de Grammont marchoit au trot contre le comte de Bucquoy, qui l'attendoit de pied ferme à dix pas d'un rideau, qu'il falloit monter pour aller à lui. Le maréchal, sans rompre son ordre et son pas, gagna le haut du rideau, essuya tout le feu des ennemis, les chargea, et les mena battant de telle sorte qu'il ne leur donna pas le temps de se reconnoître. Il les rompit à la tête du régiment Mazarin où il combattoit, accompagné du marquis de Saint-Maigrin et du comte de Lillebonne, qui firent des merveilles dans tout le cours de la bataille.

Un escadron des nôtres, montant par un endroit le plus escarpé du rideau, avoit été repoussé par un escadron ennemi; et l'ennemi alloit prendre au retour le bataillon de Persan en flanc, lorsque La Ferté-Senneterre, lieutenant général qui venoit de rompre un régiment de cavalerie espagnole, chargea celui-ci avec tant de vigueur qu'il le mit en fuite, et l'ayant poussé jusqu'au gros des ennemis, augmenta le désordre qui étoit parmi eux.

La seconde ligne que commandoit le prince de Ligne vint soutenir la première; mais elle lâcha le pied à l'approche du maréchal de Grammont, que Le Plessis-Bellière avoit joint avec sa seconde ligne; et ce renfort acheva de rompre ce qui restoit de l'aile droite espagnole. Le maréchal fit si vaillamment, et fut si heureux dans tout le combat, que son aile ne fut pas seulement ébranlée. Il défit tout ce qu'il chargea, et se trouva si souvent engagé parmi les Espagnols qu'il faillit deux ou trois fois à être pris dans la mêlée.

Le corps de bataille qui avoit marché d'un même temps avec les deux ailes, avoit eu le même succès. Un même ordre avoit fait mouvoir l'armée du Prince, et un même esprit agissoit dans toutes les parties de ce corps. Les deux bataillons des gardes qui tenoient le milieu de la première ligne, s'étoient emportés par un excès de courage au delà de la ligne, pour

aller attaquer un régiment d'Espagnols, et deux d'Allemands, qu'ils avoient en tête. La cavalerie de l'Archiduc qui soutenoit ces régiments, prit les gardes par les deux flancs, tua quatre de leurs capitaines sur la place, blessa les autres, et auroit taillé en pièces les deux bataillons, sans le duc de Châtillon qui les soutint avec les gendarmes : lui d'un côté et Barbantane, lieutenant des gendarmes du duc d'Enghien, de l'autre. Les ennemis furent chargés si brusquement des deux côtés, qu'ils furent contraints de se retirer dans le gros de la bataillo. Le duc de Châtillon ramena les gardes au combat, contre l'infanterie que le général Beck commandoit. Et tous les bataillons de notre première ligne chargèrent les bataillons opposés des ennemis avec tant de résolution et de chaleur, que le général Beck, tout brave qu'il étoit, ne résista pas longtemps à l'effort du duc de Châtillon.

L'Archiduc qui vit ce désordre fit tout ce qu'il put pour le réparer. Il anima ses troupes à une généreuse résistance par l'exemple de sa valeur, et se mêla dans nos escadrons, où il faillit à être pris. Mais que pouvoit-il faire? Ses deux ailes étoient rompues, et son corps de bataille enfoncé. Il falloit céder ou se perdre; et il estima qu'il y avoit de la faiblesse dans le désespoir. Il se retira, et l'on ne sçait par où. Le Prince, qui ne demandoit que l'Archiduc, et qui le chercha partout, n'en put apprendre aucune nouvelle.

Les deux ailes victorieuses du Prince et du maréchal so rencontrèrent au derrière de la bataille des ennemis, qui n'étoit plus composée que de l'infanterie. Toute la cavalerie avoit pris la fuite, et ces pauvres fantassins abandonnés s'étoient ralliés dans un seul gros bataillon. Ils serroient leurs rangs et leurs files, et se tenoient en posture de défense; lorsque le Prince commanda à De Roche, lieutenant do ses gardes, de les aller charger. De Roche qui n'avoit de reste que dix-huit ou vingt gardes, do cinquante qu'il avoit au commencement de la bataille, donna déterminément dedans ce gros hérissé de piques

et de mousquets. Mais tout le bataillon qui ne songeoit à rien moins qu'à combattre, se voyant environné de toute notre cavalerie, et entamé par cette charge, jeta ses piques et ses mousquets, et demanda quartier les mains jointes et le genou en terre. Cette soumission désarma les vainqueurs comme les vaincus. Le Prince leur donna à tous la vie, et les fit prisonniers de guerre. Ce fut là que finit la bataille, et les ennemis ne firent plus de ralliement.

Les généraux Erlac et La Ferté-Senneterre, avec les marquis de Noirmoutier et de Saint-Maigrin, maréchaux de camp, avoient poussé les fuyards jusqu'au défilé de Lents. Le Prince y étant arrivé les fit suivre jusqu'à Douai, et investit lui-même Lents, qui se rendit à discrétion. Villequier se trouva dedans. Ceux qui l'avoient pris, se voyant perdus par la perte de la bataille, se rendirent à leur prisonnier, et le prièrent de faire leur capitulation, avec celle de six cents soldats que l'Archiduc avoit laissés dans cette place. La chaleur du combat, depuis la première charge jusqu'à l'entière déroute des ennemis, ne dura pas plus d'une heure en tout. Notre armée choqua de tous côtés en même temps et d'une même ardeur. L'aile droite du Prince trouva plus de résistance : aussi avoit-elle à combattre les Lorrains, qui étoient les meilleures troupes de l'armée espagnole. La victoire fut complète en toutes ses parties, et il ne manquoit pour le triomphe que la prise de l'Archiduc. Mais il avoit pourvu à sa sûreté, et le Prince ne put le joindre.

Les ennemis perdirent tout leur canon, toutes leurs munitions, leurs ponts de bateaux, tout le bagage qu'ils avoient, six-vingts drapeaux ou étendards. Il y eut plus de huit cents officiers prisonniers. De ce nombre furent le général Beck, le prince de Ligne, général de la cavalerie, et le comte de Saint-Amour, général de l'artillerie. Trois mille morts demeurèrent sur la place. On fit cinq mille prisonniers, sans les officiers, et il y eut un nombre incroyable de blessés.

Le prince de Ligne se voyant abandonné de toute la ligne qu'il commandoit, se mit à la tête de l'infanterie, à côté du général Beck, où il combattit et où il fut pris. Le général Beck fut pris aussi, blessé d'un coup de mousquet qui lui brisoit l'épaule droite. Le Prince le fit conduire à Arras, où il mourut le lendemain, les uns disent de déplaisir, les autres du coup qu'il avoit reçu. Le plus sûr sera de croire que son déplaisir et son coup étoient mortels, et qu'il mourut de tous les deux. La perte que fit le Prince ne fut pas de cinq cents hommes en tout, soit de tués, soit de prisonniers. Les morts les plus considérables furent six capitaines aux gardes, et quelques autres officiers de cavalerie et d'infanterie. Le marquis de Normanville, cadet du comte de la Suze, blessé de deux grands coups à la bataille, mourut deux jours après de ses blessures. Il n'avoit que dix-sept ans accomplis, et c'étoit la seconde campagne qu'il faisoit d'aide de camp, et qu'il faisoit très dignement dans les armées du Prince.

Le nombre des prisonniers ne fut pas de beaucoup si grand que celui des morts. Les plus notables furent Villequier, lieutenant général, le marquis de La Moussaye, maréchal de camp, le comte de Brancas, maître de camp du régiment de cavalerie du duc d'Orléans, et Guitaut, cornette des chevau-légers du Prince. Il fut pris à la retraite de la première ligne qui fut poussée avant la bataille : se voyant pressé des ennemis, il fit un tour sur eux et chargea ; il reçut dans cette charge un coup de pistolet près de la gorge, et ce coup qui le mit hors de combat l'obligea de se rendre.

Villequier fut mis en liberté à Lents. On demeura quelques jours sans savoir au vrai qu'étoit devenu le marquis de La Moussaye. Plusieurs l'avoient vu blessé dans la mêlée, et le visage tout en sang. On reconnaissoit son cheval tué sur la place ; mais on ne le trouvoit ni parmi les morts, ni parmi les prisonniers. A la fin par les soins du Prince qui favorise ce généreux marquis d'une particulière estime, pour la fermeté

de son cœur et l'excellence de son esprit, on eut avis certain qu'il étoit prisonnier à Douai.

Jamais l'orgueil ne fut plus justement puni que celui des ennemis. Leurs gazettes avoient publié, quinze jours avant leur défaite, que l'on avoit fait jeter des monitoires pour apprendre où étoit l'armée de France; et l'Archiduc avoit souffert qu'on lui dît en le flattant que le prince de Condé n'osoit paroître devant lui. Les amis les plus familiers du Prince rioient de la fanfaronnerie espagnole, et en parloient avec mépris. A quoi le Prince répondoit avec modestie, qu'il ne falloit jamais ni se moquer de son ennemi, ni le mépriser; que les Espagnols qui le cherchoient, le trouveroient, et que s'il pouvoit engager l'Archiduc à un combat, on verroit qui auroit peur de l'un ou de l'autre.

Le Prince ne respiroit qu'une bataille. Il avoit souvent passé et repassé de Lents à La Bassée et de La Bassée à Lents. Mais on ne l'avoit jamais vu sur l'une ou sur l'autre des deux éminences, d'où les deux armées descendirent pour combattre, qu'il ne souhaitât de donner bataille dans la même plaine où il la gagna.

Une nouvelle de cette importance ravit de joie tous les bons François, et ne les surprit pas. La victoire étoit digne du Prince qui l'avoit remportée. C'étoit la quatrième bataille qu'il avoit donnée, et le nombre de ses victoires devoit être égal à celui de ses batailles.

Vous[1], brave Villequier, les deux La Ferté, d'Hocquincourt, Grancé, et toute la généreuse noblesse du royaume, qui avez exposé généreusement vos vies sous les commandements de ce valeureux Prince, imitez sa vertu et défaites les ennemis du Roi.

1. Ce dernier paragraphe manque dans l'édition de l'Imprimerie royale : il a été ajouté dans l'édition in-4°.

NOTE TROISIÈME.

LA BATAILLE DE ROCROY.

Cette bataille est si intéressante qu'il ne peut suffire de connaître les points essentiels du récit de Mlle de Scudéry; il faut donner ce récit tout entier, et le joindre à ceux que nous avons rassemblés dans l'APPENDICE de *La jeunesse de Mme de Longueville.*

Mlle de Scudéry raconte fort bien, et comme le fait La Moussaye, les difficultés que Condé eut à vaincre dans son propre conseil pour livrer la bataille de Rocroy, l'art avec lequel il dissimula son dessein à plusieurs de ses généraux, disant toujours qu'il s'agissait seulement de secourir Rocroy, ce qui était incontestable, et amenant par degrés la nécessité d'une bataille sans le dire, jusqu'à ce qu'enfin il tranchât toutes les difficultés en déclarant qu'il prenait sur lui l'événement. Tout cela est assez bien exposé dans Mlle de Scudéry. Mais pour grossir les difficultés de l'entreprise et augmenter d'autant la gloire de son héros, outre le défilé qu'il fallait passer et où l'armée française pouvait être arrêtée et défaite, Mlle de Scudéry met encore le fleuve Araxe à traverser,

invention malheureuse et dont on ne se rend pas compte, à moins que Mlle de Scudéry n'ait voulu représenter par là les marécages qui environnaient la plaine de Rocroy et ses avenues.

Le Grand Cyrus, t. IX, liv. II, p. 823 : « Cyrus, voulant, en une chose aussi importante que celle-là, avoir l'avis de tout ce qu'il y avoit de gens habiles auprès de lui, tint conseil de guerre, assemblant Crésus, Artamas, Mazare, Myrsile, Intapherne, Gadate, Gobrias, Indathirse et tous les autres qui avoient accoutumé d'être du conseil, et leur proposa l'état des choses. D'abord la pluralité des voix fut que Cyrus se retirât à trois journées de l'Araxe... Mais comme Cyrus n'étoit pas accoutumé à reculer, on vit bien que cette proposition ne lui plaisoit pas... Ce seroit, dit-il, décréditer nos armes que de reculer... Ainsi je conclus que pour agir prudemment et glorieusement tout ensemble, il faut passer l'Araxe, quand même Thomiris lo défendroit. Mais, seigneur, lui dit Indathirse, l'avis qu'on vous a donné mérite quelque réflexion; car enfin votre armée ne peut avancer par la plaine à cause qu'elle périroit faute d'eau ; et le côté des bois où est le fort des Sauromates (Rocroy) a tant de défilés que je n'oserois répondre de l'événement, si vous entreprenez de le passer devant son armée. Quand nous serons au delà du fleuve, dit Cyrus, nous irons reconnoître les passages... Il faut passer l'Araxo de quelque façon que ce puisse être. J'ai su ce matin que les bateaux et toutes les choses nécessaires pour faire un pont sont prêtes : ainsi on commencera ce pont dès demain... Cyrus dit cela d'un ton de voix si ferme qu'il n'y eut personne qui s'osât opposer à sa volonté ; de sorte que tout le monde s'y conformant, ce prince assura ceux à qui il parloit qu'il espéroit que la résolution qu'il leur faisoit prendro lui succéderoit heureusement. Et à dire vrai il ne manqua pas à sa parole ; car il

agit avec tant de diligence, il donna ses ordres avec tant de jugement, et ils furent exécutés avec tant de promptitude, que le pont qu'il fit faire sur l'Araxe sembla être fait par enchantemont. »

Suivent encore plusieurs inventions romanesques, après lesquelles l'histoire reparaît dans toute sa vérité.

Ibid., liv. III, p. 1183 : « Comme il avoit envoyé plusieurs espions parmi les ennemis, il en revint un qui lui apprit que l'armée de Thomiris (don Francisco de Melos, généralissime de l'armée d'Espagne) grossissoit tous les jours ; que Térez (le comte de Fontaine), qui étoit fort expérimenté à la guerre y étoit, quoiqu'il fût fort incommodé de ses anciennes blessures ; qu'Octomasade (le duc d'Albukerque) étoit arrivé avec les troupes que le prince des Callipides lui avoit permis de lever dans son pays... Il lui dit de plus qu'Agathirse (?) étoit aussi arrivé avec un puissant secours d'Issédons ; que les Scythes royaux (les Issédons et les Scythes royaux sont l'infanterie allemande et wallonne) avoient aussi envoyé de fort belles troupes ; et qu'Aripithe (le général Beck) arriveroit dans peu de temps avec un corps d'armée d'autant plus considérable, que les Sauromates étoient des gens fort aguerris. Mais ce qui le fâcha le plus, fut d'apprendre que, selon toutes les apparences, le fort des Sauromates (Rocroy) étoit investi, ou le seroit sitôt qu'il n'y pourroit être à temps pour l'empêcher. En effet il sçut le lendemain au matin avec certitude que les ennemis en commençoient le siége. Il reçut en même temps un avis qui venoit des frontières de Médie, par où l'on assuroit que Cyaxare (Louis XIII) étoit mort. Quoique cette nouvelle l'affligeât sensiblement, il crut de telle importance de ne la publier pas, de peur d'abattre le cœur des soldats par un si

funeste commencement de campagne, qu'il renferma toute sa douleur dans son cœur.

Cependant pour ne perdre point de temps, il donna ordre à toutes choses... Mais comme Cyrus sçavoit bien que les résolutions hardies se doivent prendre avec peu de gens, il conféra avec Mazare (Gassion) seulement[1]; et lui ouvrant son cœur il lui découvrit que quoi qu'on lui pût dire quand il tiendroit conseil de guerre, il avoit résolu de donner la bataille... Il résolut qu'il feroit sa marche comme s'il n'eût eu autre dessein que de secourir le fort des Sauromates; et que cependant Mazare (Gassion) avanceroit avec des troupes, non-seulement pour reconnoître les passages, mais pour tâcher de jeter quelque secours dans la place, qui donnât moyen à Féraulas[2] d'arrêter quelques jours les ennemis. En effet, le jour suivant, toute l'armée de Cyrus commença de marcher comme si ce n'eût été que pour aller secourir le fort des Sauromates. C'étoit toutefois une chose très difficile, parce que ce fort, quoique situé proche d'une forêt, étoit pourtant au milieu d'une espèce de plaine environnée de bois, et de bois si touffus et si marécageux qu'il étoit impossible d'éviter des défilés très longs, de quelque côté qu'on y vînt. Il est vrai que du côté de l'Araxe le bois n'avoit pas plus de douze ou quinze stades de profondeur; mais après avoir trouvé un chemin étroit et difficile, il s'élargissoit insensiblement, et l'on découvroit la plaine peu à peu à mesure qu'on avançoit. Ce chemin n'en devenoit pourtant pas plus aisé; car comme tout cet endroit n'étoit qu'une bruyère fangeuse, à cause de la grande quantité d'eaux qui s'y amassoient en divers lieux, il n'étoit pas possible d'y marcher en bataille rangée, et ce n'étoit pas même sans difficulté qu'on y pouvoit faire passer des escadrons. Il est vrai qu'en s'approchant du fort des Sauromates toutes ces

1. La Moussaye : « Il ne s'en ouvrit qu'à Gassion. »

2. On fait ici de Féraulas le gouverneur français de Rocroy, afin de rendre plus important ce personnage qui ailleurs est le duc de Rohan-Chabot.

difficultés cessèrent ; car comme le terrain étoit plus élevé il étoit aussi plus sec, et il y avoit assez d'espace pour y pouvoir ranger deux grandes armées en bataille [1].

Cependant Mazare (Gassion), suivant la résolution que Cyrus et lui avoient prise, marcha si diligemment avec la partie qu'il commandoit, qu'à peine le prince Aryante (personnage qui sert de second et de lieutenant général à Thomiris, et qui semble tantôt se confondre avec d'Albuquerque qui commandait la gauche des Espagnols, et tantôt avec Isembourg qui commandait leur droite) s'étoit-il posté devant le fort des Sauromates, quand il arriva au commencement des bois. Ce fut alors que le prince Mazare... se résolut, quelque obstacle qu'il pût trouver, de faire toutes choses possibles pour faire entrer quelque secours dans la place, afin que Féraulas qui la défendoit pût donner le temps à Cyrus de forcer les ennemis ou à combattre ou à se retirer... En effet il ne fut pas plus tôt arrivé à l'entrée des bois qu'il détacha cent cinquante chevaux [2] du petit corps qu'il commandoit et leur ordonna d'aller se jeter dans la place. Mais pour le pouvoir faire, il leur commanda d'aller par le derrière des bois, afin d'en être couverts; et pour faire réussir plus sûrement son dessein, il leur défendit expressément d'entreprendre de se jeter dans ce fort, jusques à ce qu'ils entendissent qu'il donnât une forte alarme au camp ennemi avec toutes les troupes qu'il avoit, leur ordonnant de prendre ce temps-là pour se jeter dans la place. Mazare passa heureusement le défilé que les ennemis n'avoient pas encore eu le temps d'occuper ; ainsi au milieu de la nuit il attaqua la grande garde des Massagètes, et il la poussa avec tant de vigueur qu'il la renversa presque jusques dans leur camp, où

1. La Moussaye : « Parce que le pays est rempli d'une bruyère fort marécageuse, on n'y peut aller que par petites troupes, hormis assez près de Rocroy où le terrain, s'élevant peu à peu, devient plus sec, fournit un champ spacieux et capable de contenir de grandes armées. »

2. La Moussaye.

l'alarme fut si forte et si générale que les cent cinquante chevaux que Mazare avoit commandés pour se jeter dans la place, et qui étoient en embuscade en attendant cette occasion, le firent facilement : car ils n'ouïrent pas plus tôt le grand bruit des trompettes ennemies qui sonnoient l'alarme de toutes parts, qu'ils avancèrent diligemment vers le fort. Il est vrai qu'ils trouvèrent un petit corps de garde de Massagètes qui voulut les arrêter; mais ils le forcèrent si facilement que cela ne les empêcha pas de se jeter dans la place, où ils entrèrent sans avoir perdu un seul homme. Cependant dès que Mazare eut appris par un signal qu'on lui fit du fort des Sauromates, suivant l'ordre qu'il en avoit donné, que le secours y étoit entré, il songea à se retirer; et il y songea d'autant plus tôt qu'il connut que toute la cavalerie du camp de Thomiris se mettoit sous les armes. Cette retraite sembloit sans doute difficile à faire; et elle eût assurément été très périlleuse, si par une diligence extraordinaire Mazare n'en eût ôté tout le danger. Mais en se retirant comme le jour commençoit de poindre, il remarqua l'importance du défilé qu'il avoit passé, et jugea très prudemment que de ce passage difficile dépendoit le bon ou le mauvais succès de cette guerre.

Ainsi le dessein de Mazare (Gassion) ayant été aussi heureusement exécuté que hardiment entrepris, il en fut rendre compte à Cyrus qui le reçut avec toutes les caresses imaginables... Mais après que Mazare lui eut rendu compte de son action, Cyrus lui apprit qu'il avoit sçu depuis son départ... que Thomiris (don Francisco de Mélos) étoit venu dans son armée; qu'Ariante commandoit sous ses ordres; que le vaillant et sage Térez (le comte de Fontaine), tout estropié qu'il étoit, étoit lieutenant général dans cette armée; que tout ce qu'il y avoit de braves gens parmi les Massagètes et d'officiers expérimentés y étoient, et qu'elle étoit fort nombreuse. Il lui dit de plus qu'il avoit encore sçu qu'Ariante (ici Albuquerque) avoit partagé ses troupes en six quartiers tout à l'entour du fort des

Sauromates ; qu'il avoit mis ses principales forces à ceux qui étoient du côté de l'Araxe..., et qu'il n'avoit point voulu s'amuser à faire une circonvallation par des tours ni par des lignes, espérant qu'il emporteroit le fort en peu de temps. Il lui dit encore qu'Ariante avoit placé ses corps de garde fort judicieusement, comme il le pouvoit juger par celui qu'il avoit trouvé à l'avenue du défilé qui étoit du côté de l'Araxe : ajoutant encore que ce prince avoit si bien disposé ses sentinelles, et donné un si bon ordre à ses batteurs d'estrades que de tous les côtés il ne pouvoit rien entrer dans cette plaine environnée de bois, qu'il n'en fût averti.

Mais après que Cyrus eut dit à Mazare tout ce qu'il sçavoit, il ajouta qu'il ne falloit point hésiter et qu'il falloit absolument donner la bataille. Et en effet ayant tenu conseil de guerre à l'heure même où tous les hauts officiers de son armée se trouvèrent, il leur dit ce que Mazare avoit fait, et ce qu'il avoit sçu d'ailleurs, leur disant fortement ensuite, qu'il étoit absolument résolu de secourir le fort des Sauromates (Rocroy) ; que pour cet effet, il pensoit qu'il étoit d'une absolue nécessité de s'avancer diligemment au défilé qu'il falloit passer pour aller aux ennemis, car enfin, leur dit-il[1], si les Massagètes entreprennent de le vouloir défendre, ils seront forcés de dégarnir leurs postes, et de nous laisser par conséquent un passage libre pour secourir le fort ; et s'ils nous le laissent passer sans nous combattre, nous entrerons dans la plaine sans difficulté, et nous serons alors en état de leur présenter la bataille avec avantage égal. Joint, ajouta-t-il pour les amener plus facilement à ses sentiments, que quand même on ne trouveroit pas alors à propos de la donner, il ne faudroit pas laisser de faire ce que je dis, puisqu'on pourroit toujours gagner divers postes et les fortifier et forcer par là les enne-

1. Tout cela, et ce qui suit, est dans La Moussaye, mais peut-être moins bien présenté qu'ici.

mis à changer les leurs, et à nous laisser quelque passage pour secourir le fort. Après cela Cyrus, pour les porter encore plus fortement à ce qu'il vouloit, leur parla de l'avis qu'il avoit reçu de la mort de Cyaxare, ajoutant que cette funeste nouvelle étoit encore une raison qui devoit les obliger de se hâter de vaincre; car enfin, dit-il avec une grâce admirable, il faut, s'il est possible, n'apprendre cette mort à nos soldats que sur le champ de bataille, après avoir remporté la victoire; du moins suis-je bien assuré que je ne laisserai pas prendre le fort des Sauromates à la vue de mon armée, sans m'exposer plutôt à périr qu'à recevoir cet affront... Cyrus ayant cessé de parler, tous ceux qui l'avoient écouté se rangèrent de son opinion; et Crésus (le maréchal de L'Hôpital) lui-même fut de cet avis. Ce n'est pas qu'il ne trouvât qu'il y avoit beaucoup de danger à hasarder la bataille; mais comme il pensa que les Massagètes se seroient emparés du défilé depuis l'action de Mazare (Gassion) et qu'ils le disputeroient, il ne s'opposa point au sentiment de Cyrus, parce qu'il crut que la chose n'iroit pas à un combat décisif, et qu'il n'y auroit tout au plus qu'une grande escarmouche à l'entrée des bois, pendant laquelle on pourroit peut être faire entrer un secours considérable dans le fort, et qu'ainsi toute l'armée n'étant point engagée au delà de ces passages difficiles, Cyrus seroit lui-même forcé par sa propre prudence de se retirer, et n'engager point son armée à être contrainte de combattre en des postes désavantageux. Ainsi n'y ayant aucune contestation, Cyrus résolut que son armée avanceroit dès le même jour jusques à un lieu que les habitants du pays appellent la plaine des Gelons (le village et la plaine de Bossu), et que le jour suivant il marcheroit droit aux ennemis.

Mais avant que de partir Cyrus commença de donner tous les ordres, de régler le rang de toutes ses troupes, de distribuer les divers postes à ses officiers, de résoudre l'ordre général de la bataille, et d'exhorter tous les siens à combattre si

courageusement qu'il pût sortir avec gloire d'une occasion où il paroissoit y avoir tant de périls que tous ceux qu'ils avoient surmontés jusques alors, n'étoient rien en comparaison, à cause des passages difficiles où il falloit s'engager pour aller aux ennemis. Il est vrai que la joie que Cyrus vit dans toutes ses troupes, lorsqu'il partit de la plaine des Gelons, sembla lui présager la victoire ; étant certain que quand tous les soldats eussent été assurés de vaincre, ils n'eussent pas marché avec plus d'allégresse que celle qu'ils témoignoient en allant partager les périls où le plus grand prince du monde alloit s'exposer. Cependant Cyrus résolut que son armée combattroit sur deux lignes : que ces deux lignes seroient appuyées d'un corps de réserve qu'Hidaspe[1] commanderoit ; qu'Aglatidas (ici d'Espenan) seroit à la tête de l'infanterie ; que Crésus (le maréchal de L'Hôpital) et le roi d'Hircanie (La Ferté-Senneterre) commanderoient l'aile gauche ; et que Mazare (Gassion) commanderoit sous lui à l'aile droite ; où le prince Artamas, Intaferne, Atergatis, Gobrias, Gadate, Myrsile, Indathirse, Persode, et tous les autres braves qui n'avoient point d'emploi (les fameux petits-maîtres), combattroient auprès de sa personne. Mais comme Cyrus étoit aussi grand capitaine que vaillant soldat, il crut que, parce qu'apparemment il faudroit combattre les Massagètes dans des passages difficiles, il falloit mêler quelque infanterie à de la cavalerie ; pour cet effet il mit entre chaque intervalle de ses escadrons un peloton de cent archers commandés par un capitaine, ordonnant ensuite que les archers à cheval, les gardes de Crésus, ceux du roi d'Hircanie, les siens, et ce qui restoit de cavalerie assyrienne, se tinssent à droite et à gauche sur les ailes. Mais afin que rien ne l'embarrassât, il envoya son bagage au bord de l'Araxe, et marcha après cela à la tête de son armée, qui, semblant n'être qu'un grand corps

1. Pour ne pas trop multiplier les personnages qu'elle veut célébrer, M[lle] de Scudéry donne ici à Sirot le nom d'Hydaspe qu'à Lens elle a donné à Châtillon.

dont toutes les parties avoient rapport au vaillant chef qui la conduisoit, arriva au commencement des bois, sans qu'il parût qu'aucun soldat eût quitté son rang, tant les ordres avoient été sagement donnés par Cyrus et exactement exécutés par les officiers. Aussi commença-t-il alors d'espérer un heureux succès...

Mais pendant que ce grand prince avançoit avec une ardeur si héroïque, et qu'il employoit tous ses soins à secourir le fort des Sauromates..., Ariante sous les ordres de Thomiris agissoit aussi avec beaucoup de vigueur pour prendre ce fort avant que son rival pût être arrivé. En effet il le pressoit si vivement et ses attaques se suivoient de si près, qu'on peut raisonnablement penser que, sans le secours que Mazare y avoit jeté, il n'eût pu tenir assez longtemps pour donner loisir à Cyrus d'exécuter le dessein qu'il avoit d'empêcher qu'il ne fût pris. Ce fort étoit si mal muni de toutes les choses nécessaires à soutenir un siége, que quelque valeur qu'eût Féraulas qui le défendoit, il ne pouvoit empêcher que presque tout ne réussît aux Massagètes. Aussi Ariante n'avoit-il pas cru qu'il fallût s'amuser à faire de circonvallation... De plus... Thomiris et Ariante n'étoient pas trop bien informés ni de la marche de l'armée de Cyrus, ni de sa grandeur; car comme tous ceux qui étoient le long de l'Araxe avoient fui dès que ce prince avoit eu passé ce fleuve, ils n'en pouvoient avoir que des nouvelles fort incertaines : aussi ne la croyoient-ils pas si nombreuse qu'elle étoit, et ils ne sçurent véritablement sa force que lorsqu'ils apprirent qu'elle étoit à l'entrée des bois, et que Cyrus sembloit être résolu de passer le défilé [1]. De sorte qu'ils se virent contraints de résoudre en tumulte s'ils entreprendroient de le défendre, ou s'ils attendroient ce redoutable ennemi dans la plaine, afin de terminer un si grand différend par une bataille décisive. L'avis d'Ariante fut qu'il étoit à pro-

1. La Moussaye.

pos de s'opposer au passage de Cyrus : que pour cet effet il falloit jeter une partie de leur infanterie dans le bois, et la faire soutenir d'un grand corps de cavalerie, parce qu'après cela il seroit presque impossible que Cyrus pût exécuter son dessein ; qu'ainsi durant qu'on occuperoit son armée on prendroit aisément le fort avec peu de troupes ; car il étoit bien averti qu'il ne pouvoit plus tenir que deux jours. Cet avis d'Ariante fut celui du sage et vaillant Térez qui par tant d'expérience qu'il avoit de la guerre devoit être cru ; et ce fut ensuite celui d'Agathirse, d'Octomasade et de tous ceux qui se trouvèrent à cette délibération. Mais... Thomiris... ne fut pas de cette opinion [1] ; au contraire elle dit que ce dessein seroi honteux ; et que si son arméo ne faisoit autre chose que de prendre un petit fort..., ce seroit n'avoir rien fait ; puisque après cela ils auroient toujours une puissante armée en tête : concluant ensuite qu'il valoit bien mieux donner promptement la bataille, puisque de nécessité il la faudroit toujours donner, que d'attendre que les Massagètes fussent plus pleinement instruits do la force et de la valeur des ennemis qu'ils avoient à vaincre. Joint, ajouta-t-elle, qu'il nous sera bien plus avantageux de les combattre loin de l'Araxe, et dans cette plaine qui est au milieu de ces bois, dont nous savons tous les passages et tous les défilés, que si nous les combattions plus près du pont qu'ils ont sur ce fleuve. Ariante s'opposa pourtant encore à ce que disoit Thomiris; mais sans lui dire de nouvelles raisons, elle lui dit seulement qu'elle vouloit que la chose se fît ainsi; et en effet il fut résolu qu'ils laisseroient entrer toute l'armée de Cyrus dans la plaine sans s'y opposer.

1. Sans entrer dans tons ces détails, La Monssaye affirme aussi que ce fut don Francisco de Melos qui fut d'avis de laisser passer Cyrus et de livrer une bataille. « Le parti (d'arrêter Cyrus au défilé) paroissoit le plus sûr, et il n'y avoit personne qni ne crût que Melos le prendroit. Mais son ambition ne se bornoit pas à la prise de Rocroy : il s'imaginoit qne le gain d'une bataille lui ouvriroit le chemin jusqne dans le cœur de la France. »

Il est vrai que quand la résolution que Thomiris prit volontairement n'eût pas été suivie, ils eussent été forcés de la prendre; parce que durant que l'intérêt de Thomiris et celui d'Ariante leur donnoient des sentiments différents, et les amusoient à délibérer sur ce qu'ils feroient ou ne feroient pas, les premiers escadrons de Cyrus commencèrent de paroître assez près du camp des Massagètes. De sorte qu'Ariante jugeant bien alors que tout ce qu'il pourroit faire seroit d'avoir le loisir de rassembler tous ses quartiers, il ne s'opiniâtra plus à disputer sur une chose qui n'étoit plus en état d'être mise en contestation, puisqu'il ne s'agissoit plus de savoir si on combattroit, mais seulement de se préparer à combattre. Cependant pour ne perdre point de temps, Thomiris et Ariante envoyèrent diligemment vers Aripithe (le général Beck), qui leur amenoit un puissant secours de Sauromates, afin qu'il hâtât sa marche et qu'il les vînt joindre diligemment.

Mais pour n'oublier rien de tout ce que fit Cyrus en une occasion si importante, il faut sçavoir que lorsqu'il partit de la plaine des Gelons pour avancer vers les bois, il marcha en bataille sur deux colonnes jusques à l'entrée du défilé; et que pour ne rien hasarder légèrement, il envoya Mazare (Gassion) pour le reconnoître; et il le choisit pour cela, parce qu'il connoissoit déjà ces bois, à cause que ç'avoit été lui qui avoit jeté le secours dans le fort. Mais Mazare... n'ayant trouvé ce défilé défendu que d'une garde de cinquante chevaux seulement, il les poussa sans peine, et fut retrouver ce prince, pour lui dire qu'il étoit aisé de s'emparer du passage, et d'empêcher même les ennemis de le disputer pourvu qu'il avançât diligemment. De sorte que Cyrus prenant cette résolution, on connut alors qu'infailliblement il y auroit bataille, puisque les ennemis ne gardoient pas le défilé et que Cyrus vouloit s'engager au delà des bois. Crésus (le maréchal de L'Hôpital), qui n'étoit pas d'avis qu'il la fallût donner alors, voulut s'opposer à ce dessein, et dire tout ce qu'il pensoit être propre à le faire chan-

ger; mais Cyrus lui ayant dit en peu de mots les principales raisons qui le faisoient résoudre à la bataille, lui commanda d'aller diligemment se mettre à la tête des troupes qu'il devoit conduire, fit avancer son aile droite, passa le défilé, et y logea de l'infanterie pour s'en assurer.

L'ardeur que ce prince avoit de combattre... étoit si forte, que, craignant que quelque chose ne fît obstacle au dessein qu'il avoit de donner la bataille, il ne voulut pas suivre ce que sa prudence lui conseilloit : au contraire il voulut... s'avancer si près des ennemis qu'il fût impossible de le désengager que par un combat général... L'illustre Cyrus ayant donc pris une si hardie et si généreuse résolution, il fut avec toute sa cavalerie de l'aile droite jusque sur une petite éminence qui étoit fort proche des ennemis, où il s'arrêta. Il est vrai que dès qu'il y fut, il envoya ordre sur ordre au reste de ses troupes d'avancer avec toute la diligence possible, et de le venir joindre. Cependant comme Cyrus sçavoit admirablement la guerre, il sçavoit bien que l'amour de Mandane et l'amour de la gloire lui ayant suggéré le hardi dessein de s'approcher si près des ennemis sans avoir toute son armée jointe, *l'avoient étrangement exposé ; car il est certain que si dans ce temps-là les Massagètes l'eussent attaqué avec toute leur cavalerie, il eût été impossible qu'il eût pu être soutenu par le reste de ses troupes, ni qu'il eût pu soutenir l'effort de celles de Thomiris*[1]. *Mais pour faire réussir par sa conduite ce que son grand cœur lui avoit fait entreprendre, et pour sortir glorieusement du péril où il s'étoit jeté, il se tint en une posture si ferme, et il disposa si adroitement le peu de troupes qu'il avoit, qu'il en couvrit entièrement le haut de la petite éminence sur laquelle il étoit : de sorte que par ce moyen il ôta aux Massagètes la connoissance de*

1. La Moussaye porte le même jugement; mais M[lle] de Scudéry insiste davantage sur ce point essentiel.

ce qui se passoit derrière les troupes qu'il avoit; si bien que ne pouvant concevoir qu'un aussi considérable corps de cavalerie que celui qui leur paroissoit se fût avancé tout seul si près d'eux, ils s'imaginèrent qu'il étoit soutenu de toute l'armée, et ne songèrent point à l'attaquer. Ils eurent pourtant dessein de tâcher de pénétrer ce corps-là pour voir ce qui se passoit derrière. C'est pourquoi ils firent diverses escarmouches; mais comme elles leur succédèrent mal, ils ne s'y opiniâtrèrent point, et ne pensèrent qu'à rassembler tous leurs quartiers et qu'à se mettre en bataille. Il est vrai que, comme Chrysante[1], qui étoit auprès de Cyrus, ne sçavoit pas leur dessein; il fut en une crainte continuelle jusques à ce que toutes les troupes de ce prince l'eussent joint: car lorsqu'il voyoit de dessus cette petite éminence où ce grand prince étoit avec ce corps de cavalerie, que si Ariante eût sçu le véritable état où il étoit, il eût été perdu, il ne pouvoit être maître de son esprit. En effet, quand il regardoit du côté de l'armée ennemie, il la voyoit si nombreuse en comparaison de ce petit corps, qu'on pouvoit dire qu'Ariante n'avoit qu'à vouloir vaincre pour être vainqueur; et quand il tournoit la tête vers les troupes de Cyrus qui avançoient, à peine les voyoit-il paroître, tant elles étoient encore loin. Mais enfin comme la Fortune avoit résolu que ce grand prince ne pérît pas pour avoir fait une action de courage, où il y avoit pourtant de la prudence, toute hardie qu'elle étoit, il ne lui en arriva que ce qu'il avoit espéré. De sorte que comme si ces deux armées fussent convenues de combattre, elles s'occupèrent également à se ranger en bataille: celle de Cyrus, à passer le défilé avec ordre; celle de Thomiris, à joindre diligemment ses quartiers, et l'une et l'autre à prendre leurs postes avec avantage.

Celui dont Cyrus s'étoit emparé pour en faire son champ de

1. Peut-être La Moussaye lui-même. Tout ce passage est bien remarquable

bataille, étoit d'une assez vaste étendue pour y ranger toute son armée, dans l'ordre qu'il avoit résolu qu'elle combattît. En effet, il avoit choisi une hauteur qui régnoit dans toute la largeur de la plaine, principalement depuis un marais qui étoit à la gauche jusques à l'entrée du bois qui, n'étant point épais en cet endroit, n'empêchoit pas que les escadrons ne s'y formassent sans peine. D'autre part il y avoit à l'opposite du lieu où Cyrus s'étoit posté une hauteur égale à celle dont il s'étoit emparé, où les Massagètes se postèrent. Ainsi on voyoit entre les deux armées que le terrain, ayant une pente également insensible, formoit une espèce de petite plaine, basse et enfoncée, qui faisoit penser à ceux qui sçavoient bien la guerre [1], que le premier qui attaqueroit son ennemi se mettroit en danger d'être vaincu. De plus on voyoit encore au devant de l'aile droite des Massagètes et sur le devant du rideau, un bois taillis fort épais qui s'étendoit jusques au fond de la vallée; de sorte qu'il y avoit lieu de croire qu'Ariante (ici encore très évidemment Albuquerque), se servant de cette situation avantageuse, y logeroit des archers qui incommoderoient étrangement Cyrus, quand il iroit le combattre. Mais enfin voilà quels étoient les postes que Cyrus et Ariante choisirent pour servir de champ de bataille aux plus belliqueuses troupes du monde... Cependant, s'ils avoient bien choisi leurs postes, ils ne rangèrent pas moins bien leurs troupes, et ils les rangèrent même avec beaucoup de loisir et beaucoup de tranquillité. Car, comme les uns et les autres avoient résolu de donner bataille, ils ne s'escarmouchèrent point pendant qu'ils se mettoient en état de la donner. Ainsi de part et d'autre on voyoit les deux capitaines ranger diligemment leurs troupes à mesure qu'elles arrivoient, comme s'ils en fussent demeurés d'accord. Il est pourtant vrai que les machines de l'armée de Thomiris firent plus de mal à l'armée de Cyrus que celles de

1. Réflexion qui n'est pas dans La Moussaye.

Cyrus n'en firent à l'armée de Thomiris, parce qu'elle en avoit beaucoup davantage. En effet, Cyrus ne pouvoit déployer les ailes de son armée ni étendre ses bataillons sans les exposer à la batterie des machines des ennemis. Cependant sa fermeté en donna une si extraordinaire à toutes ses troupes que, malgré l'horrible fracas que firent ces machines, elles demeurèrent fermes à leur poste quoiqu'elles vissent beaucoup des leurs tués ou blessés. Mais enfin après un travail incroyable et une vigilance inouïe, Cyrus eut la satisfaction de voir que toute son armée avoit passé le défilé, que son gros de réserve, après être sorti du bois, alloit prendre la place qui lui étoit assignée, qu'il lui restoit assez de temps pour combattre, puisqu'il y avoit encore près de deux heures de travail. De sorte qu'encore que ce vaillant prince connût bien qu'à cause de cet enfoncement qui étoit entre les deux armées, il y avoit plus de difficulté à aller attaquer qu'à attendre d'être attaqué, il ne laissa pas de s'imaginer, dans l'impatiente ardeur qu'il avoit de combattre... qu'il lui seroit plus avantageux de ne donner pas plus de temps à ses ennemis d'assurer leurs postes, et qu'il lui étoit même plus glorieux d'être l'attaquant que d'attendre d'être attaqué; si bien qu'étant toujours accoutumé de suivre tous les mouvements de son cœur quand ils n'étoient pas directement opposés à la prudence, il donna l'ordre de marcher et se disposa à vaincre en se disposant à combattre.

Il fallut pourtant malgré lui qu'il changeât de dessein par une aventure si étrange, qu'elle pensa être funeste à toute son armée, et la jeta dans un si effroyable péril que toute la hardiesse et toute la prudence de Cyrus n'eurent pas peu de peine à les garantir. En effet, un sentiment d'envie et une valeur précipitée du roi d'Hircanie (La Ferté-Senneterre) [1] pensa causer

1. Remarquez qu'au moment où ce récit parut au grand jour, La Ferté était vivant et maréchal de France, et qu'il n'a pas pu ne pas se reconnaître. La relation de la Gazette est bien moins sincère. Ces pages sont les premières où la vérité ait été dite sur ce triste prélude de la bataille de Rocroy. Voyez la *Jeunesse de madame de Longueville, Appendice*, Bataille de Rocroy.

ce malheur qu'il n'étoit pas possible de prévoir · car. comme l'aile gauche de l'armée de Cyrus étoit le long d'un marais, ce prince avoit lieu de croire qu'elle étoit en sûreté de ce côté-là, et que ses ennemis n'y pourroient rien entreprendre ; de sorte qu'il avoit toujours été à la droite comme à la plus dangereuse. De plus, comme il savoit bien qu'il étoit l'âme de son armée, et qu'il ne vouloit se fier qu'en lui-même des choses essentiellement importantes, il s'étoit fort occupé à observer les mouvements de l'armée des Massagètes, afin de régler ses desseins sur les leurs. Crésus (le maréchal de L'Hôpital) de son côté qui sçavoit qu'il n'y avoit rien à appréhender pour l'aile gauche qu'il devoit conduire, étoit alors auprès de Cyrus, et se reposoit sur le roi d'Hircanie (La Ferté) qui y étoit demeuré. Mais comme ce roi avoit un dépit étrange que Crésus lui fût préféré... il eût été bien aise de faire quelque chose de grand en son absence; joint qu'il vouloit assez de mal à Mazare (Gassion) qu'il pensoit avoir porté Cyrus à traiter si bien Crésus à son préjudice, de sorte que portant beaucoup d'envie à la belle action qu'il avoit faite en jetant du secours dans le fort des Sauromates, il se résolut de faire tout ce qu'il pourroit pour acquérir une gloire que personne ne lui pût disputer et qui fût entièrement à lui. Dans cette pensée il s'imagina que si l'aile dont il avoit alors la conduite parce que Crésus (L'Hôpital) n'y étoit pas, pouvoit traverser le marais qui la bornoit, il lui seroit aisé de jeter un secours considérable dans la place en gagnant le derrière des bois, étant persuadé que l'armée des Massagètes qui avoit celle de Cyrus en présence, ne pourroit pas s opposer à son dessein ; si bien que, comme il étoit préoccupé par les passions qui tyrannisoient son cœur, il ne considéra point les dangereuses suites de cette marche, et fit passer le marais à toute sa cavalerie et à une grande partie de son infanterie, et il le fit même sans en envoyer rien dire à Cyrus. Ainsi par cette hardiesse excessive qui renversoit tous les ordres militaires,

il hasarda la gloire du plus grand prince du monde. D'autre part Cyrus, qui ne sçavoit rien de ce que faisoit le roi d'Hircanie (La Ferté), avoit donné l'ordre général de marcher droit aux ennemis ; si bien que, comme il étoit accoutumé d'être obéi promptement, tous les différents corps qui composoient son armée étoient déjà ébranlés, lorsqu'il fut averti de ce que le roi d'Hircanie faisoit. Cependant il ne le fut pas plus tôt, que ce prince, sans s'amuser à des plaintes inutiles qui n'eussent pas remédié à un mal si pressant, fit faire halte à son armée, et fut en personne avec une diligence incroyable pour remettre les choses en l'état où elles devoient être.

Mais en y allant que ne pensa point ce prince qui, n'ayant eu un moment auparavant l'esprit rempli que de l'espérance de vaincre, se voyoit en état de pouvoir être vaincu, et de le pouvoir même être assez facilement ! En effet, pendant cette fâcheuse conjoncture, Cyrus eut lieu de croire que les Massagètes vouloient tirer avantage d'un si grand désordre ; car on vit tout d'un coup le grand corps de leur armée s'ébranler, on entendit un bruit éclatant de tous ces instruments militaires, qui ont accoutumé d'exciter les soldats à combattre, et l'on vit enfin cette armée marcher en bataille, comme si elle eût eu le dessein d'attaquer celle de Cyrus... Néanmoins, comme son grand cœur ne succomba pas en cette occasion, il s'occupa diligemment à remédier au mal qu'il voyoit. Pour cet effet il fit avancer quelques troupes de la seconde ligne, afin de remplir la place que celles que le roi d'Hircanie avoit emmenées, avoient laissée vuide. Mais quoique Cyrus agît en cette occasion avec autant de prudence que de promptitude, il est pourtant certain que si Ariante eût alors effectivement attaqué l'armée de son rival, ce prince, qui n'avoit jamais été vaincu, n'eût plus eu de part à la victoire, ni peut-être à la vie. Mais il étoit trop favorisé du ciel pour perdre une gloire si éclatante par la faute d'autrui ; et la Fortune, qui est accoutumée

de faire dépendre les événements les plus grands et les plus héroïques de certaines conjonctures favorables qui ne durent qu'un moment, et qu'il faut prendre avec une diligence [1] étrange, ne permit pas que les Massagètes profitassent de celle qu'elle leur avoit offerte ; car ils ne s'aperçurent point de ce que le roi d'Hircanie avoit fait ; et Cyrus remplit si diligemment tous les espaces vuides que les troupes qui avoient traversé le marais avoient quittés, que pas un de ceux qui avoient commandement dans l'armée de Thomiris ne s'en aperçut. Aussi sçut-on avec certitude que l'ébranlement qu'on avoit vu dans leur armée n'avoit été causé que parce qu'ils avoient voulu élargir leur champ de bataille, et donner lieu à leur seconde ligne de se ranger plus commodément. De sorte qu'après avoir fait ce qu'ils vouloient faire, ils firent connoître, en s'arrêtant tout court à quatre cents pas de l'armée de Cyrus, qu'ils n'avoient pas eu dessein de l'attaquer. D'autre part ce grand capitaine, qui vouloit à quelque prix que ce fût remettre les choses en l'état où elles devoient être, envoya au roi d'Hircanie des ordres si précis et si absolus de revenir sur ses pas avec ses troupes, et il lui fit dire si fortement en présence des siens quel étoit le péril auquel il avoit exposé toute l'armée [2], que quand il n'eût pas voulu obéir il eût fallu qu'il eût obéi ; car les troupes qu'il conduisoit obéirent d'elles-mêmes avec tant de diligence, et elles traversèrent le marais si promptement qu'elles se retrouvèrent bientôt à leur premier poste. Ainsi par la sage conduite de Cyrus, toute l'armée se trouva dans l'ordre où il vouloit qu'elle fût, avant que la nuit fût venue. Ce prince eut même assez de pouvoir sur lui, pour recevoir doucement les excuses que lui fit le roi d'Hircanie

1. La Moussaye : « Il y a des moments précieux dans la guerre, qui passent comme des éclairs ; si le général n'a pas l'œil assez fin pour les remarquer et assez de présence d'esprit pour saisir l'occasion, la Fortune ne les renvoye plus et se tourne bien souvent contre ceux qui les ont manqués. »

2. La Moussaye et Sirot.

(La Ferté), de peur que s'il ne l'eût pas fait, il n'eût pas aussi bien servi lo lendemain qu'il le souhaitoit. Il avoit pourtant un dépit étrange de voir que cette fâcheuse aventure avoit retardé la bataille : néanmoins comme la chose étoit sans remède, il songea diligemment à la sûreté de son camp, comme Ariante pensa à la sûreté du sien. De sorte que s'étant assurés les uns contro les autres par divers corps de garde, le silence ne laissa pas de régner dans toute l'étendue de cette campagne, quoique l'ombre de la nuit y couvrît doux grandes et nombreuses armées.

Il est vrai quo son obscurité ordinaire fut diminuée par le grand nombre de feux que firent les soldats dans les deux camps, qui étoient si proches que ceux qui les voyoient de dessus les hauteurs un peu éloignées n'apercevoient nul intervalle qui les séparât. Mais ce qu'il y eut d'extraordinaire fut que cette nuit ne fut troublée par nulle fausse ni véritable alarme, et que le calme fut si grand et si universel qu'il n'y en a guère davantage dans les déserts les plus solitaires. Ceux qui étoient au camp de Cyrus voyoient pourtant par dessus l'armée ennemie quelques feux d'artifice que coux qui défendoient le fort des Sauromates jetoient de temps en temps, ce qui faisoit connoître qu'on les attaquoit, et que le silence qui régnoit alors n'étoit pas un silence de paix, qui ne dût être troublé au lever du soleil que par le chant des oiseaux. En effet il n'y avoit pas un simple soldat dans toutes les deux armées, qui ne sçût avec certitude que le jour suivant il y auroit un combat général, parce que la situation des deux camps étoit telle qu'il leur étoit également impossible de se retirer, à moins que de vouloir s'exposer à être défaits en s'exposant à être forcés de combattre en désordre et en confusion. Car comme ils étoient enfermés dans une plaine environnée de bois, on eût dit que la nature et la fortune étoient convenues ensemble de la nécessité de cette grande bataille. Mais comme Cyrus étoit incomparable en toutes choses, il voulut apprendre à tous les

siens par son exemple que pour être véritablement brave, il faut attendre les grands périls en repos et sans inquiétude. C'est pour quoi, dès qu'il eut visité tous les corps de garde qu'il avoit posés pour la sûreté de son camp, il fut passer le reste de la nuit sous une tente qu'on lui dressa à la tête de son infanterie. Il ordonna même que l'on l'éveillât une heure devant le jour, comme s'il eût appréhendé que le dessein de la gloire ne l'eût pas assez tôt éveillé[1]. Les siens ne purent pourtant lui obéir, car quelque diligents qu'ils pussent être, il le fut beaucoup plus qu'eux, et Mazare, Myrsile, Intapherne, Atergatis et Artamas ne furent guères plus paresseux que le vaillant prince qu'ils suivoient. Mais si la nuit avoit été tranquille, l'aurore fut plus tumultueuse. Les feux des deux camps s'éteignirent à mesure que les étoiles disparurent, et il y eut alors dans les deux armées un certain bruit composé de tant de bruits et un certain murmure si retentissant que toute la campagne en étoit remplie. Les oiseaux mêmes, à la réserve de ceux qui ne vivent que de ce que la mort leur donne et qui suivent toujours les armées, en abandonnèrent tous les bois d'alentour; et si la nuit avoit donné quelque image de paix, la naissance du jour en fit voir une de guerre, qui, toute fière qu'elle étoit, avoit toutefois quelque chose de beau. Cependant quelque vite que fût le soleil, Cyrus avoit déjà donné ses derniers ordres pour le combat lorsqu'il parut sur l'horizon; et il les avoit donnés avec tant de jugement et les avoit si bien fait comprendre à ceux qui les avoient reçus qu'on pouvoit dire qu'il leur avoit inspiré l'esprit et le cœur nécessaires pour les exécuter.

Aussi vit-on en un instant toutes les parties de son armée s'ébranler tout d'un coup, et s'ébranler avec tant de justesse qu'elle fut droit aux ennemis sans aucune confusion, quoiqu'elle y allât avec cette espèce d'impétuosité que la présence

1. Bossuet dit plus : selon lui, Condé dormit si bien qu'il fallut l'éveiller.

de Cyrus inspiroit à ses troupes, et qui, sans tenir rien de la précipitation, faisoit seulement voir de la vigueur et de l'impatience de combattre. Cependant on rencontroit du côté de l'aile droite un bois taillis où le vaillant et expérimenté Térez (le comte de Fontaine) avoit mis mille archers qui commencèrent le combat. Il n'en tira pourtant pas tout l'avantage qu'il en avoit attendu, car comme Cyrus avoit bien prévu que les Massagètes ne laisseroient pas ce poste dégarni, il fit attaquer ces mille archers par son corps de cavalerie, et par cette infanterie qu'il avoit si judicieusement placée entre les intervalles des escadrons. De sorte que comme ils furent chargés vigoureusement, ils furent contraints de céder; ils ne cédèrent pourtant pas en fuyant, car ils furent tous tués au même lieu où on les avoit mis en embuscade. Mais comme la prudence de Cyrus lui fit juger que si ses troupes passoient dans ce petit bois ses escadrons se romproient, il commanda à Mazare (Gassion) de tourner tout court à la droite du bois avec sa première ligne, et d'en aller faire le tour pour éviter ce désordre. Si bien que ce généreux rival lui ayant obéi, Cyrus se mit à la tête de la seconde ligne, et prenant à la gauche du bois, il fut droit aux ennemis suivi de tous les braves de l'armée, et il y fut avec la même valeur qui lui en avoit tant fait vaincre d'autres. Cependant Mazare (Gassion)... qui sçavoit aussi admirablement la guerre, fit le tour du bois sans confusion; et pour ne perdre point de temps, il fit que le corps qu'il commandoit s'étendît en marchant tout à fait sur la droite afin de pouvoir retomber sur les Massagètes, comme en effet il y retomba, de sorte que par ce moyen il les attaquoit en flanc durant que Cyrus les attaquoit en front. L'ambitieux Octomasade (Albuquerque) qui commandoit l'aile gauche des Massagètes se trouva étrangement surpris lorsque contre son attente il se vit attaquer par deux endroits; car il s'étoit fort assuré sur les mille archers que Térez avoit postés dans ce bois, par lequel il sçavoit qu'il falloit de nécessité passer pour

le venir combattre de ce côté-là. Néanmoins la surprise ne l'empêcha point d'agir en homme de cœur; et si on lui pouvoit reprocher de n'avoir pas eu assez de prévoyance, on ne pouvoit l'accuser de n'avoir pas eu assez de courage. En effet, il opposa diligemment quelques escadrons à ceux qui le venoient attaquer; il est vrai qu'il le fit pourtant sans aucun succès; car comme il n'y a rien de si dangereux que de changer l'ordre de ses troupes quand on a un redoutable ennemi en présence, dès le premier choc, il y eut plusieurs escadrons de Thomiris rompus par Mazare (Gassion); de sorte que les troupes d'Octomasade (Albuquerque) se renversèrent les unes sur les autres dès que Cyrus les chargea en personne, et fuirent avec tant de précipitation qu'on n'a jamais entendu parler d'un tel désordre.

Mais comme ce vaillant prince sçavoit bien que des ennemis qui fuient sont déjà vaincus, il ne s'amusa point à les suivre, et voulant donner une plus noble matière à sa valeur, il se contenta d'ordonner à Mazare (Gassion) d'achever de vaincre la cavalerie qu'il avoit déjà rompue, de peur qu'elle ne se ralliât, et fut droit à l'infanterie ennemie, contre qui il fit des miracles de sa personne, comme je le dirai ensuite. Mais pour faire mieux voir que la victoire suivoit Cyrus et qu'elle n'étoit pas où il n'étoit point, il arriva que durant qu'il faisoit fuir tous les ennemis qu'il avoit en tête, l'aile gauche de son armée ne combattit pas si heureusement. Car comme Crésus (le maréchal de L'Hôpital) avoit mené ses troupes à la charge avec trop de précipitation, elles furent rompues d'abord. Ce n'est pas qu'il ne se signalât en cette occasion et qu'il ne témoignât avoir beaucoup de cœur; mais enfin après avoir eu le bras droit considérablement blessé et avoir été mis hors de combat, il eut la douleur de voir l'aile qu'il commandoit entièrement mise en fuite, plusieurs bataillons de son infanterie taillés en pièces, presque toutes les machines de son parti gagnées par les Massagètes, et de voir enfin qu'ils eussent fait

périr tous les siens si le corps de réserve ne se fût avancé pour servir de barrière à ceux qui poursuivoient les vaincus. Ainsi on pouvoit dire que la victoire étoit dans les deux partis et voloit sur les deux armées : car l'aile droite de Cyrus, où il étoit en personne, avoit mis en déroute l'aile gauche de Thomiris; et l'aile droite de Thomiris, où Ariante (ici le comte d'Isembourg) combattoit, avoit rompu la gauche de Cyrus. Mais pendant que cette double victoire se remportoit dans chaque parti et à l'aile gauche et à l'aile droite, l'infanterie n'étoit pas oisive, et celle de Cyrus avoit avancé contre celle des Massagètes. Il y avoit même eu quelques bataillons qui avoient commencé le combat : mais comme Aglatidas (d'Espenan) vit le désordre de l'aile gauche, et qu'il remarqua que l'infanterie des Massagètes paroissoit plus ferme que la sienne et attendoit le choc d'une contenance plus fière, il crut fort sagement qu'il étoit à propos de voir ce que la fortune décideroit du destin des deux cavaleries, avant que de rien entreprendre : c'est pourquoi il se contenta de faire de continuelles escarmouches, jusques à ce que l'occasion lui parût plus favorable.

Mais enfin Cyrus, après avoir entièrement défait l'aile gauche des ennemis comme je l'ai déjà dit, attaqua l'infanterie des Massagètes, et l'attaqua avec tant d'ordre et tant de vigueur que sans qu'aucun de ses corps fût rompu, il renversa l'infanterie des Callipides, celle des Issédons, et mit entièrement en désordre celle des Scythes royaux (l'infanterie allemande et wallonne). Mais lorsqu'il étoit en ce glorieux état où il lui étoit permis de croire qu'il seroit bientôt vainqueur, il vit tout d'un coup les pitoyables termes où étoit son aile gauche; ainsi *il connut avec certitude que le gain de la bataille dépendoit absolument des troupes qu'il avoit auprès de lui. De sorte que sans perdre de temps et sans s'opiniâtrer à achever de vaincre ceux qu'il avoit déjà rompus, il songea à vaincre les vainqueurs des siens, et il*

espéra même que leur victoire seroit la cause de la sienne. Car, comme les Massagètes n'avoient pu vaincre sans se mettre en quelque désordre, et que ce qu'il avoit de troupes étoient aussi serrées dans leurs rangs que si elles n'eussent point combattu, il attendit un heureux succès du dessein qu'il prenoit d'aller combattre cette aile victorieuse. Si bien qu'après avoir par ses regards seulement fait reprendre un nouveau cœur aux siens, il abandonna sa nouvelle victoire, et fut sans précipitation, pour conserver l'ordre dans ses troupes, par le derrière de l'armée de Thomiris, afin d'attaquer cette cavalerie qui venoit de rompre la sienne[1]. De sorte que la trouvant encore tout ébranlée, et dans cette négligence que la victoire donne à ceux qui ne sçavent pas tout à fait l'art de bien vaincre, il la défit entièrement sans beaucoup de peine. Il délivra même par cette victoire le roi d'Hircanie (la Ferté-Senneterre) qui avoit été fait prisonnier, lorsque l'aile où il étoit avoit été rompue, et il fut trouvé blessé en plusieurs endroits. Il arriva encore que ceux qui échappèrent à la victoire de Cyrus en s'enfuyant rencontrèrent Mazare (Gassion) qui acheva de les vaincre : de sorte que l'illustre Cyrus eut la gloire d'avoir vaincu les vainqueurs des siens, d'avoir entièrement défait les ailes de l'armée ennemie, et d'avoir même vaincu une grande partie des gens de pied de Thomiris.

Il ne restoit donc plus à combattre qu'un grand corps d'infanterie, qui, n'étant composé que de Massagètes, s'étoit posté auprès des machines de leur armée, et qui paroissoit en une posture si fière qu'il étoit aisé de voir que ces Massagètes vouloient défendre leur vie et leur liberté jusques à la dernière goutte de leur sang. Le vaillant Térez (le comte de Fontaine) commandoit ce corps; mais parce qu'il étoit fort incommodé a cause des blessures qu'il avoit eues autrefois, il ne pouvoit

1. On ne peut mieux marquer la manœuvre de Condé.

monter à cheval, et il alloit toujours à la guerre dans un petit char. Cet expérimenté capitaine étant donc à la tête de ces vaillants Massagètes, Cyrus n'hésita pas à les attaquer, et il se résolut d'autant plus tôt à se hâter de les vaincre qu'il avoit sçu par des prisonniers qu'il avoit faits, que le prince Aripithe (le général Beck) avançoit avec un puissant secours de Sauromates et qu'il étoit déjà dans le bois. Joint qu'appréhendant que Mazare (Gassion), qui suivoit ceux qu'il avoit mis en déroute, ne rencontrât Aripithe et n'en fût vaincu, il croyoit qu'il falloit promptement achever de se défaire de ce reste d'ennemis. Il avoit pourtant alors peu de cavalerie auprès de lui, parce qu'après cette dernière victoire elle s'étoit amusée à piller. Néanmoins, sans attendre son gros de réserve, il fut courageusement à la charge à la tête de son infanterie, quoiqu'il eût peu de cavalerie pour la soutenir. Cependant Térez voyant venir Cyrus à lui, avec toute la fierté d'un homme qui n'avoit jamais été vaincu, ne s'ébranla point, et commanda aux siens de ne tirer point leurs flèches que leurs ennemis ne fussent à la juste portée d'un trait; et en effet Cyrus avança toujours avec les siens sans que les Massagètes tirassent. Mais lorsqu'il fut à la distance que Térez leur avoit marquée, ce vaillant capitaine fit ouvrir ses bataillons, et fit faire une si furieuse décharge de toutes les machines de l'armée de Thomiris et de toutes les flèches de son infanterie que l'air en fut obscurci, et que toutes les troupes de Cyrus en furent non-seulement couvertes mais épouvantées; et si l'extrême valeur de ce grand prince n'eût rassuré ses soldats, ceux qui avoient vaincu partout ailleurs eussent été vaincus en cet endroit. Mais comme par bonheur Térez n'avoit point de cavalerie pour pouvoir les pousser et profiter de leur désordre, ils ne se reculèrent pas fort loin; et Cyrus sçut si bien les rassurer qu'il les ramena au combat. Il est vrai que comme Térez avoit eu le loisir de faire de nouveau préparer ses machines, cette seconde attaque eut le même succès de la pre-

mière ; et jusques à trois fois le vainqueur de l'Asie attaqua ces fiers ennemis sans les pouvoir rompre, quoiqu'il y fît des choses prodigieuses et que les princes qui le suivoient s'y signalassent par mille actions de courage. Cette opiniâtre valeur de ces vaillants Massagètes leur fut pourtant inutile ; car Cyrus ayant fait avancer son gros de réserve, et quelques autres troupes que ce prince avoit envoyées après ceux qu'il avoit rompus étant arrivées, il fit envelopper cette vaillante infanterie de tous les côtés, de sorte que ne restant plus rien à faire à ces courageux Massagètes qu'à se rendre, puisqu'ils le pouvoient faire avec gloire, ils firent les signes qu'on a accoutumé de faire lorsqu'on veut demander quartier : si bien que l'illustre Cyrus, qui ne cherchoit qu'à pouvoir sauver la vie à de si braves gens, s'avança pour leur donner sa parole et pour recevoir la leur. Mais comme il s'avança sans leur faire aucun signe qui leur pût faire connoître qu'il leur faisoit grâce, ils crurent qu'au contraire il alloit encore les attaquer, de sorte que faisant une nouvelle décharge de leurs machines et tirant toutes leurs flèches, tous ceux qui suivoient Cyrus virent ce grand prince en un si grand danger que poussés par l'amour qu'ils avoient pour lui, ils allèrent attaquer ces vaillants Massagètes, quoiqu'ils n'en eussent point reçu d'ordre, et ils les attaquèrent par tant d'endroits à la fois qu'ils les rompirent de partout et pénétrèrent leurs bataillons de part en part. Cependant Cyrus, qui fut véritablement touché d'une généreuse compassion de voir de si vaillants soldats en état de périr, fit une action aussi glorieuse en leur voulant sauver la vie que celle qu'il avoit faite le même jour en donnant la mort à tant d'autres ; car il se jeta malgré le tumulte et la confusion au milieu des vaincus et des vainqueurs, criant aux siens avec une voix éclatante qui imprimoit du respect à ceux qui l'oyoient, qu'il vouloit absolument qu'on donnât quartier aux Massagètes, menaçant même avec une fierté héroïque ceux qui lui venoient d'aider à remporter la victoire, s'ils ne pardonnoient

aux vaincus et s'ils ne lui obéissoient. Mais à peine ce commandement eut-il été entendu, qu'en même temps les soldats de Cyrus cessèrent de tuer, et les Massagètes, charmés de la clémence de leur vainqueur, posèrent les armes, et s'amassèrent en foule et avec précipitation à l'entour de lui, regardant alors comme leur protecteur celui qu'un moment auparavant ils avoient combattu comme leur ennemi. En effet il n'y eut pas un officier qui ne voulût avoir l'honneur de s'être rendu à ce prince; et il n'y eut pas un simple soldat qui ne fît du moins ce qu'il put pour s'en approcher. Il y eut même deux prisonniers considérables[1] qui eurent la gloire d'être pris de la plus illustre main du monde, puisqu'ils le furent de celle de Cyrus, pour qui tous ces vaillants Massagètes témoignoient avoir tant d'admiration qu'on eût dit qu'ils n'étoient pas marris d'avoir perdu la bataille puisqu'un si grand prince l'avoit gagnée: étant certain qu'on leur voyoit un tel empressement à le régarder et qu'ils faisoient des actions si significatives pour exprimer les hauts sentiments qu'ils avoient de la valeur et de la clémence de ce héros, qu'il n'étoit pas nécessaire d'entendre leur langage pour entendre leurs pensées; car enfin malgré le tumulte qui ne pouvoit pas être entièrement apaisé en un instant, on ne laissoit pas de connoître que la joie de voir leur illustre vainqueur les consoloit en quelque façon d'avoir été vaincus.

Cependant comme Cyrus sçavoit qu'il ne faut jamais que les vainqueurs s'endorment entre les bras de la victoire, dès qu'il eut sauvé la vie à ces vaillants Massagètes, qu'il eut donné ordre à la sûreté des prisonniers et qu'il eut commandé qu'on prît soin du corps du vaillant Térez qui fut tué en cette occasion, il pensa diligemment à rallier ses troupes victorieuses, afin qu'elles fussent en état de soutenir Mazare (Gassion) s'il étoit poussé par Aripithe (Beck), et d'aller même

1. La Gazette et La Moussaye.

attaquer ce prince des Sauromates, s'il osoit sortir du bois et s'avancer dans la plaine. Mais comme il étoit occupé à ce ralliement, Mazare, qui venoit de donner la chasse aux ennemis, arriva, qui apprit à Cyrus qu'Aripithe n'ayant osé s'engager dans la plaine avoit toujours été dans le bois, où il avoit reçu dans le défilé les troupes qu'il avoit rompues, ajoutant que cela n'avoit pas empêché qu'on ne les eût poursuivies ardemment, et qu'il avoit sçu par des prisonniers qu'il avoit faits assez avant dans le bois, que les troupes d'Aripithe qui n'avoient point combattu se retiroient avec tant de confusion, qu'on ne les pouvoit presque discerner d'avec celles qui avoient été défaites. Cyrus le loua en peu de mots de tout ce qu'il avoit fait de grand en cette journée.....

Cyrus, voulant enseigner par son exemple à tous les siens que toutes les grâces ne viennent que du ciel, se mit à genoux, et se tournant vers le soleil, qui étoit le dieu des Persans, il le remercia d'avoir éclairé sa victoire. Ainsi on vit le victorieux au milieu du champ de bataille tout couvert de morts et de mourants, rendre hommage de sa valeur au Dieu qu'il adoroit. Toutes les troupes à son exemple firent la même chose, et chacun en l'usage de son pays rendit grâces aux dieux d'une victoire si signalée.

En effet, il n'en fut jamais une plus complète; toute l'armée ennemie avoit été vaincue partie à partie et presque escadron à escadron, tant la déroute fut grande. Il s'en fallut peu que tous les officiers de cette armée fussent tués ou prisonniers. Le vaillant Térez (le comte de Fontaine) mourut à la tête de cette courageuse infanterie qui combattit la dernière, et son corps fut trouvé auprès du char dont il se servoit à la guerre depuis qu'il avoit été estropié. Toutes les machines des ennemis furent prises; toutes leurs enseignes servirent à élever un trophée à leur vainqueur; tout leur bagago enrichit tous les soldats de l'armée de Cyrus; et pour mieux marquer la victoire do ce grand conquérant, il campa dans le camp de

ses ennemis. Mais ce qui la lui rend plus glorieuse étoit que Myrsile, Artamas, Intapherne, Atergatis, Gobrias, Gadate, Indathirse, et tous ceux qui s'étoient trouvés à cette grande journée, publioient tout haut que Cyrus tout seul avoit gagné la bataille. En effet on peut assurer sans flatterie que la prudence avec laquelle il conduisit sa valeur la lui fit gagner, *étant certain que s'il n'eût retenu l'impétuosité de son courage et celle de ses troupes, lorsqu'il eut rompu l'aile gauche des Massagètes, il n'eût peut-être pas vaincu; mais comme il ne s'emporta point à les poursuivre et qu'il tourna tout court ses escadrons contre leur infanterie, sans que pas un de siens sortît de son rang, il se trouva en pouvoir d'aller par le derrière de l'armée de Thomiris attaquer cette aile victorieuse qui avoit mis Crésus (le maréchal de L'Hôpital) en déroute, ce qui fut en effet le point décisif de la bataille*[1]. Ainsi on peut dire que sa prudence et sa valeur la gagnèrent presque également, et forcèrent la Fortune à rendre justice à l'équité de sa cause. »

1. **Résumé net et précis de la manœuvre, et qui est à la fois le premier et le dernier mot sur la bataille de Rocroy.**

FIN DU TOME PREMIER.



TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME PREMIER

APPENDICE.

